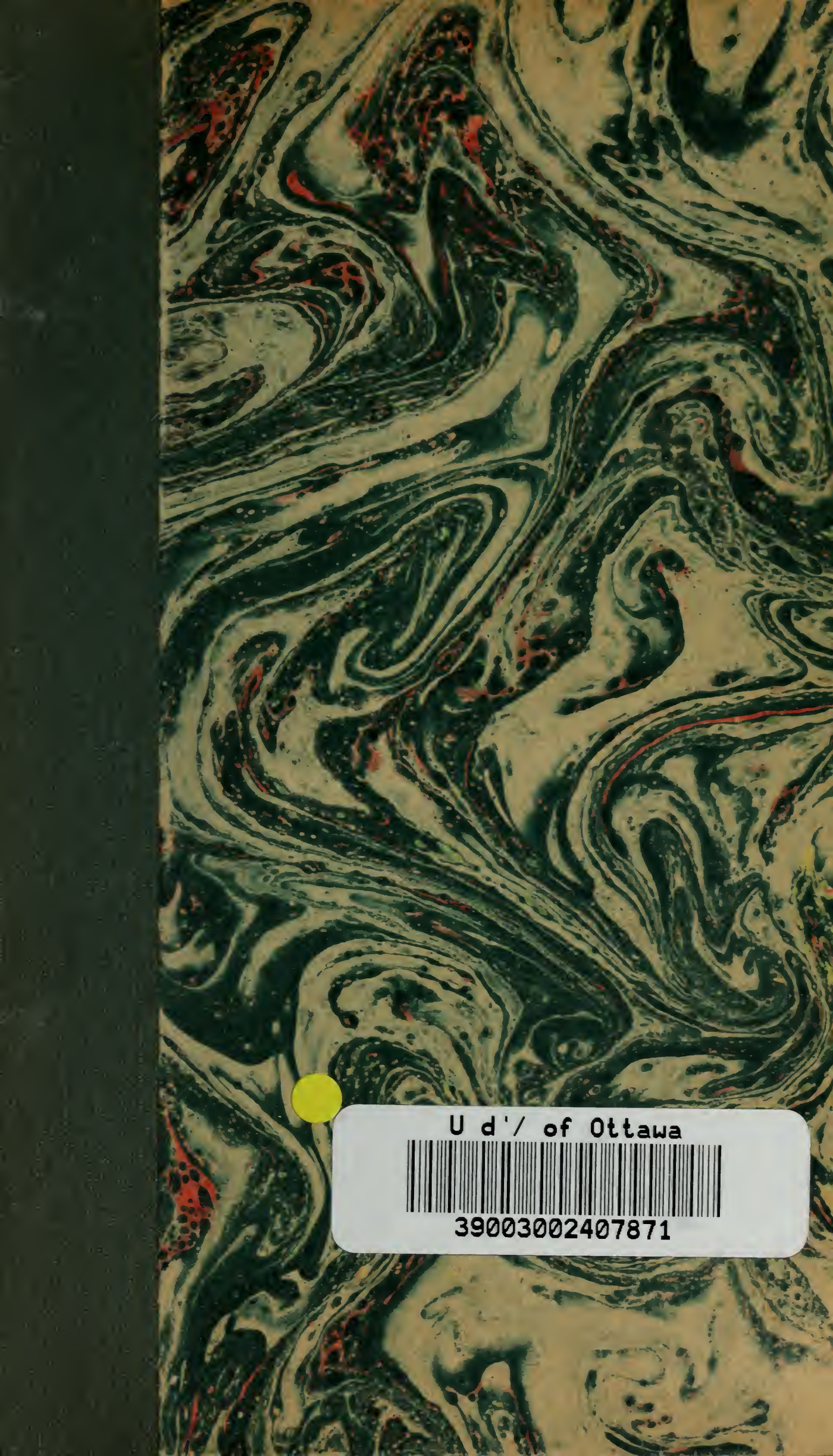

U d'/ of Ottawa
39003002407871

7 1986

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CAMPAGNES ET STATIONS

SUR LES CÔTES

DE

L'AMÉRIQUE DU NORD

PAR

L. DU HAILLY

PARIS

ED. DENTU, ÉDITEUR
17 et 19
Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

LIBRAIRIE CENTRALE
24
Boulevard des Italiens.

M D CCC LXIV

CAMPAGNES ET STATIONS

SUR LES CÔTES

DE

L'AMÉRIQUE DU NORD

VERSAILLES — IMPRIMERIE CERF RUE DU PLESSIS, 59.

CAMPAGNES ET STATIONS

SUR LES CÔTES

DE

L'AMÉRIQUE DU NORD

PAR

L. DU HAILLY

[possed. de Vanécahout, Edouard Polydore]

Université d'Ottawa BIBLIOTHÈQUES LIBRARIES University of Ottawa

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 17-19, galerie d'Orléans

et à la LIBRAIRIE CENTRALE. 24, boulevard des Italiens

—

1864

Tous droits réservés

Universitas BIBLIOTHECA

E
167
.V32
1864

CAMPAGNES ET STATIONS

SUR LES

COTES DE L'AMÉRIQUE DU NORD

LES AMÉRICAINS SUR L'ATLANTIQUE

I

NEW-YORK PENDANT LA GUERRE

I

Ce fut au mois de novembre 1861 que les complications toujours croissantes des affaires aux Etats-Unis vinrent arracher à une douce quiétude les équipages de la station des Antilles françaises. Il faut avoir connu ce climat si séduisant dans sa perfide langueur pour comprendre sur quelle insensible pente

les jours y succèdent aux jours, et par quel charme secret la vie s'écoule au sein d'une apparente monotonie, sans que l'on désire y rien changer, sans que l'on songe même à regretter une seule des heures abandonnées de la sorte au cours de l'eau. Le théâtre de cette molle et paresseuse existence n'était pas d'ailleurs sans offrir quelques contrastes; tantôt c'était la Basse-Terre de la Guadeloupe, blottie dans son nid de verdure au pied du colossal volcan de la Soufrière, tantôt la ville moderne de la Pointe-à-Pitre avec sa rade semblable au lac d'un parc anglais où la baguette d'une fée aurait semé les trésors éblouissants de la flore tropicale, ou bien c'était la Martinique, c'était Fort-de-France, jadis l'humble Versailles de nos Antilles, aujourd'hui la nécropole administrative que notre expédition du Mexique a fait sortir de sa léthargie. Parfois enfin, c'était Saint-Pierre, où chaque pas transporte le voyageur en plein dix-huitième siècle, où l'on croit encore voir sortir quelque chaise à porteurs de ces hôtels aux grilles tournant sur des gonds rouillés, entre les bustes en marbre d'une Junon sans nez et d'un Brutus essorillé. Partout aussi, à la Guadeloupe comme à la Martinique, on trouvait la même hospitalité, proverbiale dans nos colonies, partout les mêmes matinées enivrantes, les mêmes nuits lumineuses, et le soir, — sous les grands tamarins, — les longues causeries de la savane. Deux fois par mois, ce monde enchanté secouait le charme et renaissait à la vie. C'était alors que l'on signalait le *packet* d'Europe; on en épiait au loin la fumée, on le voyait s'approcher, grossir; la foule des nouvellistes envahissait le môle en attendant la venue des canots, et les conjectures couraient de bouche en bouche. Quels enfants vagabonds allait-il ramener dans ces îles que l'on quitte rarement sans retour, et que les créoles ont baptisées du nom de pays des revenants? Que fallait-il attendre de cette boîte de Pandore d'où l'on avait successivement vu sortir la guerre, la paix et jusqu'à une révolution? Pour nous, qui prévoyions notre envoi prochain aux Etats-Unis, c'étaient les nouvelles de la crise américaine que nous suivions avec l'intérêt le plus vif. Nous avions vu l'orage se former, puis éclater sur le fort Sumter; nous avions appris

l'étrange déroute de Bull's Run, les armements formidables qui l'avaient suivie de part et d'autre, et lorsqu'arriva l'ordre de départ, tous nos préparatifs étaient terminés. En peu d'heures, nous vîmes les derniers mornes de nos pauvres Antilles se perdre dans l'éloignement, et, dès le même soir, recommençait pour nous la monotone et claustrale existence de la mer.

La traversée fut courte, la latitude augmenta rapidement, le thermomètre baissa de même; bientôt nous fûmes en hiver, et pour ne nous laisser à cet égard aucun doute, au moment où nous cherchions les premières balises qui signalent la passe sinueuse de Sandy-Hook et l'entrée de la rade de New-York, au moment où quelques centaines de mètres seulement nous séparaient du mouillage, un banc de brume épaisse qui se formait depuis le matin dans le nord-est s'étendit comme par enchantement, et vint nous envelopper ainsi que les nuages secourables dont se servaient les dieux de la fable aux heures délicates des fastes mythologiques. C'était le début d'une de ces redoutables tempêtes de neige qui rendent l'atterrissage des côtes américaines si rude en hiver, qui transforment le navire en un bloc de glace, paralysent la manœuvre, et ne laissent d'autre ressource que de reprendre le large en attendant des jours meilleurs. Il nous en coûta une semaine de retard, après quoi nous vîmes de nouveau les lignes basses et noyées de Long-Island et de New-Jersey se dessiner sur un ciel plombé; les navires entrant et sortant se multiplièrent sur tous les points de l'horizon; au milieu, le bateau-phare, sentinelle immobile et vigilante, se distinguait par une peinture rouge d'un effet assez sinistre. Cette fois rien ne nous cachait les balises qui devaient nous servir de fil d'Ariane, et nous eûmes bientôt la satisfaction de voir notre frégate tranquillement mouillée dans l'Hudson.

Dès les premières paroles échangées, nous apprîmes la grave complication qui préoccupait en ce moment le monde politique. Pendant notre traversée, l'affaire du *Trent* était survenue, le capinaine Wilkes était journellement attendu à Boston avec ses prisonniers, MM. Sliddell et Mason, et toute la ville de New-York, encore au premier acte de cette tragi-comédie, avait le

tort de s'abandonner à une joie qu'il eût été plus sage de dissimuler. Vainement quelques esprits chagrins se demandaient comment l'Angleterre prendrait une violation dont le passé offrait peu d'exemples ; leur voix n'était pas plus écoutée que jadis celle de la pauvre Cassandre. Wilkes devint le héros du jour dès la première minute du débarquement à Boston ; les journaux enregistraient jusqu'aux moindres détails de son itinéraire ; partout des banquets, des réceptions publiques, jusqu'à New-York, où l'enthousiasme dégénéra en véritable ovation. Le ministre de la marine lui adressa des félicitations officielles, le vote du congrès se fit l'interprète de la reconnaissance nationale, et chaque citoyen fut invité à l'aller complimenter pour son propre compte. « Demain, à telle heure, aura lieu le lever du commodore (*the commodore will hold a levee*), » disaient les journaux. Qui saura jamais le nombre de poignées de main échangées dans ces levers, où la sympathie la plus admirative ne connaissait pas d'autre manifestation ? Mais ce fut mieux encore lors de la réception solennelle au palais municipal de City-Hall. Je vois encore l'infortuné capitaine assiégé par les mille mains qui se disputaient la sienne et la secouaient à la désarticuler. Si Saturne eut jadis le malheur de dévorer ses enfants, la gloire fut cette fois bien près d'étouffer le sien. Le rideau tomba sur cette péripétie. J'employai l'entr'acte à vérifier si l'enthousiasme populaire dont je venais d'être témoin était partagé par les gens sensés, intelligents et supérieurs à l'opinion moyenne. « En d'autres pays, leur disais-je, ces affaires délicates sont mieux comprises, et chacun cherche à en atténuer la gravité plutôt qu'à les envenimer. Passe pour les journaux et les *meetings !* mais quel besoin avait le ministre de la marine de féliciter officiellement le capitaine Wilkes ? Quel besoin surtout avait le congrès de prendre la chose en main et d'ouvrir sa session par un vote public de remerciements ? — Vous parlez-là, me fut-il répondu, en étranger qui ignore le mécanisme de nos institutions. Il y a chez nous un phénomène que l'Européen comprend mal, celui de la latitude absolue que nous laissons aux masses et même aux corps organisés dans l'expression de leurs senti-

ments, sans que ni l'initiative ni la liberté d'action du gouvernement en soient en rien atteintes. Nous ne voulons ni ne pourrions réprimer cette latitude, beaucoup moins dangereuse d'ailleurs dans ses manifestations que vous ne semblez le croire, et derrière laquelle se cache un bon sens politique que vous êtes loin de soupçonner. Dans la lettre du ministre au capitaine Wilkes, il ne faut voir qu'un témoignage de satisfaction donné par un supérieur, en dehors de toute solidarité de cabinet. Le président n'a de même rien à démêler avec le vote du congrès, et si après discussion il est reconnu que nous avons violé le droit international, les membres qui ont provoqué ce vote accepteront les premiers, sans la moindre arrière pensée, les réparations nécessaires. »

Le second acte allait commencer, et il devait donner raison à mon interlocuteur. La toile se releva sur les courriers qui apportèrent à New-York quelques détails de l'impression produite en Europe par la capture du *Trent*. Ces premières nouvelles non-seulement n'avaient rien d'officiel, mais étaient de plus fort incomplètes. Pendant deux ou trois jours, si l'on s'en souvient, l'attitude des journaux de Londres fut marquée de quelque hésitation. Le *Times* lui-même, si fidèle expression des sentiments du peuple anglais, le *Times* y fut pris, et ne s'attendait pas à l'explosion de colère qui parcourut le sol Britannique comme une traînée de poudre. L'opinion publique à New-York fut donc abusée d'abord par ces fausses données, et tant que l'on put croire que l'Angleterre reculerait, le ton non-seulement de la presse, mais des salons, resta empreint d'une fâcheuse et regrettable exagération. « Jamais on ne rendrait Sliddell et Mason que dans un cercueil. Comment la Grande-Bretagne songerait-elle à venir attaquer un peuple qui en six mois avait mis six cent mille hommes sur pied? Oubliait-elle le milliard de dollars que ses négociants avaient placé chez leurs banquiers transatlantiques, et le perdrait-elle ainsi de gaieté de cœur? » L'illusion fut courte. Bientôt arriva le message de la reine avec les conditions, d'ailleurs fort modérées, du cabinet de Saint-James, mais qui n'en impliquaient pas moins le choix entre la

paix et la guerre. Or, la guerre était matériellement impossible au gouvernement américain ; c'eût été la sécession immédiate et définitive. Je vis alors une preuve remarquable de ce sens politique dont on m'avait parlé. D'après la violence avec laquelle s'était jusque-là manifestée l'opinion, je m'attendais à un orage de récriminations amères et passionnées : tout au contraire, chacun se rendit immédiatement compte des impérieuses exigences de la situation, aucun *meeting* ne fut provoqué, les journaux se turent d'un commun accord en se bornant à enregistrer le fait pur et simple de la reddition des envoyés du sud, et nulle réclamation ne s'éleva, tant l'on comprenait que tout devait disparaître devant le but unique du maintien de l'Union ! Le jour même du dénouement, je traversais l'Hudson sur un des vapeurs qui vont au faubourg de Jersey-City, lorsque mon attention fut attirée sur un groupe d'où sortaient constamment, au milieu d'une discussion bruyante, les noms de Sliddell et Mason. Je m'approchai : un marin de quelque bâtiment de commerce anglais chantait les louanges de sa patrie avec une verve au moins imprudente, à en juger par la violence des cris qui l'interrompaient à chaque instant. Des paroles on en vint naturellement aux coups, et la partie fut d'abord loyalement égale entre l'orateur et un champion américain sorti du groupe, lorsqu'un patriote moins scrupuleux termina la lutte en frappant l'Anglais de son *bowie-knife* derrière l'oreille. Ce fut le seul sang versé dans cette affaire du *Trent*, qui avait failli mettre le monde en feu et l'Amérique en pièces.

L'année 1862 s'ouvrit sur ces entrefaites. Comme inauguration, le pays reçut le rapport du ministre des finances, M. Chase, et apprit que d'un commun accord les banques de New-York, de Boston, de Philadelphie et d'Albany suspendaient leurs paiements en espèces. C'était l'avénement du papier-monnaie, malheureusement trop justifié par le compte-rendu du ministre. Bien que la guerre n'eût pas un an de date, le déficit s'élevait dès lors à 1 milliard 75 millions de francs. Les budgets américains se règlent d'un mois de juillet à l'autre ; or, pour atteindre le mois de juillet 1862, le ministre évaluait les seules dépenses

de la guerre à 2 milliards 725 millions, plus 1 millard 900 autres millions, si la lutte exigeait que les efforts fussent poussés jusqu'en juillet 1863. A cette dernière date, d'après les dépenses et les emprunts que l'on pouvait prévoir, la dette publique monterait à près de 5 milliards. L'exposé n'avait rien de rassurant pour une nation dont la dette, un an auparavant, ne figurait guère que pour mémoire au budget, et ce début était d'autant plus fâcheux que les évaluations de M. Chase passaient pour être au-dessous de la réalité, grâce au désordre général, grâce à l'improbité des fournisseurs et de l'administration, grâce surtout à l'inexpérience des gouvernants, car ce n'est pas impunément que l'on met sur pied 640,000 volontaires, alors qu'on n'a jamais eu à régir qu'une armée embryonnaire de 15,000 hommes disséminés par groupes insignifiants. Si le gaspillage avait été moindre pour les armements maritimes, il n'en fallait pas moins solder une flotte de 246 navires montés par 22,000 matelots. De ces gigantesques alignements de chiffres, on tirait une conclusion bien différente de celle du ministre : 15 millions de francs par jour, c'est-à-dire près de 5 milliards et demi de budget annuel, tel a été le résultat proclamé dans le congrès et généralement admis dans le pays!

Ce fut une révélation. C'était la première fois que l'Américain se voyait embarqué dans une guerre sérieuse; il ignorait combien ce jeu est plaisir de prince, et néanmoins il est juste de reconnaître que sa philosophie fut peu ébranlée. Nul Mirabeau ne vint lui dire que la hideuse banqueroute menaçait de l'engloutir, lui, ses biens et son honneur. Au contraire on le berça d'illusions, on lui promit monts et merveilles, on lui assura que tout serait fini dans trois mois, et il reprit son existence mêlée de commerce et de politique avec le flegme fiévreux qui lui est propre, s'il est permis d'accoupler ces deux mots. La puissante métropole américaine d'ailleurs n'avait pas encore véritablement souffert de la guerre. Les mauvaises récoltes de céréales en Europe avaient donné à son commerce une impulsion qui compensait à peu près la rupture de ses relations avec les états du sud, et New-York, malgré l'absence de

toute centralisation administrative, malgré le principe fédératif qui forme la base de la constitution du pays, New-York est aux états du Nord ce que Paris est à la France. Si, par une singulière aberration de jugement, les sécessionnistes n'étaient pas allés jusqu'à croire que la cité impériale (c'est le nom qu'elle se donne) prendrait parti pour eux, ils n'eussent certainement pas tiré le premier coup de canon sur le fort Sumter; mais le complot sur lequel ils comptaient n'était pas mûr, et l'indignation inattendue que ce coup de canon provoqua dans la grande ville fut une véritable explosion de nationalité. En dépit de l'orage financier qui s'amoncelait à l'horizon, New-York continua donc à faire des *meetings* et à exporter des farines, à décréter des jours tantôt d'actions de grâces, tantôt de mortification, de jeûne et de prière, à suivre avec conscience les élections sans fin qui sont le rocher de Sisyphe de la vie politique américaine, et à fêter les régiments qui traversaient incessamment la ville pour se rendre à l'armée.

Chaque jour, ces longues colonnes aux allures flottantes, aux uniformes un peu trop calqués sur les nôtres, remontaient la belle rue de Broadway et venaient former les faisceaux sur la place de City-Hall, que la guerre avait transformée en une sorte de camp. Là, sous des tentes, étaient des bureaux d'enrôlement des divers corps organisés ou en voie de formation. Le sergent recruteur, assisté de quelques soldats, se promenait de long en large, attendant la pratique, et quelques vauriens désœuvrés relisaient pour la centième fois l'affiche qui promettait 500 francs de prime, 60 francs de solde mensuelle, des soins paternels, un bel uniforme et des concessions de terres après la guerre. En tête de l'affiche était invariablement représenté un guerrier écrasant les rebelles au galop de son cheval, s'il s'agissait de cavalerie, les perçant de sa baïonnette, si on voulait représenter l'infanterie, ou les mitraillant d'un canon de campagne, gros et long comme les canons de pierre des Dardanelles, s'il était question d'artillerie. Un des lecteurs se laissait-il prendre à ces séductions, ce qui devenait malheureusement moins commun chaque jour, l'engagement se signait

séance tenante, et le héros improvisé ne s'en allait qu'en possession des magnificences de sa nouvelle livrée. Le départ de chaque régiment était l'occasion d'une nouvelle fête. Le vaste hôtel d'Astor-House semblait placé là tout exprès pour des adieux où le vin de Champagne enflait les voiles de l'éloquence américaine; quelques dames patriotes venaient au dessert offrir au régiment un drapeau de leur façon, après quoi l'on partait pour aller commencer sur un champ de bataille une éducation militaire dont Bull's-Run ou Ball's-Bluff faisaient trop tôt et trop souvent justice. Loin de moi toute pensée de blâme imméritié : à coup sûr l'Américain est brave et très-brave, les Irlandais, les Allemands et les Français, qui entraient pour une forte part dans la composition de l'armée fédérale, le sont aussi; mais la bravoure individuelle, si incontestable qu'elle soit, ne suffit pas à remplacer ces traditions d'esprit militaire qui animent nos soldats, ni cette forte discipline sur laquelle reposent les armées allemandes, russes et anglaises. Quelle confiance les troupes de l'Union pouvaient-elles avoir en des chefs qu'elles-mêmes avaient nommés à la vérité, mais qui, en fait d'école du soldat, n'avaient jamais étudié que la tenue des livres en partie double? Celui qui réussissait à lever une compagnie en devenait naturellement le capitaine; s'élevait-il jusqu'au régiment, il était colonel. Il pouvait y avoir là une classification sociale, mais assurément point de hiérarchie militaire, et c'était en effet ce qui tout d'abord frappait le plus l'Européen. J'ai vu dans un café un officier en tenue se prendre de querelle avec un garçon, être mis brutalement à la porte par ce garçon, et rentrer, au bout de quelques minutes, pour fraterniser avec lui le verre à la main. Ce n'est là, je le sais, qu'un fait anormal duquel il n'y a rien à conclure; mais, avec la mobilité qu'en ce pays la roue de fortune imprime à toutes les professions, rien n'empêchait de supposer que le garçon et l'officier eussent la veille ceint le même tablier et la même cravate blanche. Les journaux américains ont eux-mêmes été les premiers à s'égayer aux dépens d'un autre officier qui, chargé d'improviser une fortification passagère, n'avait rien imaginé de mieux que de reje-

ter du coté de l'ennemi les terres du fossé qu'il creusait. En rappelant ces faits, je n'ai nullement l'intention de critiquer à plaisir la société américaine. Quoi de plus naturel que d'ignorer un métier qu'on s'est cru dispensé d'apprendre ? Nos officiers seraient assurément fort empruntés, si du jour au lendemain on les mettait derrière le comptoir d'un magasin de nouveautés. Ce fut le cas ou plutôt le cas contraire pour les états-majors américains au début de la guerre. J'ai hâte de dire qu'il n'en était plus de même six mois après ; mais je regrette de ne pouvoir ajouter que le sens de la discipline avait suivi la même progression chez les soldats que l'instruction chez les officiers.

Une importante élection préoccupait alors New-York, celle du maire de la ville. Trois candidats étaient en présence. Le premier, M. Fernando Wood, alors en fonctions, cherchait à être réélu. Il représentait le parti conservateur, et à ce titre on savait que ses tendances le porteraient volontiers à admettre un accommodement avec le sud. En d'autres termes, on le savait plus ou moins sécessionniste, non pas ouvertement, — à cette époque une semblable déclaration de principes n'eût été tolérée de personne à New-York, — mais *in petto*. Son concurrent le plus redoutable était M. George Opdyke comme lui sorti des rangs du peuple, ayant débuté par être garçon tailleur à la Nouvelle-Orléans et aujourd'hui quinze ou vingt fois millionnaire, l'un des princes de la finance américaine. M. Opdyke était présenté comme l'expression de la guerre à outrance et de l'abolition de l'esclavage, malgré ce qui pouvait manquer de franchise quelquefois à ses explications sur le dernier point. Il était particulièrement intraitable sur le maintien de l'Union. *The Union must and it shall be preserved*, avait dit le vieux général Scott, et ses paroles étaient la devise de ce parti, à qui un avenir rapproché réservait de si cruelles épreuves. Enfin le troisième candidat, M. Godfrey Gunther, était porté par le parti démocratique. Cette élection, toujours vivement débattue, devait l'être doublement en raison de la gravité des circonstances, car c'était un nom politique plutôt que celui d'un ma-

gistrat municipal que chacun entendait faire sortir de l'urne. Les *aldermen* et autres membres de l'édilité, nommés en même temps, pouvait avoir une signification administrative; il n'en était rien pour le maire, et un journal, à ce sujet, rappelait même assez irrévérencieusement l'histoire du paysan qui, entré dans un salon de Curtius, voulait qu'on lui désignât Napoléon et Wellington. « Ce sera comme vous voudrez, lui répondit l'exhibiteur; du moment que vous avez payé, vous pouvez choisir. »

Pourtant il s'agissait moins ici de choisir que de combattre, et la bataille dura près d'un mois. Toute une page d'annonces dans les journaux était consacrée à cette guerre, où les partis ne se bornaient pas à prôner leurs candidats, mais vilipendaient en même temps de leur mieux ceux de leurs adversaires. Certes l'étranger qui eût voulu se faire, d'après ces réclames, une idée des hommes politiques de New-York aurait pu se croire dans un étrange milieu. D'après Gunther, l'administration de Wood n'avait été qu'un pillage organisé. D'après Wood, Opdyke ne demandait qu'à mettre la torche incendiaire aux mains des nègres. Le passé de chacun était travesti pour les besoins de la cause, et, la plupart des fonctions municipales étant électives, les mêmes procédés étaient employés jusqu'au bas de l'échelle par les affamés plus modestes qui n'ambitionnaient que les gloires du bâton de constable. Non-seulement les journaux, mais les murs, étaient couverts d'affiches gigantesques; c'était une lutte au mètre carré. Les principales agences électorales se reconnaissaient à d'immenses bannières emblématiques tendues d'un côté de la rue à l'autre. A mesure que le dernier jour approchait, chaque parti multipliait ses processions, annoncées par la voie des journaux, et dont le programme variait peu : une douzaine d'instruments discords se fondant à distance en un solo continu de grosse caisse, des voitures chargées d'enthousiastes enrubannés, puis ensuite tous les partisans que l'on avait pu racoler. Ces promenades ont un inexprimable attrait pour les Américains. Tout y fournit matière, un enterrement aussi bien qu'une élection, une commémoration quelconque, ou

même tout simplement un dîner. On n'y chante pas, on y cause peu, mais on y observe le pas. Malheureusement, s'il s'agit d'élections, les promeneurs ne sont pas tous également désintéressés; beaucoup sont enrôlés à beaux deniers comptants, et ces comparses, ces torches, ces musiques, ces voitures, ne sont qu'une minime partie des frais de l'élection ; Il faudra ensuite acheter les votes, grosse dépense dans un pays à suffrage universel. Pour y faire face, chaque membre du parti est mis à contribution. S'il est fonctionnaire nommé par le peuple, et c'est le cas le plus général, tant pour cent est prélevé sur son salaire à partir du jour de son entrée en fonction ; l'abandon du salaire sera même parfois absolu, si la place comporte un casuel plus ou moins licite. On se fait gloire de l'importance des sommes ainsi écoulées. « Vous savez, disait la proclamation des partisans de Gunther, que, malgré tous nos efforts et un libéralité sans limites, nous n'avons obtenu que le troisième rang dans la dernière lutte. »

Enfin le grand jour arriva, ou plutot le soir du grand jour, car le récolement du scrutin ne commence que tard dans la journée. Déjà l'après midi n'avait pas été sans intérêt. Dans chaque *poll*, baraque volante où se déposaient les votes, les billets étaient mis dans des boîtes à cigares à coté d'une bible, et les *canvasser*, sorte de questeurs chargés du dépouillement, buvaient du *lager-beer* en procédant à leur travail sous le contrôle des curieux appuyés sur la balustrade. Bien que la plupart des débits de liqueurs fussent fermés, bien que les mesures de la police fussent aussi bien prises que possible, les horions pleuvaient autour de ces *polls*. Je vis un pauvre diable, du nom de Waters, qui se refusait à voter pour Wood, être à moitié assommé par deux admirateurs fanatiques de ce candidat ; le *revolver* de l'un d'eux partit dans la bagarre, heureusement sans blesser personne, mais je me croyais revenu à San-Francisco, aux premiers jours de la société californienne. A mesure que l'heure avançait, la foule se portait vers les centres d'opération des trois candidats ou aux bureaux des principaux journaux. Malgré la bise piquante d'une froide soirée d'hiver, elle y

stationnait dans la rue, guettant l'arrivée des messagers qui apportaient les résultats des divers arrondissements électoraux. Ces résultats étaient proclamés au balcon, accueillis selon le cas par des hourras ou des grognements, et commentés avec la dernière liberté. Les nouvelles du pauvre messager étaient-elles en opposition avec les sympathies de la foule ? on le traitait en bouc émissaire ; étaient-elles favorables ? on le portait sur le pavois, mais toujours on le bousculait.

Le quartier-général de M. Opdyke fut le premier que je visitai. Un immense transparent éclairé *a giorno* le signalait au loin ; mais si le voir était facile, y arriver l'était moins, et pénétrer dans le sanctuaire ressemblait à un travail d'Hercule. Un couloir étroit et un escalier incommode conduisaient au premier étage, à une salle capable de contenir cent cinquante personnes. et où néanmoins près de trois cents avaient réussi à s'entasser. Un air infect soulevait le cœur, on était aveuglé par la fumée de trois cents cigares et assourdi par l'orage d'interpellations qui éclatait chaque fois que s'ouvrait la porte d'une seconde chambre où travaillait le comité. Tout d'un coup un cri s'éleva : « Le plancher cède ! » Alors le tumulte et la confusion furent au comble ; on se sentait malgré soi enlevé et transporté, on disparaissait dans l'escalier comme dans un laminoir, aux dépens des habits et des chapeaux ; c'était la miniature de la place Louis XV au mariage du Dauphin. J'atteignis pourtant la rue au moment où M. Opdyke paraissait au balcon, salué par des vivats éclatants. Il recommanda à ses partisans de ne pas chanter victoire avant la fin, rappela sa défaite de deux ans auparavant, et continua d'abondance un de ces discours familiers où les Américains excellent. Je n'en attendis pas la fin, désireux que j'étais de voir l'attitude de Mozart-Hall, où se tenait le comité du maire expirant, M. Fernando Wood. C'était la même atmosphère méphitique qu'au premier *meeting*, le même nuage de fumée ; mais déjà les pronostics de la défaite assombrissaient les fronts. On avait beau rudoyer les porteurs de mauvaises nouvelles, vérifier les additions : toujours le pauvre Wood était relégué à l'arrière-garde. En vain le président voulut rappeler à

l'assemblée qu'une église ne grandissait que par le martyre des fidèles, et que l'arbre de la liberté ne germait qu'arrosé du sang de ses enfants : soit que la comparaison fût trouvée peu neuve, soit qu'elle parût pécher par la justesse, ses paroles furent accueillies par une tempête de sifflets digne de nos théâtres de mélodrame. Il se rabattit alors sur le « misérable abolitioniste Opdyke, » Ces abolitionistes! le président ne leur souhaitait que d'être condamnés à embrasser quelque horrible négresse, vœu charitable qui rétablit un commencement de bonne humeur dans l'auditoire. « Que le 4e arrondissement nous donne seulement une majorité de 1,000, continua-t-il, le 11e autant et le 17e 500, et Wood est nommé. Joignons-y 500 du 19e, il est nommé *élégamment* (*sic*), et il dépendra du 14e de rendre le triomphe éclatant. » Je les laissai sur ces châteaux en Espagne et me rendis à Tammany-Hall, où le comité central du parti démocratique avait planté sa tente à l'enseigne de Gunther. Les chefs ne sont pas là ce soir, me dit mon voisin, et de fait je ne crois pas qu'aucune classe privée de professeur se soit jamais montrée plus turbulente que le nouveau milieu où je me trouvais. C'étaient des chants, des sifflets, des cris d'animaux, un tapage véritablement infernal. Un mauvais plaisant proposait trois hourras pour Wood, le président lui lançait son verre à la tête, et sans l'intervention des voisins le pot de bière eût suivi le verre. Un enthousiaste, dont j'ai oublié le nom, poursuivait obstinément un discours où la fantaisie semblait participer du cauchemar, sans avoir égard aux vociférations qui lui étaient jetées de toutes parts : « A bas! il est gris! chut! c'est une honte pour Tammany-Hall, pour le vieux Wigwam! » Le président rentrait en scène pour faire respecter la majesté de l'assemblée, et ne trouvait pas de meilleur moyen d'ôter la parole au tribun récalcitrant que d'entonner lui-même à pleins poumons l'air populaire et national : *The red, white and blue*. L'orateur s'y joignait, la foule faisait chorus. Les chats eussent grimpé aux murailles, s'il s'en fût trouvé dans ce sabbat, et je m'enfuis en me bouchant les oreilles. Derrière moi, le bureau en masse, président en tête, abandonnait l'estrade pour se ruer sur un mannequin en

bois représentant Wood, le rival détesté (1). On était presque consolé de sa défaite par celle de son ennemi.

La bataille était en effet terminée. Ainsi qu'il arrive souvent en temps de crise, le plus violent, ou, pour parler plus exactement, le plus absolu dans ses idées l'emportait, et la grande métropole de l'Union se prononçait une fois de plus contre toute tentative de compromis avec le sud. La procession des *dykers*, ou partisans d'Opdyke, s'en allait, à la lueur des torches, donner à son patron une sérénade de tambours, et je revenais en suivant les trottoirs de l'interminable Broadway, lorsqu'en passant devant un de ces hôtels-caravansérails que nous cherchons à introduire en France, je me heurtai à une seconde sérénade plus modeste. *Hail, Columbia !* fut d'abord écorché par trois cuivres et une grosse caisse, puis une gigue, puis de nouveau *Hail, Columbia !* après quoi l'on entra dans le spacieux vestibule de l'hôtel. Une foule aussi respectable que celle de *la Juive* à l'Opéra se rangea autour de l'escalier, sur le palier duquel parut le héros de la fête. C'était un officier qui arrivait de New-York après avoir été quelque temps prisonnier des confédérés. Il racontait sa captivité : celui-ci l'avait maltraité (trois grognements dans l'auditoire), cet autre lui avait donné du bouillon (Dieu le bénisse ! dans la foule). La péroraison fut longue, *stars and stripes, our glorious Union, most infamous rebellion*. Je désespérais de sortir de cette phraséologie patriotique sur laquelle on est vite blasé aux Etats-Unis, lorsque l'orchestre reprit encore *Hail, Columbia !* Je me sauvai cette fois au plus vite, suffisamment repu de politique pour un jour.

II

Les personnes qui suivaient en Europe les péripéties de la lutte engagée aux Etats-Unis doivent se rappeler comment, à

(1) Le mot *wood* signifie bois.

chaque bataille importante, la progression des bulletins qui franchissaient l'Océan était assujettie à trois phases bien distinctes. Au premier courrier, l'Union avait remporté une victoire sans égale ; au second, peu de jours après, on admettait quelque indécision dans le résultat, et au troisième, enfin, on était tout étonné d'apprendre que le nord avait été définitivement battu ou peu s'en fallait. A New-York de même, la vérité se faisait rarement jour tout d'abord. Pour la bataille de Pittsburgh, par exemple, la plus disputée qu'on eût encore vue dans cette guerre, les nouvellistes métropolitains ne craignirent pas de représenter Beauregard comme en pleine retraite, et l'on fut quelque temps avant de savoir combien avait été complète la déroute du premier jour sous l'irrésistible attaque des colonnes confédérées. Soit dit en passant, dans ces deux journées que l'on avait représentées comme *les plus sanglantes des temps modernes*, et où près de 100,000 hommes furent engagés de part et d'autre, le chiffre des morts constatées ne fut guère que de 16 à 1,700 chez les fédéraux (1). On finit également par savoir que la partie n'avait été sauvée que par les canonnières, sans lesquelles l'armée d'Halleck eût été inévitablement culbutée dans le Tennessée. Toutefois il y avait loin de cet échec à la défaite de Bull's Run, et comme, à peu près vers la même époque, les généraux du sud commençaient le grand mouvement de concentration qu'ils réussirent si habilement à dissimuler, les journaux, prenant pour une retraite définitive ce qui n'était que l'exécution d'un plan, n'eurent rien de plus pressé que d'entonner en chœur le chant de la victoire. « Les forts de la côte étaient pris ou se

(1) Depuis l'attaque du fort Sumter, le 12 avril 1861, jusqu'au 6 avril 1862, date de la journée de Pittsburgh exclusivement, c'est à dire en un an, la guerre américaine comptait vingt-cinq batailles, ayant eu pour résultat total : tués, 2,490 ; blessés, 4,196 ; prisonniers, 1,440. Je ne parle pas des hommes manquant sans motif après chaque affaire, et dont le chiffre s'élevait toujours assez haut. La deuxième année menace malheureusement d'être beaucoup plus meurtrière, et le fait était inévitable. Que l'on compare dans notre histoire les pertes insignifiantes de Valmy, de Fleurus et de Jemmapes avec les épouvantables tueries des derniers temps de l'empire !

rendaient l'un après l'autre; les redoutables lignes de Yorktown, dernier boulevard de la rébellion, étaient évacuées; tout serait évidemment terminé pour le grand anniversaire national du 4 juillet. L'on y célébrerait à la fois l'indépendance et l'union reconquise. » Mais peu après le pauvre général Banks, qui de gouverneur d'état était d'emblée devenu chef d'armée, se voyait chassé en quelques jours de la vallée de la Shenandoah; la route de Washington semblait ouverte à l'ennemi; la capitale était sans défense, l'arrière-ban de la milice allait la couvrir, et les journaux sonnaient le tocsin à l'unisson.

Je voudrais pouvoir donner une idée de cette curieuse presse américaine, que nous ne connaissons guère en Europe que par ses excès, et dont l'influence néanmoins est assez marquée pour que M. Russell, le sagace correspondant du *Times* anglais, ait fait remonter jusqu'à elle une bonne partie des difficultés de la guerre actuelle. Laissons la qualité. Comment un pays où tout le monde sait lire serait-il insensible à l'action d'une publicité quotidienne qui ne procède que par tirages à 100,000 exemplaires dans les grands centres de population (1)? Le *New-York Herald* va jusqu'à 120,000 et 130,000. Que ce soit le public qui ait façonné le journal ou le journal qui ait réussi à s'imposer au public, peu importe; le besoin est là, et il frappe l'étranger le premier jour. Etes-vous en chemin de fer, à chaque station les *news-boys* apportent les feuilles de la ville voisine, et la même personne en parcourra ainsi jusqu'à cinq ou six successivement. L'heure des journaux du soir a-t-elle sonné, une foule sans cesse renouvelée se formera devant les bureaux de chacun d'eux et se disputera les feuilles encore humides. Ce n'est pourtant que la première édition, celle de trois heures; à quatre heures paraîtra la seconde, à cinq heures la troisième, et le plus souvent à six heures la quatrième. Pendant ce temps, dans les caves du vaste édifice, de magnifiques presses cylindriques, dites *Hoe's-Lightning-presses*, et d'abord employées, je crois

(1) Il m'a été affirmé que la seule ville de New-York comptait trois cent cinquante et une publications périodiques de tous genres ; mais je n'ai pu vérifier ce chiffre, qui me semble exagéré.

pour le *Times* de Londres, fonctionnent sans relâche et donnent à l'heure de 18 à 20,000 exemplaires imprimés à la fois sur les deux faces. Tout à côté, une autre machine saisit la feuille à la sortie de la presse et la plie en un clin d'œil. Si de nouvelles dépêches arrivent à l'officine de la rédaction, le sommaire en est affiché au dehors; la colonne à modifier est en même temps envoyée aux compositeurs; la planche est presque aussitôt livrée au double moulage duquel sort la plaque fusible qui sert à l'impression, et un puits pratiqué sur toute la hauteur de la maison envoie cette plaque dans les caves. A peine stoppe-t-on un instant pour le changement; l'opération entière n'a pris que quelques minutes.

La tâche quotidienne terminée, il restera à s'occuper du résumé hebdomadaire, dont le tirage, encore plus considérable que celui des numéros journaliers, ne va pas, pour la *New-York Tribune* par exemple, à moins de 170,000 exemplaires. Malgré un aussi énorme débit, je n'entends pas dire que ces journaux, où pour deux sous l'on a trois feuilles d'impression, trouvent chez leur public des lecteurs d'une conscience égale à celle du fidèle abonné parisien, dont la sollicitude descend jusqu'à la dernière annonce. Et d'abord qu'y a-t-il dans un journal américain ? ou plutôt que n'y a-t-il pas ! Des faits de tout genre et de tout ordre, sans contrôle à la vérité, parfois même contradictoires d'une page à une autre dans le même numéro, mais embrassant un ensemble d'informations de nature à satisfaire les plus exigeants. Pas une séance qui ne soit suivie, non-seulement au congrès, mais dans les chambres séparées de chaque état; pas un tribunal un peu important qui n'ait son compte-rendu; *meetings*, expositions, concerts, théâtres, ventes, marchés, prix courants, courses, régates, nominations, faits divers, et ce serait le cas de mettre ici les quatre pages d'*et cætera* dont parle Beaumarchais, tout y passe, tout y passait même pendant la guerre, où les gestes de chaque corps n'en étaient pas moins enregistrés avec la dernière minutie. Bien plus, il était peu de numéros où ne se trouvât encastré quelque bout de carte grossièrement fait à la hâte, mais

suffisant pour l'intelligence du coin du théâtre de la guerre qui avait spécialement trait aux opérations du jour. Lorsqu'arrive le courrier d'Europe, il est d'abord intercepté au large du cap Raze, et les principales nouvelles sont transmises par le télégraphe, le tout aux frais de la presse réunie. On gagne ainsi deux ou trois jours, après quoi, outre le résumé obligatoire, nos journaux et ceux d'Angleterre sont reproduits *in extenso* en caractères microscopiques, sans distinction d'opinions, aussi bien ceux qui attaquent que ceux qui défendent la politique Lincoln, laquelle, c'est une justice à lui rendre, était lors de notre séjour soutenue en masse par la presse du nord. A coup sûr, un pareil fouillis ne peut rien avoir de bien littéraire. Les *éditorials*, qui correspondent à ce que nous appelons *premiers-Paris*, ne brillent ni par le fond, ni par le goût, ni par la forme; mais c'est ce dont on se soucie le moins. Le travail du journaliste n'est qu'un métier comme un autre, où l'on reste rarement assez longtemps pour se faire connaître, et, à part quelques exceptions, comme MM. Greeley ou Bennett, qui doivent à cette carrière leur fortune et l'importance de leur position politique, nul ne sait quel nom attacher à la gazette qu'il vient de lire. Qu'importe? On est journaliste aujourd'hui à la suite d'une baisse sur les *dry goods*, où l'on a quelque peu fait faillite la veille; demain l'on sera aubergiste, ou tout simplement cafetier (*bar-keeper*), sans cesser pour cela d'être colonel au besoin, et, Dieu aidant, le jour viendra où l'on sera millionnaire à son tour, pour se ruiner ensuite et léguer à ses enfants, avec son exemple, sa place sur la roue de la fortune. Aux États-Unis, nulle déconsidération ne s'attache à ces perpétuels changements d'une profession à une autre, si disparates que soient d'ailleurs les positions successives. En d'autres termes, on n'y connaît pas de sots métiers, et cela probablement parce que l'on y voit peu de professions qui soient vraiment libérales dans le sens que nous attachons à ce mot.

La vente d'un journal à New-York, et à plus forte raison dans l'intérieur, couvre à peine les frais de publication. Les annonces représentent le bénéfice. C'est assez dire l'importance

de leur rôle, et l'on s'en rendra compte par ce seul fait, qu'il est tel numéro du *New-York Herald*, la plus répandue des feuilles américaines, où l'on peut compter de trente-cinq à quarante colonnes d'annonces qui formeraient un carré de un mètre 25 de côté! J'hésite presque à l'avouer, mais à mon sens c'est là, c'est à cette quatrième page dont la taille ne comporte plus l'appellation consacrée de petites affiches, que se révèle peut-être un des côtés les plus originaux de la presse américaine. Je ne parle pas seulement de cette réclame qui, pour avoir pris naissance sur les bords de l'Hudson et y avoir toujours plus prospéré qu'ailleurs, n'en a pas moins été transplantée avec succès sous toutes les latitudes du monde civilisé, mais je veux parler aussi du rôle singulier que l'usage a fini par attribuer à certaines annonces spéciales. Ainsi il est rare qu'un bon citoyen après son dîner n'ait pas, s'il le désire, à voter chaque soir dans quelque élection. Que son journal le tienne au courant à cet égard, rien de mieux; l'étonnement de l'Européen commencera lorsqu'un peu plus loin il verra aux annonces religieuses, entre des leçons de danse et des ventes à l'encan, le détail des sermons pour le dimanche prochain, avec l'indication des textes choisis par les prédicateurs. Une certaine méthode préside d'ailleurs à la répartition de ces avertissements qui se comptent par centaines dans un seul numéro, et, pour trouver la catégorie dont on a besoin, il suffit de parcourir les en-tête, *religious*, *personal*, *matrimonial*, *medical*, *financial*, *political*, *musical*, *hotels*, *astrology*, *sport*, *turf*, etc. (1). Je n'ai pas la prétention de

(1) Je me bornerai à reproduire deux de ces annonces, qui donneront une idée de l'étrangeté des autres. La première est un *matrimonial* : « Une jeune personne, fatiguée de la monotonie du célibat, désire entrer en correspondance avec un *gentleman* dans des vues de mariage. Il devra être en bonne position et avoir moins de trente-cinq ans. Quant à elle, son extérieur est agréable, ses manières tranquilles; elle n'est ni sentimentale, ni romanesque, ni vaine, ni égoïste, et pourtant elle est loin d'être parfaite. » Le détail des qualités physiques est parfois poussé beaucoup plus loin, puisque j'ai vu spécifier jusqu'au poids de la future épouse. Voici maintenant un *personal* : « Si la dame au chapeau de

pousser l'énumération jusqu'au bout, mais un jour que les *personal* m'avaient paru plus explicites que d'ordinaire, j'interrogeai un vieil habitant de la ville sur ce que pouvaient avoir de réel ces amorces naïves de la *flirtation* américaine. Il me répondit en assignant dans le prochain numéro du *New-York Herald* un rendez-vous au jeune homme qui tel soir, à l'orchestre de tel théâtre, avait été remarqué par une dame vêtue d'une toilette imaginaire. A l'heure et au jour dits, plus de vingt honnêtes jeunes gens passaient sous nos fenêtres, portant le signe convenu d'une fleur à la boutonnière. Les salons d'hôtel, lieu neutre et banal, servent souvent de théâtres à ces intrigues, qui vont rarement plus loin que de purs enfantillages. Un jeune homme y cherche une dame, en voit une soigneusement voilée dans l'embrasure d'une fenêtre, s'approche d'elle et l'interroge. — « Monsieur, lui répond-elle tranquillement, j'attends bien quelqu'un ; mais je suis ici pour les *matrimonial*, non pour les *personal*. »

Avec ses ridicules et ses défauts, ses violences et ses contradictions, j'ai dit que la presse américaine ne laissait pas que d'exercer une action assez marquée. Certes elle ne s'en servait pas pour prêcher la modération, et ce n'est pas ce dont il faut s'étonner ; mais un reproche plus sérieux est d'avoir en quelque sorte organisé un système de déceptions auxquelles le public ne s'est que trop laissé prendre. Au lieu d'aborder résolûment la situation, on eût dit qu'elle cherchait à griser le pays en se grisant elle-même. « La jeune Amérique ne faisait que commencer son éducation militaire, et déjà elle avait fait plus en un an que la vieille Europe en cinquante. Chaque jour, elle donnait au monde étonné une nouvelle leçon dans l'art de la guerre. N'eût-il pas suffi d'une douzaine de *Monitors* à Sébastopol pour faire en quelques jours ce qui avait exigé pendant une année les efforts combinés de la France, de l'Angleterre, de

velours noir, au voile de dentelle et au mantelet de drap brun qui est montée dans tel omnibus, tel jour, à telle heure et à tel endroit, désire connaître le *gentleman* qui était assis en face d'elle, elle n'a qu'à écrire un mot à l'adresse ci-dessous. »

la Turquie et de la Sardaigne? » Le *Monitor* en effet fut longtemps un thème inépuisable. « Que ne l'avait-on eu trois mois plus tôt! L'affaire du *Trent* aurait eu une solution bien différente. Heureusement qu'à défaut de l'Angleterre, la France était là pour recevoir de la marine américaine le prix de son impertinente intervention au Mexique! » Et cent autres forfanteries aussi déplacées, que l'on était tout surpris d'entendre le lendemain répétées aux quatre coins de la ville.

La marine américaine pourtant eût mérité qu'on lui épargnât ces éloges outrés, car, loin de se montrer au-dessous de sa tâche, elle avait incontestablement joué jusque-là le beau rôle dans la guerre, tant sur mer que sur les fleuves. Les tempêtes de l'hiver ne l'avaient pas empêchée de maintenir avec une remarquable efficacité le blocus des côtes ennemies, rude école qui rappelait par ses dangers les longues croisières des flottes anglaises sur nos côtes pendant les guerres du premier empire. C'était cette même marine qui, en quelques mois, du sein des récifs de la Floride, venait de faire sortir à Key-West tout un établissemant militaire destiné à devenir le Gibraltar des passes de Bahama, et destiné peut-être aussi, après avoir servi de centre aux opérations de la côte sud, à remplir quelque jour le même rôle vis-à-vis de la Havane. Des noms presque inconnus la veille s'étaient soudain rendus familiers à chacun, car l'Américain a conservé de son origine anglo-saxonne une grande prédilection pour les choses maritines. C'était Wilkes, dont les découvertes au pôle austral avaient coïncidé, avec la dernière expédition de l'infortuné Dumont-d'Urville, Porter, dont le père a laissé de si beaux souvenirs dans les mers du sud lors de sa croisière sur l'*Essex* de 1812 à 1814, Farragut, qui n'avait pas hésité à sacrifier ses liens de famille à ses devoirs de citoyen (1), Foote enfin, dont la persistante énergie avait fait

(1) La famille du commodore Farragut était à la Nouvelle-Orléans lorsque la flotte fédérale parut devant cette ville. Prévoyant la possibilité d'un bombardement, le commodore lui offrit à son bord un asile qui fut refusé. « Puisse votre première bombe tomber sur la maison de votre mère! » fut la seule réponse qu'il obtint de cette dernière.

de la guerre de rivière un des principaux éléments de succès des armes fédérales; ce fut à lui que se rendit sur le Mississipi la célèbre île *numéro dix* que l'on avait tournée en creusant dans des bois marécageux, à travers la péninsule de New-Madrid, un canal de cinq lieues de long praticable à des vapeurs de plus d'un mètre de tirant d'eau! Les chefs expérimentés n'avaient donc pas manqué à la marine américaine, grâce à la loi d'ancienneté, qui seule y détermine l'avancement; mais dans les rangs inférieurs le besoin d'officiers se faisait grandement sentir, tant à cause de l'énorme extension des armements que par suite des démissions données par les partisans du sud. On y remédia en puisant dans les cadres de la marine de commerce, et il se trouva que ces capitaines marchands se tiraient fort bien d'affaire à l'occasion. On manquait aussi de bâtiments, car le gouvernement fédéral, qui n'a jamais eu beaucoup de matériel naval, avait de plus commis l'imprudence d'en laisser tomber une grande partie entre les mains des gens du sud. Pour y obvier, on puisa encore à pleines mains dans la marine de commerce, et l'on ne saurait trop louer l'intelligence et l'activité avec lesquelles furent tranformés les navires achetés dans cette intention. Les vapeurs seuls étaient au nombre de quatre-vingts. Ainsi furent armées ces canonnières que l'on vit bientôt se distinguer partout, sur la côte et dans l'intérieur des fleuves, qui tantôt appuyaient une attaque, comme aux forts Macon et Pulaski, tantôt arrêtaient l'élan des confédérés, comme à Williamsburgh, tantôt même, comme à Pittsburgh, se trouvaient fort heureusement à point pour empêcher un désastre complet. En même temps les inventions se multipliaient. Le *Monitor*, dont le hasard exagéra beaucoup trop l'importance, avait la bonne fortune et l'honneur d'inaugurer au feu les fastes des navires blindés. M. Stevens essayait sur l'Hudson une batterie flottante pouvant à volonté s'immerger jusqu'à être presque entièrement abritée sous l'eau. Un autre inventeur offrait de soumissionner à forfait la destruction du *Merrimac*. J'en passe et des meilleures. Il y avait évidemment dans tout cela autant à laisser qu'à prendre, et ces inventions trahissaient sou-

vent une grande inexpérience militaire, mais il ne résultait pas moins de là un fait et un enseignement. Le fait était non pas tant l'aptitude déjà connue des Américains aux choses de la mer que la rare souplesse avec laquelle leur marine s'était pliée aux circonstances insolites de cette guerre. L'enseignement était à l'adresse de l'Europe, trop portée à ne pas apprécier à sa juste valeur la puissance navale des États-Unis. Il ne faut pas la juger par ce qu'elle est, mais par ce qu'elle peut devenir du jour au lendemain. Il est peu probable que les flottes américaines viennent jamais attaquer celles de France ou d'Angleterre dans les mers d'Europe, et, dans l'hypothèse d'une agression de notre part, je ne sais si une guerre maritime ne se présenterait pas tout aussi compliquée d'éventualités et d'incertitudes avec les États-Unis qu'avec l'Angleterre.

Il faut passer quelques jours sur la rade New-York pour se faire une idée de cette aptitude que je viens de signaler chez l'Américain, et dont aucun peuple ne réunit à un égal degré les éléments variés. Certains ports de premier ordre, comme Londres ou Liverpool, l'emporteront peut-être en mouvement total; mais ce mouvement sera disséminé sur la vaste étendue de la Tamise, ou bien, ne se traduisant qu'en entrées et en sorties de navires, son importance ne laissera pas que d'être empreinte d'un certain cachet de monotonie. Ici, il semble que toute la vie de la cité soit sur l'eau. Quel que soit le point de la rade sur lequel le regard s'arrête, et je ne cite le fait que pour l'avoir maintes fois expérimenté, rarement on y apercevra moins de dix ou douze vapeurs en marche grands et petits, beaux et laids, mais appropriés aux usages les plus divers. Les uns, vastes et rapides, sont des omnibus flottants, car New-York, Brooklyn, New-Jersey, Hoboken, toutes les villes en un mot qui bordent la rade, formaient une sorte de Venise gigantesque dont les canaux sont des bras de mer. Ces *ferries* (tel est leur nom), qui vous font franchir la rade pour deux sous, portent jusqu'à un millier de personnes, vingt-cinq voitures de toute espèce, davantage même, et bien que l'on en compte vingt-deux lignes distinctes, ils se suivent à moins d'intervalle que nos omnibus

du boulevard. D'autres vapeurs sont tranformés en citernes, et vont approvisionner d'eau les navires de toutes nations mouillés dans *East-River*, dans l'Hudson, ou dans le bras de mer de l'entrée jusqu'aux Narrows ; d'autres vont et viennent sans but défini, offrant à tout le monde leurs services en tout genre; d'autres sont remorqueurs, et s'attellent à un clipper de 3,000 tonneaux, qu'ils conduisent sur la grande route de Chine ou du Pacifique, pour ramener au retour quelque autre navire du dehors. A peine le soleil a-t-il réveillé la rade qu'arrivent à toute vitesse les *steamboats*, ou mieux les cathédrales flottantes qui descendent de Troy, d'Albany, de Boston et des nombreux ports de Long-Island. En même temps les *ferries* se chargent de maraîchers et des mille provisions de la campagne. Les infatigables remorqueurs commencent leur journée en fouillant la rade en tous sens. Plus l'heure avance, plus le panorama devient varié. On entend à New-Jersey le sifflet d'un train de Philadelphie, et quelques minutes après, trois ou quatre vapeurs tout couverts de voyageurs traversent l'Hudson, se rendant à New-York. Là, un paquebot transatlantique aux couleurs anglaises, américaines, françaises ou hanséatiques, entre et vient majestueusement prendre place le long d'un *wharf* tandis qu'à côté de lui un autre part, le pont encombré de centaines d'émigrants californiens qu'il conduit à Aspinwall. Ici, un monstrueux train de quarante bélandres descend lentement l'Hudson à la remorque de quatre ou cinq vapeurs, et, malgré ses trois cents mètres de long, chemine sans encombre au milieu du dédale des navires; là, sont les inépuisables farines qui alimentent l'Europe aux jours de disette, et les riches chargements de bois du nord dont les Etats-Unis approvisionnent le monde ; sur chaque bélandre est la famille qui a associé son sort à cette paisible navigation depuis les grands lacs de l'intérieur jusqu'aux quais de New-York, le mari au gouvernail, et la femme cousant à côté des enfants qui jouent. Vers le soir, une recrudescence d'animation s'empare de la rade : les grands vapeurs arrivés le matin repartent dans toutes les directions; les *ferries* sont plus chargés que jamais; les remorqueurs semblent ne

pouvoir se décider à regagner l'écurie. Seule la nuit vient rendre à ce monde fiévreux un repos au moins comparatif.

On apprécierait mal le tableau que je viens d'esquisser en se bornant à le contempler dans son ensemble. Il faut traverser la rade sur ces *ferries*, il faut remonter l'Hudson sur ces arches inconnues en Europe, pour comprendre jusqu'où peuvent être poussés certains détails de la civilisation matérielle, la seule qui soit en honneur aux Etats-Unis, car l'Américain ne se fait pas scrupule d'adorer à la fois Dieu et Mammon. J'ai dit que le *ferrie* était l'omnibus de la rade, omnibus en ce sens que bêtes et gens, charrettes et voitures, tout y trouve place. Peut-être serait il plus exact de dire qu'il est le prolongement des deux rues qu'il réunit sur les bords opposés de la baie : au centre du bateau, la voie publique encombrée de voitures ; sur les côtés, pour les piétons, des salons tenant lieu de trottoirs. Aux deux débarcadères, la même disposition se retrouve sur des ponts assujettis à l'action de la marée, de manière à toujours se trouver au niveau du pont du *ferrie*. On jugera de l'importance et de la perfection de ce service par ce seul fait qu'en 1861 quarante-cinq millions de personnes ont été ainsi transportées, sans autre accident que la mort d'un chauffeur victime de son imprudence. Si je disais avec quelle sûreté de manœuvre ces navires évoluent dans une rade aussi peuplée, avec quelle précision ils pénètrent dans les entonnoirs en pilotis au fond desquels sont les débarcadères, je risquerais de n'être compris que des marins, et je préfère passer des *ferries* aux Leviathans de toute espèce qui promènent voyageurs et marchandises sur les lacs et sur les fleuves américains. Pouvoir nourrir et coucher à bord de sept à huit cents personnes, tel est le problème. Nous n'en connaissons la solution que sur nos vaisseaux de ligne, c'est à dire avec les simplifications d'une caserne, tandis qu'ici aux nécessités de la vie sont réunis tous les raffinements du confortable, du luxe même, en un mot toutes les complications d'un hôtel. Rien n'y manque, restaurant, café, coiffeurs, bains, etc. D'interminables rangées de cabines s'étagent sur toute la longueur du bâtiment. De magnifiques salons aux tapis épais, aux boiseries peintes,

dorées ou revêtues de glaces, vont également de bout en bout. Trois ou quatre ponts se superposent l'un à l'autre depuis le rez-de-chaussée, que l'on réserve aux marchandises et aux animaux, et au centre, dominant le tout comme le clocher d'une cathédrale, se meut majestueusement le balancier de la machine qui donne à ce monde flottant une vitesse de vingt-cinq kilomètres à l'heure. Parfois, le soir, on voit passer sur l'eau ces palais illuminés ; il semble que ce soit un rêve.

A cette époque, qui eût jugé New-York d'après la rade ne se fût assurément pas figuré que le pays se débattait dans une crise dont l'issue reculait de jour en jour. A peine de temps à autre voyait-on entrer un vapeur chargé de prisonniers ou de blessés venant du sud de la côte. L'Ile du Gouverneur, où s'exerçaient incessamment les troupes en attendant le départ pour l'armée, rappelait seule que l'on était en guerre. Pour se faire une idée des souffrances matérielles du pays, il fallait aller au théâtre même des opérations, dans ces campagnes où l'évaluation des valeurs anéanties, tant en sucre, en coton, qu'en biens de tout genre, montait déjà à près de 400 millions de francs. New-York pourtant ne devait pas tarder à ressentir le contre-coup de ces désastres multipliés. Ainsi l'Angleterre, qui tient de beaucoup le premier rang dans son commerce maritime, l'Angleterre, qui en 1860 avait envoyé aux Etats-Unis pour près de 550 millions de marchandises, n'y avait plus exporté en 1861 que pour 225 millions. Il en était de même, sur une échelle moindre, pour les autres nations. Jusque-là, grâce à une recrudescence momentanée dans le commerce des farines, et grâce surtout aux énormes dépenses de la guerre, qui, pour la plupart, aboutissaient plus ou moins à New-York, la ville avait relativement peu souffert ; mais tout va vite aux État-Unis, et la situation a promptement changé. La métropole américaine est aujourd'hui revenue des dangereuses illusions dont on l'avait trop longtemps bercée ; elle sait qu'elle va sentir véritablement le poids de la guerre, et elle sait aussi que de son attitude dépendra en grande partie celle du pays. J'ai la ferme confiance qu'elle sortira de cette épreuve vaillamment et à son honneur, quelle qu'en soit

la durée; mais il serait puéril de se dissimuler que la lutte sera nécessairement longue, si l'on veut obtenir un résultat sérieux, et je ne sais s'il n'est pas mieux qu'il en soit ainsi, même dans l'intérêt des Etats-Unis. De ce rude enseignement de l'adversité ils emporteront ce qui leur a manqué jusqu'ici, l'homogénéité. De la guerre civile, par une de ces contradictions apparentes où l'on reconnaît le doigt de Dieu, ils feront sortir, vivace et profond, l'esprit de nationalité dont ils n'avaient auparavant qu'une notion imparfaite et confuse, et ils auront eu la gloire d'accomplir cette révolution, en assurant à tout jamais sur leur vaste continent, le triomphe de la dignité humaine.

Je n'ignore pas que la question de l'esclavage n'était, au début de la crise, qu'une des causes de la scission : si depuis elle a acquis une importance assez capitale pour rejeter toutes les autres au second plan, peut-être est-ce à la netteté, à l'unanimité avec laquelle s'est prononcée à cet égard l'opinion publique en Europe, qu'il faut l'attribuer ; mais tout doit être oublié ici devant le résultat à obtenir. Quand on a reconnu une idée pour vraie, quand on la sent telle instinctivement, il faut s'y retrancher comme dans une forteresse, sans laisser prévaloir aucun des sophismes que les adversaires de cette idée ne manqueront pas d'entasser contre elle. C'est ainsi qu'il faut envisager désormais la crise américaine. Peu importe son origine. Aujourd'hui la question de l'esclavage la domine, et cela même en dépit des allégations contraires du président Lincoln ; c'en est assez pour supprimer toute incertitude sur la cause qui doit fixer nos sympathies, et pour nous faire envisager avec confiance la solution que l'avenir tient en réserve. Sans prétendre établir de comparaison entre les états du sud et nos possessions lilliputiennes de la Guadeloupe et de la Martinique, on peut dire que jamais transition ne fut plus brusque que ne le fut celle de l'état d'esclavage à l'état de liberté dans ces deux îles en 1848 : oubli des ménagements les plus essentiels, des précautions les plus élémentaires, il semblait que l'on eût à plaisir multiplié les difficultés, et pourtant aujourd'hui, non-seulement la plaie est fermée, mais, malgré leurs plaintes, ces petites colonies sont en

progrès très-réel. Pourquoi, sur une plus grande échelle, n'en serait-il pas de même pour les états du sud, à cette différence près, toute à leur avantage, que nous avons eu recours aux éléments artificiels d'une émigration organisée, tandis que le salut naîtra probablement chez eux d'une émigration libre, au moyen de laquelle la petite propriété pourra se substituer en partie à la grande dans la culture du coton (1) ? Il est peu d'erreurs plus répandues que celle d'opposer, aux Etats-Unis, les intérêts agricoles du sud aux intérêts manufacturiers du nord. La vérité est que le nord réunit ces deux sources de richesse, alors que le sud n'en a qu'une, et c'est avec un véritable étonnement que l'étude du recensement de 1850, le dernier qui ait été complétement publié, m'a montré combien les produits purement agricoles du nord l'emportaient sur ceux du sud. Qu'on me pardonne quelques chiffres, ils sont instructifs. Les Américains distinguent deux classes de produits agricoles, suivant qu'on les évalue au poids ou par mesures de capacité. Eh bien! dans la deuxième classe, représentée principalement par les céréales et par les légumes, la production annuelle du nord s'élève à plus de 1 millard 864 millions de francs, tandis que celle du sud ne va qu'à 1 milliard 626 millions. La première classe est plus intéressante, car on y trouve le coton, le sucre, le riz, le tabac, le foin, le chanvre, la laine, etc. Là encore, le nord, par une production de 1 millard 136 millions, l'emporte sur les 822 millions du sud. Détail curieux : en foin seulement, les états libres offrent une récolte de 753 millions, supérieure de 19 millions à l'ensemble des récoltes de coton, de tabac, de riz, de sucre et de foin des états à esclaves. Enfin, dans l'estimation des fermes, ustensiles de travail et animaux domestiques, le nord l'emporte encore : 13 milliards 655 millions contre 7 milliards 908 millions. Le rapport reste dans le même sens, 21 milliards

(1) La culture du coton se prête beaucoup plus à la petite propriété qu'on ne le croit généralement. Un ouvrage fort intéressant à ce sujet est celui qu'a publié M. Frédéric Law Olmsted sous le titre de *Coton Kingdom* ou *Royaume du Coton.*

741 millions contre 15 millard 561 millions, si l'on envisage les propriétés non plus seulement agricoles, mais de tout genre, y compris les esclaves, pour les états du sud.

On voit que le nord est assez riche pour ne pas marchander les concessions et pour sortir de la voie étroite du protectionisme industriel et commercial le jour où l'épuisement forcera les deux partis à suspendre la lutte. Dieu veuille que ce jour luise bientôt, où la grande nation américaine, plus forte, plus sage et mûrie par l'adversité, reprendra le cours de son libre développement! Peut-être, dans les pages qu'on vient de lire, me suis-je parfois laissé aller à traiter sous une forme légère des sujets sur lesquels nos alliés d'outre-mer n'aiment pas la raillerie. J'aurais pu dépasser cette limite, car la société américaine, comme toute chose ici-bas, a non-seulement ses ridicules, mais ses défauts, et je n'entends en rien me constituer son panégyriste. C'est un emploi qu'elle a souvent le tort de remplir mieux que personne; aussi est-il bon qu'elle sache combien, grâce à l'excessive bonne opinion qu'elle a conçue de sa supériorité en toutes choses, l'étranger est choqué des travers auxquels elle se complaît. D'ailleurs, ces travers frappent plus vivement, sur les lieux, qu'ils ne le font plus tard, alors qu'au retour on envisage d'un coup d'œil plus rassis l'ensemble de ce monde si différent du nôtre. L'éloignement lui est favorable. Tant que l'on vit dans ce milieu, la nature particulière des défauts qui lui sont propres transforme en quelque sorte l'observateur en sensitive, et cela le plus souvent au-delà de la mesure qui serait raisonnable. A distance, au contraire, les imperfections secondaires disparaissent, et les grandes lignes seules ressortent dans le tableau. On comprend que les défauts de cette société sont une conséquence naturelle de l'isolement dans lequel elle a forcément vécu, et de l'absence des traditions qui font partie du patrimoine d'un peuple européen. De près, au sein de ce désordre passé à l'état chronique, à la vue de troubles qui seraient critiques s'ils n'étaient permanents, et qui constitueraient en France un danger sérieux, on hésite à croire que ce soit la liberté que l'on a rêvée; de loin, on se demande quel précieux et magique talisman

est cette liberté qui permet à un peuple de vivre dans de pareilles conditions et d'y grandir. C'est là le principe qui rend les enfants de Washington respectables jusque dans leurs erreurs. Nul ne les admire plus que moi, nul ne leur est plus sympathique, nul ne forme de vœux plus sincères pour l'heureuse issue de la lutte où ils sont engagés. En essayant de retracer la physionomie de New-York pendant cette lutte, j'ai dû indiquer ce qui m'avait frappé en bien comme en mal; mais jamais ma pensée n'a fait remonter l'origine des vices que je signalais jusqu'à la liberté, dont les États-Unis sont le plus glorieux sanctuaire, et j'ajouterai que nous, qui avons vu les tristes épreuves de 1848, nous avons moins que personne le droit de nous montrer sévères pour un peuple sur lequel s'est abattu le fléau de la guerre civile.

Nous n'avons jeté aujourd'hui sur la grande ville qui résume la civilisation américaine qu'un coup d'œil général; pour la bien connaître, il faut interroger son régime, analyser son admirable système d'instruction primaire et secondaire, exposer les inépuisables ressources de sa charité, et tant d'autres institutions auxquelles elle doit sa puissante vitalité. Cette seconde étude nous montrera New-York sous son plus beau jour. Présenter sans parti-pris les choses telles que nous les avons vues, continuer à étudier les Américains plutôt que la question américaine, telle sera notre but. Notre titre est d'avoir vu, et notre seule prétention, celle d'être vrai.

II

NEW-YORK ET LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

« La vie acquiert un charme particulier sur un sol anciennement habité et chez un peuple jadis fameux par son industrie, son activité ou son amour des grandes choses. Il semble que la nature y soit devenue plus humaine, et que les visions du passé, se montrant derrière le voile diaphane du présent, nous donnent la jouissance d'un monde double, magique domaine de la fable et de la poésie. » C'est un aimable et subtil penseur allemand, Novalis, qui parle ainsi, et pour comprendre la justesse de cette réflexion, il faut avoir visité ce New-York qui semble dater d'hier, cette ville toute jeune d'apparence, et à laquelle malgré soi, l'on ne peut s'empêcher de demander une trace du passé. En vain voudrait-on y retrouver quelques vestiges des premiers maîtres hollandais du pays, de ces vieux *knickerbockers* dont l'esprit naïf et patriarcal était si loin de rêver la future splendeur de la colonie qu'ils fondaient; en vain plus tard cherche-t-on l'empreinte des cent années de domination anglaise qui ont donné au pays sa forte éducation politique. On désirerait revivre une heure de la vie austère et puritaine de ces premiers temps, comme à Versailles on se sent revivre de la fastueuse existence du grand siècle, sans que rien malheureusement réponde à ce désir dans le monde qui entoure le voyageur. Ce n'est pas qu'on y répudie le passé : on l'honore au contraire, on le fête même à l'occasion; mais chez personne il n'éveillera les regrets involontaires qu'éprouve le Parisien par exemple en voyant ses

vieux quartiers céder la place aux boulevards même les plus splendides. En un mot, New-York est la ville du présent et non celle du passé. Les transformations y sont si rapides que la population, presque doublée dans les dix dernières années, ne voit plus aujourd'hui que Londres et Paris au-dessus d'elle. Il faut donc faire abstraction de nos idées européennes, si l'on veut étudier la société américaine dans la grande cité qui en est la plus haute expression. Les palais de New-York, ce sont les quais immenses où grandit et prospère un commerce inouï; ses musées, ce sont les innombrables établissements où se développe une industrie sans rivale pour la variété et la fécondité des ressources. Ses monuments enfin, où les trouver ailleurs que dans les institutions qui ont fait ce peuple ce qu'il est, et lui permettront de franchir heureusement, on doit l'espérer, la phase la plus critique de son histoire? Il s'offre là un double spectacle : d'une part la société américaine prise en quelque sorte aux sources de sa vie morale et intellectuelle, observée dans les nombreux établissements publics où se forment les jeunes générations; — puis le libre exercice de cette vie même, dont mille détails, en apparence frivoles, révèlent à l'observateur attentif l'universelle et incessante activité.

I

De toutes les institutions d'un peuple, aucune n'exerce sur sa destinée une plus profonde influence que celles dont l'éducation est le but. En France, où de près comme de loin tout se rattache à l'initiative officielle du gouvernement, on peut dire que l'éducation est entre les mains de l'état, car aucun monopole n'est nécessaire pour que toute concurrence sérieuse disparaisse devant les ressources sans bornes dont il dispose. La Grande-Bretagne a suivi une voie différente, et en cela il faut reconnaître qu'elle s'est montrée d'accord avec l'ensemble des doctrines qu'elle professe en matière de liberté. Chez elle, non-

seulement l'éducation est libre, mais sauf quelques rares spécialités d'enseignement supérieur, il semble que l'état apporte un soin particulier à éviter de faire sentir son intervention. De ces deux systèmes opposés, lequel devait choisir l'Américain? Obéirait-il aux instincts de sa race en suivant l'exemple de la mère-patrie, ou bien dévierait-il en cette circonstance de sa ligne de conduite, pour introduire exceptionnellement chez lui ce qui chez nous est une application de la loi générale? Il faut se rappeler que, si les États-Unis sont comme l'Angleterre un pays de liberté, le côté démocratique de leurs institutions diffère essentiellement des tendances aristocratiques où la Grande-Bretagne puise sa force. Or, quel instrument plus démocratique en réalité que l'enseignement? L'abandonner à la merci de chacun dans le bouillonnement de formation d'une société nouvelle, en avait-on le droit, et n'était-ce pas un devoir au contraire de le prendre en main, pour l'utiliser dans le sens indiqué par la constitution que le peuple s'était donnée? Ainsi raisonna l'Américain, et le résultat lui fut favorable, car son pays est peut-être le seul dont aujourd'hui on puisse dire presque sans exception que chacun y sait lire et écrire. Seulement cette charge qu'il remettait à la communauté, il ne permit pas que le gouvernement fédéral la centralisât, il ne permit pas même que l'état en fût investi, et je parle ici des divers états dont l'ensemble constitue la fédération; mais il se souvint de son vigoureux régime municipal, dont les bienfaits sont le legs le plus précieux de l'Angleterre à son ancienne colonie, et il voulut que l'enseignement fût la première et la plus importante préoccupation de la commune. Les écoles de New-York lui appartiennent donc en propre, et elles sont la gloire de la ville, gloire malheureusement trop modeste et trop peu connue, trop peu appréciée de l'Américain lui-même.

L'organisation de cet enseignement est des plus simples. Au premier degré, vient l'instruction primaire, comprenant la lecture, l'écriture, quelques éléments d'arithmétique et de géographie. Quatre années sont consacrées à ces études, que les enfants ont généralement terminées à l'âge de dix ans. Des écoles

primaires, on passe aux écoles dites de grammaire, dont le programme embrasse sept classes successives, et présente un ensemble de connaissances à la rigueur suffisant, mais fort inférieur à celui que l'on emporte de nos lycées. Ainsi les langues mortes y sont supprimées ; les mathématiques s'y réduisent à l'arithmétique et à un peu d'algèbre ; l'histoire nationale est la seule dont il soit question. Le but des écoles de grammaire en effet est de donner une instruction assez complète pour pouvoir aborder toutes les professions usuelles du pays, et de s'adresser à la masse des enfants, quelle que soit la position sociale des familles. On verra que ce but a été pleinement atteint. Enfin le troisième degré d'enseignement est reçu dans un établissement unique nommé l'académie libre (*the free academy*,) où l'on n'est admis qu'à la condition d'avoir suivi au moins pendant une année les cours d'une école de grammaire. Les études y embrassent cinq classes dites *introductory*, *freshman*, *sophomore*, *junior* et *senior*, dans lesquelles les élèves ont à choisir entre les langues mortes, grecque et latine, ou vivantes, française, allemande et espagnole. Le programme est d'ailleurs aussi bien conçu que possible, et plus complet même que celui de nos lycées, en ce qu'il comporte plusieurs cours qui sont chez nous du ressort des écoles d'application (1).

Le nombre total des établissements d'instruction à New-York est de 239, sur lequel on compte 3 écoles normales, 43 écoles du soir, 87 écoles primaires pour filles et garçons, 47 écoles de grammaire pour garçons, autant pour filles, et 11 écoles pour les enfants de couleur, car le sentiment abolitionniste chez l'Américain du nord ne va pas jusqu'à permettre au nègre d'avoir quoi que ce soit en commun avec le blanc. Le nombre d'enfants qui profitent chaque année de cet enseignement est de

(1) On doit établir à New-York une académie libre, sur un plan analogue, pour les jeunes personnes. Ce projet aurait même déjà été mis à exécution, si les dépenses causées par la guerre ne s'y étaient opposées.

170,000 sur une population totale de 814,000 (1)! Peu de chiffres ont moins besoin de commentaires. A la vérité, la moyenne journalière des élèves présents n'est guère que de 60,000, ce qui étonnera peu, si l'on réfléchit à l'âge des enfants dans les écoles primaires et à la position plus que modeste des parents; mais, il faut tout dire, cet enseignement, si suivi dans les premiers degrés, devient une lettre morte, ou peu s'en faut, dans sa période la plus élevée. On a vu quelle intelligente sollicitude avait présidé à l'organisation de l'académie libre, et il eût été juste d'ajouter que tout y est sur le pied d'une libéralité voisine du luxe. Eh bien! veut-on savoir combien d'enfants, lors de mon séjour, cherchaient à s'élever au-dessus des humbles limites de l'école de grammaire, combien venaient demander à l'académie une instruction qui est chez nous le lot commun de la classe moyenne? 814 en tout pour la grande ville de New-York! Encore plus de la moitié de ce chiffre appartenait-il à la classe inférieure, ou *introductory*, après quoi la progession devenait rapidement décroissante, et la deuxième classe, ou *freshman*, n'avait plus que 168 élèves, la troisième, *sophomore*, 109, la quatrième 69, et la plus élevée, ou *senior*, 36! Quant aux diplômes universitaires attestant la solidité des études, le nombre de ces actes, plus restreint encore, ne s'élevait, année moyenne, pour les bacheliers qu'à 28, pour les maîtres ès-arts ou licenciés qu'à 12!

Je dus à l'obligeance de MM. Thomas Boésé et Myron Finch, du *Bureau de l'Éducation*, de voir dans le plus grand détail les principales écoles de New-York. Celle que nous visitâmes en premier lieu, *Ward school n°* 11, renfermait dans le même édifice une école primaire et les écoles de grammmaire des deux sexes. Cette réunion sous le même toit est fréquente, et dans ce cas le plan de l'édifice est invariable : trois étages figurent l'échelle des âges, les garçons en haut, les filles au milieu,

(1) On représente généralement la population de New-York comme étant de plus d'un million, parce que l'on y fait entrer les 26,000 âmes de Brooklyn ; mais ce colossal faubourg forme une municipalité à part, et ses écoles sont distinctes de celles de New-York.

et les enfants au rez-de-chaussée. Au centre de chaque étage, une vaste salle sert aux réunions générales, et tout autour sont les différentes classes. Rien de monumental, mais partout cette exquise recherche de propreté qui est un véritable luxe, et dont l'influence sur les enfants est bien plus grande qu'on ne se le figure. Mon guide me fit monter au troisième étage, dans la salle de réunion. Il était neuf heures du matin; le travail de la journée allait commencer pour finir à trois heures de l'après-midi; car ces écoles ne comportent que des externes. Sur l'estrade où nous prîmes place étaient un bureau, un piano et une vingtaine de boutons de sonnettes correspondant aux différentes classes. Le directeur les toucha, attendit quelques instants, puis fit sonner un timbre. A ce signal, une institutrice placée au piano attaqua la marche nationale, et, dès la première mesure, des huit portes placées aux quatre angles de la salle débouchèrent huit files de garçons, se suivant par rang de taille, qui vinrent prendre place derrière les bancs avec une cadence et une régularité dignes de vieux soldats. D'autres files vinrent ensuite occuper les couloirs, et le défilé continua jusqu'à ce que 500 enfants environ se fussent ainsi rangés le plus régulièrement du monde. Le piano s'arrêta, le timbre sonna, et l'on s'assit; un régiment du grand Frédéric n'eût pas mieux manœuvré.

La séance s'ouvrit par la lecture d'un chapitre de la Bible, puis vinrent divers chœurs et quelques déclamations, après quoi M. Finch, se penchant vers moi, me demanda si je voulais adresser la parole aux élèves. Cette partie du programme me prenait au dépourvu. J'avais oublié que le *speech* s'est élevé aux États-Unis à la hauteur d'une institution, qu'il y fait partie de toutes les solennités, de toutes les fêtes, qu'il y est entré dans l'éducation, et que, s'il a pris naissance en Angleterre, ce n'est qu'en Amérique qu'on le voit atteindre son plein développement. M. Finch se chargea de m'excuser et de me présenter. Pendant dix minutes environ, et beaucoup mieux, à coup sûr, que je n'eusse pu le faire, même avec préparation, il parla en mon nom à ces écoliers, dont le plus âgé n'avait pas quinze ans, et qu'il appelait, non pas jeunes élèves, mais messieurs, *gentle-*

men; puis l'on se retira dans le même ordre qu'à l'arrivée, et nous pûmes admirer l'excellente installation des classes. Livres, papier, plumes, tout le matériel sans exception est fourni gratuitement aux élèves, et cela dans une double intention : économie pour les pauvres, pied d'égalité absolue pour les riches. Toutes les classes de la société sont en effet représentées sur ces bancs, on le reconnaît à la mise des enfants, et néanmoins il est impossible de ne pas être frappé de leur bonne tenue à tous, si jeunes qu'ils puissent être. De l'école de grammaire des garçons, nous passâmes à celle des filles, que nous trouvâmes fort amusées de la lecture qu'un professeur de déclamation leur faisait de la comédie des *Rivaux*, de Sheridan. On voyait là de grandes jeunes personnes de dix-huit à vingt ans, car aux États-Unis l'éducation se continue pour les femmes plus longtemps que pour les hommes, à qui le comptoir de la maison de commerce offre ses tabourets dès l'âge de quinze ans. Ici encore il était évident que ces jeunes filles appartenaient aux divers degrés de l'échelle sociale, bien que ce trait fût moins accusé que chez les garçons. A la lecture des *Rivaux* succédèrent des exercices dits *calisthéniques*, sorte de gymnastique assez improprement appelée dans nos pensionnats « leçons de maintien. » Le piano jouait une vingtaine de mesures d'un air que toutes les jeunes écolières accompagnaient du même geste en cadence; l'air changeait et le geste avec lui, et l'on finit par évacuer la salle au moyen d'une danse qui rappelait assez la dernière figure du quadrille des *Lanciers*.

Je ne conduirai pas le lecteur dans toutes ces écoles, et ne parlerai que de l'une d'entre elles, qui me fut signalée comme la plus vaste des États-Unis. Mon guide avait réservé pour elle son *speech* de derrière les fagots. Je servis naturellement de fil à ce discours, dans lequel j'étais censé parler par pr curation, et où il fut fort question de liberté et de tyrannie, mais d'études, pas un mot. Je fus présenté comme un ardent admirateur des institutions américaines. Les vieilles traditions de l'enseignement européen furent traitées comme mérite de l'être tout instrument monarchique; l'éducation new-yorkaise fut portée

aux nues, et la guerre, qui préoccupait tous les esprits, eut également sa place. Ces paroles, à la vérité, s'adressaient aux garçons de l'école de grammaire, c'est-à-dire presque à des citoyens. Le discours de l'école primaire fut un apologue plein de finesse et de naïveté, beaucoup plus à la portée des jeunes auditeurs. parfois le récit amenait des questions auxquelles le chœur des voix enfantines répondait par un *yes, sir !* ou un *no, sir!* dont l'ensemble montrait avec quelle attention le narrateur était suivi. Survint enfin le coup de théâtre qui surprend toujours le visiteur dans les vastes salles de réunion de ces écoles primaires, où il peut arriver que les enfants se comptent par milliers. On ne voit d'abord qu'une enceinte de la même dimension qu'aux étages supérieurs. Dès que les élèves y sont rangés, à un signal donné la cloison du fond, formée de panneaux à coulisses, disparaît ; la salle se double comme par enchantement, et l'on aperçoit une mer de petites têtes étagées sur les gradins d'un amphithéâtre qu'éclaire une lumière verticale. La plus petite fille de la maison est au centre, debout sur une chaise, d'où elle dirige les applaudissements et les mouvements d'ensemble. Cette mise en scène est constante dans les écoles américaines, où, pendant les six heures qu'il y passe, l'élève ne marche, ne monte, ne descend, ne se meut qu'au pas, même pour se rendre à la récréation.

En voyant ces enfants parader avec tant de précision, je me rappelais les allures si différentes des magnifiques colléges de l'Angleterre, de celui d'Eton par exemple, où les élèves ignorent jusqu'aux premiers principes de l'alignement, où toute clôture est inconnue, où les vertes campagnes qui bordent la Tamise servent de lieu de récréation, et où cette liberté donne à l'adolescent un sens si réel de responsabilité et de respect de lui-même. Je me rappelais aussi les murs revêches de nos lycées, leurs cours claustrales et nues, si semblables au préau d'une prison, notre fâcheuse tendance à exagérer le nombre des heures de travail, à bourrer l'esprit au détriment de l'éducation physique, et je me disais que notre université française, si contente d'elle-même, avait peut-être encore quelques progrès à

faire. Quoi qu'il en soit, l'Anglais et l'Américain se sont évidemment proposé pour but commun, de donner de bonne heure à l'enfant une notion d'indépendance qui pût influer sur le développement de son caractère, et ce but, tous deux l'ont atteint par des voies différentes. Peut-être l'Américain a-t-il poussé trop loin l'application de ses idées. Cet enseignement qui semble rappeler ce que l'histoire nous a conservé des excentricités de Lycurgue, cet enseignement si démocratique et si séduisant au premier abord, est en réalité singulièrement arbitraire et despotique dans ses effets, et il l'est en pleine connaissance de cause. De là naissent bien des inconvénients : d'abord chez les enfants l'oubli ou plutôt l'amoindrissement marqué du sentiment de la famille, puis, chez les parents trop d insouciance du plus ou moins d'instruction acquise; il semble que leur responsabilité cesse dès que celle de l'état commence, et qu'une éducation soit terminée dès qu'elle permet à l'élève de figurer derrière le pupitre d'un comptoir. Malgré ces taches, on ne doit pas hésiter à proclamer l'enseignement primaire et secondaire l'une des gloires des États-Unis : non que nous entendions par là en recommander l'application, ce sont de ces matières délicates sur lesquelles un peuple doit consulter avant tout les tendances qui lui sont propres; mais ici, dans un pays où le rôle de l'autorité paraît être de s'effacer en toute chose, l'Américain a sacrifié ses principes généraux de conduite à ce qu'il croyait son devoir, et il l'a fait avec une incomparable libéralité. C'est ce qu'il importait de faire ressortir. Nous n'avons parlé que de l'état de New-York, le plus riche de l'Union. On aurait pu citer celui de Rhode-Island, qui en est le plus petit, dont la population est de 150,000 âmes et le budget de 120,000 dollars, sur lesquels 85,000 sont affectés à l'enseignement. Chaque citoyen y donne ainsi pour élever ses enfants presque deux fois autant que pour l ensemble de toutes les autres dépenses publiques! Quel exemple analogue pourrait-on trouver chez tous les états, grands et petits, qui se partagent la carte de l'Europe?

Nous avons mentionné les onze écoles que la ville de New-

York réserve aux enfants de la classe de couleur. Ce ne sont ni les plus luxueuses ni les plus grandioses. Il semble que ce soit une dette que l'Américain règle avec sa conscience, et qu'il veuille l'acquitter au meilleur marché possible. Le directeur de celle que je visitai était noir ; mais ses élèves, au nombre de trois cents des deux sexes, étaient d'une teinte moins foncée, quelques-uns même tout à fait blancs d'apparence. On y procédait à l'inspection annuelle et à la distribution des certificats d'aptitude. « Combien 3,500 dollars à 7 1/2 pour 100 donneront-ils en six mois? » demanda-t-on à une grande et belle mulâtresse de dix-huit ans. La mulâtresse resta court ainsi que ses voisines : un enfant américain de douze ans n'eût pas hésité; mais le *Yankee* est le premier calculateur du monde, et le nègre le dernier sous toutes les latitudes. Les autres exercices furent plus satisfaisants, surtout ceux de musique. Toutefois, il faut le répéter, ces écoles font tache au milieu des autres, et déparent ce beau système d'instruction publique. La classe de couleur est assez peu nombreuse à New-York pour qu'il n'y ait aucun inconvénient à la laisser se fondre dans le reste de la population, et, fût-elle cent fois plus nombreuse, dans cette séparation qui s'étend à tous les actes de la vie usuelle, on ne reconnaît pas la ville qui se dit, après Boston, le principal soutien de l'abolition de l'esclavage. Assurément le nègre des états du nord apprécie le bienfait de la liberté; mais on peut être convaincu qu'il saurait fort bien apprécier aussi l'avantage de voter, de pouvoir monter en omnibus, et d'envoyer ses enfants aux mêmes écoles que tout le monde. L'occasion serait des plus favorables aujourd'hui pour faire disparaître cet ostracisme aussi choquant qu'inutile.

Bien que les établissements dont nous venons de parler soient destinés à recevoir le pauvre comme le riche, on concevra que l'on n'y voie que les enfants dont la situation est pour ainsi dire normale. La pauvreté y trouve sa place, mais non la misère, et quoique le paupérisme soit à peu près inconnu dans l'intérieur des Etats-Unis, où chacun peut se faire une large place au soleil, cette lèpre des grandes villes

n'a pas épargné New-York. Là encore l'Américain se montre sous un de ses meilleurs aspects. Il n'est pas de Français à Londres qui ne soit frappé du grand nombre d'hôpitaux, maisons de refuge et autres établissements du même genre au-dessus desquels se lit l'inscription : *supported by private contribution* (soutenu par la charité privée, tant ce système diffère de la charité officielle et publique que nous connaissons. Peut-être sous ce rapport New York l'emporte-t-il même sur Londres, et il est impossible de ne pas être ému par la révélation de cette face inattendue du caractère de la nation. Ce peuple si positif, si âpre au gain, si sec dans ses allures, si dur même parfois, on le voit avec étonnement s'éprendre d'une touchante sollicitude pour l'infirme et pour l'orphelin, s'enquérir de leurs besoins, y pourvoir avec une générosité sans bornes, et leur donner une large partie de ce temps qu'il estime plus encore que l'argent, en briguant comme un honneur les diverses fonctions de ces innombrables comités de bienfaisance : tout cela sans étalage ni ostentation : la conscience d'avoir accompli son devoir de chrétien lui suffit. Nous n'entreprendrons pas d'énumérer ces institutions, où, sous les formes les plus ingénieuses et les plus variées, l'esprit de secours semble avoir reçu le don de Protée. Tantôt ce sera une association qui embrassera la ville entière et portera son tribut dans les plus sombres réduits, tantôt le réseau s'étendra sur tout le pays, afin de trouver dans le milieu vivifiant des campagnes un recours contre les influences délétères de la capitale. Les orphelins seuls ont peut-être à New York dix établissements qui leur sont consacrés. Les femmes sans ressources en ont d'autres qui leur permettent d'échapper aux tentations dont elles sont entourées. Protestants et catholiques rivalisent de zèle sans que la croyance soit jamais un motif d'exclusion. Parfois ces temples de la charité ont une structure monumentale, comme ceux des sourds-muets et des aveugles; parfois les proportions sont plus modestes, mais toujours à l'intérieur règnent la même munificence, le même esprit d'affection et de vraie fraternité.

L'un des plus remarquables de ces établissements est destiné

aux marins. En 1801, un capitaine de navire du nom de Randall fonda pour les matelots hors d'âge ou incapables de servir, un hospice situé dans une petite ferme près de New-York. La ville s'agrandit, la campagne devint rue, les terrains acquirent une valeur qui permit de les vendre pour reconstruire l'hôpital sur une des îles de la rade, et aujourd'hui la petite ferme a créé un revenu de 500,000 fr. La maison d'industrie des *Five-Points* est d'un autre genre; mais je ne connais rien de plus utile ni de plus admirable. Le quartier des *Five-Points* est à New-York ce que Saint-Gilles est à Londres, le plus abject refuge du vice et de la misère, l'ulcère et la honte de la cité, quelque chose comme une vaste et ignoble cour des miracles, où des masures en ruine, mal étayées de poutres branlantes, semblent parodier Atlas supportant le ciel. Pas d'églises, mais des boutiques de rhum et de gin par centaines. J'y ai vu une seule maison abriter jusqu'à 296 personnes, réparties en 76 familles, et rapporter près de 20,000 francs par an à son propriétaire. Là, sont des caves privées d'air et de lumière, dont les habitants s'étiolent et meurent en quelques années, souvent en quelques mois. D'après un relevé de M. Samuel Halliday, sur 148 morts dans une même maison, on comptait 113 enfants au-dessous de sept ans, 23 enfants mort nés, et 12 personnes de huit à vingt-quatre ans. Ce fut au centre de ce hideux quartier, au plus vif de cette misère sans nom, que vint s'établir en 1848, un ministre protestant, M. Pease, dont le nom mérite mieux que l'humble renommée qui s'y est attachée. Son but était indéterminé à dessein : faire du bien et tâcher de moraliser autour de lui, tel était le programme, et si les ressources étaient modiques, en revanche les difficultés surgissaient sans nombre. Rien toutefois n'est impossible à un cœur vaillant et dévoué, et le ciel bénit si bien ses efforts, qu'en peu d'années l'œuvre fut établie dans une maison d'où rayonna sur cette fange sociale, une douce et pure auréole de charité. Tout s'y trouvait, des écoles pour l'enfant orphelin ou abandonné, du pain pour l'indigent, un asile pour les femmes sans abri, pour tous du travail et de bonnes paroles. En 1861, sur 781 personnes qui étaient venues

frapper à cette porte hospitalière, 585 avaient été pourvues et 120 devaient l'être prochainement; 250 enfants avaient suivi l'école, et 277,000 repas avaient été distribués aux pauvres (1). C'était surtout dans les campagnes de l'ouest que M. Pease cherchait à placer ses protégés, et c'est là qu'il s'est retiré quand ses forces ont trahi son dévouement; mais l'institution qu'il a fondée repose désormais sur des bases solides, et ne peut que prospérer entre les mains de ses successeurs.

Chaque année, les associations charitables dont on vient de parler, ont une séance publique où sont exposés les travaux des douze mois qui viennent de s'écouler, les besoins auxquels il faut faire face, et les ressources dont on dispose. La première semaine de mai est consacrée à ces anniversaires; chaque œuvre a le sien, aussi bien les sociétés de bienfaisance que celles qui sont purement religieuses, propagandistes, de tempérance, ou abolitionistes. Les discours y sont naturellement longs et nombreux; mais, quand l'Américain a épousé une cause, son dévouement ne se traduit pas en paroles seulement, et il serait bon que ceux qui l'accusent d'égoïsme, pussent assister à New-York à cette semaine d'anniversaires. Ils y verraient, si l'on peut s'exprimer ainsi, la véritable échelle de Jacob de la charité, depuis les vastes associations des écoles du dimanche, fréquentées par 70,000 adultes et 20,000 enfants, jusqu'à l'humble mission Howard : *Home for little wandarers*, qui, avec un modeste budget de 45,000 francs, trouve moyen d'élever chaque année 200 enfants abandonnés qu'elle va recueillir dans la rue. Tout cet admirable côté de la société des Etats-Unis échappe souvent au voyageur qui se laisse ainsi aller à ne voir que les travers des mœurs qu'il a sous les yeux. Si sensible que soit ce peuple à la louange de l'étranger, jamais il ne fait

(1) Deux petites filles, deux sœurs, dont l'aînée n'avait pas six ans, s'y étaient présentées la veille de notre visite, à onze heures du soir, après avoir erré toute la journée dans les rues; leur père les avait quittées, leur mère venait d'être envoyée à la maison de correction, et le propriétaire du taudis qu'habitaient les parents avait eu la barbarie de les jeter sur le pavé.

parade de sa charité, et ce n'est que par soi-même que l'on arrive à en connaître peu à peu toute l'étendue. En un mot, je crois l'Américain le chrétien le plus sincère, le plus simple et le plus pratique du monde. C'est là une réponse suffisante à bien des attaques.

En insistant sur les merveilles de la charité à New-York, nous n'avons pas voulu dire que les magistrats de la cité se montrassent indifférents aux misères qui les entourent; mais leur rôle a été simplifié par l'extension de la charité privée. Les établissements de bienfaisance qui dépendent de la ville sont situés, pour la plupart, sur les deux îles de Blackwell et de Randall, dans le bras de mer qui sépare Long-Island de l'île de Manhattan. Quatre ou cinq mille personnes de tout âge et de tout sexe y sont entretenues aux frais du trésor municipal. Là se trouvent un hôpital, une maison de fous, un hospice d'enfants trouvés, un autre hospice pour les vieillards, les infirmes et les femmes sans moyens d'existence. Là aussi sont les établissements de répression, le pénitencier, vaste prison cellulaire, et la maison de correction, ou *work house*, où les contraventions de police punies d'amendes se règlent en journées de travail à raison de 5 francs l'une. Le petit vapeur *Bellevue*, qui nous conduisit à l'île de Blackwell, y transportait en même temps la fournée correctionnelle du jour. Les femmes y étaient en grande majorité, et quelles femmes! quels indescriptibles falbalas! quelles toilettes impossibles, dignes du crayon de Gavarni! Les unes en cheveux, en robes de soie crottées et décolletées, les autres en chapeaux à plumes qu'on eût dit ramassés dans le ruisseau, toutes en crinolines! Le *work-house* reçoit en moyenne trois femmes pour un homme, et comptait environ 1,400 prisonniers lors de ma visite. « Vous nous voyez dans un bien mauvais moment, disait naïvement une des surveillantes en nous faisant parcourir son atelier, où une centaine de condamnées, revêtues de la livrée de la maison, travaillaient à faire de l'étoupe; si vous étiez venu la semaine dernière, je vous aurais montré trois cents femmes dans ce même atelier! » Où l'amour-propre va-t-il se nicher? En revenant le soir sur le même

vapeur avec les détenus dont la peine était expirée, j'eus la curiosité de les suivre lorsqu'ils mirent pied à terre : sans hésitation, tous se dirigèrent vers les débits de liqueurs les plus voisins du débarcadère. Il n'y eut pas une exception.

La munificence privée de l'Américain ne s'exerce pas seulement sur des œuvres de charité, et c'est à elle que New-York doit presque la totalité des institutions scientifiques et littéraires que la ville possède. Chez nous, l'état est le conservateur naturel de ces établissements, musées, galeries, bibliothèques ; il a charge de les fonder et de les enrichir, et certes il vaut mieux qu'il en soit ainsi ; mais, dans un pays où le gouvernement s'impose pour loi de réduire les dépenses publiques au minimum, il est beau de voir l'individu substituer son initiative à celle de l'état, afin de doter ces concitoyens des trésors intellectuels que leur refuse une parcimonie systématique. La plus importante de ces collections est la bibliothèque fondée par M. Jacob Astor, et agrandie par son fils, laquelle réunit près de 100,000 volumes, logés dans un véritable palais. Une autre est spécialement destinée aux jeunes gens employés dans le commerce ; commencée avec 700 volumes en 1836, elle en compte aujourd'hui plus de 50,000. Une autre s'adresse plus particulièrement aux ouvriers ; quelques-unes enfin sont historiques, médicales, théologiques, etc. L'institut créé par M. Cooper est tout à la fois une galerie de tableaux, une académie de dessin, une bibliothèque, un salon de lecture recevant les principales publications périodiques de tous les pays, et une faculté où se professent des cours divers. Il a coûté trois millions au fondateur, qui vit encore pour jouir de son œuvre ; mais la liste serait trop longue, et il faut se borner à dire quelques mots de l'un des plus curieux de ces établissements, curieux pour nous du moins, qui n'avons rien d'analogue en France.

La première en date des associations formées pour la propagation des Ecritures saintes fut organisée à Londres en 1804 : elles se sont depuis lors multipliées à l'infini dans tous les pays protestants ; mais la seconde en importance est sans contredit l'*American Bible Society* de New-York, qui remonte à 1816.

Le siége en est au centre de la ville, dans un vaste édifice où 600 personnes sont occupées à imprimer, relier, distribuer et expédier journellement dans toutes les parties du monde des milliers de Bibles et de Nouveaux-Testaments. Quel que soit l'hôtel où l'on va chercher un gîte, on peut être assuré d'y trouver une Bible dans sa chambre à coucher : en voyage, on en verra de même sur toutes les tables des bateaux à vapeur ; on en voit jusque dans les stations de la lointaine et pénible route de Californie ; les écoles ont les leurs, les casernes également, personne n'échappe à la pieuse et infatigable propagande. Que l'on ne croie pas que cette activité soit l'apanage exclusif des Etats-Unis ; elle règne partout où fonctionne quelqu'une de ces institutions, et chaque société agit si bien dans la mesure de ses moyens, qu'en cinquante-huit ans 66 millions de Bibles et de Testaments ont été ainsi distribués. Là-dessus, la part de l'association américaine a été de 15 millions, celle de la société-mère à Londres de 37. Toutes les langues du globe étaient représentées dans les magasins de New-York ; il y en avait du moins jusqu'à trente-trois. Le pauvre Esquimau sous les glaces du pôle participe à ses largesses comme le Tsigane sous sa tente nomade, le Kanack dans les nids de verdure de l'Océan Pacifique, ou le Persan au sein des ruines d'une société disparue. L'aveugle lui-même n'a pas été oublié, et cela malgré le prix élevé de ses Bibles en relief qui reviennent à 100 francs l'une. Pendant l'année 1861, il était sorti de ces magasins 721,878 volumes. L'année 1860 avait été meilleure et l'emportait de 32,000 volumes ; mais là aussi la guerre qui divisait le pays avait fait sentir sa triste influence, et c'était beaucoup même que la différence n'eût pas été plus sensible. Le langage de la grande famille anglo-saxonne vient naturellement en première ligne dans ce total imposant, et 650,240 volumes lui sont réservés. Ce qui reste eût pu former la bibliothèque de la tour de Babel. La part du français se montait à 7,557 volumes, mais ce n'est là qu'un simple détail, car les sociétés protestantes qui fonctionnent chez nous, ont mis en circulation près de 1,200,000 Bibles et Nouveaux-Testaments depuis leur fondation, et le dépôt qu'a établi

à Paris la société anglaise, doyenne de toutes les autres, en a fait autant pour 3,695,062 volumes des saintes Ecritures.

A côté des sociétés bibliques viennent se placer les sociétés de *petits traités* (*Tract Societies*) qui ne sont pas moins curieuses. A coup sûr, on ne peut nier que leur but ne soit des plus louables et leurs intentions excellentes ; mais elles représentent trop souvent l'exagération du protestantisme, et à ce titre on ne saurait, malgré un zèle égal, les placer au même niveau que les précédentes. La mission qu'elles se sont donnée consiste dans la publication de certains journaux de controverse, surtout dans la propagation à l'infini des brochures liliputiennes qui sont les *tracts* proprement dits, de feuilles volantes de la taille des diverses enveloppes de lettres, d'autres feuilles semées au hasard dans les lieux publics, etc. Le rapport d'une de ces sociétés montre que pour 309,000 francs elle avait eu le talent de publier en un an 1,838,000 traités, 429,167 petits livres de piété, 2,758,000 numéros de trois journaux religieux. On peut juger du nombre des feuilles volantes, qui n'était point indiqué. Le colportage est le grand agent de distribution de ses richesses spirituelles, et je n'ai pas vu sans sourire le sérieux avec lequel l'*American Tract Society* établissait le bilan des bienfaits qu'elle avait ainsi répandus : elle représentait le travail total de ses colporteurs pendant vingt et un ans par le travail d'un seul d'entre eux pendant 45,151 mois, et pendant ce temps ce colporteur unique aurait vendu 7,413,171 volumes, en aurait donné 2,132,924, aurait pris la parole en public 205,770 fois, aurait visité 8,617,380 familles, et aurait prié ou causé religion avec 4,385,035 d'entre elles ! Comment se fait-il qu'un peuple aussi amoureux de statistique que l'Américain soit en même temps aussi peu partisan du progrès en économie politique ?

II

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'étudier une société sans faire la part de bien des détails de mœurs ou d'organisation, que rien ne semble relier au premier abord, mais dont la signification n'est pas moins importante, car c'est en pareil cas que l'ensemble naît des détails. Cet Américain, que l'on a vu si résolûment s'attaquer aux grands problèmes de la vie sociale, il faut aussi le voir aux prises avec la vie de chaque jour. Il faut dire l'emploi qu'il fait de cette richesse, but et mobile de toutes ses actions, et de ce temps qu'il considère comme son capital le plus précieux. Il faut rechercher si dans cette existence affairée quelque place a été laissée à l'influence des arts; il faut enfin raconter comment l'on s'amuse à New-York, car le *Yankee*, lui aussi, a ses plaisirs, malgré son austérité et sa raideur plus apparentes que réelles.

Aucun détail d'organisation matérielle n'a été plus perfectionné par les Américains que celui des voyages, et cela à tous les degrés de la circulation, soit qu'il s'agisse simplement de parcourir une ville, soit que l'on ait à franchir les espaces immenses qui séparent le littoral des régions chaque jour plus populeuses du *Far West*. C'est ainsi par exemple que, grâce à l'organisation des lignes d'omnibus, le New-Yorkais a résolu le problème de la suppression presque complète des voitures de louage, dans un centre de population de près de trois lieues d'étendue en longueur. Il est vrai de dire que la disposition des lieux s'y prêtait, et le plan de la ville fut arrêté en conséquence dès qu'il fut question de le régulariser. New-York occupe l'île de Manhattan, d'environ 13 kilomètres de long sur 2 de large. A l'extrémité méridionale est la vieille cité, aux rues sinueuses, sombres et étroites, distribuées des deux côtés de Broadway comme les côtes d'un animal difforme dont cette voie célèbre serait l'épine dorsale. La nouvelle ville au contraire, quatre ou cinq fois grande comme l'ancienne, offre l'aspect d'une de ces

Salentes imaginaires, à la description desquelles se complaisent les faiseurs d'utopies. Ce n'est, à proprement parler, qu'un échiquier d'éternels angles droits; mais les douze avenues qui s'y prolongent dans le sens de la longueur sont larges comme nos boulevards, et les maisons qui les bordent ressemblent souvent à des palais. Là, circulent incessamment sur des rails en fer, à une portée de pistolet d'intervalle, de vastes *cars* ou voitures pouvant contenir de cinquante à soixante personnes, et en contenant par le fait un nombre indéfini, car elles ne connaissent point le terrible mot *complet*, qui semble inséparable de nos omnibus en temps de pluie : nul n'est refusé; à vous de voir s'il vous convient de rester debout. On s'est épargné tout frais d'imagination en numérotant simplement ces avenues, de même que les rues qui leur sont perpendiculaires, et l'on comprend qu'un point quelconque de la ville soit accessible de la sorte, sans qu'on ait à franchir à pied plus de la moitié de la courte distance qui sépare deux avenues voisines. Indépendamment de ces *cars* , une trentaine de lignes d'omnibus sillonnent la ville en tous sens. Aussi les voitures de place n'existent-elles en quelque sorte que pour mémoire à New-York, bien que l'on n'y économise pas moins tout à la fois et son temps et son argent.

L'économie est, en effet, l'une des qualités les plus développées chez l'Américain, et par ce mot l'on doit entendre l'emploi rationnel et intelligent des ressources dont il dispose. Il n'en est pas de meilleure preuve que ses chemins de fer. La question pour lui était vitale, car chez aucun peuple la vapeur n'a joué un aussi grand rôle, et sans elle les Etats-Unis ne seraient encore aujourd'hui qu'un littoral étroit, adossé à des solitudes sans bornes. J'avoue n'avoir jamais pu me faire en France au rôle que les administrations de chemins de fer font jouer au voyageur. C'est lui qui semble être leur obligé, jamais il ne leur viendra à l'idée que ce sont elles au contraire qui sont au service du public, et l'on ne s'en aperçoit que trop au ton d'autorité des employés, qui ne serait que ridicule, s'il n'était parfois inconvenant. Chez nous, à partir du moment où l'on a

montré son billet au cerbère de la salle d'attente, on n'a plus qu'à abdiquer la liberté de ses mouvements, à se considérer comme parqué et séquestré du monde des vivants, heureux de n'être plus enfermé à double tour dans son wagon, comme on l'a été si longtemps. Aux États-Unis, le voyageur est considéré comme assez raisonnable pour prendre soin de lui-même sans l'intervention des employés. Une gare n'est qu'un lieu comme un autre, ouvert à tout venant et public, ainsi que l'étaient les cours de messageries. On ne relègue pas les gares à l'extrémité d'un faubourg, pour greffer sur le voyage une course parfois aussi longue que le voyage même, mais on les laisse s'établir au centre même de New-York. Le train part, attelé de cinq chevaux, traverse les rues les plus populeuses, et va chercher la locomotive qui l'attend plus loin (1). Souvent même il parcourra les rues avec la locomotive elle-même, sans autre précaution que de ralentir son allure et de s'annoncer par une cloche d'avertissement. A plus forte raison, toute clôture est-elle inconnue dans les campagnes, et l'inutile population des garde-barrières se trouve supprimée du même coup : on se borne à signaler les passages à niveau par un écriteau. Maintes fois, à la vérité, j'ai entendu les étrangers, les Français surtout, se récrier sur l'imprudence de ces trains lancés au milieu de la vie commune, côtoyés par les passants de tout âge et de tout sexe, et il serait fort à désirer qu'une bonne statistique des accidents vînt nous éclairer sur ce point. Tout ce que je puis dire, c'est que pendant un séjour de plusieurs mois, je n'ai eu connaissance d'aucun malheur provenant de cette apparente absence de précautions, tandis que nul ne pourra nier la simplicité, l'économie et la commodité qui en résultent.

Les wagons américains ne diffèrent pas moins des nôtres que

(1) Il suffit pour cela de rails placés dans ces rues, comme ceux dont nous venons de parler pour les *cars* des diverses avenues. On en peut voir de semblables à Paris sur la ligne d'omnibus qui va de la place Louis XV à Versailles, ligne baptisée d'ailleurs du nom de chemin de fer américain.

les chemins de fer. Si l'on est mieux assis dans les nôtres, ce n'est qu'à la condition d'y rester immobile à sa place, quelle que soit la longueur du parcours. Le voyage en hiver y devient un supplice ; à peine se peut-on tenir les pieds chauds. Aux États-Unis, chaque wagon renferme jusqu'à cinquante personnes libres de se promener dans une *coursive* pratiquée au centre ; en hiver, le wagon est confortablement chauffé par un poêle, il a ses cabinets de toilette complets, sa fontaine glacée, car l'Américain court toujours après un verre d'eau, et le soir venu, il devient une chambre à coucher ou chacun a son matelas, sa couverture et son oreiller. Il suffit, pour cette transformation, de quelques planches à coulisses ; un rideau isole le compartiment des femmes. Le billet du voyageur est placé de manière que les contrôles se fassent sans le déranger, à moins qu'il ne soit parvenu à sa destination, et l'on se réveille le lendemain plus dispos incontestablement que si l'on avait passé la nuit entre Paris et Marseille. Sur ses chemins de fer, l'Américain n'a le plus souvent qu'un prix et une classe, rarement deux (sauf dans les états à esclaves), jamais trois. C'est à cela qu'il a dû de pouvoir réaliser d'abord les perfectionnements que je viens d'indiquer, et en second lieu d'abaisser le prix du transport des personnes jusqu'à moins de 8 centimes par kilomètre. Ce fait d'une classe unique de voyageurs peut choquer, je le sais, et bien qu'il soit tout à l'avantage des compagnies d'exploitation, il n'est pas probable qu'il s'implante jamais dans nos mœurs L'effet pourtant en est bon ; l'ouvrier gagne à ce contact de gens placés au-dessus de lui dans l'échelle sociale, il s'observe davantage, il s'abandonne moins à la rudesse de ses manières. « C'est un des nombreux niveaux de notre société, » me disait un Américain, et il avait raison.

Par une belle journée de mai, je revenais des chutes du Niagara sur un des chemins de fer qui conduisent à Albany. Le panorama de la campagne s'étendait à perte de vue sur des horizons de champs en plein rapport, de défrichements aux troncs d'arbres noircis, de forêts attendant la hache du pionnier, et nous nous amusions des noms que les géographes américains

ont attachés aux lieux que l'on traversait, Rome, Utique, Athènes, Syracuse, lorsqu'en prêtant l'oreille à la conversation de mes voisins je fus surpris de les entendre parler de l'incendie de la ville de Troie. Il ne s'agissait pas de la ville ennemie de Ménélas, bien que le mont Ida et le mont Olympe fussent en vue à peu de distance, mais de la prochaine station à laquelle le convoi devait s'arrêter. Plus de sept cents maisons, c'est-à-dire près de la moitié de la ville, avaient été consumées l'avant-veille. La ruine était complète ; à peine quelques pans de murs conservés on ne sait comment, s'élevaient-ils çà et là du sein des décombres encore fumants ; dix mille personnes avaient dû se trouver du jour au lendemain sans asile et peut-être sans pain. Eh bien ! tout ce monde était déjà casé dans les environs, et beaucoup s'étaient déjà remis au travail, avec cette patience, cette ténacité de fourmi qui caractérisent l'Américain. L'inflexible cours des affaires avait recommencé pour la portion de ville restée debout, et la vie de chaque jour y semblait avoir repris une assiette relative. *Je ne vis pas un mendiant.* Certes la charité n'avait pas fait défaut à cette grande infortune ; mais supposons un semblable désastre en France : de quelles spéculations de mendicité la ville détruite ne serait-elle pas le théâtre ! quel étalage de misères, quel déploiement de femmes et d'enfants ! Et croit-on que le caractère d'un peuple, que le sentiment de la dignité individuelle ne se ressentent pas de cette triste habitude de tendre la main, si répandue dans nos provinces ? A la vérité, il n'est pas de pays au monde où l'on soit aguerri aux incendies comme on l'est aux États-Unis. New-York compte en moyenne de 260 à 280 sinistres de ce genre par an, et s'ils ne frappent souvent qu'un lot restreint, parfois aussi ils engloutiront pour près de 100 millions de marchandises, comme en décembre 1835, ou anéantiront 345 maisons évaluées à 25 millions de francs, comme en juillet 1845. En même temps que disparaissait la malheureuse ville de Troie, un autre feu, dont on voyait de New-York la fumée amoncelée à l'horizon comme une épaisse nuée d'orage, dévorait en quatre jours 30,000 hectares de bois sur l'île de

Long-Island. « L'incendie est une de nos institutions, » disent en plaisantant les Américains, et il est certain que, si leurs mesures sont admirablement prises pour éteindre le feu, elles n'ont en rien pour but de l'empêcher de naître. L'assurance est d'un usage si universel que soixante-dix-neuf compagnies se sont formées à New-York pour répondre à ce besoin. On assure sa vie, sa demeure, son mobilier, ses chevaux ; on assure même sa maison contre les voleurs en cas de voyage et d'absence, et, sauf pour les désastres extraordinaires, il est rare que l'on ne soit pas indemnisé de la manière la plus satisfaisante en cas d'accident. A Troie par exemple, où les pertes étaient évaluées à 15 millions, 7 millions étaient assurés et furent payés.

Les pompiers jouent un grand rôle dans des villes exposées à d'aussi terribles chances. Aussi ceux de New-York constituent-ils une corporation dont l'influence politique est d'autant plus considérable que nulle autorité, municipale ou autre, n'a quoi que ce soit à démêler avec elle. Composées de jeunes gens admis à l'élection, les compagnies de pompiers nomment elles-mêmes leurs officiers, règlent leur service et supportent seules les frais d'une organisation des plus coûteuses. Leurs pompes sont presque des objets d'art par la richesse et le travail des ornements ; les chambres où ils se réunissent et passent volontairement bon nombre de leurs nuits sont des salons luxueux, où brillent de massives pièces d'argenterie offertes en témoignages des services qu'ils ont rendus. Ces compagnies sont de trois espèces : 47 ont charge des machines, 57 des tuyaux, et 15 des échelles et des crochets. Un réseau télégraphique embrassant la ville entière a pour but spécial de faire connaître les incendies, de diriger les secours le plus à portée, et dès le premier signal on est émerveillé de l'ardeur avec laquelle les diverses compagnies rivalisent à qui devancera les autres sur le théâtre du feu. Le pompier est élu pour cinq années ; pendant ce temps, où sa vie est sans cesse mise en jeu sans que son dévouement faiblisse un instant, il n'a d'autre compensation que d'être exempt du jury et de la milice. Lui offrir une solde serait lui faire une injure, et dans tous les États-Unis la ville de Bos-

ton offre, je crois, le seul exemple d'un corps de pompiers organisé et payé par le trésor municipal.

Ce que la cité de New-York paie avec plaisir et ce dont elle est fière, ce sont ses *policemen*. Infatigables dans leur vigilance, ils se font gloire en outre d'une urbanité dont ils ne trouvent certainement pas le modèle dans ce qui les entoure. Jamais une femme ne traversera seule la rue qu'ils ne l'accompagnent pour la défendre des voitures, et l'on a même vu l'un d'entre eux recevoir, pour prix de son empressement à ce service, une montre de 400 dollars, produit d'une souscription ouverte par des dames reconnaissantes. Il s'en faut toutefois que, malgré son zèle, cette police atteigne aux beaux résultats de Londres et de Paris : non que le chiffre de ses employés (de ses officiers, devrait-on dire pour se conformer à l'usage du pays) soit insuffisant, mais, fût-il dix fois ce qu'il est, rien ne saurait prévaloir contre les habitudes innées de désordre qui déparent la société américaine. Il n'est pas de nuit où quelque coin de la ville ne retentisse de scènes violentes qui prennent le plus souvent naissance dans l'un des huit mille débits de liqueurs fortes de New-York, pas de jours où plusieurs drames ayant la même origine ne viennent se dénouer devant les tribunaux. Une rixe s'engagea un soir dans un *bar-room* de Worth-street. Afin de rétablir plus promptement la paix, le maître de l'établissement n'imagine rien de mieux que d'éteindre le gaz et de décharger au hasard dans la mêlée les six coups de son revolver, ce que les Américains appellent donner *a bunch of sprouts*. Par chance singulière, un nègre fut seul atteint. Le fait suivant est un exemple plus frappant encore de cette brutalité de mœurs. Il fut suivi d'une sentence de mort dont le hasard me rendit témoin ; je ne parle pas du spectacle pénible de l'exécution, mais de la condamnation du coupable. C'était au tribunal dit de *general sessions*, correspondant à peu près à nos cours d'assises. Deux prisonniers furent introduits pour entendre l'arrêt fatal, et selon la loi américaine, qui met un assez long intervalle entre le jugement et la peine, cet arrêt, prononcé le 4 janvier 1862, ne devait avoir son cours que le 20 février 1863.

Celui des deux prisonniers dont je veux parler était un médecin d'un âge mûr, à la physionomie intelligente, aux antécédents des plus honorables; seule la violence de son caractère l'amenait à ce triste dénoûment. Il s'agissait de la dispute la plus insignifiante du monde, sur une porte qu'une voisine désirait fermer, et que lui prétendait ouvrir. Le mari de la voisine prit fait et cause pour sa femme, voulut fermer la porte, près de laquelle le docteur se tenait armé, et reçut pour prix de son intervention trois coups de sabre dont il mourut en quelques minutes. L'usage veut que le président fasse précéder la sentence de quelques paroles, dans lesquelles il retrace les faits qui ont motivé la condamnation, et exhorte le coupable au repentir. L'allocution fut en ce cas non-seulement convenable, mais émouvante, et le fait est d'autant plus remarquable que les magistrats américains, nommés à l'élection pour un terme assez court, ne semblent devoir offrir que des garanties généralement insuffisantes. De plus, habitué comme l'est l'Européen à la tenue austère de nos tribunaux, il lui est difficile de se faire aux allures négligées de ces juges en paletots, qui, renversés sur leurs fauteuils, les pieds plus hauts que la tête et arc-boutés sur le bureau, fonctionnent avec le sans-gêne le plus complet. On a tort de rire quand Bridoison prêche le respect de la forme : elle est plus importante qu'on ne le croit en justice.

Si quelque chose pouvait réagir contre la violence des mœurs américaines, ce serait assurément l'action religieuse, très-puissante aux États-Unis, mais à laquelle sont malheureusement le moins sensibles ceux qui en ont le plus besoin. Il est assez singulier que ce pays, originairement peuplé par les puritains les plus exaltés de la Réforme, ait été le premier à donner au monde l'exemple de la séparation complète de l'Église et de l'État, et il n'est pas moins curieux de constater les excellents résultats de cette séparation, au premier rang desquels se place une tolérance qu'on ne saurait trop louer. Presque jamais la passion religieuse n'intervient dans les luttes qui divisent le pays; jamais la foi, quel que soit son symbole, n'est un motif d'exclusion; chacun semble toujours avoir présentes à l'esprit les

paroles de celui qui a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Cette tolérance n'est pas, du reste, ce qu'elle est trop souvent ailleurs, synonyme d'indifférence, car New-York est peut-être la ville du globe qui renferme le plus d'églises, deux cent soixante-douze, c'est à-dire une environ pour trois mille habitants. Dans ce nombre ne sont pas comprises bien des chapelles particulières, qui devraient pourtant entrer aussi en ligne de compte, ainsi que quelques petites églises flottantes, installées sur de vieux navires pour les besoins des matelots. Vingt-trois de ces temples appartiennent au culte catholique, et sont principalement alimentés par la population irlandaise; seize sont des synagogues juives, et le reste est réparti entre trente-deux sectes protestantes, dont sept seulement ont une importance réelle : ce sont les épiscopaux, les presbytériens, les méthodistes, les baptistes, les luthériens, les congrégationaux, et les Hollandais réformés, dernier vestige des premiers colons du sol.

Si ces cultes variés vivent en bonne harmonie, et si la tolérance est leur caractère dominant, cette vertu n'a pas été poussée jusqu'à rien sacrifier de la rigide observation du dimanche. Au contraire, le lourd manteau tissu par les mains de la puritaine Angleterre pèse même sur les épaules de la population catholique de New-York. En vain les Allemands ont-ils cherché à le secouer : ils voulaient transporter au delà de l'Atlantique leurs gaies tavernes de Germanie, où maris, femmes et enfants passent l'après-midi à boire de la bière aux sons de la musique; force leur a été de céder, et de faire du jour du repos le jour de l'ennui. Les sermons, telle est la seule distraction de ces dimanches : mais pour l'étranger c'en est une très réelle, surtout lorsque le prédicateur prêche en plein vent, spécialité qu'ont adoptée certains ministres. L'un d'eux avait pris la tempérance pour texte. Une centaine d'auditeurs l'entouraient le cigare à la bouche. « Dans les montagnes du Vermont, où je suis né, disait-il, j'ai vu que la main de Dieu avait fait jaillir sous toutes les formes l'eau du sein de la terre : mais jamais je n'ai vu qu'il y eût créé le vin. » Puis, doutant peut-être de la

solidité de son argumentation, il passa à l'exposition universelle qui allait s'ouvrir à Londres, développa les merveilles qui y seraient étalées, et continua : « Savez vous ce que New-York devrait y envoyer ? Ce ne serait ni tel produit de son industrie, ni tel spécimen de sa richesse; non, ce serait mon frère que je vois là au milieu de vous. » Tous les yeux se tournèrent dans la direction indiquée, et aperçurent un malheureux ivrogne qui n'avait rien dit jusque-là, mais qui, se voyant l'objet de l'attention générale, jugea à propos de répondre vertement au prédicateur.

De tous les sermons protestants, les plus curieux sans contredit, sinon les plus profitables sont ceux de l'école prophétique, dont le docteur Cumming est le chef en Angleterre. L'imperturbable aplomb avec lequel la fin du monde y est annoncée pour l'année 1867 ne peut être comparé qu'au sang-froid dont les fidèles font preuve en écoutant les détails non moins précis que merveilleux de ce grave événement. Il est rare de voir prédire à aussi courte échéance; il y a même à cela une imprudence ou, si l'on veut, une hardiesse de conviction qui n'est pas habituellement le fait des prophéties, et l'on ne sait en vérité quel nom donner à cette conviction, lorsqu'on entend pour la première fois développer la succession des phases qui doivent amener le millénium dans le bref délai de cinq ans. Ce sont d'abord les saints ayant foi en la révélation qui, prochainement et du jour au lendemain, disparaîtront tous de ce monde pour être transportés au ciel, sans laisser ici-bas aucune dépouille mortelle. Mais ce miracle n'est rien à côté de ceux qui suivront : les saints ravis de la sorte formeront l'armée céleste à la tête de laquelle, en 1867, Jésus-Christ descendra sur la terre pour détruire l'antechrist à la grande bataille d'Armageddon, en Palestine. Le règne de l'antechrist est en effet déjà commencé aujourd'hui, et ce personnage mystérieux, le Gog de l'Apocalypse, est même assis sur un des trônes de l'Europe! Toutefois l'étendue de sa domination n'approche pas à l'heure qu'il est de ce qu'elle sera devenue la veille de la bataille d'Armageddon, car alors elle embrassera l'Europe entière et peut-être le monde.

« Il se peut, disait un des prédicateurs dont nous parlons, que vous entendiez parfois citer le pape comme étant l'antechrist; c'est à tort : l'Ecriture est catégorique sur ce point, et nous décrit en termes *très satisfaisants* la papauté comme la grande prostituée qui siége sur sept collines. Quand à celui qui indubitablement est l'antechrist, nous devons le plaindre sans l'accuser ; la chose était écrite. » Veut-on maintenant savoir en quels termes clairs et précis ces choses sont écrites? En voici un exemple entre cent. Que l'on ouvre l'Apocalypse au douzième verset du sixième chapitre : le tremblement de terre dont il est question n'est autre que la révolution française en 1789, l'éclipse de soleil est la mort de Louis XVI, et la lune teinte de sang représente la fin tragique de Marie-Antoinette. Il est triste assurément de penser que la fausse interprétation d'un livre où nous ne devrions puiser que la sagesse puisse donner naissance à de semblables aberrations. Fort heureusement ce n'est que le cas d'un très-petit nombre d'esprits, et le protestantisme a porté d'assez beaux fruits aux Etats-Unis, pour qu'on ne craigne pas de signaler en passant les taches sans importance qui font ombre au tableau.

Le résultat le plus remarquable de l'action religieuse aux Etats-Unis, est l'influence qu'elle exerce sur la moralité de la population, car il serait trop triste de ne voir dans le plus ou moins de relâchement des mœurs qu'une question de latitude et de climat. Comme toutes les grandes villes, New-York a ses plaies cachées; mais nulle part le respect des femmes n'est entré aussi profondément dans les habitudes de chacun ; il est absolu. Elles parcourront seules le pays d'une extrémité à l'autre sans avoir quoi que ce soit à redouter ; l'opinion les protége, et nul n'oserait se permettre la moindre inconvenance à leur égard. J'ai vu à New-York une jeune personne de dix-huit ans, fille d'un des principaux médecins de la ville, arriver de Richmond après avoir traversé seule les deux armées belligérantes, vécu et couché dans leurs camps; elle racontait son voyage comme une chose toute naturelle. Une femme entre-t-elle dans une voiture publique, dix hommes se lèveront pour lui offrir leur place sans at-

tendre même un geste de remercîment. Il semble que la courtoisie dont se piquaient les Français d'il y a cent ans, se soit réfugiée chez ces Américains si grossiers, si désagréables d'allures, et, tranchons le mot, si mal élevés. Cependant ce respect a son côté excessif, et on ne peut voir dans la liberté sans bornes qui en résulte pour les jeunes filles qu'une fâcheuse exagération des mœurs anglaises. Que de bonne heure la femme reçoive des autres le respect d'elle-même, que l'indépendance forme son esprit, qu'elle apprenne à se conduire et à se diriger par son propre jugement dans le choix de celui dont elle acceptera le nom, rien de mieux; mais en vérité il semble beaucoup plus difficile de voir un avantage, quel qu'il soit, à ce qu'une jeune personne ait un cercle de connaissances distinct de celui de ses parents, à ce qu'elle reçoive les visites d'hommes que sa mère n'aura jamais vus, à ce qu'elle les accompagne à la promenade, au bal, à ce qu'elle aille même parfois souper et manger des huîtres avec eux (1) chez le restaurateur à la mode, à ce qu'elle parcoure en un mot la nouvelle carte du Tendre qu'on a baptisée du nom de *flirtation*. Ces mœurs excentriques n'ont pas, dit-on, aux Etats-Unis, l'inconvénient que l'on pourrait supposer et qu'elles auraient infailliblement en France. Cela est vrai; toutefois l'on conviendra qu'elles constituent une étrange préparation au mariage et à la vie de famille.

L'Américain connaît il d'autres jouissances que celles des affaires? Est-il accessible à d'autres émotions qu'à celles dont la

(1) Il n'est pas de ville au monde où les huîtres soient en aussi grand honneur qu'à New-York, à tel point que la consommation qui s'en fait n'est pas évaluée à moins de 75,000 francs par jour. Il y aurait une étude fort curieuse à faire du parti que les Américains ont su tirer de leurs riches pêcheries, du rôle important que le poisson joue dans leur alimentation, et de l'immense supériorité de cette industrie sur tout ce que nous voyons du même genre en France. Le pêcheur américain a toujours en vue la conservation, même au milieu d'une abondance permanente ; chez nous au contraire, c'est l'imprévoyance qui règne au sein de la disette. Il est vrai que l'on ignore aux États-Unis jusqu'au premier mot de l'inextricable fouillis d'ordonnances de pêche dont notre administration maritime est si fière.

vie politique lui fait éprouver le besoin ? — L'étranger qui se pose ces questions ressemble à l'enfant des contes du premier âge, qui, fuyant le pédagogue, cherche chemin faisant un compagnon à son école buissonnière. « Je n'ai pas le temps de jouer, lui répond le bœuf, j'ai mon sillon à tracer. — J'ai mon nid à bâtir, dit l'oiseau. — Et moi mon miel à faire, » dit l'abeille. Chacun a de même son sillon à New-York, et l'on commence si jeune à le tracer, on le termine si tard, que la vie entière s'écoule sans qu'il s'y trouve de place pour des sensations d'un ordre plus élevé que celles dont l'habitude a fait à l'Américain une seconde nature. S'il désire la fortune, c'est moins par amour du bien-être que par désir de briller. Avoir son hôtel dans la cinquième avenue, nager dans la fastueuse existence des rois de la finance, des *merchant princes*, c'est là son rêve, et, s il le réalise, ne croyez pas qu'il y cherche le terme de ses agitations. Non ; chaque matin, on le verra quitter son palais pour se diriger vers la cité, où, dans un bureau obscur et à peine meublé, il passera la journée à brasser des affaires qui mettront sa fortune et celle de ses enfants en équilibre sur la pointe d une aiguille. Il a pourtant sa bibliothèque, qu'il ne lit point, sa galerie de tableaux, qu'il n'estime que par le prix dont il a payé chaque toile ; il a surtout sa manie par excellence, l'architecture, et si jamais passion fut malheureuse, c'est celle-là. Le plus curieux échantillon que l'on en puisse voir est dans la jolie petite île de Staten-Island, située dans la baie de New-York. Là s'épanouissent, au milieu de la verdure et des fleurs, les villas des nababs de la cité, tantôt découpées en ivoireries de Dieppe, tantôt étagées en châteaux de cartes, ou bien encore massives comme un donjon du moyen âge, affectant ici la forme d'un pâté de Chartres, plus loin celle d'un temple grec ou d'une église gothique, mais toujours empreintes du plus irrécusable cachet du mauvais goût, dont une nation puisse être atteinte et convaincue dans l'art de Bramante. Ce qu'est l'idéal de cette nation dans les autres branches de l'art, on va le voir.

Une société musicale avait eu, à l'occasion des fêtes de Noël, l'idée malencontreuse de faire connaître au public de New-York

l'oratorio du *Messie* de Haendel. L'exécution fut satisfaisante, e la salle était comble ; mais jamais déception plus complète ne se peignit aussi visiblement sur les traits d'un auditoire. Chacun bâillait à se décrocher la mâchoire, et le lendemain un journal dont la prétention est de faire autorité en ces matières, s'écriait péremptoirement : « Quand cessera-t on d'infliger au public la médecine des *monotones* (1) violons de Haendel? Quand donnera t-on congé à la fugue, cette forme, de toutes la plus pauvre et la plus absurde de la musique? Bon pour l'Angleterre, où l'adoration du vieux est érigée en principe; mais pour une jeune nation de génie comme la nôtre, ces antiques sommifères ne sont plus de mise ! » A quelque temps de là fut annoncé le début d'une jeune *prima donna* américaine, et la vaste salle de l'Académie de musique se garnit de spectateurs que la nationalité de l'artiste rendait aussi sympathiques que possible. On jouait la *Fille du Régiment*. Les premiers morceaux se succèdent sans rien de remarquable; l'enthousiasme attendait une occasion pour se manifester, lorsqu'arrive un chœur que l'héroïne accompagne avec un tambour. Oh ! alors le feu prit aux poudres, on battait des mains, on criait, on trépignait; il fallut bisser, et peu s'en fallût qu'on ne triplât. En France, applaudir une chanteuse pour un solo de tambour serait un arrêt de mort; il en est autrement à New-York.

La peinture est-elle plus heureuse que la musique ? Oui, dans une certaine mesure. C'est ainsi que le négociant qui fait fortune tient à honneur d'avoir sa galerie, où les peintres modernes sont souvent bien représentés. On y peut voir entre autres quelques-unes des toiles de Troyon et le célèbre *Marché aux chevaux* de Rosa Bonheur. Il existe de plus bon nombre de peintres américains, fort peu connus chez nous, et qui mériteraient de l'être davantage. On peut citer parmi eux M. Elliott pour ses portraits, et l'on peut citer aussi toute une école de paysagistes, au premier rang desquels se sont placés MM. Church, Mignot et Inness, ce dernier surtout. Malheureusement,

(1) *Tooty-tooty*, mot presque intraduisible.

si les tableaux sont recherchés aux États-Unis, ils ne le sont qu'à la condition d'être signés d'un nom déjà célèbre, ou de sortir d'un atelier indigène. Il en résulte que le sort des artistes étrangers qui vont chercher fortune au-delà de l'Océan est plus souvent digne de pitié que d'envie. Ce fut le cas pour un peintre français d'un talent réel,— et le fait n'est curieux que par son exacte vérité,— qui de guerre lasse avait jeté la palette pour se faire teinturier; on put voir de même un sculpteur, Français également, se lancer dans le commerce et devenir plumassier, et le plumeau comme la teinture les faisaient vivre beaucoup plus largement que le pinceau ou l'ébauchoir. Un troisième, plus persévérant, s'était si bien obstiné à batailler avec la fortune que la dette s'ensuivit, puis la saisie exécutoire. Les recors pénètrent dans l'atelier et se mettent en demeure d'enlever les tableaux. « Qu'en comptez-vous donc faire? demande l'artiste sans quitter son chevalet. — Les vendre, répond on, pour payer vos créanciers. — En ce cas, si vous réussissez. dit-il, veuillez me le faire savoir, car pour mon compte voici trois ans que je cherche aussi à les vendre, sans avoir pu me débarrasser d'un seul. » Les toiles restèrent à leur place.

Si l'Américain ne professe qu'un médiocre enthousiasme pour les beaux-arts, en revanche il a hérité de ses ancêtres anglo-saxons, le goût de la vie au grand air, des exercices du corps et de ces jeux fortifiants que les Anglais désignent sous le nom d'*out of doors games*. L'hiver par exemple, qui, dans ce climat plus rigoureux que le nôtre, semblerait devoir être l'époque de la réclusion, l'hiver, est impatiemment attendu pour les plaisirs dont son retour donne le signal. A peine les premières neiges ont-elles blanchi la terre, que les rues retentissent de la joyeuse musique des traîneaux. Attelés de chevaux enguirlandés de grelots, remplis de dames qui bravent à découvert l'inclémence de la saison, ils animent les routes des environs et ne rentrent parfois que fort avant dans la nuit? mais de toutes les joies de la saison, la plus populaire est le patinage. Pour me servir de l'expression favorite des Américains, on pourrait presque dire que le patinage est une des institutions de New-York. L'édilité règle les

détails de ce plaisir, et elle le fait tellement *con amore* que nul ne songe à se plaindre de son intervention. Le principal théâtre de la fête est aux lacs du Parc-Central, vaste emplacement qui sera le bois de Boulogne de la ville quand les arbres auront eu le temps d'y pousser, et pour l'achat duquel le trésor municipal n'a pas payé moins de 29 millions, indépendamment des immenses travaux qui y sont projetés. Ainsi le réservoir d'eau distinct des lacs, qui y sera placé au point culminant, aura une superficie double de celle du jardin des Tuileries. Dès que la glace a atteint une épaisseur rassurante, l'heureuse nouvelle est annoncée par des signaux hissés sur la place de City-Hall. « Cinquante mille personnes ont visité les lacs hier, » disent les journaux. J'ignore sur quelle base porte leur statistique; mais l'on peut affirmer, sans crainte d'erreur que, pendant le défilé incessant de l'après-midi, il serait facile de compter à un moment donné dix mille personnes sur la glace. Des cafés y sont installés, ainsi que des salons de toilette pour les dames, dont la mise sera citée par les journaux avec le nom de celles que leur habileté aura le plus fait remarquer. Le soir venu, le lac est illuminé, et le tourbillon ne s'arrête qu'à minuit, heure à laquelle est donné le signal de la retraite. La place est alors envahie par une armée de balayeurs, et, si les promesses de la gelée sont belles, une mince couche d'eau vient inonder la glace, afin de préparer une nouvelle surface aux plaisirs du lendemain. En dehors de ce champ populaire de patinage, il y a aussi les clubs à l'usage des amateurs plus raffinés, *the Washington skating Club*, *the Union skating Association*, d'autres encore, et chacun d'eux met son orgueil à conserver à l'état de miroir l'étang qu'il a créé et recouvert afin d'en faire un salon d'un genre nouveau.

Un goût très-répandu chez les Américains est celui des courses de chevaux, et il est à mentionner parce qu'elles ont cela de particulier que l'on n'y court jamais au galop. Le trot est la seule allure permise. La distance à parcourir dépasse rarement deux milles anglais ou 3,200 mètres, et le cheval est attelé à une voiture légère, ne se composant, à vrai dire, que des bran-

cards et de deux paires de roues. La distance de deux milles est presque toujours franchie en cinq minutes, ce qui donnerait une vitesse de neuf lieues à l'heure : on voit même des chevaux arriver à faire le mille en moins de deux minutes et demie ! Les vainqueurs de ces courses n'approchent pas de la notoriété européenne qui s'attache aux héros du Derby d'Angleterre ; néanmoins il n'est personne aux États-Unis qui ne connaisse les noms célèbres de *Flora Temple*, de *Lady-Suffolk*, d'*Ethan-Allen*, et de bien d'autres. Un résultat plus positif a été de créer dans le pays une race, unique au monde, d'incomparables trotteurs, dont quelques beaux échantillons ont été rapportés en France par le prince Napoléon. Un autre goût commun aux Américains et aux Anglais est celui des combats de boxe. Heureusement la police y met bon ordre ; mais, l'état de New-York n'étant séparé que par la largeur de l'Hudson de l'état de New-Jersey, c'est sur le territoire de ce dernier que l'on va chercher ces tristes émotions. Dans l'un de ces combats, qui avait duré une heure, se succédèrent soixante-quatre des reprises que les Anglais appellent *rounds*. Les amateurs en notaient jusqu'aux moindres détails. Vainqueur et vaincu avaient perdu toute figure humaine.

On hésite à placer le théâtre au nombre des plaisirs de New-York, tant il y est au-dessous de ce qu'il devrait être dans une ville de cette importance. Cependant l'on y a parfois des hors-d'œuvre inconnus chez nous : ainsi l'on y put voir dernièrement toute une famille de millionnaires, père, mère et enfants, possédés du démon de la musique au point de débuter publiquement dans *la Traviata*. L'opéra de Verdi fut exécuté, mais comme on l'était jadis en place de Grève. Quant au spectacle des *minstrels*, si répandus à New-York et dans tous les États-Unis, il a été trop souvent décrit pour que je m'y arrête, s'il ne me rappelait une preuve curieuse de l'ardeur avec laquelle le parti religieux sait à l'occasion faire prévaloir son influence. Les *minstrels* n'étaient autre chose qu'une variété des cafés chantants, et des jeunes filles, qui étaient un des attraits de la soirée, y remplaçaient les garçons de service. Certes on ne peut dire

qu'il n'y eût là que des rosières de Salency; mais il ne s'y passait non plus rien d'assez inconvenant pour motiver la croisade dont ces infortunées servantes devinrent tout à coup l objet. A voir la levée de boucliers qui se fit, on eût pu croire qu'elles allaient attirer sur New-York le châtiment des villes maudites. Un journal fut chargé de prêcher la guerre sainte, et dès que 'on crut les têtes assez montées, la suppression fut réclamée de la législature d'Albany, où elle eut l'unanimité des votes. De leur côté, les amis des *pretty waiter girls* n'étaient pas inactifs; ils avaient aussi leurs journaux, leurs *meetings*, et même, alors que la loi se fut déclarée contre eux, ils ne se tinrent pour battus que quand les tribunaux eurent prononcé sur le litige. Le lendemain de l'arrêt, le journal du parti triomphant publiait une caricature où le diable reconduisait dans ses domaines les pauvres filles que l'on venait de terrasser, et huit jours après la moitié des *minstrels* fermaient leurs établissements.

Que sont devenus aujourd'hui ces plaisirs de New-York, et quelle influence aura la guerre sur la destinée de la grande ville qui vient de nous occuper? Il est peut-être prématuré de songer au côté salutaire de cette influence, alors que la tempête est déchaînée dans toute sa furie, et que les âmes les plus fermes ne peuvent se défendre d'un sentiment de doute et de défaillance; pourtant il n'est aucun peuple dont le patriotisme ne se soit retrempé aux rudes épreuves de la guerre. Le sentiment de la nationalité en péril ne s'était pas encore éveillé chez l'Américain, et jamais ce peuple n'avait mesuré de quel grave danger le menaçait cet esprit de rivalité des divers états, qui, dès les premiers temps de l'Indépendance, préoccupait si vivement la grande âme de Washington. Aujourd'hui le mal est signalé, et l'Américain saura y porter remède. Il sortira de la lutte, armé d'un indestructible et vivace esprit de nationalité qui n'existait auparavant chez lui qu'à l'état latent. Quant à la puissante ville de New-York, qui a eu sa part de ce pénible apprentissage, bien qu'elle en ait relativement moins souffert que le reste du pays, la guerre lui assure de nouveaux droits au titre de « mé-

tropole », et c'est en son sein que battra désormais le cœur de l'Union; aussi dépendra-t-il d'elle de prendre un rôle dont chacun lui saura gré, le jour où un épuisement qu'il est permis de prévoir, contraindra les deux partis à suspendre le combat. Il est difficile de croire que le nord ne soit pas éclairé sur l'immensité des efforts qui lui seraient nécessaires pour vaincre la résistance du sud par la seule force des armes; de son côté, le sud sait, à n'en pouvoir douter, que, malgré des succès passagers, jamais la mer ne lui appartiendra, et que la guerre le condamne à rester éternellement bloqué dans son vaste continent. L'heure de la modération n'est-elle donc pas venue, et sur ce théâtre sanglant n'y a-t-il place pour aucun acteur qui conseillerait la fin d'une lutte fratricide? Cette initiative, il serait beau à New-York de la prendre, car elle est digne d'une ville que ses rapports incessants avec l'Europe placent à la tête de la civilisation transatlantique. Rappeler le pays à la devise de l'union, gage de sa force et de sa grandeur, chercher par des voies pacifiques une solution où le nord renoncerait à son despotisme commercial, tandis que le sud sacrifierait un esclavage désormais impossible, tel est le rôle que l'on aimerait à voir s'attribuer la grande cité new-yorkaise, et certes chacun reconnaîtra qu'elle aurait ainsi doublement bien mérité de la patrie et de la civilisation.

LES AMÉRICAINS SUR LE PACIFIQUE

PREMIÈRES ANNÉES D'UNE VILLE DE L'UNION

La découverte de l'or en Californie comptera certainement parmi les chapitres les plus curieux de l'histoire de notre temps. Il n'est personne qui ne se souvienne de l'avide empressement avec lequel étaient lus et commentés les premiers récits qui firent connaître les merveilles de cette terre de promission. La curiosité publique semblait insatiable de détails sur l'existence de l'étrange société qui avait surgi comme par enchantement au sein d'un pays inconnu ; ses mœurs insolites, sa composition hétérogène intéressaient jusqu'aux esprits les plus superficiels, en même temps que cette production inouie d précieux métal, base de nos échanges, préoccupait à bon droi l'économiste, obligé de remonter à plusieurs siècles dans le passé pour trouver les éléments d'une perturbation analogue. Survint la découverte des mines australiennes, rivales des *placers* américains; c'en fut assez pour calmer les imagination surexcitées, et non-seulement ces nouvelles richesses qui se révélaient à l'autre extrémité du Pacifique n'éveillèrent qu'une attention relativement secondaire, mais il sembla que l'esprit se

fût accoutumé à ces coups de la fortune, qu'ils dussent faire désormais partie intégrante du cours ordinaire des événements, et que rien ne fût plus naturel que de trouver ainsi partout de nouveaux gisements aurifères. Hier c'était la Guyane qui annonçait les siens; aujourd'hui ce sont les bords de la rivière Frazer, ou encore le Kansas, qui appellent les chercheurs d'or. La Californie fut par suite oubliée presque complétement; c'était à tort, car la fièvre vertigineuse des premières années méritait d'être étudiée, non-seulement dans ses traits épisodiques en quelque sorte, mais dans ses rapports avec l'histoire et surtout avec la rapide transformation de ce pays.

A vrai dire, la découverte des trésors qui ont donné un tel prestige au nom de San-Francisco, n'a été pour l'Américain qu'un point de départ, un moyen, et non une fin. Dans ces richesses inattendues, il a vu avant tout une occasion providentielle de franchir d'un bond toutes les premières étapes de la colonisation, et le résultat a répondu à son attente. Aussi la Californie offre-t-elle plus qu'aucun autre état de l'Union une source féconde d'études à qui veut se rendre compte de la remarquable puissance de création du *Yankee*. En moins de dix ans, on le voit, d'abord voisin impérieux et agressif, finir par jeter le masque d'une convoitise mal déguisée pour se transformer ouvertement en conquérant. Une fois maître du pays, bien qu'entouré d'une population composée de toutes les races du globe, il n'en réussit pas moins à marquer cet assemblage sans nom de l'indélébile empreinte de son cachet. Placé dans les circonstances les plus anormales, il y trouve le germe d'une prospérité sans exemple. En un mot, de cette richesse métallique qui peut être a été pour l'Espagne une des causes les plus efficaces de décadence et d'appauvrissement, il sait faire sortir en dix ans les prémices assurées d'un développement dont on ne connaît pas assez la miraculeuse rapidité. Je ne sache pas de plus bel éloge à faire d'un peuple.

I

La Californie n'est pas de ces contrées dont on ne peut interroger les annales qu'en remuant les legs poudreux de nombreuses générations de chroniqueurs, et, jusqu'au moment où la découverte de l'or vint appeler sur elle l'attention de l'Europe, son histoire, très-curieuse du reste, se résume assez sommairement. Disons d'abord, et bien des personnes qui voient dans ce pays la terre classique des aventuriers, ne s'étonneront pas du fait, disons que c'est à des aventuriers célèbres et honorés, il est vrai, que nous devons nos premiers rapports authentiques sur la Californie. Aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, la piraterie formait, il faut l'avouer, une branche très-considérée de la navigation; industrie parfaitement reconnue, elle avait, entre autres spécialités productives, le privilége d'envoyer dans le Pacifique des expéditions qui pillaient et brûlaient, chemin faisant, les villes sans défense de la côte, guettaient au passage le riche gallion allant chaque année des Philippines au Mexique, s'emparaient des trois ou quatre millions de piastres qu'il portait, et revenaient en Europe pour voir leur chef enrichi récompensé par le titre de *lord*, comme Anson, ou de chevalier, comme Drake. Ces expéditions conduisaient de temps à autre les navires anglais sur les côtes de Californie, et il est assez remarquable que la plus ancienne d'entre elles, celle de Drake, y ait dès 1579, signalé une grande abondance de gisements aurifères, situés presqu'à fleur du sol. Ces relations n'étaient du reste qu'un pur sujet de curiosité; la Grande-Bretagne ne songeait guère alors qu'un jour viendrait où ses enfants occuperaient ce continent d'une mer à l'autre, tandis qu'au contraire l'Espagne était fondée à prendre pour devise ce vers orgueilleux, qu'on lit encore aujourd'hui, non sans quelque étonnement, sur la porte de l'arsenal de Cadix :

Tu regere imperium fluctus, Hispane, memento.

Le Nouveau-Monde était sien, et ce fut du Mexique que partirent les premiers colons de l'Eldorado du XIX^e^ siècle Ces conquérants, ces descendants de Cortez et de Pizarre, étaient quelques pauvres moines qui, sans autre secours qu'une foi ardente, sans autres armes qu'une charité évangélique, réussirent à édifier et à faire prospérer, pendant près d'un siècle et demi, une œuvre admirable et trop peu connue, celle des missions de Californie.

La colonisation espagnole au Nouveau-Monde a été jugée sévèrement, et non sans raison, car c'est à elle que les possesseurs actuels du sol sont en droit de faire remonter leurs déplorables traditions administratives ; mais, pour être juste, il faut en même temps reconnaître qu'à ce fâcheux état de choses il y eut deux exceptions remarquables, fruits de la bienfaisante influence d'un catholicisme pratique et rationnel. La première doit une célébrité méritée au génie de l'illustre écrivain qui s'est chargé de populariser l'œuvre des jésuites du Paraguay; la seconde, moins connue, n'a pourtant pas été moins concluante, et le souvenir n'en est pas éteint chez les rares Indiens qui habitent encore autour des missions ruinées de la Californie. On a beaucoup disserté sur le travail attrayant, dont le plus original de nos réformateurs contemporains voulait faire la base de sa société nouvelle ; longtemps avant Fourier, les apôtres franciscains de la Nouvelle-Californie avaient résolu le problème, sans y chercher autre chose que la lettre et l'esprit du christianisme, et ils avaient atteint ce résultat dans des conditions qui en doublaient le mérite. Les Indiens auxquels ils s'adressaient étaient en effet, de tous ceux qui peuplaient les deux Amériques, les moins intelligents, les plus apathiques, et par-dessus tout les plus ennemis du travail. Voués à une existence errante et incertaine, à peine nourris par les produits de leur chasse et de leur pêche, ignorant jusqu'à l'usage des vêtements les plus primitifs, on peut dire avec vérité qu'ils vivaient misérablement sous l'un des plus beaux de nos climats tempérés. Peu d'années suffirent aux missionnaires pour faire subir une métamorphose complète à des prosélytes dont le nombre se compta d'abord par cen-

taines, puis promptement par milliers. Il est inutile de dire que ce n'était pas à la seule prédication du dogme que les franciscains devaient ces rapides conquêtes : prenant pour modèles leurs prédécesseurs, les jésuites et les dominicains de la Basse-Californie, ils commençaient par faire matériellement comprendre à leurs grossiers élèves, les avantages de la vie dont eux-mêmes offraient l'exemple. On les voyait manier tour à tour la bêche, la hache, la truelle, le marteau, et enseigner pratiquement à leurs néophytes émerveillés les premiers éléments des arts nécessaires à l'existence nouvelle dont l'exercice du culte devenait ainsi pour eux le symbole. Les édifices spécialement destinés aux missions s'élevèrent donc rapidement sur différents points du pays; non loin d'eux se groupèrent les *pueblos*, villes ou villages selon le cas, où se concentra bientôt la population devenue sédentaire, en même temps que des forts, ou *presidios*, destinés à protéger l'établissement naissant contre les tribus demeurées hostiles, achevaient de donner à cette remarquable colonisation son triple caractère religieux, civil et militaire.

Le sol était d'une incomparable fertilité; ce n'était pas la sauvage et luxuriante végétation des tropiques, si souvent nuisible dans ses envahissements désordonnés, mais d'immenses plaines dont les gras pâturages appelaient les troupeaux de tout genre, et de riches vallées bien arrosées, qui promettaient en abondance les productions variées d'un climat d'élite. Aussi chaque mission ne tarda-t-elle pas à se développer au delà de toutes les espérances. L'emploi du temps y était uniformément réglé, de manière à partager la journée entre un travail modéré et productif, des récréations qui toujours avaient un but utile, et les enseignements d'une religion dont la pompe convenait singulièrement à la nature d'esprit des Indiens. C'était la vie patriarcale dans toute sa grandeur et sa simplicité, et l'on craindrait d'être taxé d'exagération, en montrant cette sorte de résurrection de l'âge d'or se prolongeant jusque dans la première moitié de notre XIX^e^ siècle, si le témoignage des Indiens eux-mêmes n'était encore là pour confirmer la vérité des des-

criptions qui en ont été laissées. Bien qu'aujourd'hui, depuis près de vingt ans, les derniers missionnaires aient été forcés d'abandonner le pays, leurs noms sont encore aimés et respectés des indigènes comme au temps de leur prospérité, et c'est ainsi que l'un de ces derniers demandait à un voyageur des nouvelles du père Antonio Peyri, fondateur de la mission de Saint-Louis, réfugié en Espagne après la sécularisation des biens religieux de la Californie. — On dit qu'il est mort, répondit l'étranger. — *No, senor,* reprit l'Indien, *este padre no muere* (ce père-là ne meurt pas).

Jusqu'en 1824, les missions de Californie ne firent que s'accroître. Parvenues au nombre de vingt et une, chacune d'elles nourrissait en moyenne plus de dix mille têtes de bétail et en exportait les cuirs, dont la vente permettait d'ajouter au bien-être des indigènes, car jamais les pères ne s'étaient considérés comme maîtres du sol, mais uniquement comme les tuteurs de ses propriétaires naturels. *Pater est tutor ad bona Indiorum*, telle était leur touchante maxime. Toutefois cet état de choses ne pouvait plus guère durer; le Mexique, possesseur au moins nominal de la Californie, venait de proclamer son indépendance, pour entrer dans cette période d'anarchie basse et sanglante dont la fin semble encore si éloignée; ses finances étaient déjà dans le délabrement où nous les voyons aujourd'hui, et l'on conçoit que sa convoitise fût éveillée par la florissante situation des propriétés régies par les pères franciscains. La proie était d'autant plus séduisante qu'outre les richesses de leur territoire, les missions possédaient au Mexique, soit en numéraire, soit en immeubles, des valeurs considérables provenant de legs ou de fondations diverses, et connues sous le nom de *fonds pieux de Californie*. On recula cependant quelques années devant cette sécularisation d'autant plus inique que le but ne s'en pouvait déguiser. Bien plus, après l'avoir déclarée deux fois, en 1824 et en 1833, on dut revenir sur la mesure; mais le coup était porté, et peu après la dernière de ces dates la spoliation, qui n'avait pu s'opérer en bloc, s'exécuta en détail. Ce fut un pillage sans frein, dont, ainsi qu'il arrive souvent en pareil cas,

le gouvernement profita moins que tout autre, car à peine l'éloignement lui permit-il de recueillir quelques maigres épaves, tandis que sur les lieux chacun faisait largement sa part. On s'aperçut bientôt du changement de possesseurs : la récolte de blé, qui en 1834 était encore de 70,000 hectolitres, n'était plus que de 4,000 huit ans après, et dans le même intervalle 424,000 têtes de bétail étaient réduites à 28,000 (1); le reste à l'avenant. Aujourd'hui les vastes édifices des missions sont abandonnés et tombent en ruines; l'herbe y croît dans les cours jadis si vivantes, et les églises dégradées voient s'effondrer leurs murs, qu'envahissent en liberté le chèvrefeuille et la clématite sauvages. Quant aux Indiens, presque tous ont déserté les villages pour retourner aux habitudes de leur vie errante, et si une nouvelle race, d'une énergie supérieure, n'était venue s'implanter dans le pays, jamais la fable de *la Poule aux œufs d'or* n'aurait reçu une plus complète réalisation.

Le Mexique recueillit donc peu de fruits de ses violences, tant à cause de l'éloignement d'un territoire qu'il était hors d'état de peupler que par suite des circonstances critiques où n'allait pas tarder à le placer le voisinage des Américains. La tendance de ces derniers vers la Californie était de plus en plus manifeste; du temps même des missionnaires, on y avait vu paraître à plusieurs reprises, non-seulement les infatigables trappeurs des diverses compagnies de fourrures, mais de véritables colons venus des Etats de l'est, avant-coureurs significatifs d'un envahissement prochain. En 1845, le mouvement était dessiné, le courant d'immigration établi, et bientôt la population ainsi amenée dans le pays, se trouva assez forte pour renoncer à des feintes inutiles et commencer ouvertement l'œuvre de conquête. On a souvent comparé le progrès territorial des Américains à la tache d'huile qui s'étend insensiblement et finit par couvrir l'étoffe sur laquelle elle est tombée; en un certain sens, cette image manque de justesse, et pour la Californie par exemple il est certain que le *Yankee* venait débou-

(1) *Exploration de l'Orégon*, par M. Duflot de Mofras.

cher sur le Pacifique sans beaucoup se préoccuper de coloniser les vastes plaines qu'il avait traversées pour y arriver. Il est telle nation qui, enfermée dans d'inflexibles limites naturelles, est condamnée à se débarrasser incessamment de l'excédant de population qu'un sol surchargé d'habitants ne lui permettrait pas de nourrir; pour elle, la colonisation est un besoin : c'est le cas de l'Angleterre. Pour d'autres peuples, elle est au contraire un instinct : l'Américain est de ce nombre. Si rapide que soit l'accroissement de l'Union, on ne peut prétendre qu'elle en soit venue à posséder un trop plein de population, et l'espace n'est certes pas ce qui lui manque; pourtant son seul rêve est d'agrandir cet empire, déjà trop vaste peut-être. A l'intérieur, des terres fertiles attendront de longues années encore le travailleur qui doit les défricher; c'est aux frontières qu'est le mouvement, là est la ligne qu'il faut reculer sans cesse. Qui n'a eu l'occasion d'étudier dans nos campagnes les bizarres allures de la chèvre attachée dans un pré? Négligeant l'herbe qui entoure son piquet, elle ira invariablement chercher sa nourriture à l'extrémité de la corde, que raidissent tous ses efforts. C'est l'histoire de l'Américain vis-à-vis du Mexique. A ce propos, j'ai tout à l'heure prononcé le mot de conquête; il n'est pas nécessaire d'être bien familier avec l'histoire des Etat-Unis pour savoir qu'ils ont en pareille matière diverses façons de procéder : on en trouve une nouvelle preuve dans les événements qui signalèrent la prise de possession de la Californie.

La convoitise *yankee* s'était déclarée de bonne heure. Dès 1837, on avait vu des sociétés se former dans les Etats de l'est pour encourager l'émigration californienne, et l'idée de s'emparer du pays parut bientôt si naturelle à l'esprit des Américains, qu'en 1842 le commodore Jones, chef de leur escadre dans le Pacifique, n'imagina rien de mieux que de hisser, sans autre forme de procès, le pavillon de l'Union à Monterey, alors le principal port de la côte. En même temps des proclamations affichées dans la ville annoncèrent aux habitants qu'ils étaient devenus citoyens de la grande république. La paix qui régnait entre les cabinets de Washington et de Mexico rendait difficile

l'explication de cette conduite, au moins étrange; heureusement la nuit porta conseil, et le lendemain le commodore restituait au gouverneur dépossédé l'autorité qu'il lui avait si sommairement enlevée. Ce sont façons de parler turques, disait Covielle au bourgeois gentilhomme : ce sont façons d'agir américaines, eût-on pu dire ici; mais la poire n'étant pas encore mûre, et, bien qu'elle fût destinée à être cueillie sans beaucoup plus de cérémonie que n'en voulait mettre le commodore, l'occasion désirée se fit attendre encore quelques années. Elle se présenta en 1846. Les convois d'émigrants se dirigeaient alors vers les bords du Pacifique en plus grand nombre qu'ils ne l'avaient encore fait; préoccupé de leur sort et désirant leur tracer la route la plus avantageuse, le gouvernement des Etats-Unis avait fait explorer les diverses passes des Montagnes-Rocheuses par un détachement dont le commandement était confié au capitaine Fremont. Cet officier, que les circonstances allaient investir d'un rôle important, n'était encore connu que par les romanesques détails de son origine; du reste, bien que de sang français, il résumait à un degré remarquable toutes les aventureuses qualités de sa race adoptive, et méritait d'être, ce qu'il fut en effet, le premier conquérant de la Californie. Hardi jusqu'à la témérité, ayant aussi peu de souci des obstacles que peu de scrupules sur les moyens, il allait commencer cette carrière si féconde en incidents, qui devait le désigner plus tard au choix du parti républicain pour la candidature à la présidence de l'Union. Il faut dire qu'à cette époque les autorités espagnoles du pays s'inquiétaient sérieusement du chiffre sans cesse croissant de la population américaine, et avaient trahi leurs craintes par quelques mesures de précaution, dont le résultat avait été de faire naître une sourde irritation entre les deux partis. Fremont, à peine arrivé, se sentit en butte à une surveillance soupçonneuse; c'en fut assez pour lui faire interpréter défavorablement les actions les plus simples, et le général Castro, commandant militaire, ayant donné l'ordre de réunir quelques chevaux, le capitaine américain vit ou voulut voir dans cette mesure une intention d'hostilité qu'il résolut de prévenir, en déclarant lui-même la

guerre à la Californie ; son armée se composait de soixante-deux hommes !

La promptitude de ses déterminations pouvait seule compenser une semblable infériorité. Les chevaux furent aussitôt saisis, et l'on fit savoir à Castro qu'il eût à les venir réclamer lui-même, si bon lui semblait, après quoi l'on marcha sur la petite ville de Sonoma, qui, envahie sans résistance, ne se vit pas sans étonnement devenir le siége du nouveau gouvernement. Chose assez curieuse, ce n'était pas l'annexion aux Etats-Unis que prétendaient apporter ces audacieux conquérants ; c'était l'indépendance, et sur l'étendard autour duquel ils se ralliaient, se dessinait aux regards surpris l'animal dont le nom est resté attaché à ce singulier épisode, connu sous le nom de *révolution de l'ours* (*bear-revolution*). De Sonoma naturellement avait été lancée la proclamation d'usage, étrange document historique qui énonçait comme un des principaux griefs du parti de l'indépendance, la sécularisation des missions, et attribuait en termes solennels au nouveau gouvernement l'intention d'encourager à l'avenir *la vertu et la littérature*.

Quelle part le capitaine Fremont, agent officiel des États-Unis, eut-il à cette brusque entrée en matière? obéissait-il à des instructions secrètes ou à ses propres inspirations ? C'est ce qui n'a jamais été bien éclairci. Il est certain qu'il évita de prendre une part directe au mouvement, et que son nom ne figurait pas au bas de la proclamation ; mais le voile était trop transparent pour tromper qui que ce fût. Sur ces entrefaites du reste, les événements vinrent à son secours, et le tirèrent à son insu de la périlleuse impasse dans laquelle il s'était engagé. Depuis nombre d'années, le Texas, situé sur la frontière des Etats-Unis, était un sujet de litige entre cette puissance et le Mexique. Qu'en droit il appartînt au dernier, personne ne le niait ; mais l'Américain disait l'avoir peuplé, non sans raison, et prétendait par suite en être maître de fait. Le congrès de Washington finit par trancher le nœud en prononçant l'annexion ; la guerre s'ensuivit, et fut officiellement déclarée en avril 1846, peu de temps avant que Fremont, qui ignorait ces circonstances,

n'eût commencé les hostilités à la tête de ses soixante-deux hommes. Il venait de se faire proclamer gouverneur de la Californie, lorsque lui parvint la nouvelle de la rupture définitive des Etats-Unis avec le Mexique. D'autres nouvelles ne tardèrent pas à lui apprendre la présence d'une importante division navale sur la côte, et bientôt arriva, pour en prendre le commandement, l'officier qui devait le plus contribuer à la conquête de la Californie, le commodore Stockton.

Un vieux proverbe conseille de ne pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce ; l'accueil fait aux Américains confirma de tout point cette vérité de la sagesse des nations. Certes les Californiens, pressurés par une administration avide, n'avaient guère lieu d'être bien dévoués au Mexique ; pourtant, vis-à-vis de l'invasion, presque tous vinrent se rallier autour de leurs chefs, et témoignèrent autant d'aversion pour les tendances révolutionnaires du *Yankee* que d'attachement pour cette métropole dont à plusieurs reprises, dans les années précédentes, ils avaient cherché à secouer le joug. Malheureusement pour eux, disséminés comme ils l'étaient sur la vaste étendue de ce territoire, ils ne pouvaient offrir de résistance bien sérieuse, et furent d'abord mis en défaut par la rapidité des mouvements de Stockton, qui n'attendit pas que la dénonciation des hostilités lui fût officiellement parvenue pour entrer en campagne. Tout prétexte était bon; par une bizarre interversion de rôles, il imagina d'accuser hautement les Californiens d'avoir violé les lois internationales à l'égard du capitaine Fremont, et se mit en marche à la tête de quelques centaines de matelots sur la ville de Los Angeles, centre du gouvernement de la province. Nulle résistance n'étant organisée, l'autorité des États-Unis fut partout proclamée sans conteste, et les vainqueurs revinrent en triomphe dans la cité naissante de San-Francisco, dont ils avaient au premier coup d'œil deviné la future grandeur. Cependant, revenu de sa surprise, l'ennemi faisait successivement capituler les petites garnisons américaines laissées dans les différentes villes, et reprenait par le fait possession du pays. La conquête était à recommencer, mais auparavant le commodore

Stockton fit savoir aux Californiens qu'il ne pouvait cette fois les considérer que comme des rebelles à l'autorité légitime. « Les enfants de la liberté sont en marche, ajoutait-il ; Dieu seul peut les arrêter. » On se dirigea donc de nouveau vers Los Angeles. L'ennemi, monté sur les rapides chevaux du pays, se retira d'abord et n'essaya de tenir qu'à quelque distance de la ville, à l'abri d'un ruisseau, d'où, promptement culbuté, force lui fut de s'enfuir en laissant définitivement la route libre à Stockton. Ce fut là la bataille dite de San-Gabriel, qui coûta aux Américains deux hommes tués et neuf blessés, et leur assura la possession incontestée de cette Californie que le monde entier allait bientôt leur envier.

On apprécierait mal le mérite très-réel de la ligne de conduite adoptée par le commodore Stockton, si l'on s'en tenait à la première impression que font naître les nombreux récits de cette conquête, publiés aux Etats-Unis par les acteurs eux-mêmes. Les grandes guerres de la vieille Europe ne sont pas plus pompeusement racontées, et l'on ne peut s'empêcher de sourire en lisant l'ordre du jour qui, après la bataille de San-Gabriel, remercie les soldats d'avoir déployé un courage « rarement égalé, jamais surpassé. » Sans s'arrêter à ces exagérations, beaucoup plus familières qu'on ne le croit à l'esprit positif des Américains, il faut reconnaître que la hardiesse et la promptitude des déterminations du commodore sauvèrent probablement la vie à la plus grande partie des émigrants qui, à cette époque, débouchaient chaque jour des défilés des Montagnes-Rocheuses ; arrivant épuisés au terme de leur voyage, ces malheureux eussent été massacrés en détail par l'ennemi exaspéré, que Stockton réussit à détourner. Certes, à sa place, bien peu de chefs d'escadre auraient songé à autre chose qu'à occuper la côte, et bien peu surtout se fussent résolus à abandonner leurs bâtiments pour pénétrer dans l'intérieur, sans autre force régulière que les équipages des navires.

En somme, en janvier 1847, Stockton quittait son commandement pour rentrer aux États-Unis, laissant le pays, cette fois, bien conquis, à l'administration de ses nouveaux gouver-

neurs (1). Un an après, à la date mémorable de février 1848, la guerre du Mexique était terminée, et la Californie définitivement acquise par traité à l'Union ; il y avait alors juste un mois que l'or y avait été découvert.

II

Il est temps d'arriver à San-Francisco, dont nous n avons encore fait que prononcer le nom (2). 1,200 âmes en 1849, 60,000 en 1854 et 80,000 en 1859, telle est en trois mots l'histoire de cette ville, et certes, même aux États-Unis, le pays des développements merveilleux, une aussi rapide progression a droit de surprendre, car ce n'est point en pareil cas que le temps ne fait rien à l'affaire. Je me souviens que précisé-

(1) Cette pluralité de gouverneurs doit être prise au pied de la lettre, et ce ne fut pas le détail le moins singulier de ces événemenst. Lorsqu'il s'agit de pourvoir à l'administration du pays conquis, Stockton, Fremont et un certain général Kearny, dont nous n'avons pas parlé à cause de son rôle effacé, produisirent tous trois des pouvoirs également en règle. Stockton ayant cru devoir, avant son départ, déléguer son autorité à Fremont, il en résulta que la Californie fut, en 1847, gouvernée simultanément, bien que sans le moindre accord, par ce dernier et par le général Kearny. Cette discussion assez extraordinaire eut un grand retentissement aux Etat-Unis, où elle vint se dénouer devant un conseil de guerre qui condamna à une peine légère, pour fait d'infubordination, Fremont, alors devenn colonel. Il quitta l'armée plutôt que de se soumettre à cette sentence.

(2) L'origine de ce nom est curieuse. En 1769, deux missionnaires ranciscains remontaient vers le nord de la Californie, étudiant le pays en vue d'y déterminer l'emplacement de plusieurs missions. Une liste des saints, sous l'invocation desquels elles devaient être placées, leur avait été remise au départ; mais le bienheureux saint François, si directement qu'il fût intéressé dans la question, y avait été omis par mégarde, oubli que les révérends pères ne manquèrent pas de signaler avec indignation « Si saint François veut une mission, répondit le

ment en 1854, dans un de ces banquets semi-officiels, si chers aux Américains, un convive étranger vit saluer d'acclamations enthousiastes son toast à l'enfant de cinq ans, *to the baby of five years old*. C'est, on en conviendra, un singulier *baby* que cette puissante reine du Pacifique, étalant si fièrement sa carrure monumentale sur un vaste amphithéâtre de collines, et déroulant aux flottes qu'elle alimente l'interminable succession de ses quais, où s'agite une des populations les plus affairées qui existent ; mais les Californiens sont fiers de leur enfant, et c'est avec raison que, sur leurs armes, ils ont pris pour symbole du nouvel état qu'ils venaient de créer, Minerve venant au monde dans toute sa force, le casque en tête et la lance au poing. Bien des personnes ne voudront voir dans cette cité miraculeusement improvisée, qu'une confuse agglomération de vingt nationalités différentes, dont elles grossiront volontiers la part d'action, afin de diminuer d'autant le mérite de l'acteur principal. Rien n'est plus injuste; malgré l'originale complexité de la physionomie de San-Francisco, et bien que la moitié des habitants soient Allemands, Français, Espagnols ou Chinois, le résultat pourtant y est assez profondément américain pour que l'on doive laisser de côté tout amour-propre national, car ce n'est, il faut le reconnaître, ni notre activité sans suite, ni le labeur patient des blonds enfants de la Germanie, non plus que les traditions coloniales de l'Espagne, qui eussent jamais réalisé, dans le même temps, la dixième partie de cette immense prospérité matérielle.

Jusqu'en 1846, San-Francisco ne fut connu que comme le

visitador, ou inspecteur, auquel ils s'adressaient, qu'il vous fasse découvrir un bon port. » Les bons ports sont rares sur la côte de Californie, et les pieux voyageurs commençaient à douter du crédit de leur patron, lorsque, s'étant égarés dans leur route, après avoir erré plusieurs jours à l'aventure, le hasard les conduisit sur les bords d'une magnifique baie, s'étendant à perte de vue entre les collines verdoyantes qui la mettaient à l'abri du vent. « Voilà le port, s'écrièrent d'une commune voix les missionnaires ; notre saint fondateur nous y a conduits. » Et la baie fut nommée San-Francisco.

siége d'une mission secondaire, et le seul village qui s'y fût formé, à peu près sur l'emplacement de la ville actuelle, représentait à peine une population de deux cents âmes ; encore ce chiffre ne s'expliquait-il que par l'établissement d'un poste appartenant à la compagnie de la baie d'Hudson. A peine les Américains eurent-ils implanté en Californie leur bannière étoilée que tout changea de face ; séduits par les admirables avantages naturels de cette position, ils y affluèrent si promptement qu'en moins d'un an le nombre des maisons doubla, la population fut sextuplée, et des trois éléments d'une complète colonisation *yankee*, l'église, la taverne et le journal, le premier seul se trouva en retard. Le hâtif publiciste qui commençait dès lors à enregistrer les progrès de la ville naissante, n'avait été arrêté par nul obstacle matériel pour satisfaire au besoin inné de ses compatriotes, et ce fut sur un mauvais papier à cigares, au moyen de quelques vieux caractères trouvés dans les greniers de la mission, qu'il parvint à imprimer ses premiers numéros hebdomadaires. Les renseignements qu'ils renferment sont curieux : on y voit que dès le principe la population de San-Francisco avait ce cachet de bigarrure dont la réunion des chercheurs d'or nous montrera plus tard l'empreinte si bizarrement accusée. Ainsi un recensement, fait en juin 1847, constate que déjà la plupart des nations du globe avaient des représentants à San-Francisco, qu'en moins d'un an la ville avait acquis une importance supérieure à celle de Monterey, et que, dans le dernier trimestre de 1847, son mouvement d'exportation et d'importation dépassait un demi-million de francs. Nous ne citons ces faits, peu importants en eux-mêmes, que pour montrer quel développement était assuré à la Californie entre les mains des Américains, indépendamment de tout avantage exceptionnel : l'événement qui devait décider de l'avenir du pays approchait, et vers le commencement de 1848, le bruit se répandit qu'on avait trouvé de l'or en grandes quantités dans l'intérieur, au pied des montagnes de la Sierra-Nevada.

San-Francisco en ressentit un choc électrique. Pendant les deux premiers mois qui suivirent la nouvelle, on y avait vu

250,000 dollars expédiés des mines malgré le petit nombre des travailleurs, puis 600,000 pendant les deux autres mois ; aussi la ville fut-elle bientôt presque complétement abandonnée. Les maisons restaient à demi construites, le commerce était oublié, et chacun se dirigeait vers la terre promise. « De l'or ! tel est le seul cri qui retentisse dans le pays depuis les bords de l'Océan jusqu'au pied des montagnes, » disait tristement le journal dont nous avons parlé; « tout le monde nous quitte, lecteurs et imprimeurs ; force nous est de suspendre notre publication. » Ce même dernier numéro annonçait pourtant en France la révolution de février sous cette engageante rubrique : *guerre universelle !* mais New-York lui-même eût-il été bouleversé comme l'était Paris, que nul en Californie ne s'en fût préoccupé un instant. Cependant la magique nouvelle avait promptement dépassé les limites de la contrée pour se répandre dans le monde entier ; accueillie d'abord avec incrédulité, elle finit en peu de temps par convaincre jusqu'aux plus sceptiques, et dès la fin de 1848 la fiévreuse émigration des chercheurs d'or s'organisait de toutes parts sur la plus vaste échelle. San-Francisco semblait être le seul port du Pacifique, c'était du moins le seul vers lequel se dirigeassent les nombreux caboteurs de cette vaste côte et les flottes marchandes qui doublaient incessamment le cap Horn, si bien que les droits de douane, qui, dans chacun des deux premiers trimestres de cette année, avaient à peine atteint 10,000 dollars, en produisaient 75,000 dans le troisième, et plus de 100,000 dans le quatrième. Dans ce même intervalle de six mois, l'exportation de la poudre d'or avait dépassé 10 millions de francs.

L'année 1849 est restée pour San-Francisco mémorable entre toutes. L'émigration, bornée d'abord aux riverains du Pacifique, n'avait pas tardé à amener un premier contingent de quinze mille Mexicains, Péruviens et Chiliens; puis les navires d'Europe étaient arrivés à leur tour, le courant de passage s'était établi à travers l'isthme de Panama, et le chiffre des débarquements se trouvait, à la fin de l'année, porté à plus de quarante mille. Sur ce nombre on ne comptait que sept cents

femmes, fait significatif, où nous trouverons la clé de maint anomalie, lorsque nous en viendrons à étudier la société nou velle qui se formait dans ce milieu sans précédents. Tout c monde ne séjournait que peu à San-Francisco, mais déjà l ville était le centre naturel du mouvement du pays ; les mi neurs y venaient chercher, au lieu du repos qui leur eût été s nécessaire, des plaisirs aussi dangereux que le rude labeur des *placers*, et l'avide phalange des spéculateurs y avait élu domicile. Par l'importance des intérêts mis en jeu, ce port, inconnu dix-huit mois auparavant, était donc à la veille de devenir un place de commerce de premier ordre. A la vérité il fallait pour cela sortir d'abord de la situation exceptionnelle de ces premier temps ; ainsi les navires arrivaient, mais se trouvaient, le soir même du mouillage, dans l'impossibilité de repartir, par suite de la désertion de leur équipage. La plupart d'entre eux étaient, dans cette prévision, des carcasses hors de service, véritables diligences d'émigrants destinées à pourrir sur place après s'être débarrassées de leur chargement humain On voyait encore en 1854 une vingtaine de ces bâtiments, tous fournis par notre pavillon, abandonnés et réunis en un groupe désigné sous le nom de *bloc français*, et à la fin de 1849 on en comptait de la sorte sur rade plus de quatre cents de toutes nations. D'autres navires, porteurs de riches cargaisons auxquelles les circonstances donnaient une valeur parfois sans limites, n'en éprouvaient pas moins d'interminables difficultés à les faire transporter à terre. C'était l'époque des salaires fabuleux ; le simple manœuvre gagnait un dollar (5 fr. 30) l'heure, et n'en avait pas qui voulait ; l'ouvrier de profession faisait payer sa journée jusqu'à 20 dollars, et les charpentiers se mirent en grève plutôt que de voir leurs gains quotidiens descendre au-dessous de 85 francs. *Every body made money*, s'écrie avec enthousiasme une curieuse chronique californienne (1) ; « tout le monde *faisait* de l'argent, et chacun devenait riche du jour au lendemain. » Sans nous arrêter à faire observer à

(1) *Annals of San-Francisco*, New-York, 1855.

l'auteur que lorsque tout le monde est riche, c'est comme si personne ne l'était, je ne puis m'empêcher de rapprocher sa remarque admirative d'une phrase que je trouve dans le récit d'un autre témoin oculaire de ces scènes : « Au milieu de cette prodigieuse activité, dit ce dernier (1), *personne ne paraissait heureux* ; partout des visages inquiets, partout une avidité maladive, un égoïsme sordide ; chaque homme semblait voir un ennemi dans son semblable. » Personne ne paraissait heureux!... Le reproche n'était que trop vrai, et pouvait encore trouver son application lorsque nous arrivâmes en Californie, alors que s'était calmée la fièvre des premiers occupants, de ces vétérans de 1849, désignés dans le pays sous le nom expressif de *forty-niners*.

On conçoit qu'il fut assez difficile de pourvoir, en quelque sorte du jour au lendemain, aux besoins de la population qui affluait ainsi de toutes parts. Lui bâtir des maisons était matériellement impossible, alors que la moindre construction, tant par le coût de la main-d'œuvre que par le prix des matériaux, revenait à un dollar la brique. Le bois au contraire ne revenait guère qu'à huit francs le mètre ; des hangars et des baraques s'élevèrent donc en différents points, destinés à servir d'hôtels ou de restaurants, et en même temps la grande masse des nouveaux débarqués campait sous le frêle abri de tentes improvisées, souvent aussi en plein air. Ces tentes couvraient tout, grimpaient au sommet des collines, s'éparpillaient sur leurs flancs, descendaient dans les vallées les plus fangeuses, et lorsque arriva la saison pluvieuse, qui cette année fut plus longue, plus rude et plus hâtive que de coutume, ces misérables demeures elles-mêmes devinrent presque inhabitables au milieu des flaques d'eaux stagnantes et miasmatiques qui les entouraient. Les apparences de rues tracées dans ce dédale se trouvèrent de même converties en bourbiers infects, réceptacles d'immondices et de débris organiques de tout genre, ou en véritables fondrières où l'homme disparaissait souvent jusqu'à

(1) *Adventures of a Gold Seeker in California*, by William Shaw.

mi-corps. On comprend quels ravages devaient exercer les maladies nées de cette profonde insalubrité sur une population déjà affaiblie, tant par les fatigues du voyage que par les privations multipliées de cette existence sans nom.

Tels furent les commencements de San-Francisco. Qui l'eût revu au bout de trois ou quatre ans seulement se serait certainement refusé à reconnaître, dans la ville monumentale étalée sous ses yeux, l'informe amas de taudis encore présent à son souvenir. Deux gravures, populaires dans le pays, résument ce progrès sous une forme saisissante. La première reproduit l'aspect de 1849; on dirait le coup d'œil confus et désordonné d'un vaste camp de bohémiens. La seconde représente la ville de 1854 : d'interminables rues symétriquement alignées, où les voitures roulent sur un solide plancher de sapin, en attendant un pavage définitif; d'imposantes et massives constructions (1); une industrie productive, se révélant par les nombreuses cheminées d'usines qui se dessinent aux limites de la cité; partout la vie et le mouvement. On croit voir l'œuvre de plusieurs générations. C'est qu'en effet San-Francisco était dès lors définitivement hors de page; l'activité du *Yankee* avait centuplé l'impulsion qu'avait produite la récolte de l'or, et malgré l'absence de toute direction, malgré les continuels soucis d'une spéculation effrénée qui bouleversait toutes les fortunes, une ville de soixante mille âmes était sortie de terre comme au coup de baguette d'une fée. L'aspect de la rade n'avait pas été moins complétement changé dans ces cinq ans : ce n'étaient

(1) Nous n'entendons pas dire ici qu'à cette date la brique dominât dans les constructions, mais les maisons de bois de 1854 étaient loin des baraques primitives de 1849, et se seraient même perpétuées encore de longues années à San-Francisco sans le terrible danger des incendies. Elles offraient dans certains cas des facilités que ne comportent pas les édifices en briques, et c'est ainsi que je vis une de ces maisons, de 22 mètres de façade sur 15 de profondeur, et d'un poids de 5,500 tonneaux, élevée dans son ensemble de plus d'un mètre au moyen d'un appareil hydraulique. Les habitans n'en étaient pas sortis et continuaient à vaquer à leurs affaires pendant l'opération ; le trottoir était soulevé en même temps, et le public y passait dans touts les sens.

plus ces blocs de navires abandonnés et pourrissant sur leurs ancres, mais le panorama animé d'une constante succession de vaisseaux entrant ou sortant. L'importation, qui en 1849 n'avait été que de 172,000 tonneaux, montait à 500,000 en 1853; la puissante compagnie des Indes n'en importait pas autant dans cette même année à Londres et à Liverpool. En 1854, ce tonnage doublait encore et atteignait presque un million; mais le port était désormais en mesure de faire face à tout. Ne pouvant avoir immédiatement ni la belle et complexe organisation commerciale dont nous admirons les résultats chez les deux reines maritimes de l'Angleterre, ni ces docks immenses où viennent se concentrer les richesses d'une nation, il offrait à la foule toujours croissante des navires un développement de quais de plus de 4,000 mètres, où même les gigantesques clippers de 3,000 tonneaux et plus venaient s'amarrer par 15 et 20 mètres d'eau. Ces *wharves*, ces quais, si rapidement créés, n'étaient pas la moindre merveille de San-Francisco : devant l'emplacement actuel de la ville s'étendait un vaste banc, recouvert de trop peu d'eau pour permettre aux bâtiments d'accoster aussi près que l'exigeait le service des marchandises. Dans un port quelconque de l'Amérique espagnole, cette incommode ceinture eût éternellement opposé son obstacle au commerce. La supprimer purement et simplement ne pouvait être cependant que d'une exécution difficile, lente par-dessus tout : le *Yankee* a tranché la question en construisant sa ville sur le banc même, et en la prolongeant jusqu'à une enceinte de quais d'un accès facile aux vaisseaux les plus considérables. C'est la véritable réalisation de la légende de Mahomet et de la montagne : arrivée au bord de la plage, la ville s'est mise à l'eau pour venir trouver les navires qui ne pouvaient arriver jusqu'à elle. Il en est résulté pour cette portion de San-Francisco une physionomie singulière ; l'étranger qui s'y promène sans savoir qu'il parcourt une ville bâtie sur pilotis, comme Venise ou Amsterdam, est tout étonné d'apercevoir l'eau sous ses pieds, à quelques mètres des planches qui forment le sol de la rue. Entre deux maisons achevées, il verra l'emplacement vide attendant la troisième,

c'est-à-dire un puits où sera souvent amarré un bateau, grâce auquel il pourra visiter le quartier dans un incognito oublié par le diable boiteux. Plus loin, il rencontrera un navire échoué dans la vase, retardataire englobé dans un pâté de maisons, devenu maison lui-même après avoir servi de demeure flottante dans le dénûment des premières années. Enfin, arrivé aux quais, en arrière desquels ont été rejetés tous les grands magasins et entrepôts de marchandises, il verra se déployer à l'aise les mille industries qu'engendre un grand port de commerce, restaurants en plein vent, tabagies, *grog-shops*, changeurs, revendeurs, marchands de tout genre; devant ce front bigarré, un croisement continuel de voitures, de piétons; partout le mouvement et cette activité américaine où l'ordre semble naître de la confusion.

Il est peu de progrès qui ne se traduisent en chiffres. Ici cette ville de premier ordre, sortie de terre ou mieux de l'eau en moins de temps que nous n'en mettons à construire une ligne ordinaire de chemin de fer, cette ville ne se créait qu'au prix des conditions financières les plus anormales. A un sol montueux et hérissé d'élévations, on avait donné une déclivité égale et commode : les collines rasées avaient servi soit à remplir les creux, soit à combler l'espace libre entre les pilotis; mais la valeur des terrains ainsi formés s'était nécessairement ressentie du prix exorbitant de la main-d'œuvre. Pour en donner une idée, nous choisirons comme exemple la portion de la ville construite sur pilotis, portion qui, en sa qualité de bien municipal, a fourni à plusieurs reprises la matière de ventes considérables. On voit encore aujourd'hui la mer qui borde le rivage de San-Francisco découpée en segments plus ou moins étendus au moyen de lignes de pieux sortant de l'eau : ce sont les *water-lots* dont nous parlons. Une semblable propriété, si avantageuse qu'en fût la situation, ne pouvait qu'être onéreuse au début par les travaux qu'elle imposait. Aussi, en 1847, avant la découverte de l'or, même dans les conditions les plus favorables, c'est-à-dire sur la laisse de basse mer, ces lots se vendaient-ils au maximum sur le pied de 65 centimes le mètre : dès lors en effet,

les Américains commençaient à pousser leur ville sur les flots Six ans plus tard, en 1853, alors que la grande fièvre de construction commençait déjà à diminuer, des *water-lots*, moins avantageusement situés que les précédents, se vendaient en moyenne au prix de 333 francs le mètre, et 592 francs lorsque le lot devait former le coin de deux rues : c'est à peu près le prix des terrains dans le centre de Paris, début dont pouvait assurément s'enorgueillir la jeune cité, et qui cependant était hors de tout rapport avec la valeur en quelque sorte sans limite du loyer de ces biens. Ainsi en 1849, un simple magasin, grossièrement construit en planches, coûtait par mois, et d'avance, plus de 16,000 francs; une maison en bois de deux étages, sur la place principale, rapportait par an 642,000 francs; une autre maison, également en bois et sur la place, mais sans étage et assez semblable à une écurie pour cinq ou six chevaux, se louait plus de 400,000 francs par an; enfin une tente en toile, servant au premier établissement de la célèbre maison de jeu *El Dorado*, représentait un loyer annuel de 289,000 francs. Ces prix disproportionnés furent lents à baisser, car la population augmentait plus vite que les constructions ne s'élevaient, et en 1854 la boutique la plus simple et la plus commune, presque une échoppe, ne se payait encore pas moins de 15 ou 1,800 francs par mois; plus grande, elle en valait 5 ou 6,000, souvent même davantage. Les salaires étaient à l'avenant. Nous avons dit un mot de ceux de 1849 : ils avaient peu varié en 1854 et même en 1855, bien que sous plusieurs rapports on fût alors sorti des circonstances exceptionnelles des premières années. Un bon ouvrier de profession gagnait facilement de 50 à 60 francs par jour, le simple manœuvre de 20 à 15; les gages d'une domestique étaient de 400 francs par mois. Tandis que ces prix se maintenaient aussi rapprochés du taux primitif, d'autres heureusement rentraient dans des limites plus normales. Ainsi la nourriture était dans le principe l'une des dépenses les plus exorbitantes de San-Francisco; un repas modeste y coûtait de 20 à 25 francs, et les moindres pensions étaient de 500 francs par mois. Dès 1855, ces chiffres étaient réduits de plus de moi-

tié; mais les fluctuations les plus considérables furent celles qui portèrent sur les marchandises de tout genre formant les cargaisons d'importation. Les prix extraordinaires de 1848 et 1849 avaient allumé une ardente fièvre de gain chez les armateurs des ports d'Europe et des États-Unis; ils entendaient avec envie raconter les immenses bénéfices réalisés sur les objets de première nécessité, comme quoi les planches étaient bon marché à 10 francs le mètre, et certains clous particuliers vendus jusqu'à 50 francs l'once, comment les fortes bottes nécessaires aux mineurs se payaient de 5 à 600 francs, un jeu de vêtements le double, et ainsi du reste. Le résultat fut, en 1850 et 1851, un arrivage de marchandises infiniment supérieur à tous les besoins de la place. La demande avait surpassé l'offre; à son tour, l'offre surpassa la demande de manière à renverser toutes les prévisions. On vit des chargements entiers vendus à l'encan à des prix presque nominaux; certaines marchandises ne valurent pas les frais d'emmagasinement; d'autres étaient abandonnées faute d'acheteurs; le tabac, par exemple, était devenu si abondant qu'on en voyait des caisses pleines servir à combler les fondations des maisons construites sur pilotis. De telles dépréciations devaient nécessairement produire une perturbation considérable dans les fortunes, mais la masse de la population y gagna, et, dans cette difficile période de débuts, on conçoit de quel secours inespéré lui fut une semblable quantité d'approvisionnements à vil prix. Ajoutons que le commerce de la ville avait pris assez de forces pour que la plupart des grandes maisons pussent supporter cette première crise sans fléchir. On comptait alors dix-neuf banques à San-Francisco, assez importantes pour que les opérations de l'une d'elles, tant par son comptoir principal que par ses succursales, s'élevassent en une seule année à 424 millions. Plus tard, il est vrai, d'autres épreuves se succédèrent, dont les effets furent plus désastreux, entre autres la grande crise de 1855, amenée surtout par l'excessif développement que les Américains donnent si volontiers au crédit. Cette fois nombre de maisons, même de premier ordre, tombèrent en faillite, et cela, bien que l'une d'elles, dans une pa-

nique survenue quelques mois auparavant, eût pu en une seule journée payer à l'improviste l'énorme somme de 2,200,000 fr.

N'oublions pas de signaler ici un phénomène assez bizarre, qui, indépendamment de la propension de l'Américain à outrer les limites de son crédit, ne contribuait pas peu à entretenir les alternatives incessantes de ce jeu de bascule financière : je veux parler de l'intérêt tout à la fois exagéré et variable de l'argent. Dans ce pays, dont la prospérité avait pour source une immense production métallique, l'abondance du numéraire semblait une conséquence naturelle de cette prospérité. Ce fait n'eût-il pas été établi par les prix élevés dont nous avons fait mention, qu'il eût suffi pour en être convaincu, d'un instant de conversation avec un habitant de la ville. Toute dépense inférieure à un dollar était traitée avec la plus suprême indifférence ; cette somme était pour ainsi dire devenue l'unité de compte, et l'on en entendait parler comme chez nous on eût fait de francs. La monnaie de cuivre était inconnue, et la menue monnaie d'argent si peu importante, que l'on confondait dans une valeur commune notre franc, le shilling anglais, le quart de dollar américain et les doubles réaux espagnols. La différence de l'un à l'autre, parfois de 30 pour 100, était considérée comme insignifiante, et cela parce que c'était la dernière subdivision monétaire à laquelle on daigna descendre. Pourtant cet argent, si abondant, se louait au monstrueux intérêt de 8, 10, et même souvent 15 pour 100 par mois, payable d'avance ; en 1856, un intérêt mensuel de 5 pour 100 n'avait rien qui étonnât. Des spéculations excessives avaient seules pu amener cette anomalie, qui eut forcément sa part d'influence dans les crises dont nous venons de parler. L'Union, du reste, est la terre classique des faillites et des banqueroutes ; mais en même temps nulle part la chose n'est prise avec autant de philosophie, et dès le lendemain de la débacle il semble que chaque perdant ait oublié son malheur pour ne songer qu'à recommencer une nouvelle fortune, tâche qui n'effraie personne aux Etats-Unis.

III

On ne peut tracer le tableau des premières années de San-Francisco sans dire au prix de quelles épreuves et dans quelles conditions administratives la ville se créait et se transformait ainsi avec une rapidité féerique. La grande crainte de l'Américain est d'être trop gouverné, et ce que son gouvernement redoute le plus est de trop se faire sentir ; sur ce point, la capitale de la Californie est certes la cité la plus littéralement et la plus absolument abandonnée à elle-même qui soit au monde. A la vérité, il serait injuste d'en faire l'objet d'un reproche général. Chez nous, le pouvoir est l'agent indispensable de tous les travaux d'utilité publique, et son intervention peut seule régulariser l'emploi des sommes que l'on y consacre. Chez l'Américain, cet argent sort directement de la poche de chacun pour se transformer en quais, en monuments utiles, en améliorations de tout genre. Il y avait pourtant à San-Francisco une autorité municipale, un maire, un conseil d'*aldermen* ; mais la ville se créait en dehors de leur action, ce qui était un véritable bonheur pour les administrés, car la naissante population de Californie n'ayant jamais professé qu'un culte assez tiède pour la vertu du désintéressement, l'on n'y pouvait compter sur une probité bien stricte de la part d'une magistrature recrutée dans des rangs aussi mélangés, et élue à peu près au hasard par le vote aveugle de la multitude. Toutefois le résultat en ce sens dépassa toute prévision. S'enrichir devint bientôt le seul souci des membres de la municipalité, et pour atteindre ce but, tous les moyens étalent bons : ainsi, le papier émis par la ville n'ayant pas tardé à tomber de 70 pour 100, l'administration faisait rentrer les impôts en numéraire, qu'elle avait soin d'é-

changer au pair contre ce papier avant de verser au trésor; la législature de l'Etat dut intervenir pour faire cesser ce scandaleux trafic, en défendant à tout officier municipal d'acheter de ces titres. Des concussions également éhontées étaient celles auxquelles donnaient lieu les terrains et les *water-lots*; en vain les ventes se succédaient, les prix montaient, chacun s'enrichissait, surtout les agents de la cité . San-Francisco n'en restait pas moins éternellement endetté. Aussi sa propriété immobilière, qui eût dû être d'une valeur presque sans bornes et faire de cette ville l'une des plus opulentes du globe, cette propriété n'était-elle plus évaluée qu'à 150 millions dès le mois de juillet 1853. Ces dilapidations n'empêchaient pas les impôts de s'élever à un taux tellement disproportionné, que chaque habitant, homme, femme ou enfant, payait moyennement en contributions annuelles une somme de près de 240 francs. Quant au budget des dépenses de la ville, bien qu'il fût d'environ 10 millions, une faible partie en était réellement consacrée aux travaux publics. Enfin les douanes donnaient également lieu à des exactions sans nombre, dont profitaient sans scrupules tous les intermédiaires administratifs.

Grâce à cette abondante pêche en eau trouble, les fonctions de l'édilité saint-franciscaine étaient fort recherchées, et ceux qui les possédaient ne s'en démettaient pas facilement. C'est ainsi que l'on vit deux administrations rivales subsister simultanément pendant plusieurs mois, l'ancienne s'obstinant à ne pas vouloir céder la place, et la nouvelle essayant en vain de s'en emparer d'assaut, invoquant même à plusieurs reprises l'intervention des tribunaux. Le choix pur et simple de la foule disposait souverainement de ces positions enviées, et les luttes électorales étaient d'une vivacité qui amenait fréquemment des batailles rangées, où la victoire demeurait aux poings les plus formidables. Il s'agissait une fois de l'importante élection triennale d'un shérif; trois concurrents étaient en présence, le colonel T..., le colonel B... et le colonel H... Disons en passant que cette triple candidature militaire n'avait rien d'inusité. On sait la passion des Américains pour ces dénominations d'un

grade justifié le plus souvent par la seule fantaisie du porteur (1); ce travers innocemment belliqueux est poussé plus loin en Californie que dans aucun des Etats de l'ouest, et nul ne s'étonnait d'y voir la position toute civile de shérif convoitée par trois colonels. Le premier était le candidat conservateur, et fut par cela même écarté tout d'abord. Le second, connu surtout par son assiduité au tapis vert de toutes les maisons de jeu, était de plus propriétaire d'un des principaux hôtels de la ville. C'était là un puissant moyen de propagande : son restaurant, transformé en table ouverte et distribuant libéralement les brûlantes liqueurs chères au *Yankee*, devint promptement un argument d'une irrésistible séduction. Le succès lui semblait donc assuré, et c'était avec toute confiance que le jour de l'épreuve il se dirigeait vers le lieu du scrutin, victorieusement entouré de toute la pompe de ces processions électorales entrées dans les mœurs politiques de l'Anglo-Saxon. Les bannières flottaient gaiement, la musique faisait entendre les sons les plus discordants sur une basse continue de pétards et de coups de canon ; les cris sacramentels *hurra for B... ! B... for ever* ! partaient à tue-tête des voitures surchargées de monde, lorsque le troisième candidat, le colonel H..., parut inopinément sur le théâtre de l'action. Ce dernier était un aventurier qui s'était acquis une sorte de notoriété dans la guerre du Texas; dédaignant toute procession, il se présentait sans escorte, monté sur un magnifique cheval, auquel il se mit à faire exécuter devant les spectateurs surpris toutes les brillantes manœuvres, tous les airs de manége qu'une longue pratique lui avait enseignés. Passes, voltes, terre-à-terre, courbettes, ce fut un véritable cours de haute école, une leçon d'équitation politique ; mais c'en fut assez pour changer les dispositions de la foule, qui, oubliant soudain toutes les largesses électorales du colonel B..., nomma avec

(1) C'est à ce sujet que mistress Trollope, ne se voyant entourée dans son voyage que de capitaines et de colonels, et n'apercevant en même temps que peu de traces des quelques milliers d'hommes qui composaient alors toute l'armée de l'Union, demandait avec surprise ce qu'étaient devenus les soldats.

d'enthousiastes acclamations son rival aux fonctions de shérif. « Vous voulez un roi qui sache monter à cheval, disait M. de Talleyrand, prenez Franconi. »

Malheureusement de semblables magistrats donnaient parfois lieu à d'étranges mécomptes, car ils ne se bornaient pas toujours à s'enrichir sur place, résultat prévu dont on se formalisait peu. En 1854, par exemple, l'un des principaux *aldermen*, Meiggs, trouvait moyen de disparaître avec une somme d'environ cinq millions de francs réalisés et représentant peut-être une perte double pour la ville. Chez nous en pareil cas, le chemin de fer ou le *steamer* banal emporte prosaïquement le fugitif; Meiggs opérait plus largement, et prit la mer sur un bâtiment frété par lui, à lui appartenant, et pourvu de longue main de tous les approvisionnements nécessaires aux plus longues traversées. Pendant trois jours, tous les journaux accablèrent l'audacieux escroc de philippiques où perçait néanmoins une secrète admiration pour son habileté, et tout fut dit. Aujourd'hui l'un des quais de la ville porte encore le nom de Meiggs, et rappelle probablement aux habitants plutôt le souvenir d'une spéculation hardie, mais heureuse, que celui de la perte pécuniaire dont ils ont pourtant été les premières victimes (1).

Il est juste de reconnaître que les tentations se présentaient aux fonctionnaires avec une persévérance fascinatrice, grâce d'abord aux spéculations de terrains où la ville était nécessairement toujours engagée, et grâce aussi à la hausse subite de toutes les valeurs foncières (2), car il en était résulté une inextricable confusion dans les titres de propriété. C'était par exem-

(1) Le fâcheux relâchement de probité administrative que nous signalons ici n'est pas malheureusement particulier à la Californie, et en 1857, au sommet de l'échelle politique du pays, on a pu voir quatre représentants exclus du Congrès pour y avoir notoirement trafiqué de leurs votes.

(2) Un ancien consul américain sous la domination mexicaine, M. Leidesdorff, mourait en 1848, laissant des affaires assez embrouillées qui se résumaient en un passif d'environ 300, 000 francs. Deux ans après, sa succession, liquidée par les soins de l'administration municipale, valait près de 6 millions.

ple un préfet de district qui donnait l'ordre au juge de paix de vendre à vil prix des terrains publics; la cour de première instance annulait la vente, le préfet annulait la décision de la cour, et les acheteurs restaient en possession d'un titre plus que contestable. Dans ces vols légaux, qui se reproduisaient incessamment, les acquéreurs avaient intérêt à laisser en question la validité de la vente pour acheter à plus bas prix; mais il survenait parfois des circonstances où le droit de propriété était mis en cause sur une bien plus vaste échelle. Un bureau spécial (*Board of Land's commissionners*) avait été institué pour régler ces sortes de contestations; l'on vit un Français s'y présenter muni de papiers parfaitement en règle, desquels il résultait qu'en 1843 il avait fourni à l'administration mexicaine de la Californie certaines valeurs, argent et marchandises, en échange desquelles le gouverneur alors en fonctions, don Manuel Micheltorrena, lui avait octroyé des lots fort étendus, situés en partie sur l'emplacement actuel de San-Francisco. En d'autres termes, le plaignant réclamait en toute propriété d'abord une grande moitié de la ville, plus environ quatre lieues de terrain dans le voisinage immédiat, plus les îles de la rade, plus enfin une centaine de lieues carrées réparties sur divers points de l'Etat de Californie, le tout pour 25,000 francs, montant des valeurs fournies par lui en 1843! L'énormité de ces prétentions suffisait à les rendre inadmissibles, eussent-elles même été complétement fondées en droit; mais j'ignore la solution de cette curieuse affaire, si tant est qu'il y ait eu solution.

En Angleterre, la possession équivaut, dit-on, aux neuf dixièmes de la loi; aux Etats-Unis, et surtout en Californie, on peut littéralement dire que possession vaut titre. C'est même la base d'une des coutumes les plus répandues dans le pays, du *squatterism*. Ce mot demande une explication, que nous trouvons dans un intéressant rapport, récemment publié par la chambre des communes d'Angleterre (1) : « Le *squatter*, y dit

(1) *Report of the Select Committee on the Hudson's bay Company*, Londres 1857.

sir George Simpson, gouverneur des territoires de la baie d'Hudson, est celui qui s'établit sur un terrain sans titres de propriété. » On le voit, la définition est claire; l'application ne l'est pas moins. Là où de vastes territoires incultes et déserts appellent le défrichement et la colonisation, ce mode d'installation sommaire a toute raison d'être; mais dans une ville populeuse comme San-Francisco, où le moindre coin de terre ne se vendait qu'à prix d'or, il devenait un vol manifeste. C'était, comme on peut s'en douter, le moindre souci du *squatter*: apercevait-il un emplacement vacant à sa convenance, la nuit lui suffisait pour s'y barricader, de manière à pouvoir repousser le lendemain toutes les tentatives du propriétaire. Ce dernier savait qu'une réclamation auprès des tribunaux eût été dérisoire; le recours à la force lui restait seul, et décidait souverainement du point de droit. Aussi dans ces luttes chacun tâchait-il de recruter le plus d'auxiliaires possible; les barricades étaient attaquées à coups de hache, de meurtrières décharges de *revolvers* s'échangeaient de part et d'autre, et les dépouilles appartenaient au vainqueur. Que l'on ne croie pas que j'exagère en rien; ces choses étaient journalières à San-Francisco, elles se passaient en pleine rue, au milieu de la ville, et cela non-seulement dans la confusion des premiers mois, mais même alors que la société californienne se prétendait constituée depuis des années. Ajoutons que ce monstrueux abus rencontrait une précieuse complicité dans le vague de la loi américaine, qui autorise formellement le propriétaire d'un terrain à s'y défendre *par tous les moyens* contre une intrusion quelconque; le *squatter* se disait propriétaire, c'en était assez pour écarter de lui toute accusation de meurtre ou de vol à main armée, c'en était même assez pour qu'il fût parfois le premier à évoquer l'affaire devant les tribunaux. Ainsi un négociant de la ville avait loué certains biens municipaux; lorsqu'il voulut s'y établir, il les trouva envahis par une bande de *squatters* qui naturellement refusèrent de céder la place, et qui, lorsqu'un détachement de soldats les y eut contraints, poussèrent l'effronterie jusqu'à poursuivre en justice l'officier commandant le dé-

tachement (1). Ailleurs un sous-shérif était venu donner à un *squatter* notification officielle de la sentence (*writ of ejectment*) qui le condamnait à vider les lieux; ce dernier répondit en faisant feu de son *revolver* sur le représentant de l'autorité.

Frappez, j'ai quatre enfants à nourrir,

dit l'Intimé. Les huissiers californiens sont d'une autre humeur; celui-ci abandonna son *writ*, saisit son *revolver* et rendit balle pour balle, si bien que le dénouement conduisit les deux parties à l'hôpital.

De telles occurrences étaient fréquentes, et parfois l'affaire prenait les proportions d'une véritable bataille, car les *squatters* opéraient en grand lorsque l'occasion s'en présentait. Dans la petite ville de Sacramento, une nombreuse troupe d'entre eux avait résisté à l'exécution des jugements prononcés par les tribunaux; les meneurs ayant été incarcérés, la bande entière se rendit à la prison pour les remettre en liberté. Toutes les autorités municipales l'y attendaient; le combat s'engagea à coups de *rifles* et de *revolvers*, plusieurs victimes tombèrent de part et d'autre mortellement atteintes, et le maire lui-même fut grièvement blessé. A chaque instant se renouvelaient ces déplorables scènes; nul n'était à l'abri de ces violences, pas plus l'ouvrier dans sa chétive cabane que le riche propriétaire de vastes terrains, car l'audace des *squatters* ne pouvait que croître avec l'impunité; ils en étaient venus à menacer ouvertement d'assassinat quiconque essayait de porter atteinte à leur prétendu droit, et souvent l'exécution suivait de près la menace. La chose finit par prendre une telle gravité, que l'opinion s'en

(1) On aurait tort de croire qu'aux Etats-Unis un agent du gouvernement puisse toujours abriter sa responsabilité officielle derrière l'autorité supérieure qui lui a donné des ordres. Lors du bombardement de Greytown qui faillit troubler la bonne harmonie des cabinets de Londres et de Washington, l'officier qui avait exécuté le bombardement fut attaqué en dommages et intérêts devant les tribunaux de New-York par quelques négociants de Greytown, et incarcéré jusqu'à ce que le président fût intervenu dans ce singulier débat.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

émut sérieusement; l'impuissance de l'autorité n'étant que trop démontrée, les habitants résolurent de se protéger eux-mêmes dans un *meeting* où furent posées les bases d'une « association pour la protection de la propriété et le maintien de l'ordre. » Dès la première séance, plus d'un millier de membres s'inscrivirent sur les listes. L'efficacité de cette police imposante ne tarda pas à se faire sentir, et la propriété saint-franciscaine put enfin être sauvegardée. Toutefois, même aujourd'hui, il n'est pas un coin de la ville où ne se trouvent de nombreux terrains dont les possesseurs n'ont d'autres droits que les *squatter's titles* dont nous venons de parler.

Nous sommes en France grands admirateurs du principe d'association ; les théories qu'il a inspirées ont toujours rencontré chez nous de nombreux adeptes, mais à la condition de ne jamais quitter leur domaine pour envahir celui de la pratique. Le véritable Américain, le *Yankee* militant, nous ressemble assez peu ; si la théorie ne le préoccupe guère, c'est qu'il est éminemment un homme d'action, ce qui vaut mieux, et il supplée ainsi la plupart du temps au défaut d'une initiative gouvernementale dont sa nature s'accommoderait mal. L'affaire des *squatters* vient de nous en montrer un exemple; il en est un autre qui mérite d'autant plus de trouver ici sa place qu'il a exercé une influence capitale sur les destinées de San-Francisco. Il n'est personne qui ne se souvienne des terribles incendies dont, à tant de reprises différentes, les journaux firent mention dans les premiers temps de la colonisation californienne. Chaque fois, disait-on, la ville était détruite, puis au courrier suivant, les choses avaient repris leur cours ordinaire, si bien que dans le récit de ces désastres incessamment renouvelés, dans cette ville toujours brûlée et toujours debout, le lecteur pouvait être tenté de voir une série monotone de ces *puffs* transatlantiques auxquels nous ont habitués les Américains. Rien pourtant n'était plus exact, et San-Francisco n'a été que trop fondé à prendre pour emblême le glorieux phénix que son sceau nous montre s'élevant, les ailes déployées, du sein d'un bûcher enflammé. On va voir comment cet admirable esprit d'association pratique

permet désormais aux habitants de braver le fléau destructeur, et l'on verra aussi avec quelle indomptable énergie, avec quelle puissance de volonté ils ont su chaque fois faire renaître d'un monceau de cendres, une nouvelle ville plus belle que la précédente. Le récit de ces épreuves, terribles entre toutes, doit terminer l'esquisse des commencements de San-Francisco.

Nous avons décrit l'assemblage confus de tentes et de baraques sous lesquelles au début s'abritait pêle-mêle une masse d'émigrants chaque jour croissante. Bien que de légères planches de sapin et des toiles peintes en eussent fourni tous les matériaux, la population désordonnée de ce campement se souciait peu de la sévère surveillance qui eût été nécessaire, et l'on pouvait d'un jour à l'autre s'attendre à voir la ville devenir la proie des flammes. Ce fut le 24 décembre 1849 que le premier des grands incendies se déclara au point du jour. En quelques heures, une masse de maisons et de marchandises évaluées à plus de six millions de francs fut complètement détruite, et l'on ne parvint à arrêter les ravages qu'en faisant sauter, au moyen de poudre à canon, les édifices voisins, afin de séparer la part du feu; c'était le seul mode de défense que l'on possédât contre le redoutable ennemi qui entamait la lutte avec une si écrasante supériorité. Du reste, la journée n'était pas finie, que les mesures étaient prises pour la reconstruction, et en quelques semaines, toutes traces de dégâts avaient disparu. Néanmoins, cette première leçon fut perdue pour l'insouciant Californien, qui édifia ses nouvelles demeures avec des matériaux non moins légers que par le passé. Aussi, lorsque quatre mois après, le 4 mai 1850, les funèbres lueurs de l'incendie éclatèrent de nouveau, la ville offrait aux flammes un aliment que peu d'heures devaient suffire à dévorer. Cette fois, la perte fut plus considérable, et s'éleva à 20 millions de francs, parce que dès le début du feu la foule des spectateurs refusa d'aider à combattre le fléau, avant qu'on eût fixé *the rate of compensation*, c'est-à-dire le prix auquel serait payé son concours ; on convint de trois dollars par heure (près de seize francs). Six semaines s'étaient à peine écoulées, et les travaux des nouvelles

constructions n'étaient point terminés, que le lugubre cri d'alarme retentissait encore, et pour la troisième fois les flammes, avivées par un vent violent, anéantissaient le cœur de la cité. Il semblait que chaque désastre dût surpasser le précédent; celui-ci se traduisait par un chiffre de vingt-cinq millions engloutis dans le foyer dévorant. Enfin, le 17 septembre de la même année, un quatrième incendie réduisait cent vingt-cinq maisons en cendres, et laissait sans abri près du tiers de la population.

En moins de neuf mois, la ville à quatre reprises avait été consumée près de moitié. La nature des constructions, l'incurie des habitants, suffisaient à expliquer cette fatalité persistante; mais il est rare qu'en pareil cas l'opinion publique n'attribue pas à la malveillance des malheurs aussi répétés. Il est certain que si les nombreux malfaiteurs dont San-Francisco était infesté n'avaient pas allumé l'incendie, au moins ils mettaient chaque fois largement à profit le désordre et la confusion qui en résultaient : les maisons étaient forcées et pillées; les biens sauvés du feu et amoncelées sur la voie publique, disparaissaient. Bref, à tort ou à raison, le mot d'incendiaire était dans toutes les bouches, et bien que nul n'eût pu être pris en flagrant délit, la voix populaire ne s'en prononçait pas moins hautement. Lorsque revint en 1851 la date néfaste de l'incendie du 4 mai 1850, de vagues rumeurs circulèrent dans le peuple, prédisant à cet anniversaire une redoutable commémoration; chacun avait passé la journée dans une anxiété fébrile, mais rien n'était survenu, et l'on commençait à espérer que la tranquillité dont on jouissait depuis sept mois, ne serait pas troublée de nouveau. La soirée avait été également calme, les dernières lumières s'étaient éteintes, les derniers passants traversaient les rues désertes, lorsque le funeste cri, que depuis douze heures chacun entendait instinctivement bruire à ses oreilles, retentit avec une sinistre réalité au milieu du silence de la nuit. En quelques secondes, toute la population fut sur pied; le cinquième feu, qui par l'effroyable étendue de ses ravages devait laisser les autres loin derrière lui, venait de commencer dans un étroit magasin de peinture situé sur la place principale. Le

navrant spectacle d'un incendie de nuit est de ceux que l'on n'oublie pas lorsqu'une fois on en a été témoin : ces fenêtres béantes, éclairées par les rouges lueurs du dedans, ces monstrueux jets de flamme qui en sortent, et semblent doués de vie, tant ils se tordent avec intelligence vers la pâture qui leur est offerte, l'incessante et caractéristique crépitation de l'impitoyable élément, le lugubre fracas des murs qui s'écroulent, sont autant de souvenirs qui restent ineffaçablement gravés dans l'esprit. Mais à quels incendies comparer ceux dont nous parlons? Une seule ville au monde, Constantinople, bâtie en bois comme l'était alors San-Francisco, a eu le triste privilége de désastres aussi complets. En quelques heures, l'immense foyer s'étendit sur une surface de près de trois cent mille mètres carrés, et gagna de tous côtés avec une furie que redoublait une véritable tempête de nord-ouest. En vain les pompes envoient leurs puissantes colonnes liquides sur la lisière de cette fournaise, pour la circonscrire s'il est possible : l'eau est vaporisée avant de retomber. Bientôt elle vient à manquer ; le feu gagne rapidement les quartiers bâtis sur pilotis; l'intensité de l'incendie s'y accroît par le tirage qu'exerce le vide laissé sous chaque rue. Un seul espoir s'offre encore, sauver les centaines de navires qui couvrent la rade et l'immense valeur qu'ils représentent ; c'est vers ce but que tendent tous les efforts. Le vent porte ailleurs heureusement les milliers de débris incandescents que l'on voit tourbillonner dans l'air, mais les *wharves* pourraient servir de ponts aux flammes pour atteindre la cité flottante dont les hautes mâtures se profilent déjà avec une netteté significative ; de toutes parts retentissent les puissantes explosions qui doivent les isoler. Enfin le soleil se lève derrière l'épais rideau de fumée qui masque l'horizon, et vient éclairer d'un jour livide cette scène de désolation ; la tempête s'apaise, on peut mesurer l'étendue du désastre. A peine un tiers de la ville a-t-il été épargné, et dans la portion brûlée rien n'est sauvé, car le fléau s'est propagé avec une telle rapidité que, pour se soustraire à sa rage, les habitant sont dû tout abandonner derrière eux. Le seul dommage mat ériel pouvait être évalué à plus de soixante

millions de francs! Il eût fallu remonter aux grandes guerres de l'empire pour trouver dans la ruine de Moscou l'exemple d'une destruction aussi complète. L'ardente réverbération avait été aperçue jusqu'à Monterey, à quarante lieues de San-Francisco.

Ce n'était pourtant pas la dernière épreuve. Le troisième incendie avait éclaté le 14 juin 1850 : on redoutait également cet anniversaire; mais un surcroît de précautions força les misérables qui tenaient ainsi toute une ville en suspens à retarder l'exécution de leurs criminels desseins jusqu'au 22 juin. C'était un dimanche, et les cloches annonçaient l'office divin, lorsque la population entendit ces sons mesurés se transformer en un tocsin d'alarme précipité. Nul doute cette fois que la catastrophe ne fût due à un incendiaire, car le feu s'était déclaré dans une maison où personne n'en avait allumé. Par une heureuse imprévoyance, les bandits qui s'acharnaient à leur œuvre de destruction n'avaient pas donné le temps de réparer encore les traces du feu précédent, et les pertes se bornèrent à une vingtaine de millions. Ce fut la dernière de ces épouvantables conflagrations. En somme, le pays avait vu, pendant les trois années qui venaient de s'écouler, près de trois cent soixante millions de valeurs dévorés par les flammes !

Ce qui frappe avant tout dans ces désastres coup sur coup répétés, c'est la merveilleuse énergie de l'Américain, c'est l'invincible persévérance avec laquelle il se redresse chaque fois sous l'étreinte qui veut l'accabler. Là où d'autres eussent, en accusant le sort, renoncé à gagner une partie si souvent perdue, lui ne doute pas un instant de ses forces, mais revient chaque fois plus résolûment croiser la baïonnette avec la fortune, et n'attend même pas que les décombres fumants soient refroidis pour amener les matériaux de ses nouvelles constructions. Sous un rapport du reste, ces incendies profitaient à la ville, qui chaque fois se reconstruisait plus monumentale qu'auparavant, et surtout plus en mesure de résister au terrible fléau. Le prix excessif de la main-d'œuvre et des matières premières avait amené l'emploi exclusif du bois; s'il était impossible que du jour au lendemain la masse des propriétaires pût y substituer la bri-

que, au moins, à partir de ces rudes leçons, bon nombre des édifices qui s'élevèrent dans ces quartiers si souvent dévastés, furent-ils véritablement à l'épreuve du feu. Ils ne sortaient plus de terre, il est vrai, avec la miraculeuse rapidité des premiers jours, mais au lieu de tentes, de baraques, ou de frêles enceintes légèrement maçonnées, c'étaient des murs d'un mètre d'épaisseur sur une hauteur de seize ou dix-huit mètres, solidement construits en briques, souvent même en granit, que les navires apportaient de Chine (1). En un mot, on peut dire que si l'orgueilleuse capitale de la Californie a aussi promptement atteint un développement dont pourraient être fières bien des villes d'une importance séculaire, c'est à ses incendies qu'elle le doit en partie, et à l'indomptable volonté de ses habitants, non moins qu'aux circonstances exceptionnelles où elle s'est trouvée.

Ce n'était pourtant qu'avec lenteur, ou du moins avec une lenteur relative, que la ville se reconstruisait sur ces coûteuses proportions. Bien des quartiers pauvrement habités ou éloignés du centre restaient forcément en bois, et la mesure la plus pressante pour combattre l'ennemi commun était d'organiser un service d'incendie. Dès le lendemain du premier feu, plusieurs *meetings* furent convoqués à cet effet, et les dispositions prises avec une promptitude caractéristique. Il fallut demander aux Etats de l'est le matériel qui faisait défaut, et ce fut nécessairement un peu long ; mais dès qu'on l'eut reçu, dès que le service put être définitivement installé, ces immenses désastres cessèrent : non qu'il n'y eût encore des incendies partiels, mais les secours survenaient avec une telle rapidité, ils étaient dirigés avec une si intelligente énergie, que les ravages étaient en peu d'instants circonscrits aux plus étroites limites. Aujourd'hui l'organisation des pompiers de San-Francisco, qui pourrait partout

(1) C'est là une preuve frappante de la cherté de la main-d'œuvre à cette époque à San-Francisco. La Californie fournit aussi un très-beau granit, mais il eût été impossible alors de l'exploiter avec avantage, et le commerce maritime trouvait son bénéfice à en apporter de Chine. Il est inutile de dire qu'il n'en est plus de même aujourd'hui.

être prise pour modèle, comprend treize compagnies pourvues de machines, plus trois autres compagnies, dite de l'*échelle* et du *crochet*, dont le nom indique suffisamment la périlleuse spécialité (1). Ce corps nombreux est entièrement formé de volontaires qui non-seulement ne reçoivent aucune indemnité, mais supportent presque exclusivement les frais de ce service onéreux. Au premier cri d'alarme, les pompes arrivent; les cloches dont elles sont munies résonnent en marchant, et avertissent chacun; l'eau est fournie par des réservoirs souterrains placés dans les rues de distance en distance, de sorte qu'il suffit de lever une trappe et d'y introduire le tuyau de prise d'eau, pour que tout fonctionne sans le moindre retard. En 1852 seulement, alors que cette organisation était déjà complète, et que, grâce à elle, la ville était rassurée sur son avenir, l'administration donna signe de vie par l'édiction de réglements préventifs qu'elle eût été, il est vrai, fort embarrassée de faire observer plus tôt.

Les pompiers ne se bornent pas à rivaliser de dévouement en présence du danger; leur tenue, leur matériel, leur installation sont également l'objet d'une lutte qui ne recule devant aucune dépense. Une compagnie commerciale, ayant envoyé à Philadelphie 60,000 fr. pour l'achat d'une pompe destinée à effacer toutes les autres, fut informée que le prix ne pourrait guère dépasser la moitié de cette somme : « Incrustez-y le reste en or et en argent, » répondirent les fastueux Californiens. Aussi, nulle fête, nulle procession n'est-elle complète si les pompes n'y tiennent la place d'honneur, et ce ne fut pas sans étonnement que, dans un bal donné par une compagnie américaine, je vis le précieux appareil resplendir tout enguirlandé au milieu de la salle. Je l'avais vu du reste vaillamment figurer, peu de jours auparavant, dans une de ces alertes encore fréquentes aujourd'hui. Une maison de bois abandonnée,

(1) L'une de ces dernières compagnies est exclusivement recrutée parmi les Français de San-Francisco, et porte le nom de *Lafayette Hook and Ladder Company*.

et devenue le refuge de vagabonds sans asile, avait pris feu, et l'incendie s'était communiqué au bloc dont elle faisait partie. Il était dix heures du soir; en quelques minutes, le ciel se colora d'ardents reflets rougeâtres sous lesquels se dessinaient fantastiquement la ville et les navires de la rade; les flammes gagnaient à vue d'œil, mais presque au même instant on entendit les cloches des pompes qui traversaient les rues avec une merveilleuse rapidité, et en moins d'une demi-heure toute crainte avait disparu. Une autre fois je fus témoin d'une scène analogue, mais en plein jour. Je me trouvais dans l'une des rues principales, lorsqu'un forte explosion retentit, immédiatement suivie du cri redouté : *Fire !* Deux minutes ne s'étaient pas écoulées que la première pompe arrivait au galop de son attelage humain, puis sans interruption une demi-douzaine d'autres; les réservoirs furent ouverts, et en un clin-d'œil toutes avaient pris position. Les rangs étaient confondus devant le danger; la blouse et l'habit noir obéissaient au même chef, et l'on voyait avec quelle précipitation, au premier son de la cloche, chacun avait tout quitté, affaires, travail, plaisir : les uns étaient sans chapeau, d'autres en bras de chemise. Il n'y avait fort heureusement pas d'incendie; mais le motif de cette fausse alerte offre un trait de mœurs assez curieux pour être rapporté. Deux négociants de la ville s'étant brouillés à propos de discussions d'argent, l'un d'eux n'imagina rien de mieux pour en finir que de se faire introduire dans le cabinet de son rival, et de l'informer avec le plus grand sang-froid qu'il avait sous le bras un baril de poudre, à la bouche un cigare allumé, avec lequel il se proposait de faire sauter l'appartement séance tenante; il n'avait négligé aucune précaution, et venait de prévenir par un billet les autres habitants de la maison d'avoir à l'évacuer sur l'heure. Se souciant peu de cet énergique moyen de terminer le différend, le malheureux négociant menacé d'une aussi brusque reddition de comptes, se précipita vers la porte; mais, avant qu'il ne fût dehors, la détonation retentit : c'était elle qui avait donné l'alarme. Portes et fenêtres, tout vola en éclats; par un hasard providentiel, dans cette rue alors pleine de

monde, personne ne fut atteint, et le seul blessé fut l'ingénieux auteur de cette plaisanterie américaine.

Si on a cru devoir s'étendre un peu sur les commencements de la grande cité californienne, c'est que l'histoire de ce rapide progrès n'a pas pour unique intérêt les circonstances exceptionnelles qui l'ont motivé : elle offre aussi ce caractère particulier, que l'on y saisit pour ainsi dire la colonisation américaine sur le vif. Ce que l'on voit ici n'est en effet que ce qui se passe dans chacun des nouveaux territoires dont se grossit incessamment l'Union; mais ce qui ailleurs embrasse l'intervalle d'un demi-siècle se trouve concentré en Californie dans le court espace de quelques années, et montre du même coup d'œil toutes les phases de formation d'un élément de la grande confédération transatlantique. Ce n'est pas tout encore : la Californie a été le premier pays où la race anglo-saxonne se soit vue maîtresse des mines opulentes dont le Nouveau-Monde a si longtemps eu le monopole presque exclusif; en admirant le parti qu'elle a su en tirer, on ne peut s'empêcher de penser à ce qui eût pu advenir de l'Amérique espagnole, restée pauvre au milieu de ses trésors, si les décrets de la Providence avaient voulu que ce continent devînt tout entier le patrimoine des hardis enfants de l'Angleterre. « Notre monde vient d'en trouver un autre, disait Montaigne, non moins grand, plein et membru que lui, toutefois si nouveau et si enfant qu'on lui apprend encore son *a b c;* bien crains-je que nous aurons très-fort hâté sa déclinaison et sa ruine par notre contagion. » Si juste que fût la prévision de l'illustre sceptique, il se trompait sur la cause de cette ruine; ce ne sont pas nos idées qui ont amené la décadence du Nouveau-Monde, mais l'indolence, la cupidité et l'oubli de ce qui fait la véritable richesse des nations. Je laisse de côté tous les anciens chefs d'accusation, tous les griefs des siècles passés, pour ne citer qu'un exemple contemporain. Il y a vingt-cinq ans qu'à l'autre extrémité de l'Amérique, sur la côte du Chili, c'est-à-dire dans la plus sage et la plus prospère des républiques néo-espagnoles, furent découvertes les inépuisables mines de Copiapo. C'est d'elles que nous vient chaque année

une notable partie de l'argent qui nous sert; mais cette splendide exploitation, dont en Europe nous connaissons à peine le nom, n'a rien produit pour le pays qui lui a donné naissance. Supprimez-la, il ne restera rien. Enlevez au contraire à la Californie ses *placers*, il lui restera les villes qu'elle a créées, un commerce immense, une activité productive, gage du plus brillant avenir; il lui restera surtout une population vaillante, infatigable dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, sachant utiliser l'or que la nature a semé sous ses pas, mais sachant aussi faire sortir de ce sol les fécondes richesses de l'agriculture et de l'industrie, plus précieuses et plus durables que l'or. C'est dans une semblable population que git la force d'un pays; la rapidité du développement matériel de San-Francisco en est une preuve, et c'est pourquoi nous avons insisté sur les conditions dans lesquelles il s'était opéré. D'autres preuves s'offriront, non moins concluantes, lorsque nous serons conduit, par la suite de ces études, à envisager les étranges mœurs de la société californienne.

IV

SAN-FRANCISCO ET LA SOCIÉTÉ CALIFORNIENNE

I

Formée, on l'a vu, d'éléments aussi mobiles que divers, la société californienne n'offre pas cependant à l'observateur un sujet d'étude trop compliqué. Il n'en est pas d'elle comme de ces civilisations parvenues à un terme avancé de leur développement, où des nuances variées à l'infini produisent à chaque instant une combinaison nouvelle. Ici les couleurs sont crûment et carrément accusées avec une netteté de physionomie qui me remet en mémoire un conte fort original, enfoui dans les œuvres volumineuses d'un auteur un peu passé de mode aujourd'hui, madame de Genlis. Le lieu de l'action est un palais magique, doué de la singulière vertu d'obliger quiconque y entre à ne pouvoir déguiser sa pensée et à n'exprimer que la vérité, mais à son insu. « Je vais vous bouder, dit de l'air le plus gracieux une coquette, afin de vous tourner le dos. — Et serez-vous longtemps? demande l'amant intrigué. — Assez pour vous permettre de remarquer la longueur de mes tresses de cheveux. » En une certaine mesure, San-Francisco ressemble à ce palais de la vérité, et c'est avec le plus entier abandon que cette

société de fraîche date non-seulement laisse admirer « la longueur de ses tresses, » mais montre dans tout leur relief ses travers et ses imperfections. L'hypocrisie à coup sûr n'est pas son défaut. La vie des habitants s'y étale au grand jour comme dans les villes de l'ancienne Grèce, le mystère leur semble étranger, et si le sans-façon parfois débraillé de leurs allures scandalise quelque peu l'observateur, on est promptement ramené à l'indulgence par la comparaison de cette franchise trop insouciante peut-être, mais réelle, avec la raideur automatique et guindée du *cant* anglais. Mieux que tout autre, l'Américain de Californie va nous montrer ce peu de souci de l'opinion, l'un des traits les plus saillants qui distinguent entre elles les deux branches de la grande famille anglo-saxonne.

La ville de San-Francisco s'était créée en dehors de toute initiative gouvernementale. Peut-être le relâchement qui caractérisait à cette époque la direction des affaires de l'Union, entrait-il pour quelque chose dans cette formation anormale, mais il fallait y voir surtout le résultat de la nature *yankee* aux prises avec des circonstances exceptionnelles, et l'on aurait tort de conclure de ces étranges débuts que la société californienne n'eût rien fait pour se constituer au double point de vue politique et administratif. Dès que la découverte de l'or eut déterminé le vaste courant d'immigration qui devait si promptement peupler le pays, la partie éclairée de la population sentit le besoin d'avoir, sinon de fait, au moins en principe, un gouvernement auquel on pût se rattacher plus tard, et qui dès lors lui permît de prendre rang dans l'état. Le moment était peu propice : chacun désertait les villes pour les *placers*, et pensait plutôt à s'enrichir qu'à doter ses concitoyens des institutions qui leur manquaient; aussi les quarante-huit députés nommés, parmi lesquels plusieurs Espagnols, ne finirent-ils par se réunir à Monterey, qu'en septembre 1849. Bien que la composition plus que mélangée de la foule qui s'était ruée sur la Californie, ne dût pas faire beaucoup compter sur les lumières de cette assemblée improvisée, le résultat fut sans aucun doute infiniment supérieur à ce qu'il eût été en Europe dans les mêmes condi-

tions, et la constitution fut assise sur des bases libérales et rationnelles qui faisaient honneur au bon sens des délégués. C'est du reste aux États-Unis une tâche moins compliquée qu'on ne se la représente en France. Hérault de Séchelles, chargé de préparer un projet de constitution pour la France républicaine, priait sérieusement un de ses amis de lui envoyer les lois de Minos; l'Américain, fort heureusement pour lui, ne se croit pas tenu à dater d'aussi loin : il a ses modèles sous la main, et toute la question se réduit à savoir si le nouvel état sera ou non à esclaves. Sur ce point comme sur les autres, l'assemblée californienne opta pour une liberté illimitée, se bornant, par une restriction assez singulière, à exclure les races de couleur du suffrage universel qu'elle proclamait. Le principe du *self-government* était si complètement admis par elle, que le pouvoir judiciaire lui-même se vit assujetti aux caprices et aux instabilités d'une élection à courtes périodes. Un mois avait suffi pour mener à fin l'œuvre constitutionnelle; mais à Washington le congrès se montra moins expéditif, car l'admission du nouvel état remettait en litige l'éternelle question de l'esclavage et la lutte entre les intérêts rivaux du nord et du sud. Enfin, au bout d'une année d'incertitudes, le *steamer* l'*Oregon* entra tout pavoisé dans la baie de San-Francisco, annonçant aux habitants que leur ville était devenue capitale du trente et unième état de l'Union.

En même temps que la Californie se constituait politiquement, la partie la plus saine de sa population cherchait à poser les bases d'une organisation religieuse, qui présentât quelque obstacle au débordement des passions humaines. Le clergé, dans le principe, ne s'aventurait qu'avec défiance dans cette société équivoque, dont au loin la renommée exagérait volontiers le cynisme et la démoralisation; mais son hésitation fut de courte durée, et bientôt les églises qui s'établirent de tous côtés témoignèrent d'autant plus du zèle efficace des fondateurs que le nombre de leurs prosélytes était plus restreint. La multiplicité de ces églises, ou, pour parler plus exactement, de ces chapelles, était une conséquence naturelle de la variété des sectes

du protestantisme et de leur rivalité. On vit successivement s'ouvrir *the Methodist Church, Seamen's Bethel, Spring Valley Chapel, First Congregational Church, Unitarian Church, Wesleyan Chapel, First Baptist Church, Happy Valley Church, Grace Church*, etc ; j'en passe, et des meilleures, car chaque secte, n'eût-elle qu'une cinquantaine de fidèles, se doit à elle-même d'avoir une chapelle spéciale. De plus, un temple catholique s'élevait pour les Français et les Espagnols; mais tout ce pieux concours, si louable et bien intentionné qu'il fût, avait affaire à trop forte partie pour détourner le Californien de ses errements. Tous les sermons du monde ne pouvaient donner à cette société l'essentiel et précieux élément qui lui manquait, la famille, et avec elle le charme du foyer. Aussi, malgré les vengeances célestes dont les prédicateurs dénonçaient énergiquement les effets à chaque incendie, la foule envahissait les maisons de jeu avec la même ardeur ; les *bars* continuaient à verser à flots le brûlant poison de leurs liqueurs ; les assassinats, les duels, les crimes et les violences de tout genre se reproduisaient journellement. Seule, la bienfaisante et douce influence de la femme devait combattre avec succès la rudesse, disons mieux, la barbarie de ces mœurs sauvages, lorsqu'après le bouillonnement des premières années, un calme comparatif lui permit d'entreprendre cette véritable œuvre de civilisation, et de donner à San-Francisco la physionomie moins curieuse peut-être, mais à coup sûr plus rassurante, qu'on lui voit aujourd'hui.

La femme, à l'époque dont nous parlons, était en quelque sorte absente de la société californienne, car on ne peut donner le nom de femmes aux milliers de malheureuses qui de tous les points du globe étaient venues dans le nouvel Eldorado, vivre d'une industrie honteuse. L'isolement, le manque de tout lien, de toute affection, le besoin d'émotions fortes surtout, jetaient donc l'émigrant comme une proie au démon du jeu. Les tapis verts de San-Francisco sont restés célèbres, et à juste titre, car je doute qu'en aucun lieu et en aucun temps le jeu ait été l'objet d'un entraînement aussi effréné, aussi universel qu'il le

fut dans cette étrange ville, de 1849 jusqu'en 1855, date de la suppression officielle. L'apogée fut au début; hôtels, tavernes, restaurants, cafés, tout alors était maison de jeu, et peut-être, si l'on eût un soir fait le recensement de cette population déjà nombreuse, aurait-on eu peine à y trouver dix personnes résistant volontairement à la tentation. Que devenir, après l'heure des affaires, dans cette informe ébauche de cité où nul intérieur, nul cercle de famille paisible ne se voyait encore, où chacun redoutait instinctivement la solitude et s'étourdissait pour fuir la réflexion ? Où chercher, si ce n'est dans les maisons de jeu, un refuge contre les torrents de pluie qui traversaient impitoyablement vos murs de toile, et convertissaient en une baignoire glaciale le lit banal du caravansérail où vous aviez trouvé place pour la nuit? Ainsi, devenu tout à la fois un plaisir impérieux et une demi-solution aux difficultés matérielles de l'existence, le jeu ne tarda pas à voir ses temples agrandis prendre des proportions monumentales, en rapport avec la foule dont ils étaient incessamment inondés. Chaque maison avait son nom, *Eurêka*, *Adelphi*, *Polka*, *El Dorado*, etc. Je me souviendrai longtemps de l'impression que cette dernière produisit sur moi, le soir où je mis pour la première fois pied à terre sur le sol californien. A l'angle de la place principale de la ville s'élevait un vaste édifice à trois étages, dont au milieu d'une nuit sombre les trente fenêtres rayonnaient de tout l'éclat d'une ardente illumination intérieure; les cuivres bruyants d'une musique de carrefour envoyaient au loin les périodiques bouffées d'une harmonie douteuse, et derrière les vitres sans rideaux s'agitaient les confuses silhouettes d'une foule en mouvement, tandis que par les portes entrait et sortait un continuel courant de joueurs, assez semblable aux processions qui marquent l'orifice d'une fourmilière. Je pénétrai dans ce pandæmonium, immense salle occupée presque en entier par une collection de tables où étaient représentés les jeux de hasard de toutes les nations, — monté, faro, roulette, rouge et noir, rondo, vingt et un, lansquenet. — Des femmes jeunes et belles, mais parées avec une élégance équivoque, y distribuaient les cartes ou fai-

saient tourner la roue de fortune. Dans le fond, l'orchestre, à côté un buffet abondant, et sur les murs des lithographies coloriées qui certes n'eussent pu servir de modèles dans un pensionnat de jeunes filles, complétaient l'ameublement, qui d'abord se distinguait à peine à travers l'épais nuage entretenu par quatre ou cinq cents cigares en pleine activité. Chaque table était entourée d'une quadruple rangée de postulants, et bien qu'à cette date (1854) les fabuleux enjeux des premiers temps eussent disparu en partie, les coups n'en étaient par moins suivis avec une passion dont l'ardeur se reflétait sur tous les visages.

L'*El Dorado*, l'*Eurêka*, correspondaient à peu près à ce que l'on eût pu appeler la bourgeoisie des joueurs, car la primitive égalité de 1849 avait cessé d'exister devant le tapis vert, et au-dessous de ces immenses établissements se trouvaient les maisons de jeu affectées aux dernières classes de la population, tandis qu'au sommet de l'échelle s'étaient formés de nombreux tripots destinés à l'aristocratie financière de la cité. Dans ces derniers, un introducteur était nécessaire, mais tout s'y pratiquait avec une sorte de libéralité : le buffet était gratuit ; salle de journaux, billard, rien ne manquait, et l'un de ces tripots avait même poussé la recherche jusqu'à y joindre l'appendice assez singulier d'un gymnase. Enfin en dehors de cette classification, la fantaisie ne perdait pas ses droits. Ainsi je lus un matin l'annonce suivante dans un journal : « Le public est prévenu que depuis une semaine est ouvert chaque soir à huit heures, au premier étage de la maison rue..., n°..., un salon de lansquenet dirigé par mademoiselle Armande. » J'y fus, et je trouvai effectivement un véritable salon où les séductions un peu colossales de l'*El Dorado* étaient réduites aux proportions de l'intimité. Mademoiselle Armande, à l'instar malheureusement des neuf dixièmes des croupiers de San-Francisco, était, comme l'indique son nom, une compatriote, et son commerce, ou, pour conserver l'élégant euphémisme adopté par elle, son salon, lui rapportait l'un dans l'autre et tous frais payés, environ cent cinquante francs par soirée.

Il est assez difficile de traduire en chiffres les désastreux

effets d'une passion aussi générale et aussi extrême. Quelques dollars formaient, il est vrai, l'enjeu le plus souvent engagé, mais en même temps il n'était pas une table où l'on ne vît dans la soirée un joueur plus hardi ou plus confiant risquer des coups de dix, quinze ou même vingt mille francs; plus de cent mille francs étaient parfois aventurés sur une carte, et cela en pépites, en petits sacs pleins de poudre d'or, dont le poids seul était vérifié. Le banquier tenait sans sourciller ces formidables sommes, et les payait sur l'heure en cas de perte. Laissons de côté pourtant ces enjeux exceptionnels et ne considérons que ce qui se passait chaque soir à l'*El Dorado* par exemple : en y supposant une moyenne de six heures de jeu par jour et trente joueurs se renouvelant d'heure en heure à chacune des douze tables de chaque étage, on aura pour les trois étages dans la soirée un personnel de plus de six mille personnes, dont chacune n'avait pas hasardé moins de trois ou quatre dollars, ce qui donnait en somme près de cent mille francs jetés chaque nuit sur les tapis de ce seul établissement. Cette évaluation est certainement bien au-dessous de la vérité, et si l'on réfléchit que l'*El Dorado* ne représentait peut-être pas la dixième partie du jeu total de San-Francisco, on comprendra combien le gouvernement de Californie a sagement agi en fermant enfin, au moins officiellement, ces maisons où s'alimentaient les passions les plus violentes de la population.

Le *revolver* y était en effet l'arbitre suprême de tous les différends, et bien qu'en dernier lieu on ne le vît plus qu'exceptionnellement figurer à la droite du banquier, son intervention n'en était pas moins admise. Comment en eût-il été autrement, alors que dans les rues ce redoutable auxiliaire s'immisçait à chaque instant dans les disputes, ou même, qui plus est, apportait souvent à une simple discussion le poids de ses irrésistibles arguments (1) ? Suspendu à la ceinture, il faisait pour ainsi dire

(1) Deux Américains causaient un soir dans leur chambre. Une discussion s'élève, s'échauffe, les *revolvers* paraissent, et une balle va, à travers une mince cloison de bois, atteindre dans l'appartement voisin un Allemand paisiblement endormi dans son lit. Il serait trop facile de multiplier ces exemples.

partie de l'habillement, heureux quand cet arsenal portatif n'était pas complété par le dangereux couteau-poignard ou *bowie-knife*, également familier au *Yankee*. Avec de semblables mœurs, le duel devenait presque une sauvegarde : dans les nombreuses rencontres auxquelles il assurait du moins des garanties de régularité, l'arme la plus employée était naturellement le *revolver ;* les adversaires, placés dos à dos, s'éloignaient chacun de cinq pas, se retournaient, et faisaient feu jusqu'à ce que l'un des deux fût atteint, ou que les douze coups fussent déchargés. La longue carabine ou *rifle* se substituait parfois au pistolet, ainsi que l'épée. S'agissait-il d'une rencontre entre deux personnages connus, deux « caractères, » comme disent les Anglais, l'heure et le lieu étaient annoncés d'avance par la voie des journaux, toutes les connaissances étaient invitées à y assister, et le drame se dénouait en présence de centaines ou même de milliers de spectateurs. L'emplacement favori était près de l'ancien village de la Mission, à quelques milles de San-Francisco, et l'arène devenait alors un but de promenade ; mais il arrivait aussi que, pour rendre la fête plus complète, on choisissait pour théâtre du combat quelque point situé de l'autre côté de la rade, et l'on voyait alors dès le matin des *steamers* chargés de curieux se diriger vers le lieu indiqué. Il était rare que l'issue ne fût pas sanglante, même lorsqu'il ne s'agissait que de motifs futiles, comme dans les fréquentes occurrences de discussions de journaux ; l'on put voir par exemple deux rédacteurs de l'*Alta California* et du *Times and Transcript* recharger chacun cinq fois leur carabine jusqu'à ce que le second tombât frappé d'une balle. L'article 11 de la constitution californienne excluait pourtant des fonctions publiques et même du droit d'élection tout citoyen convaincu, ou de s'être battu en duel, ou d'y avoir figuré comme témoin ; par malheur ce n'était là qu'une simple disposition qui se transmettait d'un texte à l'autre à chaque création d'un nouvel Etat de l'Union, à peu près comme les formules dont on accompagne les actes publics, et certes, pour qui l'eût désiré, rien n'était plus facile que de voir figurer en champ clos les administrateurs du pays et jus-

qu'à ses juges, en un mot les fonctionnaires californiens de tout ordre.

Ces brutales allures n'étaient que trop bien entretenues par le vice terrible qui fait une si rude guerre aux races septentrionales, l'intempérance. Boire était devenu l'accompagnement obligé des affaires comme des plaisirs; on n'abordait pas un ami que la rencontre ne fût immédiatement suivie d'une invitation à aller prendre, pour me servir de l'expression consacrée, un *drink*, et l'étranger ne tardait pas à s'effrayer du nombre de *drinks* que pouvait ainsi représenter une promenade. Les *bars* ou débits de liqueurs étaient l'une des industries les plus productives de San-Francisco; le nombre de ces débits, d'après un recensement fait en 1853, se montait à un pour quatre-vingts personnes, hommes, femmes et enfants. Dans l'intérieur des familles, le luxe de la table se ressentait naturellement du goût dominant de la population, et la durée des repas atteignait des dimensions dont les kermesses traditionnelles de la Flandre donneraient à peine l'idée. On allait même parfois jusqu'à changer de salle à manger en passant d'un service à l'autre, afin de mieux stimuler l'appétit des convives. Après le dîner sonnait le redoutable quart d'heure du *pass-wine*, puis venait le tour des *gin-cocktails* et de ces grogs énergiques, véritables criteriums d'un gosier anglo-saxon, si bien qu'il était rare, quelle que fût d'ailleurs la solidité à laquelle une longue pratique donnait droit de prétendre (1), il était rare, dis-je, que chacun ne regagnât point son lit d'un pas plus ou moins chancelant. Hâtons-nous de dire qu'il n'en est plus de même : des sociétés dont nous plaisantons volontiers en France, parce que nous sommes assez heureux pour n'en pas comprendre le besoin, les sociétés de tempérance, s'attaquèrent vigoureusement à la Californie; les mœurs plus que relâchées dont ce désordre était le symptôme

(1) On entend encore quelquefois en Angleterre évaluer un homme par sa capacité d'absorption. Ainsi *a four-bottle man* sera déjà un convive respectable, que n'intimidera pas une quote-part de quatre bouteilles.

changèrent à mesure que disparaissaient les circonstances qui les avaient créées, et en somme, sans réclamer pour San-Francisco un renom de sobriété que ne comporte pas la nature de ses habitants, on peut dire qu'aujourd'hui on ne s'y grise guère plus qu'à New-York. Il est juste du reste qu'après avoir signalé la maladie, nous constations les progrès de la cure, et je n'en saurais citer de meilleure preuve, que la curieuse destinée et les splendeurs actuelles du Véfour de la tempérance californienne, M. W...

Ce fut par une belle matinée de l'été de 1849 que le navire auquel notre héros avait confié César et sa fortune, s'engageait dans le goulet de San-Francisco, baptisé par les émigrants du nom poétique de Barrière-Dorée, *Golden-Gate*. Cette fortune à la vérité, ne chargeait guère le bâtiment : M. W... avait dépensé jusqu'à son dernier centime pour atteindre Panama, et ne possédait même plus de quoi s'acquitter du prix de son passage envers le capitaine, si l'obligeance d'un ami ne l'eût tiré d'affaire; mais qu'importait le présent quand l'avenir s'offrait si riche de promesses ? Toute industrie n'était-elle pas assurée de réussir sur ce sol enchanté? M. W... ne s'inquiétait guère de son dénument. A peine débarqué, il fit choix d'un commerce dont les modestes proportions lui garantissaient le monopole. Quelques jours lui suffirent pour confectionner un assortiment de sucreries; il les étala sur un éventaire, comme nos marchandes des quatre saisons, et s'en alla par la ville annonçant ses produits indigènes à tue-tête. Cet appel au patriotisme saint-franciscain ne fut pas trompé, et au bout de quelques mois le négociant ambulant abandonnait son éventaire pour s'installer dans une échoppe formée de quatre planches ; à son tour, l'échoppe se couvrit et allait devenir maison, lorsque l'incendie vint anéantir le frêle édifice. Dès le lendemain, M. W... recommençait à nouveau, réussissait aussi rapidement que la première fois, et n'en voyait pas moins dans la même année son humble fortune encore engloutie par les flammes. Enfin le sort se lassa, et en 1851 le magasin de sucreries se transformait en un restaurant, le premier du pays d'où fussent exclues avec une im-

pitoyable rigueur toutes traces de boissons spiritueuses. La tentative était hardie à cette époque, et n'éveilla probablement d'abord qu'une médiocre sympathie; mais dès 1854 le succès en était assuré, et le restaurant, devenu définitivement l'un des plus vastes établissements de la ville, ne nourrissait en moyenne pas moins de trois mille personnes, disciples volontaires de la plus scrupuleuse tempérance. Les journaux de San-Francisco ont fait connaître le détail des comptes de M. W..., et les chiffres en sont assez curieux pour être reproduits en partie. Ainsi la note du boucher était de 40,000 francs par mois, celle du laitier de 12,000; les achats d'œufs variaient de 10 à 20 et même 25,000 francs, ceux de farine de 8 à 10,000; le sucre montait à 25,000 francs, les pommes de terre au même prix, etc. L'eau avait d'abord coûté plus de 1,000 francs par mois, jusqu'à ce que M. W... se fût donné le luxe d'un puits artésien. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque où se publiait cette instructive statistique, les prix des denrées alimentaires étaient tombés à des limites à peu près normales. J'ajoute à regret que ce beau triomphe avait coûté à M. W... jusqu'à 8,000 francs d'annonces mensuelles; en Californie comme ailleurs, toutes les vertus, même la tempérance, ont par malheur besoin de publicité pour réussir.

II

On sait déjà combien l'édilité saint-franciscaine était sans action et dépourvue de toute initiative vis-à-vis de ses turbulents administrés. On vient de voir de même la Californie se donner une constitution en quelque sorte par amour de l'art, et à peu près comme nous garnissons parfois nos appartements de meubles inutiles, mais imposés par l'usage. Il est temps qu'après avoir dit quels gouvernements n'avait pas la nouvelle société que nous étudions, nous fassions connaître celui auquel

elle avait recours presque forcément. « Treize provinces s'unirent un jour, dit un des écrivains les plus originaux des États-Unis, Edgar Poë, et résolurent de donner, en s'affranchissant, un exemple mémorable au reste de l'humanité. Pendant quelque temps, tout fonctionna assez bien, à cette exception près que leur vantardise dépassait toutes les bornes ; pourtant cet essai fut loin d'avoir le dénouement que l'on attendait, et les treize états, plus quinze ou vingt autres, finirent par tomber en proie au despotisme le plus odieux et le plus insupportable qui se pût imaginer. — Je demandai quel tyran avait ainsi usurpé le pouvoir. — Autant que mon interlocuteur put se le rappeler, son nom était *Mob* (populace). » L'humeur satirique de Poë met ici à nu l'une des plaies les plus réelles de l'Union ; la liberté est sans nul doute une bonne et excellente chose, en pratique comme en théorie, mais il s'en faut que l'application de ses doctrines ait toujours conduit les Américains au régime de l'âge d'or. L'histoire du véritable gouvernement de la grande cité californienne, de celui qui agissait et protégeait efficacement la communauté, est sans contredit le plus remarquable exemple de ces crises que traverse parfois la liberté. Ajoutons, pour être juste, que si jamais circonstances autorisèrent une ville à prendre ses destinées en main, comme le fit San-Francisco, ce furent les événements que nous allons raconter.

Dans la foule d'émigrants qui avaient si promptement porté la population du pays de quelques centaines d'âmes à près d'un demi-million, se trouvaient naturellement force aventuriers de la pire espèce. Nuls préparatifs ne retardèrent leur départ ; leur fortune, toujours réalisée, reposait dans la poche du premier passant, et l'inévitable anarchie qui les attendait à l'arrivée, leur était trop favorable pour que, dès les premiers convois, ils n'affluassent pas sur cette terre où chacun semblait avoir l'heureux don du roi Midas, de changer tout objet en or. On ne tarda pas à s'apercevoir de leur présence, d'abord aux vols, qui devinrent d'une fréquence éhontée, puis aux audacieuses violences qui, à la faveur de l'impunité, en furent naturellement le corollaire. Bientôt une vaste association réunit tous ces miséra-

bles; ostensiblement établie, ayant publiquement élu ses chefs, ayant même adopté des signes extérieurs de reconnaissance, elle affichait un but dérisoire de secours mutuels, et le dimanche se promenait en corps par la ville, bannière au vent et musique en tête. *Hounds*, littéralement limiers, chiens de chasse, tel était le nom bizarre choisi par ces coquins patentés, qui, sitôt la nuit venue, se livraient effectivement à une chasse dont ne s'accommodaient guère les malheureux voués au rôle de gibier. Tantôt un restaurateur était envahi et pillé, tantôt le simple émigrant lui-même voyait sa tente saccagée, détruite, et ses biens enlevés. On évitait du reste de pousser les choses jusqu'au meurtre ; les *hounds* se contentaient d'assurer le souvenir de leurs visites par de solides volées de coups de bâton, et cette modération leur permit de continuer pendant la plus grande partie de 1849 une industrie aussi productive que peu compliquée. Ils avaient soin, pour plus de sûreté, de s'adresser de préférence aux étrangers, dont l'isolement était une garantie contre toutes représailles, et s'érigeaient ainsi assez plaisamment en redresseurs de torts, chargés de défendre contre tout empiétement l'intégrité du sol national. Les Américains étaient par suite soigneusement épargnés. Le hasard voulut pourtant qu'un jour les *revolvers* se missent de la partie; l'opinion s'émut, et, grâce au remède universel de l'association, une maréchaussée volontaire s'organisa, qui traqua à leur tour les hardis limiers, dont elle eut promptement raison. Ce n'était là, pour employer l'expression vulgaire, que la petite pièce avant la grande, qu'une sorte de lever de rideau précédant et annonçant le sombre drame du *comité de vigilance*.

L'émigration continuait en effet à apporter incessamment son impur et redoutable contingent de malfaiteurs, parmi lesquels se signalaient au premier rang nombre de *convicts* sortis, après l'expiration de leur peine, des établissements pénitentiaires de l'Australie. Les pâles exploits des *hounds* furent en peu de temps dépassés, et le brigandage se doubla bientôt d'assassinats journaliers. Dans le confus assemblage de cette population, où souvent nul lien, nulle relation même, ne rattachaient la

victime, je ne dirai pas à une famille, mais à un ami, sa disparition passait inaperçue, et l'impunité était alors d'autant plus assurée que personne ne se souciait, en faisant rechercher le meurtrier, d'attirer sur sa tête la vengeance d'une association dont la dangereuse solidarité n'était que trop notoire. Espérer quelque chose de la justice régulière eût été folie, et mieux eût valu sans nul doute n'en avoir aucune que de voir, comme on le faisait chaque jour, son impuissance et sa corruption démontrées par les simulacres de procédure auxquels se livraient les cours de San-Francisco (1). Une affaire criminelle était une sorte de passe-temps d'une innocuité reconnue, et dont il dépendait de l'accusé de prolonger ou d'abréger à son gré les phases. Voulait-il échapper à toute poursuite (et je ne parle ici que pour le cas de forfaits d'un retentissement exceptionnel), il lui suffisait de s'absenter pendant une ou deux semaines ; voulait-il, au contraire, goûter du *far-niente* de la prison, il connaissait au juste le tarif auquel le geôlier fixerait son évasion le jour où il lui viendrait le besoin de respirer de nouveau l'air de la liberté. S il préférait sortir de sa prison la tête haute, il savait qu'une simple caution lui suffisait pour cela, même la plus illusoire, même, le cas était fréquent, celle du complice de ses crimes. Enfin désirait-il aller jusqu'au bout et se donner les émotions de la cour d'assises, une ample expérience lui avait

(1) Il est juste de faire une exception pour un tribunal, civil à la vérité et non criminel, qui a longtemps joui à San-Francisco d'une réputation justifiée d'originalité. Le juge qui le constituait à lui seul, exerçait une juridiction assez analogue à celle de nos juges de paix, et l'équité de ses décisions était universellement reconnue ; mais le spectacle de ses audiences eût assurément fort diverti nos avocats européens. On y voyait ce singulier magistrat dans la position favorite des Américains, c'est-à dire se balançant sur une chaise, les pieds appuyés au mur et plus hauts que la tête, imperturbablement occupé à se faire les ongles en poursuivant son interrogatoire. Une affaire ne durait guère plus d'un quart d'heure, car *son honneur*, avare de temps et peu soucieux d'éloquence, laissait rarement la parole aux défenseurs ; il rendit toutefois de véritables services, surtout aux émigrants, dans leurs réclamations souvent fondées contre les fraudes de tout genre dont ils étaient l'objet de la part des capitaines de navires.

appris ce que coûtait la conscience du jury et le prix assez minime auquel était cotée l'indulgence du tribunal, car les siéges que les juges tenaient de l'élection populaire, n'étaient pour eux qu'un moyen de s'indemniser des pertes de temps que leur occasionnaient ces fonctions en les détournant de leurs affaires. Les assassinats se comptaient par centaines, et pas une condamnation à mort n'avait été prononcée. En un mot, il suffira de dire qu'à la suite d'un dimanche signalé par une tranquillité exceptionnelle, un des huit districts dont se compose San-Francisco, avait fourni matière à trente-six procès-verbaux, dont huit pour vols et trois pour meurtres.

L'indignation publique, après avoir longtemps couvé, éclata enfin en février 1851. Un soir, à l'heure où les rues de San-Francisco sont le plus animées, deux bandits étaient entrés dans un magasin, y avaient assailli le marchand à coup de casse-tête, et s'étaient enfuis, le croyant mort, avec une somme de 2,000 dollars. Cet audacieux attentat, commis en de pareilles circonstances et dans la partie la plus fréquentée de la ville, émut profondément la population. Chacun voyait personnellement sa fortune et sa vie compromises par un semblable état de choses, et lorsque, trois jours après, deux hommes accusés de cet assassinat furent amenés devant le tribunal, une foule immense en entoura les abords, manifestant ouvertement son intention d'enlever la justice aux mains débiles et vénales qu'elle-même avait pourtant choisies, afin de s'en constituer l'énergique et impitoyable administrateur. Un comité, tumultueusement nommé à cet effet, se retire pour délibérer, et quelques membres ayant proposé de recourir à un jury élu pour la circonstance, un des principaux habitants de la ville, M. Samuel Brannan, se lève impétueusement : « Que vient-on nous parler de jury, de juges ou de maires? N'en avons-nous pas assez depuis dix-huit mois? C'est nous qui devons être tout à la fois maire, juges, loi et bourreau. Ces hommes sont assassins et voleurs, pendons-les. » C'était bien ainsi que l'entendait la multitude entassée au dehors; toutefois cette officielle proclamation de la loi de Lynch effaroucha le comité, qui se contenta de la motion

d'un jury. Ce tribunal improvisé, où non-seulement jury, mais juges, accusation et défense, tout était au complet, se réunit le lendemain, et, après une séance dont la durée faisait honneur à son impartialité, aboutit au milieu de la nuit à un verdict de neuf voix pour la culpabilité contre trois. L'unanimité était nécessaire. Ce n'était pas le compte de la foule; mais la ville était depuis trente-six heures sur pied, et avait assez de son agitation. L'heure avancée diminuait d'ailleurs notablement le nombre des spectateurs, et les accusés furent simplement restitués à la justice régulière, qui peu à peu les déclara coupables, et les condamna à un simple emprisonnement. Fort heureusement pour la conscience des juges, les deux malheureux qui s'étaient ainsi vu ballottés, du gibet légal au gibet populaire furent par la suite reconnus innocents et étrangers au meurtre en question. L'un d'eux ne s'était pas soucié d'attendre cette réhabilitation, et avait quitté la prison, où nous avous dit que chacun allait et venait comme dans un donjon d'opéra-comique. L'autre, plus patient, fut indemnisé par une souscription, du lugubre quiproquo qui avait failli lui coûter la vie, et pendant longtemps chacun put le voir sur les *wharves*, mettant à profit son talent au biribi, que les loisirs de la captivité lui avaient permis de porter à un rare degré de perfection.

Si l'on tient compte de la nature quelque peu brutale des Californiens, si l'on fait la part des circonstances, si l'on songe surtout que des rumeurs trop fondées attribuaient à la horde de scélérats dont la ville était infestée les effroyables incendies qui dévoraient coup sur coup des quartiers de San-Francisco, on jugera avec moins de sévérité les efforts de cette population cherchant à substituer sa justice sommaire aux procédures illusoires dont elle était depuis si longtemps victime. Je dirai plus : au point de surexcitation fébrile auquel elle était parvenue, elle témoignait pour la légalité d'un respect qu'il est juste de reconnaître, car c'était ce sentiment seul qui l'avait empêché d'enlever les prisonniers à la justice régulière, et non la faible police qui les gardait. Elle patienta encore trois mois ; mais sa soif de vengeance fut ranimée par un nouveau désastre qui ré-

duisit en cendres un quart de la cité, et, un misérable, du nom de Lewis, étant peu après traduit devant le tribunal comme incendiaire, la foule revint plus passionnée que jamais, assiéger les abords du prétoire. Ce crime, où le flagrant délit est toujours difficile à constater, donnait lieu à d'assez longs débats, lorsque soudain quelques voix poussèrent le cri : Au feu! On crut que les complices de Lewis voulaient le sauver à la faveur d'un tumulte factice : chacun se précipita, envahit l'enceinte; mais déjà la police avait fait disparaître l'accusé. Ce fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres. Des milliers de voix se prirent à vociférer le nom de M. Brannan, dont l'éloquente concision avait singulièrement plu à la multitude quelques mois auparavant, et, grâce à l'active intervention de ce personnage, peu de jours suffirent à organiser sous sa présidence l'extraordinaire association, connue sous le nom de *comité de vigilance*.

Ce terrible comité, qui pendant plusieurs mois allait gouverner despotiquement San-Francisco, se composait d'abord de quatre-vingts membres, volontairement enrôlés, appartenant presque tous à la classe riche de la cité. M. Brannan, lui-même, simple ouvrier imprimeur, gagnant au jour le jour une vie précaire et nomade, était devenu à trente ans, par diverses spéculations de terrains, le Rothschild de la Californie. Les choses d'ailleurs se firent régulièrement, et le comité, en se constituant, indiqua très nettement et son but et l'état de la question. « Nous nous unissons, disaient les considérants des statuts, pour assurer le bon ordre de la communauté, comme pour défendre la vie et les biens de nos concitoyens. Nous soutiendrons les lois, quand les personnes chargées de les faire exécuter s'acquitteront fidèlement de leur mandat; mais nous sommes déterminés à empêcher qu'aucun malfaiteur, voleur, incendiaire ou assassin échappe au châtiment, soit par les subtilités de la loi, par l'insécurité des prisons, par la négligence ou la corruption de la police, soit enfin par la faute de ceux qui prétendent administrer ici la justice. »

L'occasion d'agir et de prouver l'énergique sincérité de ces résolutions ne tarda pas à se présenter. Dans la soirée du 10

juin 1851, un *convict* australien, du nom de Jenkins, entra dans un magasin situé sur les quais, et s'y empara d'un coffret plein de valeurs. Aperçu et poursuivi, il se jette dans une embarcation et pousse au large, mais d'autres canots l'ont promptement rejoint; le coffret, qu'il avait lancé à la mer, en est retiré par des plongeurs, et en quelques minutes le prisonnier et la pièce de conviction sont amenés au siége du comité de vigilance. Conformément aux statuts, un certain nombre de membres y étaient toujours de service; le beffroi de signal donne l'avertissement convenu, et bientôt les quatre-vingts gardiens de la sûreté publique sont réunis et se constituent en tribunal. La sentence de mort fut prononcée. Il était minuit; une foule immense s'entassait dans la rue. M. Brannan se présente à elle et lui annonce le verdict, demandant une approbation sur laquelle une clameur unanime ne peut laisser de doute. Enfin, à deux heures du matin le funèbre cortége se forme et s'ébranle, éclairé par l'incertaine lueur de quelques torches. Que faisait l'autorité pendant que cette sombre tragédie marchait avec une telle rapidité vers son terrible dénoûment? Subissant l'inévitable ascendant qu'exerce sur la faiblesse une résolution vigoureuse, elle attendait, et ne donna signe de vie que lorsque le convoi était en route vers le théâtre de l'exécution; mais le comité en armes entourait le condamné d'une infranchissable ceinture, et ne daigna même pas répondre à ses tardives représentations. On arriva sur la place principale. Au centre s'élevait un arbre de la liberté; au moment de le profaner en en faisant l'instrument du supplice, quelques voix se firent entendre, et l'on se dirigea vers une maison voisine. Dès le départ, la corde était au cou du malheureux Jenkins, on la passa sur une poutre, la foule s'en saisit, et au même instant la victime était en l'air, agitée pendant quelques minutes des sinistres convulsions d'une mort hideuse. Le corps resta ainsi suspendu plusieurs heures, pendant lesquelles se relevaient, pour tenir la corde, des spectateurs empressés de jouer un rôle dans ce drame de vengeance populaire.

Non loin du lieu où s'était accomplie l'expiation, j'en vis un

jour la dernière scène représentée avec une vérité saisissante par une grossière lithographie collée à la vitre d'une échoppe : d'épais nuages roulant lourdement sur un ciel sombre ; au premier plan, une multitude confusément pressée et à demi perdue dans l'obscurité ; dans le fond, se profilant à la lueur de quelques torches fumeuses, la silhouette du supplicié, au-dessous duquel, comme un monstrueux serpent, se déroulait la chaîne de ses bourreaux volontaires. Au bas étaient les lignes suivantes : « Première exécution à San-Francisco. John Jenkins, *convict* de Sydney, vola une cassette dans la soirée du 10 juin, fut arrêté, jugé par un jury de la plus haute *respectability*, et condamné à être pendu. L'exécution eut lieu la même nuit à deux heures. On lui demanda s'il avait quelque chose à dire ; il répondit que non, qu'il désirait seulement un cigare et un grog. On les lui donna. » Le chroniqueur des annales saint-franciscaines enregistrait de son côté le fait avec un laconisme non moins caractéristique : « Le comité de vigilance est enfin formé et fonctionne convenablement *(is in good working order)*. Il a pendu cette nuit à deux heures, un certain Jenkins, pour avoir volé une cassette. »

Le lendemain, le coroner, fonctionnaire spécialement chargé de constater le décès, prit possession du corps. Les principaux membres du comité déposèrent devant lui, établirent sans le moindre ambage les faits tels qu'ils s'étaient passés, et en acceptèrent hautement l'entière responsabilité. Comme on pouvait s'y attendre, la déposition de M. Brannan fut particulièrement nette et explicite. « Le jugement, disait-il, a été impartialement rendu ; l'accusé, il est vrai, n'avait pas de défenseur, mais on lui a accordé *le privilège* de faire appeler des témoins à décharge : il n'en a pu nommer qu'un, lequel, sans même le voir, a déclaré ne pas le connaître. Six ou huit témoins à charge ont déposé, mais sans prêter serment, etc. » Le coroner, après avoir relaté les circonstances de la mort, ajoutait qu'elle était le résultat de l'action préméditée d'une association s'intitulant *comité de vigilance ;* il citait de plus les noms des neuf membres interrogés. Le lendemain, le comité riposta par un mani-

feste suivi des signatures de cent quatre-vingt-trois personnes (on voit que son chiffre grossissait rapidement), assumant toute la responsabilité que le coroner semblait vouloir faire peser seulement sur quelques-unes d'entre elles. Il est inutile d'ajouter que cette audacieuse déclaration de principes resta sans réponse, et que nulle poursuite ne fut exercée.

Cette significative entrée en matière n'était qu'un prélude à des mesures plus générales. Peu après, une seconde proclamation avertit les personnes qui ne se sentiraient pas la conscience nette d'avoir à évacuer la ville dans un délai de cinq jours, passé lequel elles seraient exportées de gré ou de force. L'exécution ne se fit pas attendre, et chaque semaine de nouvelles cargaisons de malfaiteurs quittèrent non-seulement San-Francisco, mais la Californie, car les autres villes qui s'étaient fondées dans le pays, Stockton, Marysville, Sacramento, etc., avaient suivi l'exemple de la capitale, de sorte que les divers comités de vigilance, par la simultanéité de leur action, couvraient le pays d'un vaste réseau auquel il était difficile de se soustraire. Chaque expulsion était précédée d'une instruction assez sommaire, mais impartiale. Enfin une dernière proclamation, plus extraordinaire encore, par laquelle le comité s'arrogeait un droit illimité de visite domiciliaire, vint compléter ce programme, dont s'étonnera à bon droit quiconque connaît le tempérament anglo-saxon. S'il est en effet une liberté spécialement précieuse à cette nature ennemie de l'arbitraire, c'est celle du foyer, c'est l'inviolabilité du seuil domestique. La maison de l'Anglais est sa forteresse : *every Englishman's house is his castle*, dit orgueilleusement le citoyen de la Grande-Bretagne, et cette maxime n'est pas moins chère à l'Américain, que la loi autorise à se défendre chez lui par tous les moyens possibles. Le Californien sacrifiait pourtant sans hésiter un droit qu'en d'autres circonstances il eût défendu à tout prix, car il comprenait combien il importait de laisser latitude entière au comité pour nettoyer les étables d'Augias qui souillaient la ville.

Au mois d'août 1851, il y avait trois mois que l'autorité ré-

gulière assistait, sans oser intervenir, à cette usurpation de pouvoirs inouïe, et le gouverneur crut enfin le moment propice pour revendiquer ses droits, un peu oubliés. Ayant fait envahir à l'improviste la prison du comité par une escouade d'agents de police, il réussit à s'emparer de deux condamnés qui s'y trouvaient; mais ses adversaires n'étaient pas gens à se laisser ravir par surprise tout le fruit de l'énergie précédemment déployée : aussi trois jours après, c'était un dimanche, vinrent-ils à leur tour assaillir en force la prison de la ville, et en moins d'un quart d'heure la foule vit de nouveau deux cadavres se balancer dans l'espace. Ce terrible exemple fut le dernier; il avait fallu toute la gravité des circonstances pour motiver une situation aussi exceptionnelle, et dès que le rétablissement de l'ordre permit au comité de considérer sa dictature comme inutile, il remit de lui-même ses pouvoirs aux mains de l'autorité. Son organisation se maintint quelques mois encore; mais le but en était changé, car autant l'abdication avait été volontaire, autant elle fut scrupuleusement loyale, et, loin d'entraver l'action du gouvernement, le comité, à plusieurs reprises, lui prêta un appui efficace : il seconda même la juridiction de ces tribunaux qu'il avait si étrangement évincés. La ville offrait-elle 10,000 francs de récompense pour la capture d'un criminel, le comité en promettait le double. Enfin, lorsque, six mois après, la foule, sevrée d'exécutions, voulut combler cette lacune en pendant le capitaine d'un navire et son second, accusés d'inhumanité envers leurs passagers, le comité prêta main-forte à l'autorité pour que la justice eût son cours ordinaire.

Ce n'en sont pas moins de dangereux triomphes que ceux où, comme ici, le droit l'emporte sur la légalité. Nuls précédents ne sont plus à craindre, et l'on n'en eut que trop la preuve lorsque cinq ans plus tard, en juin 1856, le comité de vigilance, rétabli sur des bases agrandies, vit le chiffre de ses nouveaux membres monter à près de cinq mille. Les assassinats, il est vrai, sans atteindre à l'audacieuse fréquence de 1850 et 1851, avaient repris un caractère inquiétant, et cela grâce toujours, au coupable relâchement, peut-être même à la connivence de la magis-

trature ; mais l'organisation du pays était, à cette époque, assez avancée pour qu'on pût remédier au mal en restant dans les moyens légaux. C'est ce que démontra l'énergique résistance que le gouvernement fédéral opposa à cette seconde usurpation ; malheureusement il ne disposait que d'un petit nombre de soldats, et dut céder aux milliers d'agents déterminés que dirigeait le comité. Nous ne nous arrêterons pas aux détails de cette nouvelle crise, de tout point analogue à la première : ce fut le même despotisme, accepté avec une égale unanimité par la population ; les mêmes expulsions arbitraires, les mêmes recherches, non-seulement à terre, mais à bord des navires qui arrivaient, afin de n'admettre aucun suspect à débarquer sur le sol californien ; les mêmes jugements sommaires, les mêmes exécutions enfin, qui ne tendaient que trop à justifier l'accusation, souvent portée contre les Américains, du penchant dépravé qu'ils semblent montrer pour le hideux spectacle d'une pendaison. Non content de punir les misérables dont les crimes avaient provoqué cette seconde explosion du courroux populaire, le comité alla jusqu'à fouiller le dossier des années précédentes pour en solder impitoyablement l'arriéré ; mais, comme en 1851, il abdiqua de lui-même ses pouvoirs lorsqu'il crut sa tâche accomplie.

Il n'est pas à souhaiter que cette épreuve se renouvelle. Les médecins recourent parfois à des remèdes extrêmes en présence de certaines maladies qui bravent les efforts de la science : impuissants à atteindre la source du mal, ils s'adressent aux effets, et les font momentanément disparaître ; mais la cause subsiste, le mal reparaît, le patient veut retrouver dans le même remède le soulagement temporaire qu'il pense être le gage de sa guérison, et ne s'aperçoit pas qu'au contraire, plus sont fréquentes les applications qu'il en fait, plus lui-même avance fatalement le terme de l'existence qu'il croit prolonger. Il en était ainsi de San-Francisco : le véritable mal ne gisait pas tant dans les crimes que dans les honteux abus qui leur avaient donné naissance, et en agissant comme nous l'avons vu, les comités de vigilance ne pouvaient apporter à la situation qu'un palliatif insuffisant et provisoire. A Dieu ne plaise que nous poussions la

comparaison jusqu'au bout, en assignant à cette impasse d'autre issue que la mort du malade ! Ce n'est pas quand une société est douée d'une pareille exubérance de sève, de jeunesse et de vie, qu'il est permis d'en porter un aussi sombre pronostic ; mais il faut reconnaître que le péril n'aura cessé d'exister que le jour où le Californien sondera lui-même hardiment la plaie pour introduire une réforme nécessaire, sinon dans la constitution, au moins dans l'usage déplorable qui en est fait. Là est la vraie source du mal, là est pour l'avenir un danger sérieux qu'il importe de conjurer sans retard.

III

Nous n'avons encore envisagé la société californienne que sous le point de vue du développement physique, si je puis m'exprimer ainsi ; c'est celui qui frappe tout d'abord dans le tableau de cette colonisation à grande vitesse. On se sent plus embarrassé en abordant la question par le côté intellectuel. Ce brillant édifice, qu'à la rapidité de la construction on pourrait croire l'œuvre d'une fée, ne paraît plus alors qu'un monument incomplet, un échafaudage sans couronnement. Je m'explique : en dehors de la vie purement matérielle, nous connaissons certaines jouissances, nous éprouvons même certains besoins d'un ordre plus élevé, très-réels pourtant, qui naissent de la civilisation, et qui exercent sur la vie morale des peuples une salutaire influence. Rien ne répond à ces besoins en Californie ; le luxe lui-même est grossier, les plaisirs de l'esprit semblent inconnus, et le programme d'une éducation ne laisse rien à désirer, lorsque l'élève a parcouru le cercle élémentaire des connaissances essentielles pour figurer avec honneur derrière le comptoir d'une maison de banque. Ce n'est pas que je veuille en cela spécialement accuser le Californien. A tout prendre, l'existence qu'il s'est créée, si on la dépouille d'une rudesse juvénile et sans

doute passagère, paraîtra la même au fond que celle de ses frères au milieu des splendeurs de New-York ; je dirai plus, elle rappelle à bien des égards cette vie caractéristique des Anglais, où tout semble tendre à l'idéal du perfectionnement matériel. Y a-t-il là une question de race? La loi des compensations veut-elle que, des deux éléments qui se partagent notre nature, l'un ne puisse se développer qu'aux dépens de l'autre? Il est certain que si le culte du beau domine chez certains peuples méridionaux, c'est trop souvent à l'exclusion du bien-être individuel, de même que chez l'Anglo-Saxon, le confortable de la vie physique a paru quelquefois passer avant les jouissances de l'esprit. Nous généralisons à dessein cette remarque, parce qu'il y aurait injustice à en restreindre l'application à la Californie, où dans le court laps de temps écoulé depuis la prise de possession, l'Américain a fait, pour l'avancement moral du pays, tout ce que comportait sa nature pratique et positive. Sous un rapport même, il a fait plus que l'on n'était fondé à attendre de lui ; je veux parler de l'éducation primaire, si différemment envisagée aux Etats Unis et dans la Grande-Bretagne.

Les écoles consacrées à l'enseignement des enfants de la classe pauvre sont relativement en bien petit nombre sur toute l'étendue des trois royaumes; encore les frais en sont-ils presque toujours supportés par la charité privée, et c'est en vertu d'un principe plus que contestable que la société, représentée par l'action officielle du gouvernement, les secourt le plus rarement possible. Nous n'aidons que les gens qui s'aident eux-mêmes, nous disait à cet égard un des membres les plus éclairés de la chambre des communes : maxime excellente en tant qu'elle se borne à préserver le développement de l'énergie individuelle des inconvénients d'une tutelle excessive, fausse au contraire dans le cas dont il s'agit. Là, non-seulement l'initiative appartient de droit à la communauté sociale, mais c'est pour elle un devoir que de l'exercer et de mettre tous ses membres à même d'aborder le rude combat de la vie, sinon à armes égales, du moins avec des chances réelles de réussir dans la mesure qui leur est propre. C'est ainsi que l'Américain a compris la ques-

tion, sans adopter néanmoins dans toute sa rigueur le système d'enseignement coërcitif si heureusement appliqué en Suisse, en Allemagne et en Norwége. Il avait à cet égard d'autant plus de mérite qu'il donnait partout ailleurs libre carrière aux théories du *self-government*, et qu'en même temps qu'il s'imposait cette charge, il excluait de ses budgets fédéraux nombre de dépenses généralement classées dans le domaine public. Aussi a-t-il atteint un résultat glorieux, qu'on ne saurait proclamer trop haut : sur le sol américain (je ne parle pas des états à esclaves), il est peu de personnes qui ne sachent lire et écrire. Combien d'années se passeront encore avant que nous puissions appliquer cette phrase si simple à notre France, où plus de la moitié des habitants est hors d'état de signer son nom!

La sollicitude dont l'Américain a entouré l'enseignement en Californie est la meilleure preuve de l'importance qu'il y attache. Une sauvage et tumultueuse anarchie, des crises redoutables se succédant sans intermittence, semblaient devoir écarter de cette population agenouillée devant le veau d'or toute préoccupation étrangère au culte du dollar; les enfants, qui plus est, étaient alors assez peu nombreux pour que, dans l'effervescence universelle qui suivit la découverte des *placers*, les magistrats que nous avons vus tellement au-dessous de leurs fonctions, fussent excusables d'oublier un peu les écoles. Dès le lendemain de la conquête pourtant, des institutions primaires se fondaient à San-Francisco, et la municipalité les défrayait des dépenses qu'elles eussent été hors d'état de supporter. Ce ne furent d'abord que des entreprises particulières patronnées et subventionnées, mais que ne reliait aucun système; en 1851, le colonel Nevins fut chargé de proposer un projet de loi qui réglât définitivement la situation de l'enseignement primaire à San-Francisco. Ce colonel, qui acceptait les modestes fonctions d'instituteur (on a vu le même emploi occupé par des juges, des sheriffs, des maîtres de poste), était tout simplement le représentant d'une de ces sociétés si répandues dans les pays protestants, et qui se proposent pour but la propagation d'ouvrages de piété (1). La loi

(1) Peu de personnes connaissent en France l'existence de ces socié-

fut immédiatement votée, et à partir de ce moment la ville supporta sans partage les frais des écoles, frais rendus fort onéreux par l'exorbitante élévation de tous les prix à cette époque. Les résultats, il est vrai, étaient encourageants : dès la fin de la première année, sur 2,050 enfants de quatre à dix-huit ans, 791 étaient inscrits ; nous ne parlons que de l'éducation primaire et gratuite, c'est-à-dire de celle qui s'adressait aux classes nécessiteuses. Un an plus tard, ce chiffre montait à 1,399 sur 2,730 enfants. Ce n'était pas un effort isolé, une tentative sans suite, c'était la volonté la plus ferme et la plus arrêtée, comme le prouvait la généreuse persévérance à laquelle les écoles devaient de se voir toujours au nombre des premières maisons, rouvertes chaque fois que l'incendie anéantissait une partie de la ville. En somme, même dans les dix années qui viennent de s'écouler, tant dans les établissements primaires que dans les institutions non gratuites, on eût pu compter à un jour donné les quatre cinquièmes des enfants de San-Francisco, ce qui, en faisant la part des conditions particulières à cette statistique, revient à dire que tous recevaient au moins la précieuse instruction élémentaire de la lecture et de l'écriture. Peu de villes

tés, à plus forte raison leur développement et l'extension de leurs ressources ; elles ont leurs budgets, leurs libraires, leurs agents, leurs colporteurs, tout un personnel enfin, et si l'on en juge par la profusion avec laquelle elles distribuent leurs produits, on ne pourra que concevoir la plus haute idée de la munificence des fidèles qui alimentent cette active propagande. Les titres des brochures ou *tracts* qui forment la base de ces largesses, et dont la variété est, on peut le dire, infinie, ces titres sont souvent curieux : *Voix du sein des flammes*, *Miettes du repos de la vie*, *Rêves de l'homme affamé*, *Comment Jean Berr'dage découvrit sa grande erreur*, etc. L'une de ces sociétés a poussé le zèle jusqu'à faire imprimer des assortiments de feuilles volantes de la taille des diverses enveloppes de lettres en usage, afin de pouvoir glisser au besoin la nourriture spirituelle dans une correspondance ordinairement : pour plus de clarté, cette nourriture elle-même est classée sous différents chefs, *comfort* n°2 par exemple, c'est-à-dire feuilles traitant de *consolation* et de la grandeur d'enveloppes n°2 ; *espérance* n°4, et ainsi de suite. — La première de ces sociétés, qui se fonda en Californie, fut la *Bible Society* dès 1849, puis la *Pacific Tract Society* en 1850, la *Young men's Christian Association*, etc.

en France, même les plus fières de leur civilisation, ont le droit d'en dire autant.

Ce soin paternel de l'Américain pour l'enseignement de l'enfance tranchait d'autant plus ici qu'il était complètement exceptionnel. S'agissait-il de pourvoir aux besoins des malades, de garantir l'existence du pauvre, heureusement rare en Californie ; le gouvernement revenait à son immuable principe de neutralité ; les associations particulières se formaient de toutes parts, et la charité privée reprenait tous ses droits. Dès 1849, les francs-maçons, que le ridicule a un peu discrédités chez nous, organisaient à San-Francisco de véritables et efficaces centres de secours mutuels ; ensuite vinrent les *old fellows*, la société de la Nouvelle-Angleterre, celle des *pionniers de Californie*, et d'autres que j'oublie, puis les associations qui pratiquaient le bien, non-seulement par l'exercice de la sobriété devenue leur mot d'ordre, mais aussi par l'appui constant que la misère trouvait en elles : c'étaient les *fils de la tempérance*, les *cadets de la tempérance*, les *templiers de l'honneur*, etc. Les étrangers ne restaient pas en arrière, et les Français donnaient le signal par l'institution d'une société à laquelle concourait généreusement le docteur d'Oliveira, en ouvrant à ses compatriotes indigents et malades les portes de l'hôpital qu'il avait fondé. Les Allemands nous imitaient, et après quelques années les Juifs eux-mêmes suivaient notre exemple. Les œuvres touchantes de la charité féminine n'étaient pas négligées, et parmi les nombreuses fondations de bienfaisance qu'on lui doit, ceux qui ont visité San-Francisco ne peuvent avoir oublié un admirable orphelinat, où les enfants que la mort a laissés sans parents ni appui retrouvent les soins prévoyants d'une sollicitude véritablement maternelle. Parmi les résultats de tout genre que l'Américain sait tirer de l'esprit d'association, je n'en connais pas de plus dignes d'intérêt que ceux ci, où se montre dans un relief inattendu le généreux exercice d'un christianisme pratique à la libéral té duquel il n'est jamais fait appel en vain.

On est heureux d'avoir à citer de pareils faits, qui montrent sous un jour nouveau l'état moral de la Californie, état qu'on

apprécierait mal en ne l'étudiant que dans les journaux saint-franciscains par exemple. Il est difficile d'en donner une idée à qui n'est pas initié au ton général de la presse américaine. On connaît le gigantesque format des feuilles transatlantiques. Si nombreuses que soient les annonces, et bien qu'elles forment la base essentielle de cette publicité, elles ne peuvent tout couvrir, et laissent forcément une large place au rédacteur. Pour combler ce vide, rien en Californie n'échappe à la curiosité de sa plume : il n'est détails si intimes, affaire si privée qui ne lui semble soumise à sa juridiction. Vous vous croyez par votre position, par votre obscurité, par la tranquillité de vos habitudes, étranger à tout ce qui constitue la pâture de l'ogre : erreur, vous n'en êtes pas moins exposé à voir au premier jour, à propos d'un sujet quelconque, non pas vos initiales, mais votre nom imprimé en belles et bonnes lettres. Il serait inutile en revanche de rien attendre de sérieux de semblables publications, ni d'y chercher ces études consciencieuses et nourries qui donnent aux journaux européens une supériorité si justifiée. Une presse ne peut que se déconsidérer par ce système de licence absolue ; c'est ce qui est arrivé à celle de San-Francisco, et l'abus de la publicité y a rendu son influence à peu de chose près nulle. Le lecteur ne voit dans son journal que l'indispensable moniteur du *shipping intelligence ;* le reste est une sorte d'exercice acrobatique, destiné uniquement à occuper ses quarts d'heure de désœuvrement.

Il arrive parfois que des questions complètement étrangères au pays n'en ont pas moins le don de passionner au plus haut degré ces publicistes atrabilaires. La guerre de Crimée était de ce nombre, mais ici la violence avec laquelle on les voyait épouser la cause russe, dans une lutte qui leur était en somme à peu près indifférente, cette violence n'était que l'écho fidèle du sentiment populaire. L'Américain en général a peu de sympathie pour les étrangers, c'est un fait reconnu ; mais, si à la rigueur on comprend chez lui une répugnance séculaire pour les représentants de la métropole dont il a subi l'exploitation, il est plus difficile d'expliquer comment nous, qui l'avons aidé à secouer

ce joug, nous nous trouvons englobés dans la même aversion; il est surtout plus difficile de rendre compte des préférences immodérées que lui, représentant de la liberté en toutes choses, affichait pour une puissance dont les doctrines ne passent pas pour être précisément du même ordre. Quoi qu'il en soit, le sentiment existait, et ne laissait échapper aucune occasion, même publique, de se manifester. A peine le vapeur apportant le courrier de Panama était-il accosté aux quais que le bulletin attendu circulait et faisait en un instant le tour de la ville : « Sébastopol n'est pas pris ! » Chacun avait cette phrase à la bouche, et l'on se félicitait comme s'il se fût agi du siége de New-York ou de Boston. Puis en moins d'une heure la rue Montgomery, centre principal du mouvement, était partout ornée de placards monstrueux, sur lesquels l'heureuse nouvelle se dessinait en lettres gigantesques, précédées et suivies des points d'exclamation les plus flamboyants : *Sebastopol not taken !* Peu s'en fallait qu'on n'illuminât.

Ce qu'on ne saurait cependant trop louer dans les journaux californiens, c'est la libéralité avec laquelle ils se distribuent. Il semble qu'ils s'impriment par amour de l'art, et que toute idée de vente leur soit étrangère. Devant chaque bureau de journal sont des pupitres sur lesquels s'étale le numéro du jour, gratuitement offert en lecture aux passants ; l'obligeance des rédacteurs est inépuisable à fournir d'exemplaires les navires de la rade, et il est rare que l'on en voie appareiller pour une destination quelconque sans avoir à bord une collection des diverses feuilles qui se publient à San-Francisco. Il est vrai qu'en échange ils comptent, de la part de celui qui arrive, sur tout le contingent qu'il peut fournir, et l'ancre n'est pas au fond, que l'on voit monter à bord un bataillon de nouvellistes expédiés par chaque éditeur. Signale-t-on le *steamer* de Panama avec le courrier d'Europe, des canots l'attendent à l'entrée du port, et remettent les dépêches à des exprès qui les apportent à l'imprimerie au galop de leur cheval. Une heure peut-être est ainsi gagnée. A la vérité, la concurrence est grande, car, sans parler des feuilles mensuelles et hebdomadaires, on ne compte à San-Francisco

pas moins d'une quinzaine de journaux anglais, espagnols, allemands et français. Pourtant, malgré ce nombre, malgré l'insuffisance apparente de gains à peu près bornés à une ferme d'annonces, tous non-seulement se maintiennent, mais prospèrent, tant est puissant le besoin de cette publicité, devenue partie intégrante de la vie américaine.

C'est surtout comme élément commercial que la presse est entrée aussi avant dans l'existence américaine, et si on y cherche quelques symptômes du développement intellectuel de San-Francisco, c'est, je le répète, parce que, sous ce point de vue, la société californienne est assez difficile à étudier. On craint de la calomnier en représentant ses préoccupations comme exclusivement limitées au culte des intérêts matériels; mais on ne peut en même temps se refuser à l'évidence, et force est de reconnaître que jusqu'ici les jouissances de l'esprit lui ont été à peu près complètement étrangères. La littérature n'est pas près d'y conquérir le droit de cité, et mieux vaudrait, pour la gloire des habitants, ignorer jusqu'aux noms de la musique et de la peinture, que de tolérer les fâcheux travestissements auxquels un goût déplorable condamne chez eux ces deux formes de l'art. Il se trouvait à San-Francisco, vers 1855, un spéculateur dont l'industrie, connue de longue date dans les états de l'est, consistait à organiser des loteries sur une échelle ignorée jusqu'à lui. Il allait en Europe réunir une interminable cargaison d'objets de tout genre, d'une variété assortie au goût américain, en faisant pendant plusieurs mois une vaste exposition dans une des principales villes de l'Union, utilisait en stratégiste consommé les plus savantes manœuvres de l'annonce, et finissait par réaliser ainsi un bénéfice de 50 ou 60,000 dollars. Dans la collection qu'il étalait à San-Francisco était une galerie de tableaux fort admirée des amateurs. J'eus la curiosité de la visiter, et j'en fus récompensé par la solution d'un problème qui m'avait souvent préoccupé. Jamais je ne m'étais promené dans les merveilleuses galeries du Louvre sans contempler chaque fois avec un nouvel étonnement ces milliers de copistes déployant un courage trop souvent malheureux à lutter contre les chefs-

d'œuvre qui les entouraient. Le poète Villon se demandait où allaient les vieilles lunes; je m'étais demandé ce que devenaient ces tristes produits d'un métier dont l'extension était pour moi un mystère, et à quoi ils pouvaient servir : l'exposition saint-franciscaine me le révéla, au moins en partie. Ces fâcheuses copies s'y étalaient par centaines : Flamands, Italiens, Espagnols et Français s'y pavanaient sous les mêmes enluminures; mais l'amateur californien n'y regardait pas de si près, et je ne voudrais pas jurer que, parmi les heureux de la loterie, beaucoup n'admirent encore aujourd'hui avec la foi la plus robuste le Rubens ou le Titien dont le catalogue leur a garanti l'authenticité.

J'ai prononcé tout à l'heure le mot de musique. Il y eut effectivement plusieurs tentatives pour naturaliser l'opéra en Californie; mais l'intention seule était louable, et l'exécution ne pouvait prétendre à rectifier l'éducation musicale de ces oreilles rebelles à toute harmonie. Ici, comme dans les grandes villes américaines des bords de l'Atlantique, le public se bornait à se passionner d'un engouement momentané pour les artistes de passage, qu'il est convenu d'appeler étoiles, *stars*, astres équivoques qu'il eût souvent été difficile de classer, et qui n'en exigeaient pas moins jusqu'à 1,000 dollars par représentation. Pour connaître la musique nationale du *Yankee*, il faut aller dans les établissements qu'il décore du nom de *minstrels*, ménestrels, et qui ressemblent assez à nos cafés chantants. San-Francisco en a plusieurs. Une douzaine de nègres factices, le visage barbouillé de suie, mais du reste scrupuleusement vêtus de noir et cravatés de blanc, y sont assis sur une estrade. Chacun d'eux est armé d'un instrument, violon, guitare ou tambour de basque, et la soirée se passe à entendre des chants populaires accompagnés de dialogues, qui souvent ne manquent pas d'une certaine originalité grotesque, le tout mêlé d'explosions assourdissantes annoncées par l'affiche sous le nom de *full band* (orchestre complet). Ce n'est pas cependant que le théâtre ne soit populaire à San-Francisco; dès 1847, on y avait vu s'ouvrir un cirque où les merveilles de la voltige étaient cotées à

des prix qui auraient fait pâlir les plus aristocratiques de nos spectacles européens : les places les moins chères s'y payaient 3 dollars, une loge 300 francs, et la salle n'en était pas moins pleine chaque soir. Lorsque des scènes plus sérieuses vinrent à s'établir, bien que les frais s'y élevassent à près de 2 millions par an avec un matériel inférieur à celui de nos plus minces théâtres parisiens, l'exploitation en fut également heureuse, grâce en partie, il est vrai, à l'inventif arsenal où la faconde d'un directeur américain sait toujours trouver de quoi stimuler la curiosité de son public.

Nous venons de montrer la société californienne sous son point de vue le moins avantageux ; mais qu'on ne se méprenne point sur l'intention qui a dicté ces pages. On aurait droit de s'étonner de voir dès aujourd'hui en Californie cette culture intellectuelle dont les délicatesses raffinées n'éclosent jamais que tardivement. Si, pour en signaler l'absence, il nous est arrivé d'exprimer notre opinion sous une forme peut-être trop sévère, c'est qu'il est assez difficile au voyageur de ne pas juger un pays en prenant involontairement pour terme de comparaison les souvenirs familiers du sol natal. Eloge ou blâme, tout à son insu se mesure plus ou moins sur cette base : les qualités qu'il admire le plus sont celles qui lui manquent, les défauts qui le frappent par dessus tout sont ceux dont lui-même est exempt. Peut-être résulte-t-il de là un portrait dont les contours sont quelquefois exagérés ; mais je dirais volontiers que l'ensemble y gagne comme vérité, car c'est en pareil cas l'original qui se plaint du défaut de ressemblance, et chacun sait que les meilleurs juges d'une société ne sont pas toujours les membres qui la composent. J'insiste sur ces réflexions pour éviter que l'on ne donne à certains traits de cette étude une interprétation défavorable qui n'est pas dans ma pensée. Il est fort de mode aujourd'hui de dénigrer les citoyens de l'Union, de railler leurs nombreux travers, et de montrer le revers de leurs institutions pour laisser à dessein dans l'ombre ce qu'elles ont de véritablement noble et beau. S'il est très-vrai qu'on peut ne pas aimer l'Américain, il est impossible en revanche de

ne pas l'admirer, lorsqu'on voit ces utopies que nous discutons depuis tant d'années, se traduire spontanément chez lui en merveilleuses réalisations pratiques du développement matériel le plus prodigieux qui fût jamais. Beaucoup de personnes malheureusement, sans chercher à nier ces résultats trop manifestes, n'en comprennent pas la portée, et méconnaissent les immortels principes qui les ont amenés. Dans les premières années de ce siècle, nombre de fort honnêtes gens, abusés tant par les déclamations de la presse officielle que par un sentiment excessif de rivalité nationale, vivaient dans la persuasion que l'Angleterre était sinon la terre classique du despotisme, au moins le siége de l'oligarchie la plus tyrannique qui se pût imaginer. Nous savons aujourd'hui à quoi nous en tenir à cet égard; mais il serait bon que nous fussions également détrompés au sujet de l'Union, car le nombre est grand des prophètes pessimistes qui, flétrissant sa liberté du nom de licence, lui prédisent dans un avenir prochain la dissolution à laquelle ils condamnent doctoralement tout ennemi du principe d'autorité. L'Américain a le bon sens de se préoccuper peu de ce sinistre horoscope, et traite, il faut l'avouer, un peu du haut de sa grandeur l'opinion de ce qu'il est convenu d'appeler la vieille Europe; mais qu'importe après tout que ce grand corps vienne à se scinder? Qu'importe que nous ayons l'Union du nord et celle du sud, ou que nous en venions même à voir surgir sur le Pacifique une troisième république indépendante, dont San-Francisco serait la glorieuse capitale? Les trois en resteraient-elles moins fidèles au culte des idées qui ont fait jusqu'ici leur force? Liberté, association, tout le secret est dans ces deux mots, et s'il n'a pas été donné aux Etats-Unis d'atteindre une perfection que ne comporte pas notre nature bornée, au moins ont-ils eu l'honneur de pousser plus loin qu'aucun peuple la féconde expérience de laquelle dépendra la loi de l'avenir. Pour nous, qui nous épuisons en subtiles théories sur les relations du capital et du travail, mieux nous vaudrait étudier avec conscience et bonne foi la solution qui nous est offerte de l'autre côté de l'Atlantique que de déverser sur elle le ridicule et la raillerie. C'est

ainsi qu'il faut envisager la Californie. On l'a montrée parvenant en dix ans à la plénitude de sa vitalité ; elle n'a maintenant qu'à vivre pour grandir en quelque sorte invinciblement : *vires acquirit eundo*. Mais sans le principe de liberté, jamais ses énergiques colons n'eussent pu rêver cette fortune inouïe ; sans l'esprit d'association, jamais ils n'eussent franchi les crises périlleuses qu'on vient de raconter.

V

LES MINES D'OR ET L'ÉMIGRATION

I

Au point de vue économique et moral, comme source d'immenses richesses et comme mobile d'un vaste courant d'émigration, la découverte des gîtes aurifères de la Californie a une double importance qu'il est impossible de contester. L'origine et les premiers développements du nouvel état américain une fois décrits, l'attention doit donc se porter sur les mines d'abord, puis sur l'émigration qu'elles ont déterminée. Il est superflu de s'arrêter aux circonstances bien connues qui marquèrent la découverte du précieux métal en 1848, et au singulier hasard qui, par une froide journée de janvier, fit reluire aux yeux de l'Américain Marshall les premières parcelles de l'or californien. Ce qui importe, c'est de suivre dans leur développement et de montrer dans leur état actuel l'exploitation des mines et le mouvement d'émigration en Californie, deux faits étudiés à leurs débuts avec une curiosité un peu ralentie depuis, et

qui n'ont pas cessé, on le verra, de mériter une attention sérieuse.

L'exploitation de l'or en Californie a traversé deux phases bien distinctes. La première, celle qui a eu le plus de retentissement, s'étend de 1848 à 1852. C'est une époque d'activité aventureuse, où l'on voit se manifester, sans aucun frein, les étranges mœurs des chercheurs d'or. Tout pour la force et par la force, cette devise aurait pu convenir aux mineurs des bords du Sacramento aussi bien qu'aux citoyens de San-Francisco ; seulement, au lieu de comités de vigilance procédant à des épurations périodiques, la loi du Lynch fonctionnait en permanence. Les duels ou les rixes individuelles étaient remplacés par des combats en règle, où les troupes rivales se disputaient avec une fureur sanguinaire la possession d'un emplacement productif. En un mot, il n'existait sur toute l'étendue des terres exploitées nulle autorité, nul semblant d'organisation ; seule, la force brutale régnait souverainement, mais au moins l'exemplaire rapidité de ses châtiments avait-elle eu pour résultat de rendre les vols beaucoup moins fréquents qu'à San-Francisco. Les plaisirs rappelaient également ceux de la ville, avec une âpreté plus maladive encore : lorsqu'une heureuse rencontre avait gonflé son petit sac de peau de daim, le mineur demandait ses distractions à l'ivresse ou au jeu. L'ivresse lui était vendue aux prix les plus exorbitants (1) par les spéculateurs, qui s'abattaient sur les mines comme une bande de vautours ; quant au jeu, c'était l'inévitable diversion qui couronnait une journée d'épuisement et de fatigues. Pendant cette première période, où une confuse agrégation d'individualités sauvages envahit les *placers*, il est assez difficile de savoir à quoi s'en tenir sur les grandes questions soulevées par l'exploitation des gîtes aurifères. Les résultats généraux peuvent être assez bien évalués, mais à quels prix étaient-ils obtenus ? Là, commence l'incertitude. D'une part, le mineur favorisé détaillait complaisamment ses trouvailles, en rappelant les nombreuses journées

(1) On vit la bouteille d'eau-de-vie se vendre jusqu'à 250 francs.

où son bénéfice s'était compté par centaines de dollars. De l'autre, le mineur malheureux n'avait rapporté des *placers* que le dégoût d'une existence à laquelle était loin de suffire un gain péniblement acheté; il n'en avait conservé que le souvenir de la misère, des privations et des maladies qui l'avaient mis aux portes du tombeau. On apprécierait donc imparfaitement cette première phase en ne la jugeant que d'après le récit des acteurs. Il faut chercher des données plus dignes de foi dans quelques pièces officielles, dont la plus curieuse est sans contredit un rapport de M. Mason, gouverneur de la Californie.

La visite de M. Mason aux mines eut lieu cinq mois environ après la découverte ; bien que les travaux ne couvrissent encore qu'une étendue de pays très-restreinte, déjà plus de quatre mille personnes y étaient réunies, fouillant le sol et lavant à l'eau des rivières les terres que la pioche avait remuées. La récolte quotidienne s'élevait en moyenne à 40,000 dollars, ce qui mettait l'un dans l'autre à un peu plus de 50 francs le gain journalier de chaque mineur. Il s'en fallait toutefois que l'on pût compter sur ce chiffre dans des recherches, auxquelles ne présidait aucun ordre, aucun esprit d'ensemble, et où chacun travaillait pour son compte, sans possibilité de balancer ses profits et ses pertes dans le bénéfice assuré d'une exploitation commune. C'était et ce ne pouvait être qu'une véritable loterie. On se montrait, il est vrai, la ravine d'où, en une semaine, étaient sortis 17,000 dollars, laissant, tous frais payés, plus de 50,000 francs à l'heureux propriétaire ; on admirait le bonheur d'un émigrant missourien, qui, aidé d'un seul compagnon, avait recueilli 16,000 francs en deux jours ; on en citait bien d'autres encore, car la liste était longue et se grossissait incessamment. Néanmoins une inspection, même sommaire, de l'industrie dont la vallée de Sacramento était devenue le siége, eût suffi à renverser bien des illusions. On eût reconnu qu'une seule classe de travailleurs jouissait de bénéfices toujours assurés, celle des marchands qui spéculaient sur les besoins des mineurs, et engrangeaient ainsi une moisson aurifère hors de toute proportion avec ce que leur eût donné le labeur des mines. Si

grossière que fût la nourriture, un homme dépensait pour lui seul ce qui ailleurs eût fait vivre une famille dans l'abondance. De mauvais instruments de travail, des bêches, des pioches de pacotille, étaient payés quinze ou vingt fois leur valeur. C'était surtout lorsque l'émigrant se voyait en proie aux fièvres et aux dyssenteries, si fréquentes dans un tel dénûment, qu'il devenait l'objet d'extorsions sans limites : la goutte de laudanum se vendait deux ou trois fois son poids d'or, une pilule 50 francs, une consultation de médecin (et quels médecins !), 2, 3 ou 400 fr. Le plus sûr, et de beaucoup, eût été de renoncer à tenter soi-même la chance, car il était incontestablement plus profitable de vendre la terre, après l'avoir excavée, au prix moyen de 2,000 francs le tombereau que de s'exposer aux hasards d'un lavage incertain ; mais ce n'était pas pour raisonner froidement que cette foule avide se ruait sur la Californie : c'était pour chercher, non moins que la richesse, les ardentes émotions que lui procuraient ces continuelles alternatives de fortune et de pauvreté, d'abondance et de privations.

La période régulière de l'exploitation ne commença guère qu'en 1852. Tant que l'on s'était borné à gratter, pour ainsi dire, la superficie du sol, le mineur isolé avait pu se suffire ; mais il fallut bientôt recourir à des travaux onéreux qui nécessitèrent la formation de compagnies assez riches pour y faire face. L'industrie aurifère entra alors dans la phase brillante qui dure encore aujourd'hui, et dont l'avenir semble sans bornes, grâce aux améliorations de main-d'œuvre qui s'introduisent chaque année. Les procédés de 1849 étaient d'une simplicité primitive : la terre imprégnée d'or était recueillie au fond d'une cuvette ; on l'y délayait dans une eau à laquelle on imprimait avec la main un mouvement de rotation, et le métal se déposait par sa densité. Une sorte de berceau oscillant, formé de cribles successifs, remplaça bientô la cuvette, et fut remplacé à son tour par le *long-tom,* instrument plus perfectionné, mais où l'extraction reposait toujours snr une série de lavages. L'eau en somme formait la base nécessaire de cette métallurgie, qui devenait de plus en plus coûteuse à mesure que l'on était forcé

de s'éloigner des rivières pour pénétrer dans l'intérieur. Ce fut bien pis lorsqu'on découvrit la richesse du versant supérieur des montagnes; on dut reconnaître en même temps qu'au point de vue économique, l'exploitation n'en était pas possible dans les conditions d'alors, et qu'au lieu d'apporter aux rivières la terre des gisements, il y avait tout avantage à détourner ces rivières, à les diviser en nombreux ruisseaux, et à les ramifier sur toute l'étendue des *placers* pour amener l'eau jusqu'au gisement même.

Quelques compagnies hydrauliques se formèrent bientôt et creusèrent des canaux, peu considérables à l'origine, mais dont le rendement fut tel que l'exemple trouva promptement de nombreux imitateurs. L'eau, conduite d'abord à de faibles distances, fut par la suite amenée des sources cachées au sein de la sierra, et l'on ne tarda point à voir le pays sillonné en tous sens par d'interminables aqueducs s'accrochant aux flancs des montagnes, franchissant les vallées en ponts supendus et finissant par s'épanouir en une gerbe de rigoles dirigées vers chaque centre d'exploitation. En 1855, on comptait, d'après le docteur Trask, 1,854 kilomètres de conduites d'eau, réparties entre les mains de cent neuf compagnies, et représentant en travaux une somme de près de 13 millions de francs. Dix-huit mois plus tard, ce développement atteignait 3,500 kilomètres (1). Un semblable accroissement démontrait assez à quel besoin de plus en plus impérieux répondaient ces entreprises ; aussi l'énormité des gains se traduisit-elle par une élévation de tarifs partout admise sans conteste; un débit d'eau à peu près égal à ce que nous appelons le pouce des fontainiers, se payait 1 dollar par jour. Parmi ces compagnies, il n'en était pas dont la mise de fonds ne rapportât un intérêt supérieur à 1 1/2 pour 100 par mois; on en voyait qui donnaient 10 et même 12 pour 100. La

(1) Le mois de décembre 1858 a vu solennellement inaugurer dans le comté de Tuolumne le canal de Columbia, long de plus de 180 kilomètres, large de 3m 60 et profond de 1m 50. Il représente un capital de plus de 5 millions de francs.

branche méridionale de l'*American-Canal*, qui avait coûté plus de 3 millions, produisait 600,000 francs par an. Malheureusement ces bénéfices exagérés ne sont pas à l'avantage des mines californiennes, et l'on y voit se révéler les deux côtés fâcheux de l'industrie des chercheurs d'or, le manque de capital et le manque d'eau.

L'absence de capitaux a été jusqu'ici la grande plaie du pays, et c'est à cette cause même qu'il faut attribuer le taux ruineux auquel on empruntait les sommes qui payaient ces utiles travaux hydrauliques, taux dont la conséquence naturelle était l'exagération des tarifs. Si l'on doit espérer de voir cesser quelque jour cette indigence anormale, on ne peut en dire autant du manque d'eau : abondant dans la saison la moins favorable aux travaux, cet élément, si essentiel à la récolte de l'or, est très-rare sur un nombre de points pendant le reste de l'année. Peut-être n'est-ce là qu'un obstacle salutaire, qui empêchera l'exploitation californienne de s'épuiser avant d'avoir usé maintes générations de travailleurs. Il est probable que dans un avenir prochain on verra exécuter dans les montagnes de la sierra californienne des travaux analogues à ceux qui sont à l'étude chez nous pour garantir la France du fléau des inondations; il est probable que des endiguements y transformeront certaines vallées en lacs artificiels, de manière à conserver précieusement toutes les pluies de l'hiver et de l'automne; mais il paraît certain en même temps, au dire des juges les plus expérimentés, que jamais l'eau fournie par la nature ne suffira chaque année à plus de six mois de travaux activement poursuivis.

Si l'un des mineurs malheureux que l'on voyait en 1849 quitter San-Francisco après avoir perdu la santé sans avoir rencontré la fortune, si l'un de ces mineurs, dis-je, visitait aujourd'hui les *placers*, il les trouverait sans nul doute singulièrement métamorphosés. Au lieu de la multitude désordonnée qui se pressait sur les bords du moindre ruisseau, il verrait des troupes entières travailler avec ensemble à éventrer des montagnes, à bouleverser des collines ; il parcourrait de véritables mines

avec des galeries qui présentent une longueur de 3 à 400 mètres, et sont assez hautes pour qu'un cheval puisse y voiturer le minerai. Au lieu de simples ateliers de lavage, il verrait des usines approvisionnées au moyen de chemins de fer, il trouverait en un mot une exploitation susceptible encore de perfectionnements, mais au moins ne rejetant pas, comme dans les premières années, des terres encore imprégnées de la moitié de leur or. Telle était, en effet, l'ignorance ou l'inhabileté pratique des premiers mineurs, que, non-seulement ils abandonnaient parfois des gisements presque intacts, mais que souvent aussi ils traitaient de fripomerie l'intelligente perspicacité de ceux qui cherchaient à ouvrir de nouveaux champs à l'exploitation aurifère. Ce fut l'histoire des *Gold Bluffs*, littéralement *mondrains d'or*. En janvier 1851, quelques explorateurs aventureux, qui avaient remonté la côte du Pacifique jusqu'à soixante-dix lieues au nord de San-Francisco, rapportèrent dans cette ville la nouvelle de la plus splendide de toutes les découvertes. Selon eux, les bords de l'Océan, près de l'embouchure de la rivière Klamath étaient couverts de sables d'une incalculable richesse : 2 dollars par kilogramme semblaient une faible estimation d'un aussi prodigieux trésor ; les plus enthousiastes allaient jusqu'à décupler ce chiffre, et d'après eux il suffisait de se baisser pour ramasser. L'engouement fut bientôt universel, la *Pacific Mining Company* se forma pour exploiter ces rivages merveilleux, et, à peine émises, les actions montèrent comme si déjà la caisse eût regorgé de la précieuse récolte. Le principal journal de la ville, l'*Alta California*, promettait aux actionnaires la modeste somme de 43 millions de dollars, en fondant ses calculs, avait-il soin d'ajouter, sur une proportion d'or dix fois inférieure à celle dont l'expérience semblait garantir l'exactitude. En quelques jours, huit bâtiments mettaient à la voile, chargés d'émigrants avides de participer à ces éblouissants dividendes, mais l'illusion fut de courte durée : la poudre d'or était trop fine pour qu'on pût la séparer du sable par les grossiers procédés alors en usage. Les navires ramenèrent au port les mineurs désappointés, ce fut à

qui se débarrasserait des actions de la *Pacific Mining Company*, et l'affaire fut proclamée un vol éhonté. Cinq ans plus tard, lorsque dans les mines de l'intérieur on eut appris à compléter le lavage par l'amalgamation, on songea également à utiliser le mercure pour le sable des *Gold Bluffs*, et l'on reconnut qu'il était possible d'en retirer, sinon 43 millions de dollars, au moins de 1,400 à 1,500 francs par tonne de minerai, de sorte qu'aujourd'hui l'exploitation s'y poursuit avec une activité qui semble promettre un rapide et prochain développement.

Les péripéties des mines de quartz sont du même ordre. Dès les premiers temps qui suivirent la découverte des *placers*, on avait reconnu que l'or contenu dans le sol n'était pas exclusivement mélangé aux terres, et qu'une grande partie s'en trouvait répandue dans des filons de quartz d'une richesse souvent considérable, et d'une importance qu'aujourd'hui tout de plus en plus tend à représenter comme indéfinie. Une association de capitaux était ici d'absolue nécessité pour subvenir aux inévitables frais de main-d'œuvre et d'outillage; ces capitaux associés l'Angleterre se chargea de les fournir. Les chances de ces entreprises furent dépeintes à Londres avec des couleurs si séduisantes, que les compagnies s'y formèrent à l'envi, on peut ajouter à l'aveugle, car nul compte n'était tenu des conditions anormales de la Californie. On y expédiait de Liverpool un personnel et un matériel dont le transport absorbait une notable partie des avances, et dont l'insuffisance ou l'inutilité ne se révélait qu'à l'arrivée; il fallait alors recourir à des travailleurs recrutés sur les lieux, les payer à des prix disproportionnés, et finir par reconnaître que le moyen le plus simple de sortir de cette fâcheuse impasse était de tout abandonner. La *Compagnie du Nouveau-Monde* perdit ainsi plus de 3 millions, la *Quartz Rock Company* 1 million et demi, l'*Anglo-Californian* autant, etc. Les mines de quartz furent par suite frappées d'un discrédit complet. Quelques années après, les circonstances étaient changées : la main-d'œuvre avait baissé; l'expérience avait enseigné les procédés les plus économiques pour triom-

pher de la dureté du minerai; les gisements de mercure (1), semés avec une providentielle abondance dans les districts méridionaux du pays, recommençaient à être exploités, et permettaient d'amalgamer les résidus de lavage du quartz réduit en poussière; ces lavages eux-mêmes purent se faire en partie au moyen de l'eau des pompes d'épuisement. Aussi, sur cinquante-huit mines actuellement ouvertes, n'en est-il pas une qui donne moins de 75 francs par tonne de quartz, tandis qu'on en cite, exceptionnellement il est vrai, qui ont donné jusqu'à 10,000 francs. La plus riche est peut-être celle qu'avait abandonnée la *Compagnie du Nouveau-Monde*. Enfin, les témoignages les moins suspects ne s'accordent pas seulement à représenter un gain annuel de 50 pour cent comme dès aujourd'hui fréquent pour les capitaux employés aux mines de quartz, mais ils montrent cette industrie comme la plus lucrative du pays et la plus assurée de l'avenir.

Bien que la production aurifère de la Californie puisse être, de nos jours, estimée avec plus d'exactitude qu'on ne l'eût pensé au début, les diverses évaluations qui en ont été faites ne laissent pas de différer sensiblement entre elles, car on va vite et loin lorsqu'on compte par millions. La seule base certaine de cette statistique gît dans le relevé des exportations d'or indiquées sur les manifestes des navires; mais il faut de plus tenir compte des sommes qui restent dans le pays, ainsi que de la poudre d'or emportée sans déclaration par les mineurs retournant chez eux, et c'est là que cesse l'accord. Ainsi le consul de France à San-Francisco, M. Dillon, à la suite d'une longue et consciencieuse discussion, concluait pour l'année 1851 à une extraction totale de plus de 400 millions de francs, tandis que d'autres données ne permettraient guères de porter ce chiffre à plus de 300 millions. Ne prenons toutefois partout que les éva-

(1) On ne compte jusqu'ici que deux compagnies occupées aux mines de mercure de la Californie, mais les bénéfices qu'elles réalisent ne tarderont probablement pas à étendre cette exploitation. La concession dite de New'Amalden peut passer pour l'une des plus riches du monde, et le minerai y fournit jusqu'à 80 pour 100 de métal. Le cinabre de Santa-Clara donne 30, 40 pour 100, et même plus.

luations les plus faibles. Le relevé total des exportations officielles, de 1848 à 1856 inclusivement, est, d'après la *Mercantile Gazette and Shipping Register* de San-Francisco, de 325 millions de dollars en nombres ronds (1). Admettons que 15 millions soient annuellement exportés sans déclaration (M. Dillon faisait monter ce chiffre à plus de 30 millions pour 1851), et ne faisons entrer cet élément qu'à partir de 1850; enfin ne supposons que 25 millions d'or en circulation dans le pays, bien que la monnaie de San-Francisco en ait frappé pour plus de 28 millions en 1856 seulement. On aura ainsi pour l'ensemble de la production aurifère depuis la découverte 440 millions de dollars, chiffre certainement au-dessous de la vérité, car certaines évaluations portent les résultats de cette production à 600 millions. 400 millions de dollars font plus de 2 milliards de francs, c'est à-dire plus de la moitié du numéraire dont, il y a dix ans, on admettait l'existence dans l'Europe entière! Ce n'est pas ici le lieu de rechercher l'influence qu'une aussi profonde perturbation a dû exercer sur la vie financière du monde civilisé; mais, sans sortir de la France, on peut dire qu'il n'est pas une condition de notre existence matérielle qui n'ait été plus ou moins modifiée par le merveilleux Pactole sorti de la Californie et de l'Australie. « Il fait plus cher vivre, » dit pittoresquement l'homme du peuple, et certes c'est là le revers de cette brillante médaille; mais Jean-Baptiste Say constatait déjà que de son temps on achetait au moins six fois plus cher qu'avant la découverte de l'Amérique. Combien d'ailleurs cet inconvénient n'a-t-il pas été compensé par l'accroissement de toutes les ressources! L'esprit humain aime à rapprocher les effets de leurs causes : la prodigieuse impulsion donnée aux affaires de tout genre dans ces dernières années, la hausse générale des propriétés foncières, le développement marqué de l'industrie, la rapidité avec laquelle notre sol a été doté de son

(1) Nous ne parlons ici que des sommes sorties du seul port de San-Francisco. L'exportation des Etats-Unis s'est élevée pour l'or, en 1857, à 352,958,302 francs; en 1858, la crise financière l'a fait descendre à 268,429,049 francs.

réseau de chemins de fer, tout cela, on peut le dire, était en germe dans la main de Marshall le jour où il ramassait quelques parcelles de métal éparses dans la vase d'un ruisseau ignoré.

L'industrie aurifère en Californie semble aujourd'hui assurée d'un avenir dont il est encore impossible de fixer le terme. La superficie des gîtes exploitables, égale à six fois ce que l'on en connaissait en 1849, est évaluée à 11,000 milles carrés environ, sur lesquels 400 seulement sont occupés. Quant aux mines de quartz, elles sont réputées en quelque sorte inépuisables. C'est pourtant une extraction ainsi restreinte qui produit chaque année 300 millions de francs ! Un fait important à noter, c'est que le nombre des mineurs a diminué à mesure que s'étendait la surface des fouilles. Beaucoup d'entre eux abandonnaient l'or pour l'agriculture, et la production métallique n'en augmentait pas moins par suite des perfectionnements matériels qui y étaient apportés. Ainsi en 1852, année de transition entre les deux phases que nous avons signalées, on comptait dans les districts miniers 100,000 mineurs sur 143,000 habitants. L'année suivante, le nombre des premiers était réduit à 86,000, et l'exportation de la poudre d'or s'élevait pourtant de 225 à 280 millions de francs, ce qui faisait monter le salaire annuel de chaque mineur de 2,250 francs à 3,350 (1). Ces chiffres parlent d'eux-mêmes, et les garanties de durée qu'ils impliquent sont un sûr gage de l'avenir du pays. La Californie prendra rang, que dis-je ? elle a déjà pris rang parmi les nations industrielles et productrices, et, comme l'annonçait, dès 1852, M. Dillon, « le rôle que jouent dans certaines contrées de l'Europe ces deux grands éléments, la houille et le fer, les mines d'or le joueront ici. Elles serviront à faire pousser, si je puis m'exprimer ainsi, des centres de consommation à côté des

(1) Nous ne voulons indiquer ici que le rapport d'augmention des salaires. Pour déterminer le salaire moyen réel, il faudrait tenir compte de la production d'or totale, au lieu de se borner au chiffre d'exportation.

centres de production, et les villes déjà importantes, où le quartz aurifère se traite sur une grande échelle, remplaceront pour la Californie, Manchester, Birmingham ou Saint-Étienne. » On peut ajouter que les villes qui se créeront ainsi sur les rives du Pacifique jouiront des garanties auxquelles ne sauraient prétendre les grands centres manufacturiers de l'Angleterre. Le monopole des cotons par exemple pourra quelque jour être ravi à ces derniers par les États-Unis, qui, au commencement du siècle, n'en mettaient pas mille balles en œuvre, et qui aujourd'hui en consomment plus de six cent mille fois autant. L'industrie aurifère au contraire défie toute concurrence ; nulle guerre, nulle commotion extérieure ne peut la paralyser, car le besoin auquel elle répond est universel. Il est d'ailleurs un terme de comparaison qui mérite d'être signalé aux nombreux adorateurs du veau d'or: la production métallique de la Grande-Bretagne représente une valeur de 500 millions de francs environ, et dans ce chiffre le fer, dont on peut dire que l'Anglais alimente le monde, entre pour trois millions et demi de tonneaux. L'extraction californienne, il est vrai, ne s'élève pas encore à 500 millions de francs ; mais qu'aurait-elle à produire pour y arriver? 166 tonneaux du métal précieux qui lui a été départi. Dès aujourd'hui elle en produit près de 100, presque sans capitaux, et avec des bras insuffisants !

II

Les questions qui touchent à l'émigration trouvent généralement peu d'écho en France, où s'expatrier semble de tous les partis le plus desespéré. Peut-être ne faut-il pas trop s'en plaindre ; la population spécifique de notre sol n'est pas encore telle qu'il ne lui reste une ample marge de développement, et avant de songer à enrichir autrui, chacun conienvdra qu'il est d'une saine charité de commencer par soi-même. Toujours est-

il que l'attachement du Français pour sa terre natale, se traduit en chiffres significatifs : tandis que dans la dernière période décennale l'Angleterre a compté jusqu'à 2,750,000 émigrants et l'Allemagne 1,200,000, la France n'en a même pas fourni 200,000. Encore ce nombre tendrait-il à baisser, car 1857 ne figure que pour 18,000 départs, dont 10,000 pour l'étranger et 8,000 pour l'Algérie, et il en avait déjà été à peu près de même en 1856.

Dans ce faible mouvement, la part de la Californie a été considérable. Dès 1853, un recensement y accusait la présence de 28,000 Français, arrivés dans la première moitié de cette période de dix ans qui constitue toute l'histoire du pays. Nos troubles politiques et les bouleversements de fortunes dont la France était alors le théâtre, n'avaient pas peu contribué à amener ce résultat, dont profitèrent largement les nombreuses compagnies d'émigration connues, sous les noms pompeux de *la Bouche d'or*, de *la Toison d'or*, etc. La loterie du *Lingot d'or* à elle seule avait amené près de 5,000 émigrants. On s'est souvent égayé des disparates qu'offrait cet assemblage d'hommes : d'anciens habitués des coulisses de l'Opéra y coudoyaient des professeurs de barricades sans emploi; des notaires, des artistes dramatiques, des abbés défroqués, y venaient tenter la fortune à côté d'hommes de lettres, de gardes mobiles ou d'ex-membres de la constituante de 1848 ; mais ces contrastes se perdaient dans l'incroyable bigarrure de la masse de la population. L'Australie avait tout d'abord envoyé son contingent, à la vérité plus nuisible qu'utile ; les primitifs insulaires de l'Océanie, qui abandonnent si rarement leurs riants archipels, n'avaient pas résisté davantage à la contagion; il en était venu même de la Malaisie. Enfin la Chine avait également répondu à cet appel, et de vastes clippers étaient partis des rives du Céleste-Empire, chargés de centaines d'émigrants. Les quelques dollars qui payaient leur passage n'impliquaient pas pour le capitaine l'obligation de les nourrir, et le sac de riz qui devait pourvoir à leurs besoins pendant la traversée, constituait probablement le plus clair de leur avoir; mais ils ne s'accommodaient pas moins philosophique-

ment de leur misère présente, et leurs regards obliques et narquois n'exprimaient que la plus parfaite insouciance. Rien ne leur coûtait pour atteindre l'El-Dorado dont le nom était parvenu jusque que sur les bords du Yang-tse-kiang (1).

L'émigration des riverains du Pacifique n'était cependant qu'une faible portion du flot puissant qui venait en si peu d'années peupler la Californie. C'était d'Europe ou des Etats-Unis qu'arrivait le courant principal. On voyait des Allemands et des Français ayant jusque-là vécu paisiblement dans l'intérieur des terres, ne connaissant la mer que de nom, affluer à Hambourg et au Havre sur la foi des merveilles décrites par les journaux, et affronter sans hésitation l'interminable traversée du cap Horn. C'étaient quatre mois, cinq peut-être, à passer entre le ciel et l'eau, c'étaient les tempêtes d'une des mers les plus rudes du globe à braver, et sept mille lieues au moins à franchir. En revanche, nulle voie n'était plus économique : il y suffisait, il y suffit encore à la rigueur de 1,000 ou 1,200 francs pour atteindre San-Francisco, et la classe la moins fortunée des émigrants européens acceptait volontiers ce détour avec la perte de temps qui en résultait. D'autres, plus pressés ou plus riches, encombraient les vapeurs allant de Southampton ou de New-York à Aspinwall, et venaient déboucher à Panama pour y trouver les gigantesques paquebots de Californie ; on ne consacrait ainsi qu'une quarantaine de jours au voyage. Aujourd'hui les compagnies de transit, qui savent que *que le temps est de l'argent* aussi bien aux Etats-Unis qu'en Angleterre, sont parvenues à réduire le trajet à trente-cinq, et même à trente deux jours, au moyen du chemin de fer qui traverse l'isthme depuis

(1) L'accueil que les Chinois trouvent en Californie n'a pourtant rien d'encourageant. Dès le début, l'Américain leur a témoigné une malveillance peu justifiée, et en 1852 le gouverneur Bigler alla jusqu'à réclamer une loi proscrivant tout débarquement de Chinois à San-Francisco ; on eut le bon esprit de la lui refuser, et de conserver au pays une source d'immigration qui a déjà fourni au-delà de vingt mille habitants, sinon des plus industrieux, au moins parfaitement tranquilles et inoffensifs.

quelques années. On connaît l'entreprenante rapidité avec laquelle les Américains multiplient leurs voies ferrées; la construction du *railway* de Panama offre un des plus curieux exemples de cette précipitation aventureuse. Nos ingénieurs, à coup sûr, trouveraient fort à redire à de semblables travaux d'art, et ce n'est pas nous qui les blâmerons des magnificences auxquelles ils ont habitué notre pays; mais il faut bien admettre que dans une certaine mesure le succès emporte avec lui sa justification. Quoique ce chemin de fer franchisse de dangereux marécages sans autre viaduc que les pieux vacillants sur lesquels sont posés les rails, il fonctionne néanmoins : on pourrait verser dans ces précipices, dont la profondeur donne le vertige, vue du frêle échafaudage qui les traverse; mais on n'y a guère versé encore plus d'une fois ou deux; et, en somme, grâce aux perfectionnements apportés à la voie de Panama, c'est par elle que passera désormais la majeure partie de l'émigration d'Europe en Californie, jusqu'au jour où le canal interocéanique lui assurera exclusivement et sans partage le monopole commercial du Pacifique.

Il est une autre voie que suivent une grande partie des émigrants américains (1), où il est rare que vienne les joindre aucun Européen, et qui par suite est à peu près complétement inconnue chez nous. C'est la route de terre, la plus économique des trois, bien qu'aussi la plus longue, mais par compensation de beaucoup la plus curieuse et la plus originale. Tous les détails en sont soigneusement réglés, car le trajet y est long, le progrès lent, et le temps mesuré avec parcimonie. On ne peut partir avant que les pluies du printemps aient cessé de détremper le sol, et d'une autre part de terribles leçons ont montré le danger qu'il y avait à se laisser surprendre à l'est des montagnes Rocheuses par les neiges souvent hâtives de l'hiver. Aussi voit-on, dès les premiers jours de mai, les émigrants

(1) Le recensement dont nous avons parlé en 1853 semblait indiquer 200,000 Américains sur 330,000 habitants environ. La plus grande partie de cette émigration nationale a dû venir par l'intérieur.

affluer dans le Missouri, et surtout à la petite ville d'Independance, point de départ des caravanes qui alimentent le commerce du Nouveau-Mexique, et devenue par suite le lieu de rassemblement des colons californiens. Pendant tout le mois, la ville est le théâtre de la plus bruyante activité; il faut se munir de chariots assez solidement construits pour franchir des chaînes de montagnes abruptes, pour descendre dans des précipices, à l'aide de cordes, pour traverser sur des radeaux grossiers les rivières les plus rapides; il faut trouver les trois ou quatre paires de bœufs nécessaires pour traîner chaque voiture, se nantir de vivres et de provisions pour un voyage de quatre mois, s'organiser en convois. Enfin tout est prêt, chaque caravane a élu son chef, et la première moitié du mois n'est pas écoulée que l'on voit l'une après l'autre de longues files de chariots sortir lentement de la ville en se dirigeant vers les silencieux déserts de l'ouest. Ce n'est plus le travailleur isolé qui domine dans cette émigration, laissant derrière lui une famille qu'il viendra retrouver dans quelques années; c'est le colon intrépide dont le seul but est de se fixer sur la terre qu'il défrichera. Son humble avoir est réalisé, et ce chariot le renferme tout entier; sa femme y est assise au milieu de ses enfants; son père même et sa mère l'accompagnent souvent : ils savent qu'ils n'ont plus que quelques années à vivre, et n'en acceptent pas avec moins de confiance cette expatriation achetée par un voyage aux fatigues duquel ils succomberont peut-être. Qu'importe ? A l'exemple de leurs ancêtres, ils marchent vers les régions de l'occident, mais, plus heureux, ils peuvent espérer voir l'autre océan que la Providence a fixé pour limite à leur race.

Cependant la caravane est en marche ; quelques jours lui suffisent pour dépasser les dernières traces de culture ou d'habitations et pénétrer dans les vastes solitudes de ces prairies décrites par Cooper. Devant elle s'étend à perte de vue une nappe de verdure émaillée de fleurs, sur laquelle s'élèvent çà et là quelques rares bouquets d'arbres; de longues et paresseuses ondulations s'y succèdent uniformément, et les traces laissées par

les émigrations précédentes sont les seuls guides du convoi, dont la longue ligne, dessinée par les blanches toitures des chariots, disparaît ici derrière un pli de terrain, puis reparaît plus loin pour se perdre à l'horizon. On n'avance ainsi qu'avec lenteur; la monotone allure des bœufs, les obstacles, les retards de tout genre ne permettent guère de faire plus de cinq lieues par jour, et l'on en a sept cents devant soi. De loin en loin, on rencontre une hutte isolée servant de bureau de poste et de moyen de communication entre les caravanes; les mieux pourvus y laissent des lettres, d'autres se contentent de simples messages charbonnés sur la planche. Ailleurs c'est une mort qui attriste la petite communauté et une nouvelle croix qui vient servir d'indice aux convois futurs, ou bien c'est une naissance, quelquefois même un mariage, si parmi les colons voyageurs se trouve un ministre du culte. « Entre huit et neuf heures du soir, dit le journal d'un émigrant, M. Bryant, je fus convié à un mariage que devait bénir le révérend M. C... En sortant de la tente où il s'était célébré, j'aperçus à quelque distance les lumières d'un cortége en marche à travers la plaine ; c'était l'enterrement de l'enfant que j'avais vu expirer le matin. Presque au même moment, par une singulière coïncidence, je rencontrai un homme venu d'un campement voisin avec la nouvelle que la femme d'un colon y avait donné le jour à un fils. Mort, naissance et mariage au milieu de ce désert, un même point et une même journée avaient tout réuni. »

On arrive ainsi en six semaines au fort Laramie, poste avancé établi par les compagnies de fourrures au pied des montagnes Rocheuses. Là, commence la plus rude partie du trajet. De l'autre côté des passes où les chariots courent à chaque instant risque de se briser, un nouveau désert occupe sans interruption les vastes plateaux de l'intérieur jusqu'à la sierra qui cache la Californie. A la riche végétation des prairies succède une nature désolée, où souvent plusieurs journées se passent sans rencontrer le moindre ruisseau ; aux tourments de la soif s'ajoutent les rigueurs de la température, quelquefois même la crainte d'avoir perdu la piste précieuse sur laquelle repose le salut commun.

car les repères sont rares. Il en existe un pourtant que les émigrants ne manquent jamais de saluer avec enthousiasme, c'est la première source, *Pacific Spring*, dont les eaux se dirigent à l'ouest pour aller, après de longs détours, se perdre dans le Pacifique au fond de la mer Vermeille. Enfin, se dressent à l'horizon les cimes neigeuses de la seconde chaîne de montagnes au-delà desquelles est le terme de ce long pèlerinage; encore un effort, et l'on pourra déboucher vers les derniers jours de septembre dans la riche vallée du Sacramento, où l'établissement hospitalier du capitaine Sutter était jadis la première habitation que rencontrassent les caravanes.

Toutes n'étaient pas aussi heureuses. Parfois on voyait des convois attardés n'arriver au pied de la Sierra-Nevada que pour en trouver les passes rendues impraticables par les neiges; parfois aussi l'hiver se déclarait plus tôt que de coutume, et force était alors d'attendre le retour du printemps au milieu de misères qui coûtaient l'existence à nombre d'infortunés. Il en fut ainsi pour une partie de la grande émigration de 1850, qui à la date du 18 juin avait déjà amené 39,000 colons jusqu'au fort Laramie. On avait vu le même malheur se produire, avec les détails les plus navrants, en 1847. Dans ce funeste hiver, les plus déterminés affrontèrent courageusement les périls de la montagne en essayant de se frayer à pied un chemin à travers les neiges ; mais les vivres ne tardèrent pas à manquer, et ce fut en se nourrissant des cadavres de ceux qui périssaient chaque jour, qu'ils atteignirent enfin les bords du Sacramento dans le plus effrayant état d'épuisement. Le reste du convoi, demeuré de l'autre côté de la sierra, n'eut pas de moins rudes épreuves à subir ; là étaient des femmes, des enfants, hors d'état de résister à ces privations, et les vides commencèrent promptement à se faire dans le cercle affamé qui se blottissait sous chaque tente. On recula le plus longtemps possible devant l'affreux expédient qui devenait chaque jour plus inévitable, mais tout finit par être dévoré, jusqu'au cuir des chariots, jusqu'aux harnais même, et le moment redouté arriva, où, comme pour la troupe d'émigrants qui avait réussi à franchir la montagne, il n'y eut d'autre

alternative qu'une mort prochaine ou l'horrible aliment des cadavres glacés dont on était entouré. Quatre interminables mois se passèrent ainsi, et lorsqu'au commencement de mars les secours envoyés de Californie parvinrent sur le théâtre de cette lugubre tragédie, la moitié seulement des malheureux qui y avaient joué un rôle était à même d'en profiter; le sort des autres ne se lisait que trop clairement dans les tristes dépouilles qui couvraient le sol.

On le voit, l'émigration américaine a parfois son côté triste; mais une question si importante ne pouvait échapper à l'attention du gouvernement des Etats-Unis. Dès 1846, le capitaine Fremont avait reçu la mission d'explorer les diverses routes conduisant du Missouri en Californie; non-seulement le tracé de celle qui a été choisie est maintenant déterminé, mais on travaille activement à en faire une véritable chaussée, sur laquelle des postes militaires seront échelonnés par relais de cinq lieues. L'Américain va vite en besogne : hier c'était en pionnier qu'il était réduit à parcourir ses immenses domaines; la route qui doit remplacer ce mode primitif de communication est à peine commencée que déjà il rêve aux 2 ou 3,000 kilomètres de chemins de fer qui lui succéderont, et il y rêve avec l'ardeur pratique qu'il apporte à toute chose, en étudiant des projets qu'un avenir prochain verra sans nul doute mettre à exécution.

Après avoir conduit l'émigrant dans sa nouvelle patrie, il reste à l'y montrer aux prises avec la terre qu'il vient fertiliser. C'était jadis une splendide exploitation qu'une ferme californienne; le terrain s'y mesurait par lieues carrées, le bétail, les chevaux s'y comptaient par milliers, et les employés, hommes et femmes, souvent par centaines. Le général Vallejo, ancien gouverneur du pays pour le Mexique, et l'un de ceux qu'avait le plus enrichis la sécularisation des biens religieux, possédait dans chacune de ses trois fermes de Petaluma, de Soscal et de Suisun, dix lieues carrées en moyenne; son troupeau se composait de 40,000 têtes de bétail, de 5,000 juments et de 2,000 poulains, sans compter les moutons; 800 chevaux dres-

sés étaient affectés au service des *vaqueros*, chargés de surveiller ce territoire, plus étendu que bien des principautés souveraines de l'Allemagne, et 150 autres chevaux formaient l'écurie particulière du général, indépendamment des 35 coursiers choisis, *caballos de su silla*, spécialement affectés à son usage. Malheureusement, si magnifiques que puissent paraître ces chiffres, ils étaient loin de se trouver en rapport avec la richesse véritable du pays; l'agriculture ne figurait dans cette exploitation que pour une part relativement insignifiante, et la principale ressource dont on attendît un bénéfice était les cuirs recueillis au mois d'août après la formidable boucherie, *matanza*, qui chaque année revenait périodiquement à cette époque. De plus, ces fermes gigantesques étaient incompatibles avec le développement de la population ; aussi ont-elles disparu aujourd'hui pour faire place à des établissements plus modestes, mais plus productifs, où l'élève des troupeaux se double des travaux de la culture. Ce n'est pas d'ailleurs la dépense qui empêche le colon de s'étendre autour de sa résidence, car il suffit de s'éloigner d'une quinzaine de lieues des villes pour ne payer la terre que cinq ou six francs l'hectare; c'est un sentiment mieux entendu : il ne veut acquérir que ce qu'il peut cultiver, sinon immédiatement, au moins dans un avenir possible à prévoir. Pour donner une idée des résultats auxquels peuvent prétendre en Californie les colons les moins favorisés de la fortune, nous ne saurions mieux faire que de citer un ouvrage (1) qui, tout en se consacrant sans réserve à la glorification du pays, appuie au besoin cette thèse de chiffres irrécusables et positifs.

L'auteur suppose deux familles possédant le même capital, 10,000 francs, et également composées du père, de la mère, de deux fils et de deux filles en âge de travailler, puis de cinq enfants. Il place l'une en Californie et l'autre dans le Wisconsin, l'un des territoires de l'Union, où se sont le plus portés les émigrants dans ces dernières années. Quelle sera la situation matérielle des deux familles? Chacune d'elles consacre d'abord

(1) *California and its ressources*, by Ernest Seyd. Londres 1858.

4,000 francs de son avoir à l'acquisition de 256 hectares de terre, que l'on suppose coûter dans les deux pays, 13 francs l'hectare ; on vient de voir que ce prix est bien moins élevé en Californie. La construction de la maison, les clôtures de la propriété, l'achat des bestiaux, des instruments aratoires, des semences et des provisions de tout genre, achèveront des deux côtés d'épuiser les 10,000 francs, si bien que les points de départ sont aussi identiques que possible. Au bout de la première année, la famille du Wisconsin n'aura pas défriché plus de 10 hectares, qui lui donneront, en défalquant sa consommation, 180 hectolitres de blé, dont, au prix du pays, elle retirera 1,125 fr.; en même temps, la valeur du bétail se sera accrue de 250 francs. Les gains augmentent un peu l'année suivante. Un an encore, et les produits du jardin viendront s'y ajouter; on pourra défricher une couple de nouveaux hectares. Plus tard, les arbres fruitiers commenceront à entrer en rapport, le rendement de la terre s'améliorera. Bref, au bout de la cinquième année, les sommes qu'aura fait encaisser la vente des récoltes s'éleveront, scrupuleusement additionnées, à un peu moins de 10,000 fr. Le bétail, il est vrai, aura continué de gagner en nombre, et sa valeur se sera accrue de plus de 3,000 francs, dont 2,000 auront facilement pu être réalisés, de sorte que le revenu pécuniaire des cinq ans montera en bloc à 12,000 francs environ. Supposons 300 fr. de dépense annuelle pour chaque membre de la famille; plus de la moitié du revenu aura été ainsi absorbée, et le bilan définitif des colons, au terme du temps considéré, se composera d'une somme de 4,500 fr., d'une augmentation de 1,000 fr. de bétail, et d'à peu près 3,500 fr. de plus-value de la terre, soit en résumé 9,000 fr. Nous ne sommes naturellement pas entré dans le détail de ces évaluations, toujours faites dans le sens le plus favorable à l'émigrant. Il faut voir maintenant en Californie le second terme de la comparaison.

Dès le début, la principale source de profits y a laissé loin en arrière les maigres récoltes du Wisconsin. La terre n'a nécessité aucun défrichement, et 36 hectares ont pu être mis en culture immédiatement. Grâce à la fertilité du sol, le jardin a

sans retard envoyé ses légumes à la ville voisine, et l'heureuse exploitation inaugure ses budgets par un premier revenu de 10,000 francs. Chaque année, ce chiffre augmente ; l'étable et la basse-cour voient leurs hôtes se multiplier en proportion, et les cinq ans ne sont pas écoulés que le revenu s'est accru de moitié. Aussi figure-t-il au bilan quinquennal pour un glorieux total de près de 70,000 francs, qui a permis au colon californien de vivre dans un luxe relatif, interdit à son rival. Ses dépenses annuelles, y compris la main-d'œuvre étrangère, à laquelle il aura dû avoir recours, pourront donc s'élever à près de 6,000 francs, et il ne lui restera pas moins un bénéfice net de 40,000 francs, auquel viendront s'ajouter la plus-value de sa terre, estimée au même taux que tout à l'heure, puis l'augmentation de son bétail, soit en tout environ 65,000 francs, tandis que la famille du Wisconsin n'a pu qu'à grand'peine amasser 9,000 francs !

Une différence aussi extraordinaire demande à être expliquée par quelques faits. Pris dans l'élément européen de cette colonisation, ils montreront que M. Seyd est plutôt en-deçà qu'au-delà de la vérité. En 1852, une association de deux Allemands et d'un Anglais quittait les mines après y avoir amassé 6,000 fr. c'est-à-dire moins que le capital hypothétique dont M. Seyd a gratifié ces deux familles, et elle achetait précisément 256 hectares : au bout de quatre ans, un des associés se retirait, et vendait son tiers 46,000 francs. — Veut-on descendre plus bas : un fermier irlandais abandonne également les mines un an plus tard que les précédents, en 1853 ; la somme qu'il emporte est modeste, 1,500 francs : il n'en achète pas moins 80 hectares, en paie une partie, et borne ses autres acquisitions à un cheval et à une vache. Dès la première année, sa récolte lui donne 4,000 francs, et le terme des cinq ans le trouve propriétaire de 240 hectares, de vingt-huit têtes de bétail dont sept chevaux, indépendamment de la bergerie, de la basse-cour, du verger, etc., et de 20,000 fr. d'argent comptant. — Voici enfin un Allemand qui n'a que ses bras pour tout avoir : réduit aux expédients du *squatterism*, il fait élection de 60 hectares, s'y établit sans conteste, et commence par semer le quart de son

domaine improvisé. Les cinq années s'écoulent, il est devenu riche : plus de 12,000 fr. sont à ses ordres chez son banquier, car il a un banquier, et, pour me servir de l'expression anglaise, on le considère dans le pays comme valant 50,000 francs, *worth ten thousand dollars*.

Il serait facile de multiplier ces exemples, car, dans la colonisation californienne, le cultivateur joue presque à coup sûr, et certes la somme de chances qu'il y met de son côté ne peut en rien se comparer à la hasardeuse loterie des mines. J'irai plus loin : en dehors du commerce, qui demandera toujours l'apport de quelques capitaux et restera le partage du petit nombre, tout semble devoir diriger de préférence l'émigrant vers l'agriculture, non-seulement aujourd'hui, mais pour bien des années encore. Dans ce pays, dont l'or constitue la principale industrie, les salaires naturellement se régleront sur la journée du mineur, et l'on doit s'attendre à voir graduellement diminuer le prix de cette journée, par suite du développement des grandes compagnies, qui tendent de plus en plus à monopoliser l'exploitation des mines. On est déjà loin du taux des premières années, le salaire moyen est descendu à 15 francs environ, gain fort honnête assurément, mais qui ne peut guère que baisser. Il n'en est pas de même de la colonisation agricole; les causes qui permettent d'acquérir la terre si notablement au-dessous de sa valeur subsisteront longtemps encore, la fertilité naturelle de cette terre s'accroîtra chaque année par les travaux qu'on lui consacrera, et nul bouleversement commercial ne pourra ruiner la famille qui aura su asseoir sa fortune sur cette base, modeste peut-être, mais aussi sûre qu'inattaquable.

Il est en matière d'émigration un point assez délicat, que l'on ne peut cependant passer ici sous silence : je veux parler des femmes. Que l'on se rassure : il ne saurait être question que d'un seul genre de femmes, de celles qui sont l'honneur et le charme d'un pays, et je ne m'y arrête que pour signaler combien certaines idées des Anglais et des Américains sur ce sujet nous sembleraient étranges et inadmissibles. Naguère encore, lorsque l'Inde était pour les nombreux cadets des familles anglaises une

source inépuisable de positions brillantes et lucratives, les sociétés de Madras, de Bombay et de Calcutta foisonnaient de jeunes personnes venues d'Angleterre avec l'intention avouée d'y trouver un mari, soit parmi les célibataires d'un état-major réduit à de longues années d'exil, soit dans la classe plus richement payée des *civilians*. Elles partaient le plus souvent seules, recommandées à un parent éloigné ou à une simple connaissance qui pût leur servir d'introduction, et la coutume en était si bien établie que les ouvrages spéciaux qui se publiaient de l'autre côté du détroit, détaillaient minutieusement tous les articles du trousseau nécessaire aux « jeunes personnes allant dans l'Inde pour s'y marier. » Disons à l'honneur du la galanterie britannique que leur espoir était rarement déçu. Ce singulier usage a-t-il fait naître chez le Californien l'idée de se procurer de la même manière l'élément féminin qui lui manque ? On le croirait en lisant le curieux prospectus dans lequel une dame américaine, mistress Farnham, offrait d'organiser sur une fort grande échelle, l'émigration des femmes pour San-Francisco. Il va sans dire que les mœurs les plus pures, *the highest respectability*, étaient de rigueur, et pour présenter plus de garanties, nulle émigrante ne pouvait être admise au-dessous de vingt-cinq ans. Un navire du reste leur eût été exclusivement affecté, et chacune d'elles devait justifier de la possession d'une somme de 1,200 francs. Si minime que fût le chiffre de cette dot, l'entreprise n'en avorta pas moins ; mais cet échec n'a pas empêché les agents de colonisation californiens de continuer à solliciter dans leurs publications le beau sexe d'Europe ou des États-Unis au moyen des plus insinuantes câlineries de leur éloquence. « Qu'importe l'argent ? ne cessent-ils de répéter ; c'est la dernière considération dont se préoccupe un *gentleman* chez nous. » — « La jeune personne qui aime le monde et ses plaisirs, écrit l'un d'eux, trouvera ici de nombreux *partners* prêts à lui en procurer toutes les jouissances ; celle qui au contraire préférera se renfermer dans l'intimité du cercle de famille, y rencontrera également des hommes tranquilles et sûrs, dont la maison s'ouvrira avec empressement devant elles. » On voit que

si, comme le prétend une vieille chanson, il faut des époux assortis, nos Françaises ne sauraient mieux faire que d'aller se marier à San-Francisco.

Nous sommes-nous laissé aller à représenter la colonisation californienne comme plus riche de promesses qu'elle ne l'est réellement? Je ne le crois pas, car nous n'avons fait qu'exprimer en toute sincérité l'admiration dont nous avait pénétré la vue de ce magnifique pays. D'ailleurs on est en France assez à l'aise en pareille matière, et nulle inquiétante épidémie d'émigration n'y sera de longtemps à redouter. Lorsque, dans le siècle dernier, Law porta à son paroxysme la fièvre d'agiotage, connue sous le nom de banque du Mississipi, c'était la police qui se chargeait de raccoler des colons pour le territoire sur lequel on spéculait. « On n'avoit pas le moindre soin de pourvoir à la subsistance de tant de malheureux sur les chemins, dit Saint-Simon, ni même dans les lieux destinés à leur embarquement; on les enfermoit la nuit dans des granges sans leur donner à manger, et dans les fossés des lieux où il s'en trouvoit, d'où ils ne pussent sortir. Ils faisoient des cris qui excitoient la pitié et l'indignation, et il en mourut partout un nombre effroyable. » De semblables horreurs sont heureusement loin de nous, mais l'expatriation n'a guère en France de prosélytes plus enthousiastes aujourd'hui qu'elle n'en avait alors, et maintenant que la Californie tend à entrer dans une voie normale, maintenant que les merveilleux coups de fortune, les *big strikes*,, réservés aux premiers chercheurs d'or y deviennent de moins en moins possibles, je doute fort que l'on pût, s'il le fallait, retrouver chez nous les trente mille émigrants volontaires qui sont allés porter notre nom et nos idées sur ces rives lointaines du Pacifique.

III

En 1784, la douane anglaise faisait opérer la saisie de huit balles de coton marquées *America*, attendu qu'il était inad-

missible, disait le procès-verbal, que ce pays pût en produire une aussi grande quantité : il en produit aujourd'hui plus de trois millions de balles, rapportant 600 millions de francs. Maintes fois je me suis rappelé ce fait en entendant parler des merveilles de l'Union et de son prestigieux développement. Le développement à venir de la Californie sera-t-il moins brillant? Un fait également significatif va répondre. En 1852, une frégate française arrivant à Valparaiso, n'y trouvait qu'avec peine les farines nécessaires pour compléter ses vivres; tout s'expédiait à San-Francisco. Trois ans plus tard, cette même frégate arrivait au pays de l'or, où la population atteignait alors le chiffre de quatre cent mille âmes. Non seulement dans ce court intervalle, la Californie en était venue à se suffire à elle-même, elle alimentait de ses ressources la marée humaine qui l'envahissait, mais de plus on voyait le long des quais de San-Francisco plusieurs vastes clippers, représentant des milliers de tonneaux, occupés à charger du blé pour l'Angleterre!

Je n'entends nullement conclure de ce fait que dans l'avenir du pays la colonisation agricole soit destinée à primer l'exploitation de l'or. Ce qui me frappe surtout, c'est ce rare assemblage de deux fécondités qui souvent s'excluent dans la nature, c'est l'inévitable grandeur de cette double richesse minérale et végétale, mise au service de la race la plus entreprenante qui soit sur notre globe. Les imparfaites tentatives d'agriculture des pères franciscains avaient déjà révélé la puissance de production du sol californien, et les archives de la mission de San-José conservaient le souvenir d'une récolte miraculeuse qui avait donné plus de mille fois le froment des semailles. Ailleurs, une moisson d'orge se reproduisait pendant cinq années consécutives sans nouvelles semailles, et rapportait encore la cinquième année 40 hectolitres à l'hectare. On hésite à citer de pareils chiffres, quand on songe que chez nous le blé ne produit guère en moyenne que 10 hectolitres à l'hectare, tandis qu'en Angleterre, certes l'un des pays les mieux cultivés de l'Europe, cette moyenne ne s'élève qu'à 13, la production maximum ne semblant guère dépasser 30. Toutefois il paraît difficile

de ne pas accorder au sol californien une richesse d'au moins 20 hectolitres à l'hectare. Le reste est à l'avenant, et je me souviens d'avoir admiré à San-Francisco une exposition d'agriculture où des pommes de 15 centimètres de diamètre se montraient à côté de grappes de raisin qui rappelaient celles de la terre promise. Bien que la science agricole fasse peu de cas de ces monstres du règne végétal (1), ils n'en sont pas moins un sûr garant de fertilité, surtout quand des récoltes régulières confirment ce que l'on peut augurer d'aussi formidables spécimens, lorsqu'on voit des pépinières de deux cent soixante mille pieds d'arbres fruitiers, des vergers produisant 300,000 francs par an, etc. Je m'arrête pour ne pas être taxé d'exagération, quoique je me borne à extraire ces faits d'un rapport publié par le comité d'agriculture de San-Francisco.

Il faut, en somme, reconnaître à la Californie un concours d'avantages naturels dont on trouverait difficilement beaucoup d'exemples, et qui justifient pleinement l'enthousiasme des Américains pour leur récente conquête. La seule ombre au tableau pourrait être une salubrité moins absolue qu'ils ne la représentent ; encore cet inconvénient est-il combattu par des brises de nord, dont l'incommode persistance serait un ennui sérieux en été sans l'utile assainissement qu'elles procurent. Pourquoi donc cet Eldorado, qui d'abord avait été l'objet d'un

(1) La Californie possède sans contredit les plus gigantesques échantillons du règne végétal : il suffit de mentionner l'arbre célèbre nommé par les Américains *Sesquoia gigantea*, et par les Anglais *Wellingtonia gigantea*. Il fut découvert en 1856. L'écorce d'un de ces arbres, enlevée jusqu'à une hauteur de 35 mètres et envoyée en Angleterre, figurait dans le Palais de Cristal de Sydenham, où ses énormes dimensions attiraient tous les regards; mais l'écorce d'un autre, exposée à San-Francisco, était plus extraordinaire encore, car on en avait fait une chambre avec tapis, piano, et des siéges pour quarante personnes. Le plus monstrueux de ces arbres a reçu le nom de « patriarche de la forêt. » Il gît sur le sol où l'âge l'a couché, et mesure 3 mètres de diamètre et 100 mètres des racines ; à la racine même, ce diamètre est de douze mètres. La hauteur totale était de 158 mètres ; il est creux, et un homme à cheval peut y avancer jusqu'à 60 mètres dans l'intérieur. Les naturalistes lui accordent trois mille ans d'existence.

engouement presque universel, semble-t-il, depuis quelques années, frappé en Europe d'un discrédit réel? Pourquoi l'émigration s'y est-elle sensiblement ralentie? Pourquoi le négociant n'y aventure-t-il ses navires qu'avec hésitation? La cause n'en est malheureusement que trop facile à signaler : elle gît dans les vicissitudes qu'on vient de raconter, dans les mœurs sauvages de cette société en travail d'enfantement, dans les crises commerciales qui bouleversaient toutes les fortunes du jour au lendemain, et ne rapportaient à l'armateur éloigné qu'une indemnité dérisoire pour prix de la cargaison dont il attendait un riche bénéfice. En eût-il pu être autrement? Oui, sans doute : l'exemple de l'Australie est là pour le prouver; mais il est juste de faire la part des circonstances qui ont placé les deux pays dans des conditions différentes, de l'avantage qu'avait l'un de profiter de l'expérience de l'autre, et enfin de la diversité de nature de l'Anglais et de l'Américain. Il faut reconnaître aussi que les crises, dont le contre-coup s'est fait si rudement sentir sur nos places de commerce, résultaient principalement de l'imprévoyance des expéditeurs (1), et que la Californie en était à peu près innocente. La France a lourdement supporté sa part de ces désastres, mais ils étaient moins dus à son mouvement maritime qu'aux aventureuses spéculations dont ses relations avec San-Francisco avaient été l'origine. L'énorme intérêt de l'argent avait promptement déterminé dans cette ville une affluence momentanée de capitaux, dont plus d'un tiers, fait remarquable, venait de chez nous. Dans un pays où l'on voyait annoncer des taux de 10 pour 100 par mois, on espérait, en se bornant à 4 ou 5 pour 100, réaliser en toute sécurité des gains que n'eût pu offrir aucun placement européen. Il en fut ainsi quelque temps, mais on voulut se faire une habitude de ces

(1) Les caisses de tabac, qui ont servi, on le sait, à combler des fondations de maisons, étaient tellement abondantes à San-Francisco, que la population se trouvait, disait-on, approvisionnée de tabac pour soixante-cinq ans, à moins de se résoudre à en consommer individuellement douze kilogrammes par jour.

bénéfices disproportionnés, et l'on ne comprit pas que, pour suivre un cours plus régulier, ils auraient dû baisser à mesure que tout commençait à reprendre un équilibre relatif. Il est rare d'ailleurs qu'aux Etats-Unis la situation commerciale ne soit pas constamment tendue, ce qui donne une dangereuse gravité à des complications que d'autres peuples traverseraient peut-être sans encombre. C'est ainsi qu'en 1836 il suffit d'un renchérissement anormal du coton pour amener la faillite de la banque nationale et la suspension de paiements de huit cents banques particulières. En Californie, dans ces dernières années, l'orage se formait avec une évidence qui eût attiré les regards de chacun partout ailleurs que sur le sol de l'Union ; le terrain des villes, sur lequel étaient en grande partie hypothéqués les capitaux étrangers, ne pouvait conserver longtemps la valeur exorbitante de 1850 ; le prix en baissait silencieusement, à l'insu des prêteurs éloignés, dont nulle défiance ne troublait la quiétude, si bien que, le jour où l'éveil fut donné, ce gage insuffisant ne représentait pas même le tiers des sommes qu'il garantissait. Comment décrire la débâcle qui s'ensuivit? Elle fut telle que la maison Page, Bacon et comp., réputée la plus riche de l'Union ne put y résister, et le commerce californien en reçut un coup dont les conséquences se feront peut-être sentir longtemps encore, car ce fut le signal d'une retraite universelle pour les capitaux français, allemands, suisses, belges, etc., si mal récompensés d'être ainsi sortis des règles de prudence qui leur sont habituelles.

Là est l'une des principales causes du discrédit commercial de San-Francisco ; là aussi est l'origine du temps d'arrêt qui, dans ces deux ou trois dernières années, a suspendu le développement de la Californie. Elle manque de capitaux en effet, bien qu'elle exporte chaque mois 25 millions de francs, et il est à craindre que cette singulière pénurie n'y ralentisse le progrès jusqu'au jour où lui sera revenue une confiance malheureusement toujours bien lente à renaître. Elle manque de capitaux, parce que l'or récolté sur les lieux, n'y peut rester sous peine de paralysie de la communauté sociale, parce que la vie com-

merçante du pays repose sur cette exportation, et que ce métal ne se trouve là qu'à l'état de produit du sol plutôt qu'à l'état de signe représentatif des échanges. De là les taux ruineux auxquels les compagnies minières se voient forcées d'emprunter les sommes nécessaires à leurs travaux d'art ; de là, par suite, une production inférieure à ce qu'elle pourrait être, et par suite aussi une consommation moindre, car ce sont toujours les deux termes du rapport. Ainsi se trouve enrayée du même coup la colonisation, tant agricole que minérale, de cette terre si riche de sa double fertilité.

Les Anglais établissent volontiers entre la Nouvelle-Hollande et la Californie une comparaison qu'ils présentent naturellement comme défavorable à cette dernière. Il est très-vrai que la colonie anglaise offre un chiffre supérieur d'habitants, ce qu'explique la différence d'âge des deux pays ; il est juste de constater également que la fièvre aurifère n'a pas donné à la société australienne le caractère, quelque peu barbare au début, des mœurs californiennes. La raison en est dans la forte organisation que les établissements de la Grande-Bretagne reçoivent de la métropole, organisation que le caractère dangereux des *convicts* avait forcé à rendre ici plus complète encore. De plus, peu de nations savent aussi bien que les Anglais mettre à profit l'expérience des autres, et il est permis de penser que le spectacle de ce qui se passait de l'autre côté du Pacifique n'a pas peu contribué à faire éviter à l'Australie les désastres financiers de San-Francisco. L'Australie eut pourtant ses vicissitudes, et l'on y vit par exemple nos soieries lyonnaises moins chères qu'elles ne le sont à Lyon ; mais la prudence britannique et aussi, il faut bien le dire, cette scrupuleuse loyauté commerciale, qui est en affaires la meilleure de toutes les habiletés, empêchèrent toujours à temps l'échec de tourner en déroute. N'oublions pas enfin le précieux avantage que l'Anglais porte partout avec lui, l'abondance de capitaux ; l'argent qui se loue encore à San-Francisco jusqu'à 30 pour 100, ne coûte en Australie que 6 pour 100 en moyenne, c'est-à-dire moins peut-être qu'il ne coûterait à Londres. Là, est, selon nous, la véri-

table supériorité de l'Australie sur la Californie, car, pour le reste, l'habitant de Victoria est forcé de convenir que son territoire ne peut lutter de fertilité avec celui de son rival, de même qu'à richesse égale, son exploitation aurifère est de beaucoup la plus pénible des deux.

En réalité, les deux productions d'or peuvent se développer parallèlement sans se nuire, car la population s'alimente à des sources distinctes de part et d'autre, et cela est si vrai que la plupart des mineurs qui avaient quitté vers 1852 les *placers* de la Sierra-Nevada pour ceux de Victoria, n'ont pas tardé à venir retrouver leurs anciens *claims*. C'est plus près de San-Francisco qu'une sérieuse concurrence peut s'élever entre les représentants de la race anglo-saxonne. La question est de date récente. Naguère encore, tout le territoire qui s'étend au nord du 49° degré de latitude, limite commune aux deux puissances, était aux mains de la célèbre compagnie anglaise de la baie d'Hudson. Nul voisin ne pouvait être plus commode pour la Californie ; exclusivement préoccupée du commerce de pelleteries qui fait l'objet de son monopole, cette compagnie n'avait d'autre pensée que d'éloigner de ses domaines toute apparence de colonisation ; armée d'une charte qui lui conférait de véritables priviléges de souveraineté et lui donnait pour ainsi dire droit de justice haute et basse, elle en profitait pour s'opposer, parfois arbitrairement, à tout commerce autre que le sien, comme à toute immigration qui eût eu pour effet de faire disparaître les précieux animaux dont les fourrures alimentaient ses revenus. Lorsqu'il fut question, il y a quelques années, de coloniser l'île de Vancouver, située au-dessus de la Californie, la compagnie réussit à s'en faire confier le soin ; c'était le meilleur moyen de détourner le coup dont l'eût menacée la création d'un établissement populeux et actif à la porte de ses terrains de chasse, car elle avait dès-lors cent manières de paralyser tout mouvement importun, et ne le fit que trop bien voir. De vives réclamations ne s'en produisaient pas moins en Angleterre : on montrait la population américaine du Minnesota s'élevant en peu d'années de six mille habitants à cent quatre-vingt mille, et cela tan-

dis que l'établissement de la Rivière-Rouge, appartenant à la compagnie et séparé seulement du Minnesota par le 49e parallèle, restait depuis vingt ans stationnaire; on prétendait que le *Yankee* avançait par an de cent lieues en moyenne vers le nord, et qu'il ne tarderait pas à venir coloniser, de gré ou de force, les solitudes que l'on abandonnait à un monopole improductif. Il y avait beaucoup d'exagération dans cette croisade, les immenses régions concédées à la compagnie, vouées pour la plupart aux rigueurs d'un hiver éternel, ne sauraient se prêter à aucune culture, et ne semblent guère pouvoir produire autre chose que les animaux à fourrures, dont la destruction totale serait imminente le jour où le pays serait indistinctement ouvert à tous les aventuriers. Toutefois ce sujet a pris un intérêt plus vif depuis quelque temps : la charte primitivement octroyée à la compagnie en 1670, puis prolongée de vingt et un ans en 1838, expire définitivement en 1859. Sera-t-elle renouvelée, modifiée ou abrogée? Un comité de la chambre des communes a étudié l'affaire avec la patience investigatrice que les Anglais apportent à toutes leurs questions coloniales, et il est arrivé à la conclusion fort sensée de laisser à la baie d'Hudson les territoires hors d'état d'être cultivés, en ouvrant à la colonisation les points vers lesquels elle semblait tendre à se diriger, et par exemple l'île de Vancouver.

L'affaire en était là lorsqu'est survenue une complication nouvelle et assez grave. Vers les premiers mois de 1858, dix ans après la découverte de Marshall, le bruit s'est répandu dans la Grande-Bretagne que d'abondants dépôts aurifères avaient été trouvés au nord et à l'est de l'île Vancouver. On a vu dès-lors se reproduire sur une échelle restreinte les scènes dont la Californie avait été le théâtre : et pendant un moment, il parut que la rivière Frazer allait remplacer les bords du Sacramento, et la petite ville de Victoria devenir un second San-Francisco. L'avenir n'a point justifié ces prévisions. On reconnut bientôt que l'existence des mineurs était loin de ressembler à la peinture attrayante qu'en faisaient les journaux officieux de la Grande-Bretagne, c'est-à-dire que leurs gains n'apportaient pas une

compensation suffisante à leurs privations et à leurs fatigues. Aussi, des trente-cinq mille chercheurs d'or qui, à la première nouvelle de la découverte, avaient débordé de San-Francisco sur Victoria de Vancouver, en est-il resté à peine deux ou trois mille dans la colonie. En 1858, l'extraction de l'or de ces mines a produit 1,494,211 livres sterling; en 1859, près de deux millions, ce qui, d'après le nombre des mineurs, établi par la liste des licences, donne un peu plus de 100 livres pour chacun; or, les frais d'existence peuvent être évaluées à environ 60 livres. L'avenir de la Colombie anglaise n'est donc pas là.

En revanche, la Colombie anglaise possède des ports qui sont excellents, et ses immenses forêts peuvent fournir un long aliment à un commerce de bois très-considérable. De plus, elle possède des mines de charbon de terre, source de profits extrêmement importante sur les bords du Pacifique, et qui suffirait seule à lui assurer un splendide avenir maritime.

Ce n'est donc pas sans de sérieux motifs, que San-Francisco s'inquiète en voyant grandir à ses côtés un établissement étranger, avide de partager avec lui la domination commerciale de ces mers; car, si restreinte que soit la production agricole et aurifère de ce dernier, il est un fait qui, dès maintenant, ressort, avec évidence, de leur situation respective : l'impossibilité où seront les Américains de s'étendre vers le nord sur les rives du Pacifique. Peut-être San-Francisco deviendra-t-il quelque jour le New-York de l'ouest, mais à la condition d'avoir à ses côtés, dans la Colombie, un autre Canada qui maintienne intactes les vieilles et sages traditions coloniales de la mère-patrie. Aussi n'est-ce pas vers le nord que tend le pionnier *yankee*, c'est vers cette riche contrée du Mexique, objet de l'éternelle convoitise des enfants de l'Union. Quelques années s'étaient à peine écoulées depuis la signature du traité qui leur assurait la Californie, tout n'était encore dans le pays que désordre et confusion, que déjà des regards plus ambitieux ou plus avides commençaient à se tourner vers le sud ; déjà se trahissait, par des symptômes significatifs, le réveil de cette fièvre d'agrandissement qui peut être parfois momentanément assoupie, mais n'est jamais éteinte.

L'Américain pense-t-il que s'arrêter serait déchoir? Voit-il une condition d'existence dans ce *go-ahead* instinctif, devenu la devise de sa race? On ne saurait donner d'autre explication, je ne dirai pas seulement de la facilité avec laquelle s'organisèrent à San-Francisco les diverses expéditions de flibustiers dirigées contre le Mexique, mais de la sympathie qu'elles rencontrèrent dans toutes les classes de la population. Il en fut ainsi lorsqu'à deux reprises le comte de Raousset-Boulbon quitta ce port pour montrer sur le champ de bataille d'Hermosillo et sur la plage de Guaymas, un courage chevaleresque digne d'une meilleure cause. On avait eu de ces sentiments une preuve encore plus caractéristique lors de la première tentative par laquelle Walker appela sur lui l'attention de l'Europe, et le juge saint-franciscain qui prononçait sur le sort du colonel Watkins, vice-président de l'éphémère république de Basse-Californie, avait proféré de son siége ces étranges paroles : « Je sympathise profondément avec l'accusé, je ne puis qu'admirer les héros qui vont comme lui relever au Mexique l'autel de la liberté; toutefois, comme juge, je n'ai qu'une chose à envisager : la loi a-t-elle été violée (1)? »

Non-seulement la loi avait été violée avec une rare audace, puisque la plus grande publicité avait présidé au recrutement des membres de l'expédition, mais il était aisé de prévoir que la tentative, appréciée avec tant d'indulgence, devait se renouveler plus d'une fois. L'Américain est manifestement préoccupé de s'étendre vers le Mexique; mais tandis qu'un progrès quelque peu important du côté de l'Atlantique serait nécessairement l'objet d'une surveillance soupçonneuse, au sud de la Californie au contraire nul ne se préoccupe des vastes territoires que s'adjuge incessamment l'Union. Hier, elle achetait des centaines de-milles carrés au gouvernement toujours besogneux et imprévoyant de Mexico (*the Gadsden purchase*); demain elle s'annexera sans bruit une nouvelle zone de frontières, ou plu-

(1) Walker fut condamné à 7,000 francs d'amende, ne les paya pas, et ne fut ni emprisonné ni même inquiété.

tôt, pour employer les termes mêmes d'un message de M. Buchanan, « elle assumera un protectorat temporaire sur les parties septentrionales des états de Chihuahua et de Sonora, et y établira des postes militaires. » Qui pourrait se plaindre? Le Mexique? On ne veut que son bien. « Je ne doute pas, ajoute le message, que cette mesure ne soit regardée d'un œil amical par les gouvernements et les populations de ces deux états, attendu qu'elle protégera leurs citoyens non moins efficacement que les nôtres. » Du Mexique sont jadis partis les missionnaires qui les premiers ont conquis la Californie : on peut, dès ce moment, prévoir à son tour que la Californie enverra quelque jour au Mexique des conquérants moins bien intentionnés.

Agrandissement territorial, colonisation, industrie, l'heureux *Yankee* a su tout réunir dans le nouveau pays qu'il s'est assimilé, et son rôle sera beau dans le magnifique avenir réservé à cet océan si peu fréquenté, si peu connu même il y a trente ans. Les nations riches et populeuses qui le bordent n'ont eu jusqu'ici de relations qu'avec l'Europe ; mais le jour n'est pas loin où, affranchies en partie de cette tutelle, elles couvriront le Pacifique de flottes marchandes décuples de celles qu'on y voit aujourd'hui, et ce jour là, devenus les deux centres maritimes de cette moitié du globe, San-Francisco et Sydney verront se réaliser un développement qu'ils ne peuvent encore que rêver. En attendant, ce qui n'est pas douteux, c'est que le commerce maritime des Américains a doublé depuis la découverte des *placers* de la Sierra-Nevada ; ce qui est également certain, c'est que la richesse métallique du monde a augmenté de plus de moitié depuis la même époque. Peu de pays, il faut l'avouer, seraient en état de présenter d'aussi beaux titres de gloire pendant les quinze années que nous venons de traverser.

VI

LES ACADIENS ET LA NOUVELLE-ÉCOSSE

Parmi les nombreuses colonies de la Grande-Bretagne, il en est peu qui soient moins connues que la Nouvelle-Écosse ; elle fait partie à la vérité de ces quelques arpents de neige dont, au grand divertissement de Voltaire, les Français et les Anglais se disputaient l'empire sous les glaces du pôle, et soit que ce dédaigneux sarcasme lui ait porté malheur, soit que la sécurité de la possession ait endormi la sollicitude de la métropole, on ne saurait nier que, même en Angleterre, ce pays n'est pas apprécié à sa juste valeur. A une époque cependant où il n'était pas de mode de refuser à notre nation le génie colonisateur, une population française dont les qualités ne se sont jamais démenties à travers les plus tristes épreuves, obtint sur ce territoire, alors nommé Acadie, des résultats que l'on peut citer avec orgueil. Aujourd'hui le nom d'Acadie a disparu, la Nouvelle-Écosse est définitivement anglaise ; mais bien qu'oubliée momentanément, il est certain que les chances d'avenir qui lui sont propres, et celles que lui assure sa position géographique, méritent plus d'attention qu'on ne lui en accorde. L'histoire des

colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale a trois phases distinctes. Dans la première, qui embrasse le XVI^e^ siècle, le XVII^e^ et une partie du XVIII^e^, la métropole leur laisse l'initiative et l'exercice du pouvoir; elles règlent elles-mêmes leur propres affaires, se développent et jouissent sans restriction de toute la liberté que comportaient à cette époque les lois britanniques. Survint la guerre de l'indépendance américaine, qui changea brusquement le cours des idées et inaugura la deuxième phase. Là, il faut le reconnaître, l'Angleterre fit fausse route : elle crut réagir efficacement contre les menaces de l'avenir en substituant le monopole aux franchises, les restrictions aux libertés, et ne réussit de la sorte qu'à retarder d'un demi-siècle le progrès de ses colonies. C'est ainsi que l'on vit en 1837 une partie du Canada se soulever pour appuyer ses réclamations dont aucune n'eût été repoussée à Londres cent cinquante ans auparavant; mais cet exemple porta ses fruits; et, le progrès des idées économiques aidant, la Grande Bretagne entra en 1840 dans la voie libérale qu'elle continue à suivre de plus en plus résolument. De ces trois phases, la Nouvelle-Écosse n'a connu que les deux dernières, Française jusqu'aux milieu du XVIII^e^ siècle, elle n'a été anglaise qu'à partir du jour où commençait la marche rétrogade que nous avons signalée ; il faut lui en tenir compte, et ne pas s'attendre à trouver chez ses enfants la robuste éducation politique qui distinguait les Américains de 1778. Son rôle a été obscur jusqu'ici ; mais il peut acquérir une haute importance relative dans l'économie future des possessions britanniques de cette partie du globe.

I

Si l'on interroge un dictionnaire de gréographie à l'article *Halifax*, on y verra qu'il s'agit d'une ville de 25,000 âmes, capitale de la Nouvelle Écosse, ayant tout à la fois un beau port,

un commerce actif, une citadelle, un arsenal et deux évêques, l'un protestant, l'autre catholique. L'Anglais, que l'on questionnera sur cette même ville sera plus explicite; elle sera pour lui la clé des possessions britanniques de l'Amérique du Nord et le centre d'une future confédération, le jour où un lien commun réunira à la Nouvelle-Écosse Terre-Neuve, le Nouveau-Brunswick, l'Île du Prince-Édouard et peut-être les deux Canadas. Pour l'habitant des provinces voisines, Halifax sera avant tout la ville du mariage, *a place famous for picking up wives;* le militaire y verra par excellence le pays loyal et dévoué à la croix de Saint-George; le marin enfin n'en parlera que comme du paradis de sa longue campagne. Halifax est en effet tout cela, et jamais les qualités de cette ville hospitalière ne brillèrent d'un plus vif éclat que pendant l'année 1861, lorsque les troubles d'Amérique engagèrent les gouvernements anglais et français à faire de ce port le centre d'observation de leurs forces maritimes dans ces parages. Les fêtes se succédaient sans interruption. Tantôt c'était un vapeur, au pont gaîment pavoisé et couvert de monde, qui traversait la rade pour aller déposer sa bande joyeuse sur quelque point de la côte; tantôt le rendez-vous était au milieu des bois, et les voitures fuyaient rapidement le long des routes sinueuses qui se perdaient sous les arbres comme les allées d'un parc. Les réunions du soir n'étaient pas moins animées, et la danse s'y prolongeait bien avant dans la nuit. On rencontrait là des officiers dont les régiments avaient fraternisé avec les nôtres dans les tranchées de Sébastopol, des marins que l'on avait connus en Chine ou au Pérou; l'entente cordiale avait rarement été mieux cimentée. Enfin sonnait l'heure de la retraite. On quittait la salle brillante de lumière pour aller chercher le canot le long d'un quai sombre et désert, et la rêverie du bal se prolongeait au son des quatorze avirons qui retombaient dans l'eau à intervalles égaux. *Boat, ahoy!* entendait on héler d'une masse obscure qui se dessinait confusément à l'avant : c'était le vaisseau-amiral anglais. Puis retentissait un second appel : « Ho, du canot! » C'était la patrie flottante, on rentrait en France.

Dans cette société si vivante, mais circonscrite néanmoins aux limites étroites d'une ville de second ordre (1), un détail me frappait, l'absence complète de l'élément français indigène. Malgré un siècle de domination britannique, il semblait difficile d'admettre qu'aucune famille d'origine acadienne n'eût échappé à la dispersion, et que notre race eût absolument disparu de ce pays dont elle a inauguré l'histoire. Toutefois il était clair qu'il ne fallait pas chercher ces restes dans les classes supérieures de la société. Mes promenades dans la ville et dans les environs ne m'en avaient non plus montré aucun vestige chez la population ouvrière, et je commençais à croire que rien de ce genre n'existait dans cette partie de la Nouvelle-Écosse, quand le hasard me fit découvrir ce que j'avais inutilement cherché. C'était au marché d'Halifax. Une foule bruyante s'y pressait en tous sens. Les vestes rouges des soldats anglais tranchaient sur les chemises de laine bleue des matelots descendus à terre pour la *poste-aux-choux* (2). Des Indiens de la tribu des Mic-Macs, au teint cuivré, aux cheveux noirs, plats et luisants, attendaient qu'on vînt leur acheter le *moose* ou le *caribou*, produit de leur chasse. Près d'eux, d'énormes saumons et des pyramides de homards étaient vendus par leurs femmes, chaussées de mocassins et enveloppées dans la couverture traditionnelle des Indiennes. Au nègre était réservé le département des

(1) Des faiblesses de la petite ville, Halifax a tout au moins l'amour des nouvelles. Un journal y fit un matin le récit émouvant et détaillé d'une rébellion à bord d'un des bâtiments de la division française, rébellion, à la suite de laquelle deux des mutins auraient été pendus : « Rien de sinistre, disait le narrateur, comme l'aspect de ces cadavres se balançant au bout des vergues ! » Complot, jugement et exécution, tout, d'après lui, s'était passé en moitié moins de temps qu'une tragédie selon Aristote. Les journaux du lendemain renchérirent naturellement sur le premier, et chacun eut son entre-filet : *Dreadful execution in the french fleet !*— Tout se réduisait à deux paquets de balais mis au sec et vus à travers une brume épaisse.

(2) C'est la dénomination métaphorique sous laquelle on désigne à bord d'un navire le canot qui est expédié chaque matin à terre pour le service des provisions.

berries, fruits sauvages récoltés dans les bois. Je promenais un regard distrait sur ce monde bariolé, lorsqu'une voix d'un accent singulier prononça derrière moi quelques paroles en français. Je me retournai; une véritable paysanne normande était devant mes yeux, au court jupon de futaine, aux cheveux en bandeaux, aux grands yeux bruns, profonds et doux. L'homme qui lui avait parlé, son mari probablement, s'éloignait à grands pas. Devant elle étaient des œufs et quelques paires de bas tricotés. En la questionnant, j'appris qu'elle habitait un village nommé Chezzetcook, à huit lieues d'Halifax, et que la population de ce village était exclusivement acadienne et française. Mon interlocutrice n'avait assurément rien de bien poétique; mais depuis plusieurs jours j'étais poursuivi du souvenir de la race acadienne, si héroïque au sein de ses infortunes, et dans la pauvre paysanne que j'avais sous les yeux, il me semblait voir passer je ne sais quelle fugitive lueur de Mignon regrettant la patrie absente. Elle retournait le jour même à Chezzetcook; je promis d'y aller le lendemain.

Dès le matin, nous étions en voiture. La campagne que traversait la route avait ce caractère particulier à tous les paysages de la Nouvelle-Écosse : rien de grandiose ou d'abrupt, mais une succession de pelouses ondulées et de coteaux gracieusement couronnés de bois; de distance en distance, un lac transparent, sur lequel glissait sans bruit quelque pirogue d'Indiens, et sur la rive la hutte conique en écorce de bouleau où la *squaw*, sa compagne, passe la journée à tresser des paniers. Plus loin, le pays était occupé par une petite colonie de nègres fugitifs des États-Unis. Plus loin encore, la mer reparaissait à l'horizon élargi; des barques de pêcheurs étaient halées sur la grève, une centaine de maisons se montraient éparpillées sans ordre le long du chemin : c'était le village de Chezzetcook, groupé autour de sa modeste église de bois. A l'entrée, quelques marmots déguenillés jouaient dans un fossé. Combien résonna doucement à notre oreille leur patois enfantin, émaillé de *j'allions* et de *j'étions!* De même, à la ferme où nous allâmes demander l'hospitalité, tout était français, tout

avait été religieusement conservé, le costume aussi bien que le langage. Çà et là quelque locution vieillie rappelait depuis combien de temps ces pauvres exilés vivaient loin de la mère-patrie, qu'ils désignaient toujours sous le nom touchant de *vieux pays*. On eût pu se croire transporté dans un village normand d'il y a deux siècles. Ici demeuraient les Bellefontaine; ce pêcheur qui déchargeait son poisson était un Manette; ce laboureur qui revenait des champs un Lapierre. Pas un nom qui ne nous fût familier. Le sentiment que nous éprouvions ne peut être compris que des Français. Pour l'Anglais et pour l'Espagnol, qui ont couvert le monde de leurs émigrations, rencontrer au loin des compatriotes n'a rien que d'ordinaire; il en est autrement pour nous, dont, sauf de rares exceptions, toutes les colonies sont passées en des mains étrangères, et ce n'est jamais sans émotion que nous retrouvons au-delà des mers les vestiges de l'empire que nous n'avons pas su conserver. L'émotion était plus vive encore ici, où depuis si longtemps ces débris étaient enfouis dans un coin perdu de la Nouvelle-Écosse. La population de Chezzetcook peut être de 2,500 âmes environ; originairement formée d'un petit nombre de familles qui ne se sont alliées qu'entre elles, elle s'est accrue et multipliée peu à peu sans que nul mélange étranger vînt s'y glisser, comme la goutte d'huile qui s'étend à la surface de l'eau sans s'y mêler. Serait-il vrai que l'attachement au sol natal se conserve d'autant plus vivace que la position sociale est moins élevée? Au lieu des humbles paysans dont nous parlons, supposons quelques opulentes familles françaises ayant échappé par hasard à la dispersion de leur race et ayant depuis lors continué à s'enrichir : croit-on qu'elles ne seraient pas devenues aujourd'hui anglaises de mœurs, d'idées et de langage? Respectons la pauvreté laborieuse; l'Acadien lui doit le sentiment de sa nationalité.

La France ignore aujourd'hui jusqu'au nom de ces enfants perdus, qui n'en conservent pas moins religieusement son souvenir. A peine quelques érudits se rappellent-ils le chapitre que leur a consacré Raynal et le tableau champêtre qu'il a tracé de

leurs mœurs simples et patriarcales. L'histoire de ce peuple oublié et proscrit devrait cependant être plus connue de nous ; il n'en est pas de plus émouvante ni de plus instructive. Les chroniques de l'Acadie s'ouvrent au XVII^e^ siècle par l'expédition du marquis de La Roche, qui, chargé d'y amener quarante déportés, se contenta de les jeter sur le dangereux récif de l'île de Sable (1). Lorsqu'on les y recueillit sept ans après, les douze qui seuls avaient survécu étaient réduits à l'état sauvage. Avec les successeurs du marquis commencèrent de longues années de guerre, où le colon avait plus souvent le mousquet sur l'épaule que la bêche à la main, guerre de surprises et d'embuscades, guerre sans merci ni pitié. Tout le monde était soldat, même les femmes : la belle Marie de Latour, dont le portrait séduisant nous a été transmis par la tradition, conduisait elle-même sa troupe au combat, et défendait jusqu'à la dernière extrémité la forteresse que lui avait confiée son mari. Une des physionomies les plus originales de cette période est celle du baron de Saint-Castin, gentilhomme béarnais, qui, de capitaine d'un régiment d'infanterie en garnison au Canada, était devenu le chef de la puissante tribu indienne des Abenaquis ; il y avait même épousé une *sauvagesse*, comme on disait alors.

(1) Ce récit offre le curieux phénomène d'une île s'élevant à peine au-dessus du niveau de la mer sur une longueur de dix lieues et une largeur d'un kilomètre. Il présente la forme d'un arc, a la convexité tournée vers le large, comme si les puissantes vagues de l'Océan lui avaient donné cette courbure. Ce n'est à proprement parler que la crête d'un banc, et pourtant quelques plantes chétives, quelques flaques d'eau saumâtres permirent aux malheureux déportés de n'y pas mourir tous de faim ; on y montre encore le lieu où la tradition veut que reposent leurs restes, lieu désigné, par une singulière autonymie, sous le nom de Jardin Français (*French Garden*). Nul écueil dans ces parages n'est plus redouté des marins ; les sinistres dont il a été le théâtre pourraient se compter par centaines, et la côte y est littéralement couverte d'une ceinture non interrompue de débris de navires. Le gouvernement anglais entretient sur cette île une petite population de gardiens dévoués, que l'état de la mer condamne souvent à un isolement forcé pendant de longs mois d'hiver, et qui ne reçoivent alors des nouvelles du monde extérieur que par les naufragés dont ils sauvent les jours.

Pendant trente ans, ce rude et infatigable partisan répandit la terreur chez les Anglais, et réussit à les empêcher de s'établir dans le pays. Il fallut les concessions du traité d'Utrecht pour amener ce résultat; mais les Acadiens ne quittèrent pas les quartiers qu'ils avaient peuplés, et où leur esprit d'ordre et de travail leur valut d'être livrés à eux-mêmes, à peu près indépendants sous le nom de Français neutres. Ce fut l'époque de leur grande prospérité. Industrieux et persévérants, ils profitaient des marées exceptionnelles de cette côte pour arracher à la mer des terres d'une fertilité inouïe, au moyen de digues ou *abboiteaux* dont le secret s'est perdu avec eux. La Grand-Prée, par exemple, s'étendait sur une superficie de plus de 1,000 hectares, ainsi conquis pied à pied sur les flots. L'aisance était générale, les mœurs pures, l'harmonie sans mélange. Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire, dit-on! Pendant la première moitié du XVIII^e^ siècle, ce mot peut s'appliquer aux Acadiens, dont l'existence patriarcale se déroulait uniformément paisible et laborieuse.

En 1755, un coup de foudre éclata dans ce ciel serein. Les Anglais avaient résolu de s'emparer de ces riches cultures, et d'en déporter les inoffensifs propriétaires. A un jour donné, les Acadiens furent convoqués dans les églises de leurs diverses paroisses, et là, sans préparation, car le secret n'avait été que trop bien gardé, ils apprirent que leurs biens étaient confisqués et leurs personnes prisonnières. Des vaisseaux attendaient les exilés, les soldats formaient la haie jusqu'au lieu de l'embarquement, nulle résistance n'était possible, et huit mille de ces infortunés furent ainsi arrachés à leurs foyers, puis déportés sur la terre étrangère. Que devinrent-ils? Un écrivain qui s'est imposé la tâche de reconstituer l'histoire de la France dans ses colonies, M. Rameau (1), a patiemment renoué les fils de cette douloureuse odyssée, et l'on peut aujourd'hui se rendre un compte exact d'une dispersion que l'on ne saurait comparer qu'à

(1) *La France aux colonies, études sur le développement de la race française hors de l'Europe*, par E. Rameau, Paris, 1859.

celle du peuple hébreu. Les plus heureux purent gagner les contrées avoisinantes, Terre-Neuve, le Cap-Breton, le Nouveau-Brunswick, l'île du Prince-Édouard. D'autres furent inhumainement jetés sur la côte américaine, où rien n'était préparé pour les recevoir, et où ils seraient morts de faim sans la persévérante énergie qui les soutenait. D'autres enfin furent gardés prisonniers en Angleterre jusqu'à la paix, et renvoyés alors en France plus misérables que leurs aïeux n'en étaient sortis cent cinquante ans auparavant. M. Rameau a retrouvé des descendants de ces derniers établis sur les landes d'Archigny, dans le département de la Vienne. Il nous en montre d'autres à Cayenne, à la Louisiane, à Saint-Domingue, où ils formèrent la paroisse de Bombardopolis, et partout il les trouve supérieurs à leur désastre par l'inconcevable vitalité avec laquelle ils reprennent racine là où le flot vient les déposer. Le fait était d'autant plus remarquable, que l'acharnement des Anglais ne s'en tint pas à cette première déportation. Ainsi, une petite colonie acadienne qui s'était reformée à Saint-Jean du Nouveau-Brunswick se vit une seconde fois dépossédée en 1784, et fut transportée à Madawaska, au milieu des montagnes, à trente lieues dans l'intérieur du pays. Une proscription plus cruelle encore, et que les Anglais semblent avoir voulu ensevelir dans l'ombre, atteignit les Acadiens de l'île Saint-Jean, aujourd'hui île du Prince-Édouard : dix années suffirent pour les réduire de 10,000 à 1,500, vers 1770. Ce redoublement de persécution était pourtant sans excuse; les armes de la Grande-Bretagne l'avaient alors définitivement emporté sur les nôtres au Canada et au Cap-Breton comme à la Nouvelle-Écosse, et nous avions perdu notre dernier boulevard sur cette côte : Louisbourg l'imprenable, Louisbourg si longtemps la terreur des Anglais et l'orgueil des Français.

Les ruines de cette ville sont le seul vestige matériel de notre domination dans le pays. Louisbourg avait coûté vingt-cinq années de travaux et 30 millions de francs, somme énorme pour l'époque. Ses remparts avaient une lieue de tour, ses murs trente-six pieds d'épaisseur, ses fossés quatre-vingts pieds

de large. La ville comptait 15,000 habitants et pouvait recevoir 6,000 hommes de garnison. Citadelle, églises, couvents, arsenaux, magasins, rien n'y manquait. Aujourd'hui l'herbe a envahi ce que n'avait pu détruire le vainqueur; nul bruit ne s'entend dans la rade où flotta le pavillon blanc de nos vaisseaux, où Wolfe commença sa courte et glorieuse carrière; tout signe d'habitation a disparu, et c'est à peine si le voyageur retrouve l'enceinte qui protégeait cette ville si fière, *campos ubi Troja fuit!* Quant aux pauvres Acadiens, nous venons de voir à Chezzetcook ce qu'ils sont devenus, et comment à travers leurs épreuves ils ont su conserver le pieux dépôt de leur foi et de leur nationalité; mais ce groupe n'est pas le seul, et les recherches de M. Rameau constatent qu'outre ceux qui sont établis dans la Nouvelle-Écosse, il en existe encore aujourd'hui 30,000 au Nouveau-Brunswick et à Madawaska, 15,000 au Cap-Breton, autant dans l'île du Prince-Édouard, 8,000 au Canada, dans la baie des Chaleurs, et 7,000 au Labrador, à Terre-Neuve et aux îles de la Madeleine, — soit en tout 95,000, sortis des 8 ou 10,000 proscrits de 1775. M. Rameau va plus loin, et, remontant à un recensement nominal qui donnait, en 1671, à la colonie acadienne un chiffre de 400 âmes et de 47 familles, il démontre que les quatre cinquièmes au moins de la population actuelle descendent de ces souches primitives. Quelle merveilleuse fécondité (1)! Et que n'eût-on pu attendre d'une race aussi bien douée, si la mère-patrie avait daigné lui tendre une main secourable dans le naufrage où sombra notre fortune en Amérique! Triste et honteux chapitre de ce misérable règne de Louis XV, où les débauches de la cour engloutissaient des millions, tandis qu'au dedans comme au dehors l'argent manquait aux dépenses les plus sacrées!

(1) Un chiffre de vingt enfants et même plus n'est pas rare chez les familles acadiennes. Dans son récit d'*Évangéline*, le poète américain Longfellow a introduit un personnage historique, le notaire Leblanc, qui comptait vingt-cinq enfants et cent cinquante petits-enfants lors de la proscription de 1755.

On a peu de documents sur les faits que nous venons de raconter. Le seul historien de la Nouvelle-Écosse, Halliburton, né dans le pays et fort connu dans la littérature anglaise par les contes humoristiques qu'il a publiés sous le nom de Sam Slick, Halliburton, dis-je, tout en blâmant avec énergie la conduite de ses compatriotes, ne s'est naturellement pas appesanti sur un épisode où l'honneur colonial de l'Angleterre était tout au moins compromis. Aucun scrupule de ce genre ne retenait M. Rameau, et lui seul a tracé un tableau complet de ces événements, si imparfaitement connus avant ses recherches. A ce seul point de vue, son livre mériterait une attention sérieuse, que justifieraient amplement d'ailleurs le talent de l'écrivain et la remarquable élévation de ses doctrines économiques. Mais ce n'est pas tout, et la plus précieuse récompense de l'auteur a dû être l'effet produit par ses écrits sur les populations lointaines auxquelles ils s'adressaient, effet que j'ai pu constater moi-même. C'était la première fois qu'elles voyaient leurs chances futures discutées en France avec cette bienveillante sympathie qui est le meilleur des encouragements, car les seules marques d'intérêt que jusqu'alors elles eussent reçues de leur ancienne patrie se réduisaient au souvenir banal et superficiel de quelques touristes désœuvrés. M. Rameau, au contraire, semble s'identifier avec la race qu'il étudie : il la relève dans le passé par l'héroïque récit de ses malheurs, il la rassure dans l'avenir par les sages conseils qu'il lui donne. Aussi le succès de son livre a-t-il été grand et immédiat de l'autre côté de l'Océan, au Canada surtout, où la classe lettrée et intelligente constitue un des principaux éléments de la population française.

Le poète américain Longfellow a fait de la catastrophe acadienne le sujet d'un récit simple et touchant. Évangéline est la fille d'un riche fermier de Grand-Prée, elle vient d'être fiancée à celui qu'elle aime, Gabriel, le fils du forgeron Basile ; mais, avant que le mariage ait pu être célébré, éclate la tempête de proscription, et les malheureux habitants du village se voient dispersés sur la vaste étendue du continent américain. Les

fiancés ont été séparés, et le long pèlerinage de l'exil commence pour Évangéline. Elle va de ville en ville, de désert en désert, recherchant les débris de sa race, demandant partout les traces de l'époux auquel elle a donné sa foi. On la retrouve enfin, sous le voile d'une sœur de charité, dans un hôpital où le sort vient d'amener Gabriel expirant. Ce thème, que nous ne faisons qu'indiquer, a fourni au poète américain l'une de ses plus heureuses inspirations. Il me semblait à Chezzetcook relire l'une après l'autre les premières pages d'*Évangéline*. La nature qui m'entourait avait bien le charme voilé, l'attrait mélancolique et pénétrant des campagnes décrites par Longfellow; les femmes avaient le même costume, la même quenouille chargée de chanvre; le village et les maisons étaient tels qu'il les a depeints. La joie de ces pauvres gens était grande de recevoir des visiteurs qu'ils considéraient comme des compatriotes, et force fut d'accepter une hospitalité qu'on ne nous permit de reconnaître que par des remercîments. Le maître d'école demandait les livres français dont nous pourrions disposer pour les besoins de ses élèves. Une de leurs premières préoccupations, en apprenant que des bâtiments de guerre du *vieux pays* se trouvaient à Halifax, fut de savoir si ces navires avaient un prêtre, et s'il voudrait venir prêcher en français chez eux. En effet, par une regrettable anomalie, qui est plutôt le fait des circonstances que d'aucun mauvais vouloir, le curé chargé de desservir cette modeste paroisse est le plus souvent un Irlandais, qui s'y considère comme en exil et qui ne sait pas un mot de notre langue. Il serait à désirer que le voisinage pût amener à Halifax quelque membre de l'excellent clergé français du Canada (1), comme déjà d'ailleurs on en voit sur quelques autres points de la Nouvelle-Écosse, notamment à Arichat. Celui qui accepterait l'humble apostolat de Chezzet-

(1) M. Rameau n'a trouvé que quatre prêtres acadiens français: MM. Girouard, curé de l'Ile-Madame; Boudrot, à l'île Madeleine; Poirié, dans l'île du Prince-Édouard, et Barbineau, à Bouctouche (Nouveau-Brunswick). Ces quatre noms, dit-il, appartiennent aux familles primitives de 1671.

cook en serait largement récompensé par la reconnaissance de son troupeau.

Ces Acadiens, si visiblement protégés du ciel, même aux phases les plus cruelles de leur histoire, quel avenir leur est réservé maintenant que l'horizon s'est rasséréné pour eux? Nous ne leur souhaitons pas de rentrer sous la domination de la France; ils n'y trouveraient assurément rien qui valût l'heureux régime dont jouissent actuellement les colonies anglaises; mais, tout en restant soumis aux lois de la Grande-Bretagne, ils peuvent et doivent s'appliquer à conserver leur originalité nationale. C'est en elle qu'ils ont trouvé leur salut dans l'adversité, ils y puiseront leur force aujourd'hui. Quel intérêt d'ailleurs aurait l'Angleterre à les absorber? N'a-t-elle pas l'exemple du Canada, où un groupe compacte et indestructible de plus d'un million de Français forme la meilleure barrière que le pays puisse opposer à l'ambition américaine? Il est un rêve que caresse avec amour l'habitant de la Nouvelle-Écosse, celui de la réunion en une confédération unique des diverses colonies anglaises de l'Amérique du Nord. Puisse ce rêve se réaliser et rattacher par un lien nouveau les Acadiens aux Canadiens! Ce serait pour l'élément français de ces pays le meilleur gage de l'influence que lui permet de revendiquer son importance numérique.

II

Il peut paraître singulier de souhaiter aux Acadiens, comme nous venons de le faire, de rester sujets britanniques. Un instant de réflexion nous permettra de fixer les idées sur ce point, si l'on veut prendre la peine de comparer les nombreux établissements créés par l'Angleterre sur tous les points du globe aux rares possessions d'outre-mer où flotte encore notre pavillon. C'est par la liberté bien entendue que nos rivaux donnent à leurs colonies que celles-ci grandissent et prospèrent;

c'est grâce à nos déplorables traditions administratives que les nôtres ont langui dans l'étiolement jusqu'au jour où elles nous ont échappé. Mieux leur eût valu cent fois être complétement abandonnées à elles-mêmes que d'être asservies à une tutelle qui ne se révélait que par des entraves ! Aujourd'hui le mal est fait. Quelle qu'ait pu être jadis notre aptitude colonisatrice, quelle qu'elle puisse encore être à l'état latent, on est peu fondé à espérer d'elle un réveil qui serait un miracle pour la génération actuelle, et, tandis que la Grande-Bretagne voit tous les ans 150,000 de ses fils (1) porter au-delà de l'Océan les idées et les mœurs de la mère-patrie, il est probable que pour longtemps encore le chiffre de nos émigrants restera fixé aux 8 ou 10,000 âmes de ces dernières années. Il s'élèverait à plus de 200,000 âmes, s'il était dans le rapport des populations des deux pays. Assurément la disproportion ne saurait être plus choquante ; pourtant ce triste résultat n'est pas envisagé du même œil par tout le monde, et l'on pourrait citer nombre d'économistes qui féliciteraient volontiers la France du peu de colonies qu'elle possède. Ils n'en sont plus, à la vérité, aux antiques doctrines du siècle dernier, où l'on voulait que les colonies ne vécussent que par et pour la métropole ; mais ils prétendent que ces possessions lointaines ne sont qu'une charge et non un avantage pour la mère-patrie, lorsque le lien qui les rattache à elle est de jour en jour rendu plus frêle par le double affranchissement civil et commercial. C'est cette école qu'il est bon de combattre.

Si jamais le gouvernement parlementaire réussit à faire le tour du monde, il le devra sans conteste aux consciencieux scrupules que met l'Angleterre à doter successivement ses colonies, grandes et petites, de l'ensemble obligatoire des deux chambres et des ministres responsables. C'est, depuis 1848, le

(1) De 1847 à 1854 inclusivement, il est sorti du royaume-uni 2,374,755 émigrants. C'est la période pendant laquelle ce chiffre a été le plus élevé. Il a naturellement baissé depuis, et n'a même pas atteint dans ces dernières années la moyenne de 150,000 âmes, que nous lui attribuons en nombres ronds.

régime de la Nouvelle-Écosse. Le gouverneur y représente la couronne; une chambre haute, composée de membres nommés à vie, jouit de pouvoirs analogues à ceux de la chambre des lords, et le rôle des communes est dévolu à une assemblée élective, renouvelable tous les quatre ans. Cette dernière tient les cordons de la bourse, règle les dépenses, dispose du revenu et fixe les impôts. Elle fait et défait les ministres, elle a ses whigs et ses tories, ses ministériels et ses radicaux, ses tumultes et ses séances nocturnes, absolument comme au palais de Westminster. Les membres du cabinet ont également, comme à Londres, l'angoisse des boules noires ou blanches, et le gouverneur plane philosophiquement au-dessus de cette atmosphère de scrutin, comme le monarque dont il est l'émanation. Il est certain qu'à première vue tout l'avantage d'une semblable combinaison paraît être pour la colonie : elle a pour se défendre d'excellents soldats qu'elle ne paie point, ses côtes sont protégées par les premières flottes du monde, et il ne lui en coûte pas un sou. Elle ne connaît, en un mot, des charges gouvernementales que le côté utile, et, tout en rayant de son budget ces deux objets de luxe que l'on nomme guerre et marine, elle n'en jouit pas moins de l'immense prestige moral qui s'attache au nom de l'Angleterre. Quel intérêt, se demandent certains économistes, quel intérêt a cette dernière à entretenir ces escadres, à solder ces coûteuses garnisons, s'il ne lui en revient rien? Pour eux, dans un marché entre deux parties, ce que gagne l'une, l'autre le perd; la vérité est au contraire que ce que l'une gagne, l'autre le gagne aussi. Songe-t-on assez aux avantages sans nombre qui résultent pour l'Angleterre de toutes ces positions choisies avec un si profond discernement? Quelles complications peuvent la prendre au dépourvu? Il n'est pas de mer lointaine où sa prévoyance ne se soit de longue main assuré les meilleurs ports et les places les plus fortes; on dirait un vaste réseau dont les mailles enserrent le globe. Qu'une guerre vienne à surgir avec les États-Unis, les vaisseaux anglais verront leurs croisières le long de cette immense côte encadrées entre deux arsenaux de premier ordre, toujours

amplement approvisionnés, — les Bermudes au sud, et au nord Halifax. Supposons la France dans le même cas, ses flottes seront dépourvues de toute base d'opérations, et, pour trouver un point de relâche, force leur sera ou de descendre jusqu'aux Antilles, à la Guadeloupe, à la Martinique, ou de remonter vers Terre-Neuve jusqu'à l'îlot lilliputien de Saint-Pierre-Miquelon, sur lequel les traités nous interdisent d'élever un fort ou d'entretenir une garnison.

Pour une puissance essentiellement maritime comme la Grande-Bretagne, ces considérations sont de premier ordre, mais elles ne sont pas les seules, car, indépendamment de l'admirable position militaire qui garantit l'inviolabilité d'Halifax, la Nouvelle-Écosse offre d'autres avantages que savent aussi apprécier nos alliés. C'est, par exemple, la seule colonie anglaise de ces mers où se rencontrent des mines de charbon. Le Canada n'en a pas, non plus que Terre-Neuve ou l'île du Prince-Édouard, tandis qu'ici les seules houillères actuellement en exploitation (et il en est nombre d'autres encore intactes, encore inconnues même) seraient de taille à suffire pendant des siècles à tous les besoins de la marine britannique. Aujourd'hui ce commerce ne se monte qu'à 3 millions de francs, représentant à peu près 200,000 tonneaux. Les autres exportations consistent en poisson, en bois, en produits agricoles, et forment une valeur de 33 millions de francs. Les importations vont à 43 millions, et le tonnage d'ensemble des entrées et des sorties s'élève à 1,450,000 tonneaux. Ces chiffres suffisent à montrer la haute importance maritime de ce petit pays, et j'ajouterai que cette importance ne peut que s'accroître, car les colonies anglaises n'ont pas été très-promptes à profiter des libertés commerciales qui leur ont été données depuis quelques années. La Nouvelle-Écosse n'a encore de relations qu'avec la métropole, les colonies voisines et les États-Unis. Si elle abordait les marchés d'Europe, il est permis de croire qu'elle doublerait facilement les 15 millions qu'elle retire chaque année de ses inépuisables pêcheries. De même pour les bois. La France, par exemple, n'en reçoit pas de cette provenance, et, bien que le

prix de cet article ait doublé chez nous de 1852 à 1857, l'usage qui s'en fait n'en va pas moins toujours en augmentant, jusqu'à donner une importation annuelle de 100 millions. A lui seul, Paris consomme pour près de 40 millions de bois, tant français qu'étrangers; Bordeaux reçoit des douvelles des États-Unis au nombre de 22 millions. Certes les forêts de la Nouvelle-Écosse, dont on a pu tirer en une seule année une flotte de 58,000 tonneaux (1), pourraient être avantageusement exploitées en vue de nos marchés. Le traité de commerce conclu avec l'Angleterre laisse la voie ouverte.

S'il était vrai que, dans les relations entre la Nouvelle-Écosse et la métropole, cette dernière eût accepté la plus lourde moitié de la charge, elle doit en être récompensée par la reconnaissance et l'attachement de sa colonie. Être par excellence le pays loyal et dévoué à la couronne britannique, telle est en effet la prétention de la Nouvelle-Écosse, et cette prétention est de longue date si bien établie que, lors de la guerre de l'indépendance américaine, ce fut là que se réfugièrent les colons de la Nouvelle-Angleterre restés fidèles à la mère-patrie. Il en vint ainsi plus de 20,000. Depuis lors ce *loyalisme*, pour me servir du terme consacré, n'a fait qu'augmenter, et l'on en eut la preuve lors du voyage officiel du prince de Galles dans l'Amérique anglaise, voyage où l'enthousiaste réception d'Halifax contrasta d'une manière marquée avec la froideur du Bas-Canada et même de Terre-Neuve. La ville semblait transformée en un bosquet, chaque maison avait son illumination, ses transparents. pas une rue qui n'eût son arc-de-triomphe, quelques-unes même jusqu'à vingt et plus en enfilade, le tout, bien entendu, complétement aux frais des habitants. Ouvrait-on un journal, on n'y trouvait que l'éloge du prince, l'horoscope des splendeurs qui signaleraient son règne, l'histoire de ses premières années, etc. Les poètes indigènes épuisaient leur verve en acrostiches

(1) En 1851, le tonnage total des navires construits dans les îles Britaniques a été de 149,637 tonneaux, et dans la Nouvelle-Ecosse de 57,774 tonneaux. C'est une proportion de plus du tiers. Il est vrai que cette année a été exceptionnelle pour la colonie.

sur son nom; un hôtel se fût cru déshonoré si son portrait n'eût figuré au centre de chaque assiette, et dans les magasins rien ne se vendait qui n'eût été rebaptisé en son honneur. Donner à l'héritier du trône une haute idée du pays, c'était le but de tous, même des dames, fort préoccupées du souvenir que le prince emporterait d'elles, s'il les voyait échouer dans les complications de la révérence classique qui fait la gloire de la cour de Saint-James, mais dont le secret n'a pas franchi l'Atlantique. Bref, cette réception tranchait sur les fêtes officielles du même genre, par l'expression d'un attachement véritablement exceptionnel, et peut-être cette vertu sera-t-elle plus utile à la Nouvelle-Écosse qu'elle ne le pense elle-même.

Halifax offrait au prince de Galles des souvenirs de famille d'un intérêt particulier. C'était là qu'avait longtemps vécu, dans un exil peu déguisé, son grand-père, le duc de Kent, physionomie à part dans cette curieuse famille des George d'Angleterre, dont la vie intime a été si bien étudiée par Thackeray. Heureux comme un prince ! disent bien des gens. La carrière du duc, pleine de troubles et d'épreuves, donna d'un bout à l'autre un démenti au proverbe. « Je suis venu au monde mal à propos, disait-il lui-même C'était dans le sombre mois de novembre, et la cour était en deuil d'un de mes oncles, mort la veille. Je me suis parfois demandé si cette naissance malencontreuse n'était pas un présage de la vie qui m'était réservée. » Dès l'âge de dix-huit ans en effet, en punition de quelques écarts de jeunesse, le roi George III, son père, l'envoie vivre loin de lui, sur le continent, ne lui laissant à dépenser qu'une chétive somme d'une guinée et demie par semaine. Il veut revenir en Angleterre; on le lui défend. Au bout de cinq ans, il y rentre néanmoins sans autorisation; le roi refuse de le voir, et l'expédie dans les vingt-quatre heures à Gibraltar, puis de là au Canada. Les guerres de la révolution venaient de commencer : le prince fut envoyé aux Antilles, où il se distingua à l'attaque de la Martinique; mais son père resta inflexible, et il faut bien dire aussi que de son côté le duc, aigri par cette rigueur exagérée, n'avait pas apporté à sa conduite toutes les réformes désirables. Ce fut

alors que son pèlerinage le conduisit à Halifax. Il fallut une absence de treize ans pour qu'on lui permît de venir prendre possession, à la chambre des lords, du siége auquel sa naissance lui donnait droit, à la condition d'être renvoyé à la Nouvelle-Écosse aussitôt après. L'altération de sa santé mit seule un terme à cet exil. On le retrouve enfin gouverneur à Gibraltar, en lutte avec un inférieur auquel le roi donne raison contre lui, puis, destitué comme un simple fonctionnaire, et demandant vainement un conseil d'enquête pour se justifier. Les dernières années de sa vie furent en proie aux embarras financiers les plus pénibles. A grand'peine put-il obtenir du prince-régent les moyens de quitter le continent, où il avait cherché un refuge contre ses créanciers, afin que l'enfant qui devait être la reine Victoria pût voir le jour sur le sol anglais. Il mourut un an après cette naissance. En visitant non loin d'Halifax les ruines du château où s'était écoulée une grande partie de cette triste existence, en la comparant à l'heureuse et brillante carrière de sa mère, le prince de Galles dut faire un singulier retour vers le passé.

Pour la Nouvelle-Écosse comme pour le Canada, la question la plus importante devrait être l'émigration. — Nous avons trois millions d'habitants, et nous en pouvons loger quarante millions, — disent les Canadiens. Il en est de même, proportion gardée, pour la Nouvelle-Écosse. Malheureusement pour elle, c'est surtout vers les bords du Saint-Laurent que, depuis trente ou quarante ans, le gouvernement anglais s'est appliqué à diriger son courant d'émigration dans ces pays, préoccupé qu'il était de la nécessité de fortifier cette barrière naturelle contre toute chance d'agression américaine. Il est à craindre qu'il n'en soit encore longtemps ainsi, et cependant, grâce au défaut de concurrence, peut-être la Nouvelle-Écosse, tout oubliée qu'elle est, offrirait-elle à l'émigrant des avantages qu'il ne rencontrerait pas ailleurs. On y trouve facilement des terres d'excellente qualité, à demi défrichées, avec maison et grange en bois (ce que les Anglais appellent *log-house*), pour des prix qui varient de 20 à 35 francs l'hectare. Incultes et sans préparation, elle se vendent 4 francs l'hectare. De toutes

les colonies anglaises, la Nouvelle-Ecosse est celle où le chiffre de l'impôt est le moins élevé : 13 francs environ par tête et par an, tandis qu'il est de 30 francs à Terre-Neuve, de près de 100 francs dans les établissements du groupe australien, de 115 francs dans la Nouvelle-Zélande, et même de 135 francs à la Jamaïque. C'est aussi de toutes les colonies la plus rapprochée de la mère-patrie, sauf Terre-Neuve. Le climat y est des plus sains, les communications à l'intérieur faciles et sûres. Des canaux y relient les lacs nombreux qui s'étendent sur une partie du territoire. Bref, rien n'y manque qu'une population plus compacte, et à défaut de l'initiative métropolitaine il y a lieu de s'étonner que l'administration locale ne consacre pas une partie de ses ressources financières à encourager l'émigration.

Nul exemple à cet égard n'est plus instructif que celui des États-Unis. C'est par le zèle de quelques agents européens, peu nombreux d'ailleurs, et surtout par les soins dont le colon est entouré à son arrivée, que l'Américain réussit à grossir chaque année le chiffre de son contingent étranger. Ainsi, sur les 68,311 émigrants débarqués à New-York en 1861, 5,079 furent hébergés gratuitement dans les hôpitaux de la ville, 6,177 reçurent de même un logement provisoire, et 6,023 furent pourvus par l'entremise de commissaires nommés à cet effet. L'utilité de ces premiers soins est si bien comprise de tous, que chaque année les dépenses qu'ils occasionnent sont en partie couvertes par les contributions volontaires des émigrants déjà établis à l'intérieur. Ces apports furent de 90,000 francs, en 1861 (1). Il est à remarquer que, sur ces 68,000 nouveaux débarqués, 1,389 seulement durent être nourris, et qu'il ne leur fut fait d'avance en numéraire que 7,000 francs environ, sur lesquels 150 francs seulement n'étaient pas encore rem-

(1) Une grande partie des dépenses d'émigration sont défrayées par les émigrants déjà établis, qui font passer à leurs amis d'Europe l'argent nécessaire pour venir les rejoindre. Il est telles années où l'ensemble de ces sommes, officiellement constaté dans les maisons de banque, s'élève en Angleterre à plus de 11 millions de francs.

boursés à la fin de l'année. Cette statistique de frais, qui seraient proportionnellement réduits en raison de l'importance du pays, n'a rien assurément qui doive effrayer la Nouvelle-Écosse, et tout porte à croire qu'une fois l'impulsion donnée, on verrait, comme aux États-Unis, se constituer des compagnies d'émigration qui affranchirait l'État de toute charge de ce genre. Lorsqu'on songe au parti que, sur une échelle restreinte, la population acadienne du XVIII^e^ siècle avait su tirer de la petite portion de pays occupée par elle, on a peine à comprendre les préjugés qui se sont répandus en Angleterre sur l'infertilité de cette colonie. La baie de Fundy a toujours ses marées, les plus considérables du globe, où la mer s'élève au moins de 25 mètres, et les riches terrains d'alluvion ainsi formés ne sont pas moins productifs qu'à l'époque où les colons français les cultivaient avec un succès si marqué. Aujourd'hui, avec sa minime population de 330,000 âmes, la Nouvelle-Écosse trouve moyen d'exporter pour près de 6 millions de francs de produits agricoles. Ce n'est pas là le fait d'un sol stérile. Je ne prétends pas représenter ce pays comme la terre promise de la colonisation : il n'est pas douteux que, pour qui consent à abdiquer sa nationalité, aucune émigration ne saurait valoir celle des États-Unis ; mais, pour le colon anglais qui tient à vivre à l'abri de son pavillon, l'ancienne Acadie a de nombreux avantages qui lui sont propres, et qui pourraient même la faire préférer au Canada, toujours offert en première ligne aux hasards d'une invasion américaine.

En attendant que cette émigration s'organise, il est à regretter de ne pas voir au moins les touristes placer plus souvent ce pays sur le programme de leurs voyages. En automne surtout, alors que le feuillage des bois se diapre d'une éclatante variété de couleurs à laquelle nos forêts sont loin d'atteindre, la nature y est d'une incomparable beauté : on dirait, pour me servir de l'heureuse image du poète américain, Bryant, on dirait le plus merveilleux coucher du soleil tomber du ciel sur la cime des arbres. Toutefois, pour le voyageur, le grand charme de la Nouvelle-Écosse sera moins dans le paysage que dans la so-

ciété. Également éloignée de la raideur britannique et du sans-gêne *yankee*, sûre de plaire parce qu'elle sait de quel aloi est la bienvenue qu'elle offre à l'étranger, cette société rappelle volontiers la franche hospitalité créole de nos colonies. L'habitant de la Nouvelle-Écosse néanmoins est Anglais avant tout : il l'est par son dévouement à la métropole, par sa probité commerciale, par son amour des associations, par son goût pour les choses de l'intelligence; mais en même temps il a su emprunter à l'Américain son voisin, une dose suffisante de son esprit d'entreprise, de sa confiance en l'avenir, de son imperturbable assurance dans les revers, voire même de ses innombrables sociétés de tempérance. J'ajouterai qu'il n'en aime pas davantage ce voisin pour cela; aussi, dans la guerre qui divise les États-Unis, ses sympathies se sont-elles dès le début ouvertement déclarées en faveur du sud : tous ses journaux étaient dans ce sens; le refrain nègre de *Dixie's Land* (1), dont le sud a fait un air national, était devenu son chant populaire, et ce fut bien pis encore quand l'affaire du *Trent* vint piquer au vif sa susceptibilité patriotique. Cette attitude était sans inconvénients d'ailleurs, car le nombre des Américains établis dans le pays d'une manière permanente est relativement faible, et de plus l'hospitalité traditionnelle dont nous avons parlé n'en était en rien atteinte. On en eut la preuve par l'accueil plus que cordial qu'au fort de la guerre, malgré sa nationalité, le docteur Hayes reçut à la Nouvelle-Écosse en revenant de son voyage d'exploration au pôle nord. Partie de Boston en juillet 1860, cette expédition était restée quinze mois sans aucune nouvelle, et apprit à Halifax seulement que la patrie qu'elle avait laissée en paix, était depuis près d'un an en proie à toutes les horreurs de la guerre civile.

J'arrive à la séduction sur laquelle compte le plus la Nouvelle-Écosse, qui eut, elle aussi, ses songes dorés, et qui pendant

(1) *Dixie's Land* (Terre de Dixie) est un sobriquet sous lequel les Américains des deux partis désignent familièrement les états du sud, en souvenir d'une ligne de démarcation par laquelle le sénateur *Dixon* proposa, il y a quelques années, de séparer les états libres des états à esclaves.

quelques mois se plut à rêver l'étourdissant fracas des gloires et des misères californiennes. Des gisements d'or y furent découverts en mars 1861. Comme en Australie, en Californie et en Colombie, cette révélation fut l'effet du hasard, fait d'autant plus remarquable qu'à différentes reprises le pays avait été l'objet de bonnes études géologiques. Un paysan buvait à un ruisseau ; parmi les cailloux, il voit briller une pépite d'or, continue ses recherches et en trouve d'autres. Dès le lendemain, la nouvelle se répandit dans le voisinage ; un mois ne s'était pas écoulé qu'une population de quelques centaines de mineurs étaient à l'œuvre, fouillant et retournant le sol en tous sens. L'éveil une fois donné, de nombreux gisements ne tardèrent pas à être signalés sur toute l'étendue de la péninsule, et, bien qu'ils ne fussent guère que d'une richesse moyenne, il suffit de quelques rencontres heureuses pour réchauffer et entretenir le zèle des chercheurs d'or. Le minerai s'offrait partout à l'état de quartz aurifère, et, comme en Californie, l'on trouvait aussi des sables mêlés de poudre d'or par suite de l'action séculaire des eaux sur les roches des terrains voisins. Une bonne fermière, qui toute sa vie avait employé ce sable à ses usages domestiques, faillit perdre la raison en apprenant qu'elle avait si longtemps foulé la fortune aux pieds sans en profiter.

On a encore trop peu de données sur ces découvertes pour pouvoir rien préjuger de l'avenir qui leur est réservé : elles ont d'ailleurs été peu ébruitées au dehors, et l'administration de la colonie, par suite d'un sentiment de réserve exagéré, semblait même au début vouloir en atténuer l'importance. Il est surabondamment démontré que les roches aurifères s'étendent de l'est à l'ouest, sur tout le grand diamètre de la presqu'île, en veine d'une richesse variable ; mais l'exploitation n'a encore été régulièrement ouverte que sur une vingtaine de points, et aucun document ne permet d'asseoir une évaluation, même approximative, des résultats d'ensemble de la campagne de 1861. Quant aux résultats partiels que l'on a pu constater, les profits en ont été satisfaisants. A Tangier, théâtre de la découverte, les bonnes concessions donnèrent 12,000 fr., quelques-unes

8,000, d'autres, à la vérité, ne rapportèrent que 3,000 francs, quelques-unes même rien. Six hommes en exploitaient une à Sherbrooke, de laquelle ils retirèrent, en trois mois, dix tonneaux de quartz pouvant donner 2,000 fr. l'un, plus de 23 tonneaux d'une qualité inférieure, à 700 francs l'un environ : ce'a faisait à chacun des travailleurs un rendement de près de 6,000 francs brut. Cette expérience est l'une des plus concluantes que l'on puisse citer, parce qu'il n'y est question que de minerai et non de pépites exceptionnelles, sur lesquelles nul ne doit compter. Chaque concession mesure 50 mètres sur 80 et est assujettie à une redevance annuelle de 200 francs. D'autres plus grandes, de 150 mètres sur 160, sont imposées à 1,200 fr. par an. Des mines de cette sorte appellent naturellement une intervention de compagnies et de capitaux, car l'or ne peut y être obtenu qu'au moyen de l'outillage assez dispendieux des machines à broyer le quartz ; mais tout porte à croire que cette découverte sera, pour la Nouvelle-Écosse, le point de départ d'une ère meilleure. En enfouissant ces trésors dans les entrailles de la terre, la Providence semble avoir eu pour but de ne les révéler à des intervalles connus d'elle seule, qu'afin de donner, de loin en loin, aux progrès de l'humanité, une impulsion inattendue, à l'expansion de notre race un nouvel essor. On l'a pu voir en Australie et en Californie, et ce qui s'est passé là en grand, se passera en petit à la Nouvelle-Écosse. Il est mieux pour elle, que ses mines n'offrent pas le caractère aléatoire qui distinguait celles des deux pays que nous venons de nommer; sa population y gagnera en moralité, en esprit de conduite et de travail, et si elle en est réduite à ignorer les bienfaits de la loi de Lynch, si le sort lui refuse la gloire bruyante des argumentations à coups de *revolver*, en revanche, elle jouira de l'*aurea mediocritas* du poète dans l'acception la plus littérale du mot. Il serait peu sage à elle de se plaindre.

Pour qui avait été témoin de la fièvre californienne de 1852, les mines de la Nouvelle-Écosse étaient doublement curieuses. On eût dit un *placer* du Sacramento, vu par le gros bout de la lorgnette. C'étaient bien les mêmes mineurs, aux chemises de

laine, aux chapeaux de cuir bouilli, aux rudes bottes montant jusqu'aux genoux; mais les allures étaient si paisibles, si honnêtes, si primitives, qu'on eût pu les croire bourgeoisement occupés à extraire du sol le métal le plus ordinaire. Point de meurtres, point de rixes, point de vols même. Chacun dormait sans crainte dans la hutte grossière qu'il s'était faite de bois ou de branchages, sans serrure, et souvent sans porte. Pendant toute cette première année, les travailleurs n'opérèrent que par petites bandes; les compagnies sérieuses ne s'étaient pas encore formées, et les procédés d'exploitation furent naturellement des plus élémentaires. Les mineurs les plus avisés s'acharnaient à leur veine de quartz, afin d'en préparer le plus possible pour la machine à broyer *(crusher)* qui serait montée plus tard. D'autres, avides de réaliser sur-le-champ même, écrasaient le minerai avec le marteau, et le lavaient séance tenante. Dans un pays où la journée de travail se paie six francs, beaucoup de ces derniers eussent gagné autant à toute autre occupation; mais il faut bien admettre que les fauves reflets de ce métal, pépites, poudre ou paillettes, allument chez le chercheur d'or une fièvre d'une nature spéciale. Combien d'heures ne suis-je pas resté moi-même, accroupi sur le bord d'un ruisseau, à contempler ces lavages, à voir la poignée de terre et de gravier mise dans une simple écuelle de fer battu, se réduire progressivement, jusqu'à ce que quelques points jaunes vinssent à y briller çà et là! Ces mineurs ne faisaient pas un mystère de leurs trouvailles comme ceux de la Californie. Ils étalaient, au contraire, avec orgueil, ceux de leurs fragments de quartz où l'or se montrait en plus grande abondance, et vidaient complaisamment sous vos yeux la petite boîte où se trouvaient les quelques pincées d'or, fruit du travail de la semaine. On eût dit qu'ils cherchaient une sorte d'encouragement moral. Tangier, Sherbrooke, Lunenburg, étaient leurs principaux centres d'opération; ils s'y comptaient par centaines. A Laurence-Town, à Allan's-Farm e ailleurs, leur nombre était plus restreint, et c'était au milieu des bois qu'on les rencontrait, éparpillés sur le flanc du coteau que leurs pics éventraient. Partout leur travail était marqué au sceau

d'une commune morosité, d'une même préoccupation taciturne.

Je me souviendrai longtemps d'un mineur qui me raconta sa triste histoire aux *diggings* de Laurence-Town. Bien qu'il n'eût pas quarante ans, le pauvre homme paraissait presque sexagénaire, et cette vieillesse prématurée s'expliquait uniquement par quelques années de luttes et de travaux infructueux, qu'il avait passées d'abord en Californie, puis sur les bords de la rivière Frazer. « Je suis né chercheur d'or, disait-il en fixant sur moi un regard où perçait une nuance d'égarement; ce sera la passion de toute ma vie, et je n'y ai jamais trouvé que misères et privations. » Après avoir vécu douze ans sur les bords du Pacifique, il retournait dans le nord de l'Angleterre pour réaliser un mince héritage, lorsqu'à New-York le bruit des découvertes de la Nouvelle-Écosse vint jusqu'à lui. Il n'avait pu résister au désir de venir de nouveau tenter la fortune; mais, à peine arrivé, sa manie l'avait lancé dans une voie imprévue. Non loin de Lunenburg est une petite île nommée Oak-Island, où une tradition locale veut qu'un célèbre pirate nommé Kidd ait enfoui une partie des richesses qu'il avait amassées dans ses courses. Quelques pauvres diables s'étaient réunis en société pour rechercher ce trésor imaginaire, et notre mineur s'était joint à eux. Avec quelle ardeur, avec quel accent de conviction le malheureux racontait les péripéties de ces fouilles ! Ils avaient trouvé le puits, constaté les marques d'un travail antérieur, creusé jusqu'à plus de trente mètres, et reconnu l'existence d'un coffre de chêne. Leur sonde en traversait les épaisses parois, et arrivait dans un milieu moins résistant dont leur imagination faisait un monceau de pièces d'or. L'invasion de l'eau avait alors interrompu les travaux; mais ce n'était, selon lui, qu'une preuve de plus, car cette eau ne pouvait venir que d'une galerie pratiquée par les pirates du fond du puits jusqu'au rivage. Pour lui, son dernier sou était dépensé; il avait quitté son île pour les mines, mais avec la ferme intention d'y retourner dès que ses gains le lui permettraient. Le trésor du capitaine Kidd était désormais pour lui un article de foi; il l'eût enfoui lui-même que ses détails n'auraient pas été plus précis. J'ai su depuis qu'à plu-

sieurs reprises déjà ce trésor avait excité des convoitises analogues, que plus de 100,000 fr. y avaient été dépensés dix ans auparavant, et qu'une nouvelle société venait encore de se former pour cette importante découverte, au capital de cent actions de 125 francs l'une. Soixante-cinq hommes et trente-cinq chevaux y travaillaient nuit et jour, et avaient atteint une profondeur de plus de 40 mètres; mais le vétéran de Californie, le mineur de Laurence-Town, avait-il réussi à prendre place au banquet? Je l'ignore; à coup sûr, nul n'en était plus digne.

On rencontrait peu d'Acadiens aux mines, et l'on n'y voyait pas un Indien. Ces débris d'un autre âge sont restés fidèles aux occupations de leur père. Les premiers ne vivent que d'agriculture et de cabotage, car la mer est leur seconde patrie, tandis que la chétive et nomade existence des Mics-Macs ne repose encore aujourd'hui que sur la chasse et la pêche, comme au temps où la fumée de leurs *wigwams* était dans le pays la seule trace de vie humaine. « D'où venez-vous? demandais-je à une pauvre vieille *squaw* ratatinée comme un raisin sec, qui étendait sur des piquets la peau d'un caribou fraîchement écorché. — Du haut du Cap-Breton, et nous partirons à la prochaine lune pour les bois de l'intérieur, » me répondit-elle en étendant la main vers le couchant. C'est là toute leur vie. On les rencontre parfois dans les rues d'Halifax, où ils viennent vendre quelques objets de curiosité, ils y semblent dépaysés. Plusieurs d'entre eux balbutient le français, car ces pauvres gens, dont le concours ne nous a jamais fait défaut au temps de nos luttes avec la Grande-Bretagne, se plaisent à retenir quelques bribes du langage qu'ont parlé leurs pères. Les Anglais semblent les regarder comme des êtres d'une race inférieure, doux et inoffensifs, mais ils s'en occupent peu. Quoi qu'aient pu prétendre les déclamateurs intéressés de l'école philosophique du XVIII^e^ siècle, de tous les peuples colonisateurs, un seul a réussi à conserver la race aborigène des pays conquis, l'Espagnol; l'Anglais n'a cherché qu'à se substituer à elle.

Ces Indiens de l'Acadie ont peu varié dans leur attachement à la foi catholique; mais le fait pourrait s'expliquer par la pré-

pondérance que, grâce à l'émigration irlandaise, le catholicisme a su s'assurer dans la colonie. Il y représente les trois dixièmes de la population. Faut-il attribuer à ce fait la plus grande condensation relative du protestantisme dans la Nouvelle-Écosse? On serait tenté de le croire. Il est certain que je n'ai constaté dans le pays que dix sectes de dénominations différentes; encore, sur les dix, y en avait-il quatre insignifiantes comme importance numérique. C'est un résultat que l'on ne trouverait ni en Angleterre ni en Amérique. Ces sectes toutefois ne laissent pas que de se surveiller mutuellement avec une vigilance plus jalouse qu'aux États-Unis, et j'en citerai un exemple trop curieux pour être passé sous silence. La Nouvelle-Écosse possède à Dartmouth, près d'Halifax, un magnifique hôpital d'aliénés qui pourrait être pris pour modèle dans tous les pays du monde. Le traitement consiste surtout en une liberté presque absolue unie à une grande douceur; on évite même d'y prononcer le mot de punition. L'excellent docteur Wolfe, qui dirige l'établissement avec une sollicitude qu'on ne saurait assez louer, m'avait offert d'y venir assister à l'office du dimanche. Les fous des deux sexes étaient réunis dans la chapelle sans nulle précaution apparente, et s'y comportaient avec une précision automatique qui eût fait honneur à bien des fidèles en pleine possession de leur raison. Ils se levaient, s'asseyaient, se tournaient, s'agenouillaient et chantaient à point nommé sans l'ombre d'une méprise; mais je fus fort étonné d'apprendre que le service de la semaine suivante serait différent de celui que je venais d'entendre. Les ministres des diverses sectes poursuivent en effet jusque dans ce refuge les âmes absentes de ces infortunés, et se sont, pour éviter toute discussion, réglé une sorte de tour de service, de manière à avoir successivement un dimanche anglican, un autre baptiste, un autre presbytérien, et ainsi de suite. Malgré mon respect pour le prosélytisme religieux, je ne pus m'empêcher de le trouver singulièrement fourvoyé.

Les nègres, qui forment une fraction assez importante de la population de la Nouvelle-Écosse, sont généralement baptistes. Pourquoi cette préférence? Eux-mêmes l'ignorent probable-

ment, mais ils n'en tiennent pas moins à la forme assez spéciale qu'ils ont donnée à leur culte. Cette forme est étrange, il faut le dire, et bien digne d'eux. Les hymnes chantées en chœur sont accompagnées d'une sorte de danse ou balancement alternatif sur une jambe et sur l'autre; lorsque le ministre veut terminer l'exercice, il frappe dans ses mains : tout s'arrête. Alors vient le sermon. « On vous accuse d'être bruyants dans vos plaisirs, dans vos conversations même ! » s'écriait un de leurs prédicateurs. L'assemblée poussait un long gémissement. « Mais combien ne serez-vous pas plus bruyants encore quand luira pour vos frères du sud le grand jour de l'émancipation ! » Et le chœur répondait par un *hurrah* discordant. Cette population noire vit généralement à part, et son progrès social a été peu marqué jusqu'ici; non qu'aucun ostracisme, aucune prescription sociale soient venus l'entraver comme aux États-Unis, mais peut-être ces enfants d'une race déshéritée n'ont-ils pas trouvé chez les maîtres du pays toute la sympathie qui semble nécessaire à leur développement. Leur travail néanmoins suffit à les faire vivre, et c'est beaucoup dans ce climat si différent de celui que la Providence leur avait destiné; c'est même un phénomène exceptionnel qui mériterait de fixer l'attention des Anglais plus qu'il ne l'a encore fait.

Parmi les sectes qui se disputent l'influence religieuse dans la société anglo-américaine, une des plus excentriques à coup sûr est celle qui place le monde à la veille de sa fin. J'entendis à Halifax un prédicateur de cette secte donner une série de conférences où la théorie du *millennium* fut exposée dans son plus entier développement avec un talent que l'on ne pouvait voir sans regret au service d'une pareille cause. Avant d'entrer dans les détails du cataclysme, il commença par reprendre une à une les diverses prophéties de l'Écriture, afin de bien indiquer comment toutes s'accordaient à signaler l'année 1864 comme le début de la grande tribulation finale, et 1867 ou 68 comme l'ère du *millennium*. Il trouvait d'abord, au seizième verset du quatrième chapitre de Daniel, une première période de sept *temps*, laquelle, en représentant chaque temps par 360 années

(interprétation fréquente, mais dont j'ignore l'origine, et que je ne me charge pas de justifier), donnait un laps de 2,520 ans. C'est précisément l'intervalle qui sépare 1868 de la date à laquelle les Juifs perdirent leur indépendance sous Manassé, 652 ans avant Jésus-Christ. — Venait ensuite une deuxième période de 2,300 ans, prédite au quatorzième verset du huitième chapitre de Daniel, laquelle s'ouvrait avec la restauration du culte à Jérusalem, sous Néhémie. Or, le décret donné à cet effet par Artaxerce est de 446 ans avant Jésus-Christ; la reconstruction du temple dura treize ans, et il est certain que si l'on retranche 433 de 2,300, on retombe sur 1867. Une troisième période de 1,260 années, deux fois mentionnée dans l'Apocalypse (chap. 12, verset 6; chap. 13, verset 5), nous ramène encore à 1868, en partant de la date à laquelle les papes reçurent définitivement le titre d'évêque universel, en 608. Le prédicateur énuméra de la sorte jusqu'à neuf périodes prophétiques, qui toutes convergeaient aussi exactement au même point que les rayons d'un cercle à son centre; mais j'en ai dit assez pour mettre à nu le procédé : de même que l'élève cherchant une solution géométrique commence par supposer le problème résolu, il semble qu'ici on ait d'abord réuni ces divers intervalles de temps au même point d'arrivée, quitte à justifier ensuite les points de départ d'une manière plus ou moins plausible. Une preuve concluante d'ailleurs était tirée de la Genèse. C'est en 1867 que le monde accomplit sa six millième année (1), et le jour du repos qui doit couronner la semaine de la création n'est autre que le *millennium*, c'est-à-dire la succession des dix siècles qui s'ouvriront dans cinq ans. Peu d'élus malheureusement verront cette terre promise, si l'on songe que sur les 1 milliard 300 millions d'âmes qui peuplent le globe, 300 millions seulement connaissent l'Évangile, et 5 millions à peine le comprennent. Il est difficile par suite de ne pas être effrayé du carnage réservé à la grande bataille d'Armageddon,

(1) Ce ne serait qu'en 1995 d'après les calculs les plus généralement admis. La date de 1867 est basée sur les travaux ce divers théologiens anglais, MM. Fynes Clinton, Saville, Schiméall, Elliott, etc.

dans laquelle, outre l'antechrist et son faux prophète le pape, devra nécessairement périr une hécatombe de 1 milliard 295 millions d'infidèles! A la vérité, tous les produits de notre civilisation matérielle, villes, chemins de fer, canaux, flottes, etc., seront préservés de la destruction pour l'usage des survivants, qui ne tarderont pas à repeupler le globe d'une race meilleure que la nôtre. — Si les études chronologiques par lesquelles s'étaient ouvertes les conférences dont je viens d'indiquer le sujet, avaient visé au caractère d'une discussion scientifique, en revanche la description du *millennium* brilla par un véritable lyrisme. Je ne crois pas néanmoins que le nombre des prosélytes ait été grand à Halifax, où ces étranges discours semblaient accueillis avec plus de curiosité que d'admiration. C'est aux États-Unis, et surtout en Angleterre, que la secte prophétique ou de la seconde venue du Christ (*second advent*) compte le plus de disciples. Reviendront-ils à des idées plus saines en voyant la mystérieuse année 1868 s'écouler comme tant d'autres? On n'ose l'espérer; ce n'est jamais impunément que l'on joue avec la folie.

La Nouvelle-Écosse n'est encore en définitive, — nos souvenirs l'auront peut-être prouvé, — qu'une colonie d'une faible importance. Ce n'est pas à dire que l'avenir lui manque. De tous les avantages naturels qu'elle possède, un seul a jusqu'ici été apprécié à sa juste valeur, la supériorité militaire de la rade d'Halifax. Il n'en saurait être autrement aussi longtemps qu'un lien commun ne rattachera pas en un seul groupe les diverses possessions anglaises de l'Amérique du Nord, c'est-à-dire les îles du Prince-Édouard et du Cap-Breton, le Nouveau-Brunswick, objet incessant de la convoitise américaine, Terre-Neuve et ses opulentes pêcheries, le Canada enfin avec son immense territoire offert à la colonisation. Au centre viendrait se placer la Nouvelle-Écosse, riche de ses minéraux, de ses houilles surtout, forte de son attachement héréditaire à la couronne, et destinée par sa position géographique à devenir le siége de la centralisation administrative du groupe. Halifax, en effet, est accessible en toute saison; jamais les glaces de l'hiver ne

viennent fermer l'entrée de sa rade, comme à Québec et dans les autres ports de la même région. L'idée de cette confédération n'est pas nouvelle, et, à diverses reprises, elle a été mise en avant; mais il ne suffira pas d'un simple décret pour la réaliser : il faudra auparavant relier ces pays entre eux, établir entre les populations des rapports plus intimes que ceux qui ont existé jusqu'ici, et c'est là surtout une affaire de voies de communication, en d'autres termes, une affaire d'argent.

Construire un chemin de fer intercolonial qui vienne aboutir à Québec, tel est le premier pas vers l'union désirée, et Halifax, qui serait la tête naturelle de cette ligne, verrait par ce seul fait décupler son importance. Plusieurs fois déjà la question a été l'objet d'études sérieuses, tant à Londres que sur les lieux mêmes. Le grand obstacle est la lourde dépense qui en résulterait, dépense à laquelle les colonies intéressées sont naturellement loin de pouvoir faire face. Il est à craindre de plus, on l'a dit, que ce chemin ne soit pas une meilleure opération financière que ne l'a été le *Grand Trunk Railway* au Canada. Pas plus qu'aucun autre peuple, l'Anglais n'aime à voir ses capitaux improductifs. Toutefois l'exemple du *Grand Trunk Railway* est mal choisi : il était difficile que la concurrence du Saint-Laurent, le long duquel cette ligne est construite entre Montréal et Québec, n'en diminuât pas les revenus pendant une grande partie de l'année, tandis qu'un chemin aboutissant à Halifax, rendrait au contraire au commerce du Canada pendant l'hiver une partie de l'activité dont il est privé par les glaces de ses ports. Le point de vue commercial d'ailleurs n'est pas le seul qu'il faille envisager, et un exemple récent a montré à quel point il est de l'intérêt bien entendu de l'Angleterre d'avoir en toute saison ses communications assurées avec le Canada. Combien de millions n'eût-elle pas épargnés lors de l'affaire du *Trent*, si le chemin de fer dont nous parlons avait existé! Certes ses mesures furent prises avec une merveilleuse promptitude, et l'imposante escadre que quelques semaines, j'allais dire quelques jours, suffirent à réunir aux Bermudes, ne laissait rien à désirer du côté de la mer ; mais il fut loin d'en être

de même au Canada : à peine ce pays se trouvait-il en état de défense lorsque tout fut terminé, à peine avait-il reçu ses troupes, et à quel prix? Ces sommes eussent payé bien des milles de chemins de fer, et la Nouvelle-Écosse a dû les regretter plus d'une fois.

Il dépend de l'Angleterre de retarder ou de hâter l'union de ces colonies; mais il ne dépendra pas d'elle de l'empêcher, car, l'idée une fois lancée, elle est trop dans l'ordre naturel des choses pour ne pas aboutir. Il n'est pas nécessaire de pousser bien loin le don de divination pour voir dans l'union projetée le germe d'une future confédération destinée à compléter l'équilibre de ce vaste continent, et à balancer peut-être un jour dans la mesure qui lui sera propre, l'influence des États-Unis. C'est dans la manière dont l'Angleterre saura guider ces pays naissants que l'on verra jusqu'à quel point l'histoire de l'indépendance américaine lui a servi de leçon. De la séparation violente qui s'ensuivit alors, résultèrent chez la nation émancipée des souvenirs non encore éteints d'injustice et d'oppression; mais l'on sait aujourd'hui que les colonies n'ont de véritable valeur pour la métropole qu'autant qu'elles lui sont unies par les liens de l'affection. Et si celles qui nous occupent, après avoir grandi sous l'influence tutélaire de la Grande-Bretagne, demandaient à dénouer peu à peu la chaîne des rapports administratifs, le jour où leur développement l'exigera, si elles en venaient à se séparer de la mère-patrie comme un ami se sépare d'un ami, en conservant, ainsi qu'un pieux dépôt, le souvenir reconnaissant des bienfaits passés, « croit-on, a dit un homme d'état, M. Gladstone, croit-on que l'existence d'une nouvelle race américaine, intimement liée à l'Angleterre par sa langue, ses mœurs et ses lois, ne serait pas de nature à accroître singulièrement l'influence britannique dans le monde civilisé? » Espérons que cette brillante perspective se réalisera, car si l'union des Acadiens et des Canadiens en une seule famille rend à notre race la seule part d'influence qu'elle puisse revendiquer dans ces beaux pays que nous avons perdus, elle sert en même temps les intérêts de la civilisation tout entière dans une des plus intéressantes parties du globe.

UNE CAMPAGNE DANS L'OCÉAN PACIFIQUE

L'EXPÉDITION DE PETROPAVLOSK

Pendant la durée de la guerre avec la Russie, l'attention publique, on le conçoit sans peine, s'est exclusivement concentrée sur la Crimée, et tous les regards, à peine détournés par les événements, dont la Baltique fut le théâtre, se dirigeaient avec avidité vers la chétive presqu'île où se succédaient les sanglantes péripéties d'un siége héroïque. Il en devait être ainsi : à l'armée revenait de droit le principal honneur de cette guerre, dont par suite les chroniqueurs ont d'abord été presque exclusivement militaires. Toutefois, cette part largement faite, on doit reconnaître qu'à moins d'envisager incomplétement les faits, il est nécessaire d'étudier également le rôle obscur et sacrifié rempli par la marine avec un dévouement que rien ne put lasser ni rebuter, et sous ce rapport, l'histoire de nos escadres dans la Baltique et la mer Noire devenait l'occasion d'un de ces actes de justice dans lesquels se complaît l'écrivain. C'est aussi une sorte de réhabilitation maritime que nous voulons entrepren-

dre ; mais notre tâche sera plus ingrate. Acteur obscur d'un des épisodes les plus ignorés de cette guerre, nous aurons à raconter le seul revers qui ait marqué la lutte des alliés contre la Russie ; au lieu des éclatantes victoires qui marquèrent partout ailleurs cette courte et glorieuse période de deux ans, nous n'aurons à enregistre qu'une série d'opérations, dont les résultats expliquent suffisamment le demi-jour où on les a laissées. Tout excusables que soient les exagérations de l'amour-propre national, il faut savoir s'en garder au besoin. Fort heureusement, ce qui se passait au Kamtchatka et dans la Manche de Tartarie, ne pouvait exercer aucune influence sur l'issue du sombre drame qui tenait l'Europe en suspens, et le silence qu'on a gardé sur les événements, dont ces mers lointaines furent le théâtre, pourrait trouver son excuse, si la question n'était de celles qu'il faut savoir apprécier d'un point de vue plus élevé. Exposer ces événements, pour y rechercher les causes qui rendirent nos efforts infructueux, étudier à leur tour ces causes pour y trouver d'utiles enseignements, qui, au besoin, nous puissent empêcher de retomber dans les mêmes erreurs, telle est la pensée qui nous a engagé à recueillir ici les souvenirs d'une croisière de trois ans dans l'océan Pacifique, marquée par un insuccès qu'il n'entre nullement dans notre intention de déguiser ou d'amoindrir, et dont nos ennemis sont fiers, comme ils ont droit de l'être.

I

Le 26 avril 1854, deux frégates, l'une française, *la Forte*, l'autre anglaise, *President*, toutes deux portant pavillon d'amiral à leur mât d'artimon, étaient mouillées sous les forts qui défendent le port du Callao, et le visiteur qui, vers dix heures du matin, fût monté à bord, eût trouvé sur chacune d'elles de nombreux spectateurs absorbés dans une même contemplation. A chaque sabord des passavants s'était formé un groupe de ma-

telots, et leurs regards, de même que les longues-vues des officiers réunis à l'arrière, suivaient les mouvements d'un navire isolé, mouillé à grande distance de tous les autres, près de l'île San-Lorenzo, qui limite vers le sud la vaste rade du Callao. La brume matinale qui tient lieu de pluie au climat privilégié du Pérou, commençait à se dissiper en vapeurs indécises, entraînées par les premiers souffles de la brise du large comme les légers lambeaux d'un tissu déchiré. Bientôt le pavillon qui pendait immobile à la corne du navire observé, flottant à son tour sous l'influence de la brise, montra la croix russe sur le fond blanc de son trapèze, et l'on vit à l'instant les matelots couvrir les haubans, se répandre sur les vergues, et abandonner les voiles, qui, promptement bordées et hissées, annoncèrent que rien ne retardait plus l'appareillage. En effet, quelques minutes suffirent pour que l'ancre vînt prendre son poste sous les bossoirs; le navire tourna sur lui-même, et, s'inclinant légèrement sous l'impulsion du vent qui gonflait ses voiles, s'éloigna rapidement de terre. Peu après, les contours arrondis de sa poupe, les lignes qui marquaient les canons de sa batterie, puis, enfin, les flèches élancées de sa mâture avaient disparu sous l'horizon.

Ce navire était la frégate russe l'*Aurora*, venant de Cronstadt, et arrivée peu de jours auparavant au Callao, où sa relâche avait été limitée au temps strictement nécessaire pour renouveler ses approvisionnents. A la date du 26 avril 1854, il y avait déjà un mois que la guerre était déclarée en Europe; aussi les dernières nouvelles, reçues au Pérou, la présentaient-elles comme imminente, et le vapeur anglais, *Virago*, attendait il avec impatience à Panama les dépêches annonçant le commencement des hostilités aux chefs de la division alliée du Pacifique. Les saluts d'usage avaient néanmoins encore pu être échangés entre la frégate russe et les deux amiraux; les visites officielles avaient été faites et rendues, et comme nous venons de le voir, l'*Aurora* continuait, sans obstacle, sa route vers les lointaines possessions septentrionales de la Russie. Enfin, le dimanche 7 mai, les vigies signalèrent un bâtiment en

vue, et bientôt le vapeur *Virago* mouilla sur rade, — apportant les déclarations publiquement transmises le 28 mars aux parlements d'Angleterre et de France.

Comment cette nouvelle trouvait-elle les escadres alliées? Dans une mer aussi vaste que le Pacifique, avec les exigences nombreuses et diverses qui y forcent le chef d'une division navale à disperser ses bâtiments, soit dans les archipels peu fréquentés de la Polynésie, soit sur une côte d'un développement de 2,000 lieues, on conçoit qu'il était en quelque sorte impossible aux amiraux français et anglais d'avoir, au jour précis de la dénonciation des hostilités, toutes leurs forces réunies au Callao. Aussi, n'avions-nous, dans ces parages, que la *Forte*, de 60 canons, montée par le conte-amiral Febvrier-Despointes, commandant en chef, et le brick *Obligado*, de 12 canons. L'*Eurydice*, corvette de 30 canons, stationnait non loin de là, à Valparaiso ; malheureusement, l'escadre était privée du seul vapeur qu'elle possédât, le *Prony*, alors, à l'autre extrémité du Pacifique, sur les côtes de la Nouvelle-Calédonie, dont nous venions de prendre possession. Les bâtiments anglais, plus nombreux, étaient aussi plus dispersés, de sorte que le contre-amiral, David Price, qui les commandait, se trouvait n'avoir guère sous la main qu'une force à peu près égale à la nôtre, composée de la frégate *President*, de 50 canons, portant son pavillon, du vapeur *Virago*, et de l'*Amphitrite*, corvette de 30 canons, restée à Valparaiso comme l'*Eurydice*. A la vérité, il attendait de jour en jour d'Angleterre l'arrivée, annoncée par ses dépêches, de la *Pique*, frégate de 50 canons. Quant au nombre, à la force des navires ennemis, à leur distribution sur les divers points du vaste territoire russe, baigné par ses mers, quant à tous les renseignements, en un mot, si précieux à recueillir au début d'une guerre, nous étions, il faut le reconnaître, dans une ignorance aussi regrettable que difficile à concevoir. On avait vu à Valparaiso la *Diana*, de 50 canons, et au Callao, ainsi que nous venons de le dire, l'*Aurora ;* mais en dehors de ces seules données positives, on n'avait, pour tous renseignements, que des bruits recueillis çà et là, comme au hasard, et

provenant, qui plus est, des Russes eux-mêmes, lesquels disaient avoir en ce moment, dans ces mers, trois frégates, une corvette, deux bricks et trois vapeurs.

Il résultait de cette ignorance que la question était loin de se présenter aussi nettement qu'on eût pu le désirer : s'il était, en effet, permis de supposer que l'ennemi concentrerait ses navires dans ses possessions des côtes orientales d'Asie, on pouvait craindre, d'un autre côté, que quelqu'une de ses frégates, sous le commandement d'un officier audacieux et habile, n'essayât de recommencer contre le commerce maritime des alliés dans ces mers la célèbre croisière du capitaine Porter sur l'*Essex* (1). En autres termes, le but à poursuivre était double, et l'importance des nombreux navires marchands répandus sur la côte, de San-Francisco au cap Horn, pouvait faire craindre

(1) Le nom du capitaine David Porter est resté célèbre dans les annales du Pacifique par la hardiesse avec laquelle, pendant la guerre de 1812, 1813 et 1814, il promena sur ce vaste océan le pavillon américain, dont il était le seul représentant. Parti des Etats-Unis sur l'*Essex*, frégate de quarante-six canons, après avoir fait quelques prises dans l'Atlantique, il vint doubler le cap Horn, et remonta la côte occidentale d'Amérique jusqu'au groupe des îles Gallapagos, centre d'une importante pêche baleinière à cette époque. Habile à se déguiser et à tromper par sa manœuvre un ennemi trop confiant, il réussit à capturer 12 bâtiments anglais ; puis, ayant été informé qu'une division de quatre navires, portant ensemble plus de cent canons, avait été expédiée d'Angleterre avec la mission spéciale de mettre un terme à ses ravages, il quitta sa croisière pour réparer en un mouillage sûr son navire fatigué par une longue navigation, et, chose assez curieuse, le point choisi par lui à cet effet, en raison du secret que lui promettait cette position écartée, fut précisément la baie d'Anna-Maria, dans l'île de Nukahiva, où nous verrons qu'en 1854 les amiraux alliés fixèrent le rendez-vous de leurs bâtiments. Ce fut seulement en mars 1814 qu'attaqué par une force supérieure dans le port de Valparaiso, au mépris de la neutralité chilienne, l'*Essex* dut se rendre au commodore Hillyar dans un état qui témoignait de l'acharnement de sa résistance. Indépendamment des frais d'armement des navires envoyés à sa poursuite, les pertes que cette croisière avait fait éprouver au commerce britannique s'élevèrent à plus de 13 millions de francs ; la terreur que l'*Essex* répandait fut si grande que tous les ports de la côte d'Amérique étaient pleins de navires anglais qui préféraient l'inaction aux chances d'une capture à peu près certaine. Peu de lectures sont d'un intérêt

d'abandonner sans défense cette riche proie à un ennemi que l'on irait inutilement chercher dans les ports de la Sibérie et du Kamtchatka. Il est probable que des préoccupations de ce genre eurent d'abord sur l'esprit des amiraux français et anglais une influence que ne justifiait guère l'esprit, généralement peu aventureux, de la marine russe. Toujours est-il que l'on vit commencer dès lors cette longue série de délais et d'irrésolutions qui devaient avoir, à quelques mois de là, une si funeste issue. Bien que les frégates n'attendissent que l'ordre d'appareiller, bien que la nouvelle de la guerre eût été reçue le 7 mai, ce ne fut que le 17, après dix jours de débats et d'incertitude, que les frégates la *Forte* et le *Président*, escortées de l'*Obligado* et du vapeur *Virago*, quittèrent la côte d'Amérique. L'*Aurora*, la dernière des deux frégates russes que l'on avait vues sur cette côte, avait en ce moment trois semaines d'avance sur nous.

L'escadre alliée commençait la série de ces longues traversées qui forment la navigation du Pacifique. Une succession de journées pareilles, ramenant infailliblement les mêmes choses aux mêmes heures, sans autre variété que la substitution d'un exercice au précédent, sans autre intérêt que la manœuvre du navire, le chemin parcouru ou l'horoscope du jour de l'arrivée, telle était notre perspective pour les mois à venir, et certes, nul plus que le marin lui-même n'a complaisamment mis en relief cette monotonie de l'existence à laquelle il est condamné. Il faut pourtant le reconnaître, la vie de bord offre un attrait réel à qui sait la comprendre, et rien ne se prête mieux que sa régularité presque monastique à l'encadrement des études, des travaux de tout genre, des longues correspondances, en un mot, des mille occupations qu'ont forcément ajournées les agitations de la relâche. Pour nous, cette traversée formait de plus un utile temps d'arrêt, un entr'acte, si l'on

plus vif que le journal où le capitaine Porter a présenté le récit de sa campagne, et surtout peu de livres offrent un tableau plus vrai de la curieuse existence d'un navire livré à ses propres ressources pendant une pénible navigation de plusieurs années.

veut, qui nous permettait de passer sans transition trop brusque de la demi-civilisation du Pérou aux tableaux primitifs de la vie océanienne; car les Marquises devaient être la première étape de l'escadre, et plus nous approchions, plus revenaient vivantes à l'esprit de chacun les merveilleuses descriptions des navigateurs du siècle dernier. Je l'avouerai, parmi ces voyages de découvertes dont la lecture conquiert tant de jeunes esprits à la marine, les explorateurs de l'Océanie avaient de tout temps exercé sur moi une séduction particulière, et lorsque, plus tard, dans quelque coin du port de Toulon, je lisais à l'arrière d'un ponton hors d'âge les noms si familiers de la *Zélée* ou de l'*Astrolabe*, c'était au milieu des riants archipels de la Polynésie que j'aimais à me représenter la glorieuse carrière de ces vieux serviteurs. Une baie profonde, dominée par de hautes montagnes couvertes d'une éternelle végétation; sur la rive, un village enseveli sous la verdure des cocotiers; vis-à-vis, la corvette indolemment balancée sur les calmes eaux qui reflètent sa haute mâture; autour d'elle, la flottille remuante des pirogues chargées d'une population curieuse, tel était le tableau que mon imagination s'était souvent figuré, et telles nous apparurent les Marquises, lorsque, par une belle soirée du mois de juin 1854, s'ouvrit devant nous la baie d'Anna-Maria, dans l'île de Nukahiva. C'étaient bien les hautes montagnes aux cimes dorées par le soleil couchant, la baie profonde et tranquille, le village perdu sous les arbres, et jusqu'à la corvette déjà noyée dans les premières ombres du soir. Nous arrivions en effet à un établissement français, et nous y trouvions l'*Artémise*, depuis plus d'un an seule au mouillage sur cette rade oubliée !

L'isolement des Marquises, joint à l'avantage d'y pouvoir rallier l'*Artémise*, avait désigné ce point de rendez-vous au choix des amiraux. Nous devions donc y attendre les navires arrivant de Valparaiso, et l'on concevra sans peine que ce délai, regrettable d'ailleurs, ait été bien employé par chacun, car il permettait d'étudier à loisir les curieuses peuplades de l'Océanie dans celui de tous les archipels où leur existence a été le moins défigurée par le contact européen. Le voyageur qui passe d'une

civilisation à une autre s'aperçoit le plus souvent que la forme des choses qui l'entourent s'est modifiée plutôt que le fond, et que, pour changer de climat, l'homme ne change pas de nature. Par quels mystérieux desseins de la Providence en a-t-il été autrement dans ces îles? Quelles étaient ses vues, en dotant cette race d'instincts opposés aux nôtres, et en la plaçant dans un milieu qui renverse toutes nos idées du bien et du mal, du juste et de l'injuste? Ainsi, lorsque partout ailleurs l'homme est courbé sous la dure loi qui le condamne à ne manger de pain qu'à la sueur de son front, pourquoi ici le plus fécond des climats semble-t-il complice de sa paresse, en ne le forçant qu'à étendre la main pour cueillir les fruits qui composent sa nourriture? Pourquoi sa moralité n'est-elle plus la nôtre, ou, pour mieux dire, pourquoi toute notion de moralité lui semble-t-elle étrangère? Enfin, et peut-être est-ce là la plus inexplicable de ces anomalies, pourquoi ignore-t-il le sentiment de la famille, ce lien à la fois austère et doux qui semble la forme naturelle et nécessaire de toute société naissante (1)? Graves problèmes dont nous ne rechercherons pas ici la solution, mais qui, l'on en conviendra, sont de nature à rendre moins absolue notre confiance dans nos idées civilisatrices, ainsi que notre admiration pour les besoins factices que nous créent des lois de convention.

De tous les Océaniens, le *Kanak* des Marquises est peut-être, nous l'avons dit, celui qui, en raison de sa position écartée, a le moins eu affaire aux navires européens, et c'est, par suite, un de ceux qui ont le mieux gardé l'originalité de leur physionomie primitive. Sauf quelques-uns de nos vices, qui se sont trouvés plus particulièrement à sa convenance, et dont il s'est

(1) C'est là sans contredit une des coutumes les plus caractéristiques de ces populations. L'adoption, érigée en système, y remplace la famille, et l'abandon que les parents font ainsi de l'enfant est définitif. Quel peut être le motif de ce renversement inoui des lois de la nature, inconnu des archipels voisins? A toutes les questions qu'on lui adresse à cet égard, l'habitant des Marquises se borne à répondre que les choses se sont toujours passées ainsi.

naturellement tout d'abord emparé, l'ivrognerie, par exemple, il a soigneusement conservé les traditions de ses pères. La bizarre et mystérieuse féodalité à laquelle il obéissait il y a cent ans, règne encore aujourd'hui dans toutes les vallées (1). La religion n'a subi d'autres changements que la suppression au moins partielle des rites sanglants que lui imposait notre voisinage ; l'interdiction sacrée du *tabou* s'étend aujourd'hui, comme jadis, sur tout objet animé ou non, à la volonté des chefs ou des prêtresses, et certes le rôle de ces naïves druidesses du XIX^e^ siècle n'est pas le type le moins curieux de cette société étrange (2). Aussi, l'avouerai-je? jamais il ne m'est arrivé d'être témoin d'une de ces fêtes qui, sous le nom de *ko-hi-ka*, réunissent les populations d'une ou de plusieurs vallées, sans m'attendre à voir s'accomplir quelque redoutable mystère. Au milieu d'un cercle de *Kanaks* assis par terre, un guerrier aux formes nues et athlétiques, à l'épaisse chevelure relevée en éventail, commençait lentement une danse que les spectateurs accompagnaient, les uns par les sons cadencés du tam-tam creusé dans un tronc d'arbre, les autres du bruit de leurs mains

(1) Non-seulement elle subsiste, mais notre protectorat n'a pu faire encore disparaître les fréquentes exécutions qui témoignaient de l'étendue de ce pouvoir arbitraire. Le seul progrès en ce sens, si tant est que c'en soit un, consiste en ce que les chefs, rendus plus circonspects, prennent aujourd'hui le poison pour instrument de leurs vengeances. Un affidé pénètre sous un prétexte quelconque dans la case du condamné vers l'heure du repas, et jette à la dérobée le poison dans la nourriture préparée Si le nombre des victimes se trouve ainsi souvent augmenté, l'exemple n'en est, au sens du chef, que plus efficace.

(2) Ces prêtresses remplissent en même temps les fonctions de médecin, et si le plus souvent leur médication se borne à quelques remèdes simples, enseignés par l'expérience, parfois aussi son énergie s'élève à un dangereux degré d'originalité. M'étant un jour approché d'une case d'où s'échappait un affreux vacarme de chants et de tam-tam, j'y trouvai un Kanak en train d'expirer au milieu d'une foule empressée qui lui tenait soigneusement fermés la bouche, le nez et les oreilles. Si, ce qui ne peut manquer d'arriver, le patient succombe à ce luxe de précautions, on en conclut que la mort était inévitable, puisque la vie a trouvé moyen de quitter ce corps dont tous les issues étaient si bien bouchées.

qu'ils frappaient soit entre elles, soit plus bruyamment encore sous leurs aisselles, en même temps que tous se réunissaient dans le plaintif refrain d'un chant nasillard et monotone. Au bout de quelques instants, un second danseur se levait; les chants, les gestes s'animaient; la pantomime guerrière des deux principaux acteurs devenait plus significative. A peine l'un d'eux se retirait-il haletant, qu'il était remplacé par l'un des spectateurs. Peu à peu les physionomies quittaient le masque d'indifférence qui leur est habituel pour prendre une expression dont le sens n'était pas douteux, et certes il ne fallait pas alors grand effort d'imagination pour se figurer, à quelques pas de là, un malheureux prisonnier attendant le coup du boucher à côté du feu destiné à le rôtir. Absente ou présente en effet, on sent que l'anthropophagie reste toujours pour ces peuples une coutume innée à laquelle nous les forçons de renoncer, sans pour cela les convaincre en rien de l'excellence de nos principes (1), et j'ajouterai que lorsqu'on cherche à obtenir d'eux quelques détails sur ce point scabreux, ils se renferment invariablement dans la négative la plus opiniâtre.

Notre séjour aux Marquises s'écoula rapidement. Toutes les tribus de l'île tenaient à honneur de venir à tour de rôle défiler devant les deux amiraux; aussi chaque soir voyait-on de nouveaux visiteurs apparaître sur la crête de la montagne. La longue ligne de leurs flambeaux suivait lentement le sentier tor-

(1) Fait singulier que je rapporte du reste sans aucun commentaire, l'idée d'anthropophagie nous révolte beaucoup plus en Europe qu'elle ne révolte les Européens qui parcourent la Polynésie. J'ai vu un de nos missionnaires qui, tout en condamnant cette coutume, en était presque venu à admettre qu'à certaines fêtes religieuses les *Kanaks* fissent figurer la chair humaine à leurs festins, absolument, disait-il avec naïveté, comme nous mangeons un dindon à Noël. Lui-même avait pourtant vu cette affreuse mort de plus près que personne ; prisonnier des insulaires de la Nouvelle-Calédonie, tenu littéralement à l'engrais pendant trois mois, il n'avait dû la vie qu'à l'arrivée inattendue de la corvette française *la Brillante*. Au moment de sa délivrance deux autres missionnaires, faits prisonniers en même temps que lui, avaient déjà été mis à mort et dévorés.

tueux descendant à la plage, s'arrêtait, s'allongeait, disparaissait par instants ; puis, une fois arrivée, la tribu campait en plein air, et le lendemain, à l'heure désignée, s'embarquait en tenue officielle de cérémonie dans les canots des deux frégates. A bord recommençaient les danses, accompagnées de l'assourdissant tam-tam ; les cadeaux s'échangeaient, et le lard salé que la munificence des commandants octroyait à ces bizarres gastronomes était dévoré cru séance tenante, au grand amusement de nos matelots. Cependant le temps s'avançait, l'*Artémise* avait terminé ses préparatifs ; on n'attendait plus que les navires de Valparaiso. Enfin l'*Amphitrite* et l'*Eurydice* furent à leur tour signalées à la pointe arquée qui ferme la baie d'Anna-Maria, et le 3 juillet l'escadre appareillait pour les Sandwich, où elle mouillait le 17 sur la rade d'Honolulu.

Après avoir vu aux Marquises la vie océanienne sous sa forme la plus primitive, nous la retrouvions aux Sandwich aux prises avec le plus rude de tous les initiateurs en matière de civilisation, l'ardent et infatigable *Yankee*. L'enchaînement de circonstances qui a produit ce résultat est curieux. Vers la fin du siècle dernier, la féodalité hawaïenne avait eu son Louis XIV dans la personne de Kamehameha Ier, dit le Grand, lequel, d'abord simple chef d'une des îles du groupe, en était arrivé, à force de conquêtes successives, à réunir l'archipel entier sous sa domination. Survinrent ces agents anglais, marins et consuls, si activement à l'œuvre sur tous les points du globe ; peu à peu, grâce à l'extension sans cesse croissante de leur influence, la monarchie, d'absolue qu'elle était, devint représentative, et nul doute qu'au bout de quelques années la dynastie constitutionnelle de Kamehameha n'eût été amenée à abriter officiellement ses théories gouvernementales sous le protectorat du pavillon britannique, lorsqu'un beau jour la baleine, traquée sur tous les points de l'Atlantique, vint se réfugier dans les mers qui entourent les Sandwich, entraînant après elle comme une meute avide l'innombrable flotte des baleiniers américains. Le précieux archipel devenait ainsi le centre de cette pêche opulente qui rapporte chaque année aux États-Unis plus d'or que tous les

placers de la Californie (1). Dès lors aussi la lutte était ouverte entre les deux branches de la grande famille anglo-saxonne, mais le résultat n'en devait pas être douteux ; quelle que fût la ténacité anglaise, d'année en année grandissait invinciblement l'influence rivale du *Yankee*, qui abandonne si rarement ce qu'il a une fois conquis. Bref, tout devint en quelque sorte américain dans les îles, si bien qu'aujourd'hui l'on peut facilement prévoir le jour où, par la force des choses, cette nouvelle étoile viendra s'ajouter à celles qui brillent déjà sur le yacht azuré du pavillon de l'Union.

Il est hors de doute que ce sera là une conquête à laquelle devront applaudir tous les esprits éclairés, sans distinction de nationalité ; mais il est pénible d'ajouter que le premier possesseur auquel a été départi ce sol fertile ne sera pas témoin de son ère de prospérité. Du jour en effet où est arrivée la race blanche, a commencé pour l'Hawaïen cette rapide dépopulation qui presque partout a sévi si impitoyablement sur les races primitives au contact de la civilisation. Déjà en 1823 les 300,000 habitants qui peuplaient l'archipel lors des voyages du capitaine Cook étaient réduits à 140,000, et vingt ans après, lorsque nous nous y trouvions, un recensement récent n'accusait plus que la moitié de ce dernier chiffre, 70,000 âmes ! Où faut-il chercher la cause de cette effrayante progression décroissante ?

(1) On peut estimer à 60 millions de francs le produit annuel de la pêche de la baleine dans l'océan Pacifique septentrional, et à près de 300 le nombre des navires qui s'y livrent. L'immense majorité (258 sur 275) en est américaine, et l'on sera peut-être étonné d'apprendre que la France se trouve sur cette liste immédiatement en seconde ligne, bien qu'à une distance qui rend cette place moins significative qu'elle ne le paraît d'abord (10 sur 275). En 1852, près de 500,000 barils d'huile et plus de 5 millions de livres de fanons avaient été le résultat de la pêche. Si l'on songe que 10,000 matelots arment cette flotte, et que tous les bâtiments dont elle se compose viennent chaque année relâcher aux Sandwich, principalement à Honolulu, on comprendra le mouvement et la richesse apportés dans ce port par cette masse de consommateurs empressés de dépenser l'argent qu'ils viennent de recevoir. Aussi Oahe n'est-elle plus appelée que l'*île d'or* par les indigènes, et le revenu du gouvernement hawaïen, qui n'était que de 400,000 francs, en 1846, est-il monté en 1853 au chiffre de 2,193,500 francs.

Lorsqu'au XVe siècle l'Espagnol du Nouveau-Monde faisait mourir à la peine l'Indien qu'il avait asservi, cet abus de la force expliquait le phénomène au moins en partie. Ici rien de semblable; l'Américain n'est point encore maître nominal, et, le fût-il du reste, tous ses instincts l'éloigneraient de l'égoïste indolence qui s'enrichit par le travail d'autrui; tout au plus à le voir ici s'abandonner à l'activité fébrile de sa nature, comme s'il était déjà chez lui, pourrait-on l'accuser d'indifférence envers les populations qu'il se sent appelé à remplacer. Aussi est-ce plus haut que l'on doit chercher la cause dont il s'agit. Parfois l'on rencontre dans l'histoire des peuples une de ces races que le doigt de Dieu semble avoir marquées pour disparaître : nulle guerre pourtant, nulle épidémie, nulle mortalité excessive n'est signalée, mais un fléau plus redoutable encore est l'instrument du décret fatal, et l'universelle loi de reproduction n'existe plus pour la nation condamnée. Ainsi de l'Hawaïen, dont la race, frappée de stérilité, est déjà, on peut le dire, plus d'à demi éteinte, à tel point que sur 80 femmes mariées, 39 seulement sont mères, et qu'on ne compte que 19 enfants dans les 20 familles principales de chefs ! Et cela, tandis que sur le même sol, 9 familles de missionnaires protestants ont à elles seules 62 enfants (1).

C'est à cette race à l'agonie que les missionnaires protestants, comme pour l'assister à ses derniers moments, sont venus apporter la religion chrétienne, et s'il faut reconnaître d'une part qu'ils ont rendu quelques services incontestables, il est impossible de nier de l'autre qu'ils n'aient, en partie au moins, manqué leur but par l'absence complète d'affection inspirée aux indigènes. Aux yeux de l'Hawaïen, en effet, la mission n'est qu'une maîtresse austère, disposant souverainement de la force, régnant par les châtiments, ennemie impitoyable de l'existence heureuse et oisive que Dieu semble avoir départie à sa race, et ne se préoccupant en rien de concilier les idées

(1) Rapport de M. le capitaine de frégate de La Pelin, commandant de la corvette la *Brillante*.

qu'elle veut introduire avec les habitudes séculaires qui y sont si diamétralement opposées. Qui croirait, par exemple, que la sévère discipline du dimanche protestant ait été transportée aux Sandwich dans toute sa rigueur, et que les plus innocentes récréations de ce jour de repos y soient aussi formellement interdites qu'elles pourraient l'être dans la puritaine Angleterre? Aussi, comme pour se préparer à cette pénitence, pendant toute la journée du samedi, les rues sont-elles remplies de femmes à cheval, parcourant la ville en tous sens à bride abattue, et laissant flotter au vent les guirlandes de fleurs dont elles sont parées, ainsi que les larges bandes d'étoffes aux vives couleurs dont elles s'entourent la taille et les jambes; puis le lendemain tout est fermé par ordre, et hors des heures affectées au service divin, nul ne paraît dans les rues désertes. La religion ainsi présentée devient pour le néophyte peu convaincu un véritable objet de terreur, dans lequel il ne voit qu'un moyen de domination et non une école de charité et d'amour. Ajoutons que la position temporelle du missionnaire ne peut que le confirmer dans cette idée, et en cela je ne veux pas parler de l'opulente et facile existence qu'il s'est créée, existence qui forme avec la pauvreté de la mission catholique un contraste dont peut s'honorer cette dernière, mais de sa position politique et de la toute-puissante influence qu'il exerce sur le roi et ses ministres. Un résultat assez singulier de cette omnipotence a été de rendre le missionnaire, même américain, ennemi déclaré de l'annexion, qui serait en effet la ruine nécessaire de son autorité actuelle.

Si curieuse que fût cette étude de l'action civilisatrice sur la vie océanienne, l'arrivée de la frégate anglaise la *Pique* ne tarda pas à tourner les idées vers un but plus pressant, et l'escadre, se trouvant dès lors au complet, reprenait définitivement le 25 juillet sa route vers le nord. La relâche à Honolulu avait surtout été motivée par l'espoir de recueillir dans ces îles, en questionnant les baleiniers, quelques données relatives aux mouvements des navires ennemis; tout ce que l'on apprit à cet égard fut que la *Diana* avait quitté les Sandwich, avec la noti-

fication officielle de la guerre, dix-huit jours avant notre arrivée dans ces parages. On avait certainement perdu jusque-là un temps d'autant plus regrettable qu'il n'avait fourni aucune indication nouvelle sur les projets des Russes, auxquels on laissait ainsi tout le bénéfice d'une avance précieuse. Ayant appris la déclaration de guerre le 7 mai, les alliés auraient pu se trouver vers le 15 juin aux Sandwich avec deux frégates, une corvette, un brick et un vapeur, force assurément bien suffisante pour parer aux premières éventualités, surtout avec la certitude de recevoir promptement comme renfort une frégate et deux grandes corvettes. Outre la chance de capturer la *Diana*, chance possible, comme on vient de le voir, on était ainsi presque assuré d'arriver dans le nord avant que l'*Aurora* eût pu préparer ses moyens de défense. Toutefois cette perte de temps devenait nécessaire du moment que l'on s'arrêtait au parti d'attendre les navires de Valparaiso. Cette réunion de forces permettait d'ailleurs aux deux amiraux de détacher, sans inconvénient, une couple de croiseurs sur les côtes de Californie, pendant qu'eux-mêmes se dirigeraient vers les possessions russes avec le reste de l'escadre. La crainte de voir inquiéter notre commerce préoccupait en effet de nouveau, plus que de raison, les deux commandants, par suite de bruits peu fondés de corsaires ennemis. En somme, on le voit, la campagne ne commençait réellement qu'à cette date du 25 juillet, puisqu'alors seulement on se dirigeait définitivement vers ces établissements russes du nord dont nous avions jusque-là si peu entendu parler.

II

Lorsqu'en jetant les yeux sur une mappemonde, on compare la péninsule du Kamtchatka et les îles Britanniques, ce n'est pas sans étonnement que l'on constate, entre les deux pays, une analogie de situation géographique et une presque égalité de

superficie. Ils n'ont du reste aucun autre point de ressemblance. D'une part, en effet, les innombrables vaisseaux du plus riche commerce maritime du globe, et vingt-cinq millions d'hommes, nourris par les produits d'un sol fertile; de l'autre, une terre ingrate, ensevelie sous les neiges pendant huit mois de l'année, et ne suffisant pas même aux besoins de quelques milliers d'habitants qui y vivent misérablement. Deux degrés d'élévation dans le pôle suffisent à changer la jurisprudence, a dit Pascal; ici, sans différence de latitude, car les deux pays sont compris entre les mêmes parallèles, il a suffi de ces vents d'ouest, dont la féconde humidité est la providence de notre Europe occidentale, pour donner la richesse et l'abondance là où ils arrivent imprégnés des vapeurs de l'Atlantique, et pour amener au contraire une perpétuelle stérilité là où ils arrivent desséchés par leur passage sur les plaines sibériennes. L'histoire de ce pauvre pays ne remonte du reste pas bien haut, et ses premiers conquérants se réduisent à une petite troupe de seize Cosaques qui, détachée d'un poste militaire entretenu par les Russes sur l'Anadyr, pénétra en 1696, sous le commandement d'un certain Semenof Morosko, jusqu'au centre de la presqu'île. Après plusieurs autres expéditions, la soumission fut complète en 1711. Toutefois, il fallut que le célèbre Behring vînt révéler le voisinage des côtes d'Amérique dans ces voyages où il périt littéralement de froid et de misère; il fallut surtout découvrir la remarquable chaîne des îles Aleutiennes, qui relie les deux continents, pour que l'on arrivât à connaître l'importance du commerce de pelleteries auquel ces pays pouvaient donner naissance. A quel prix fut fondé ce commerce? C'est ce que l'on a peine à comprendre aujourd'hui. Il faut lire dans les ouvrages de Pallas, de Coxe, de Wrangell, les récits de ces tentatives incessamment renouvelées avec une persévérance que rien ne rebutait, au milieu de dangers, de misères et de privations que compensait difficilement la richesse des bénéfices. Chaque année, un navire partait, quelquefois plusieurs, construit ordinairement avec les débris des naufrages précédents, formé de bordages que réunissaient, à défaut de clous, des lanières de cuir,

et s'en allait, chétif et disjoint, affronter les périls et les tempêtes d'une mer inconnue : combats avec les indigènes, embûches, massacres, horreurs de la faim, et trop souvent naufrage sur la côte inhospitalière de quelque peuplade barbare, tels sont les sombres et monotones épisodes de ces voyages, qui montrent jusqu'où peut aller la singulière fascination exercée sur l'esprit humain par l'attrait du danger uni à l'appât du gain. Quel que fût du reste le mobile de ces hardis navigateurs, Tchirikof, Drusinin, Soloviof, Synd, et tant d'autres, qui, pendant des années entières, affrontaient ainsi obscurément la mort, ils occupent, dans l'histoire maritime de leur pays, une place qui doit sauver leurs noms de l'oubli, car c'est à leurs conquêtes patiemment répétées pendant plus d'un demi-siècle, avant qu'aucun Européen eût pénétré dans ces mers, que la Russie doit ses titres incontestables de propriété sur les régions qu'elle possède aujourd'hui, tant en Amérique qu'en Asie. A la fin du siècle dernier, seulement, ces tentatives isolées se régularisèrent par la formation de la compagnie russo-américaine et par le monopole dont l'investit l'empereur Paul I[er], monopole dont, au bout de quelque temps, le résultat fut de restreindre la vente des pelleteries à des limites qui arrêtèrent la destruction imminente des diverses espèces d'animaux chassés. Aujourd'hui, ce commerce, dont l'importance ne s'élève guère à plus de quatre ou cinq millions de francs, est centralisé dans trois établissements principaux auxquels vient aboutir le mouvement des postes secondaires. Le dernier créé de ces établissements, Sitka ou Nouvel-Archangel, sur la côte d'Amérique, est le siége le plus important des opérations de la compagnie ; le second est à Kodiak, île voisine de la péninsule d'Alaska ; le troisième à Petropavlosk, ou port de Saint-Pierre et Saint-Paul, les deux patrons vénérés dont les noms se retrouvent à chaque page de l'histoire de ce pays, et sous l'invocation desquels étaient placés les deux navires de l'infortuné Behring. Ce dernier point est la résidence habituelle du gouverneur du Kamtchatka. Nous ne parlons pas ici des établissements de la mer d'Okhotsk, restés en dehors des opérations de 1854.

Voltaire se divertissait fort des quelques arpents de neige dont Français et Anglais se disputaient la possession au Canada. Si son regard avait daigné s'étendre jusqu'aux extrémités de l'Asie, vers la presqu'île désolée du Kamtchatka, il eût sans doute été bien plus étonné d'en voir les habitants défendre pendant quinze ans le sol improductif contre l'envahissement des Russes ; il eût souri sans doute en les voyant s'unir par une vaste conspiration, sorte de Vêpres Siciliennes, pour anéantir leurs vainqueurs, et ne succomber qu'après avoir échoué dans ce dernier effort. C'est que pour le Kamtchadale, curieux et touchant attachement, la terre qui l'a vu naître est favorisée entre toutes, il en détaille avec la plus profonde conviction les nombreux avantages, et certes nous le surprendrions fort par le sentiment de pitié que nous inspire sa misérable existence. Ce qu'il voit en effet dans cette existence, ce ne sont pas les sept mois d'un interminable hiver, ce n'est pas la neige qui l'affame et l'isole, ce ne sont pas, en un mot, les rudes et longues privations, mais les ressources par lesquelles il a plu à la Providence de lui rendre la vie matériellement possible. Aussi s'étendra-t-il complaisamment sur les mérites du *sarana*, de la plante qui lui tient lieu de pain et trop souvent de toute nourriture ; sur l'heureux arrangement qui rend la pêche abondante dans la saison où cette plante vient à lui manquer et réciproquement, et principalement sur l'universalité d'usages du précieux bouleau qui tapisse ses montagnes : de son tronc découle la boisson qu'il préfère, son écorce au besoin apaise sa faim, et son bois devient à volonté ou l'étroite pirogue, le *baidar* sur lequel il ne craindra pas de s'aventurer, ou le léger traîneau qui le portera sur les neiges, d'un *ostrog* (village) à l'autre. Enfin il n'est pas jusqu'au redoutable hôte de ses forêts, jusqu'à l'ours, dont le Kamtchadale ne vante l'utilité, car c'est à ce bizarre professeur de botanique qu'il doit sa connaissance des simples, et les plantes qu'il prend pour remèdes sont celles auxquelles il voit s'adresser l'animal malade ou blessé. Rie qui voudra de ce naïf optimisme : pour moi, je l'avoue, ce n'est jamais sans émotion que partout je retrouve, vivace et profond l'a-

mour de l'homme pour sa terre natale, sentiment dont l'indéfinissable puissance, même au milieu des gloires d'une nature tropicale, fait regretter au pauvre habitant du pôle l'austère et monotone nudité de sa glaciale patrie.

On hésite presque à parler de la curieuse population du Kamtchatka, lorsque l'on songe que son chiffre n'atteint pas celui de la plus petite ville de nos pays. En 1820, un recensement, probablement inférieur à la vérité, accusait pour toute la presqu'île 2,760 habitants, dont 1,260 Russes (1); mais, en portant même ce nombre à 4,000 avec M. le capitaine de vaisseau Dupetit-Thouars, en faisant également la part de la stérilité du pays, on n'est pas moins étonné d'une population aussi faible pour la vaste étendue de terre qu'elle occupe. De l'aveu même des Russes, il n'en a pas toujours été ainsi, et la seule rivière Kamtchatka ne réunissait pas moins de cent seize villages sur ses bords à l'époque de la découverte. Cette diminution est-elle, comme on l'a souvent prétendu, le résultat d'épidémies meurtrières et des germes d'infection que les habitants contractaient dans les habitations souterraines où, selon l'expression de La Pérouse, ils se terraient comme des blaireaux pendant l'hiver? Ne serait-elle pas plutôt, au dernier degré de l'échelle, un nouvel exemple de la loi fatale qui condamne la race conquise à disparaître devant la race conquérante, loi dont tout à l'heure l'Hawaïen nous offrait la triste application, et dont, sur des proportions gigantesques, les deux Amériques ont fourni la trop décisive confirmation? C'est ce que le manque de données rend difficile de décider en connaissance de cause. Du reste, il est juste d'ajouter que la domination des Russes, d'abord oppressive et tyrannique, s'est depuis plusieurs années transformée en un gouvernement paternel et doux, qui ne permet plus de leur attribuer aujourd'hui aucune part dans cette dé-

(1) Un autre recensement assez singulier porte à 2,208 pour la même année le nombre des chiens de la presqu'île. On sait du reste l'utilité de ces précieux animaux, seul attelage que connaisse le traîneau du Kamtchadale.

population, si tant est qu'elle continue à se manifester encore.

Tout portait à croire que les navires de la compagnie russo-américaine, navires de grandeurs diverses, et au nombre de dix ou douze (1), seraient réunis sous la protection de tout ou partie de l'escadre russe, soit à Sitka, soit à Petropavlosk. Dès lors la marche des alliés était toute tracée, et, les vents d'ouest qui dominent dans ces parages, devant faciliter au besoin la traversée du Kamtchatka à Sitka, c'était sur Petropavlosk qu'il convenait de se diriger en quittant la rade d'Honolulu. Ce fut en effet à ce parti que l'on s'arrêta, tout en donnant suite au premier projet d'expédier deux navires sur la côte de Californie, et le 30 juillet, cinquième jour après le départ, les deux corvettes l'*Artémise* (française) et l'*Amphitrite* (anglaise) recevaient l'ordre de faire route vers San-Francisco. Par le fait de cette séparation, la division alliée restait définitivement composée de la manière suivante : bâtiments français, *Forte*, de 60 canons; *Eurydice*, de 30; *Obligado*, de 12; anglais, *President*, de 50; *Pique*, de 46; *Virago*, vapeur de 220 chevaux et de 6 canons. Le commandement en chef, par suite de l'usage généralement établi en pareille circonstance, était exercé par l'amiral anglais Price, en vertu de son ancienneté de grade.

A mesure que l'escadre remontait vers le nord, sa navigation devenait chaque jour plus pénible, tant à cause de la brusque transition qui faisait succéder le froid de ces mers inhospitalières à la tiède température des tropiques qu'à cause des brumes intenses et continuelles qui rendaient singulièrement fatigante la

(1) Deux de ces navires, armés de quelques canons, comme ils l'étaient tous, trouvèrent moyen d'échapper aux alliés en se réfugiant à temps dans le port de San-Francisco de Californie, et le commerce, prompt à s'alarmer, leur prêta des intentions de course dont certes ils étaient bien éloignés. Ce fut l'origine de ces bruits de corsaires russes auxquels nous avons fait allusion, et qui préoccupèrent à tort les deux amiraux. Bien que ces navires, presque complètement désarmés, ne songeassent nullement à appareiller, la *Pique*, se trouvant à San-Francisco en 1855, les envoyait chaque nuit surveiller par ses canots, luxe de précautions auquel applaudirent assez spirituellement les Russes en envoyant également leurs embarcations surveiller de nuit la frégate anglaise.

nécessité de ne pas se séparer. Souvent des journées entières se passaient sans que les navires pussent s'apercevoir, si rapprochés qu'ils fussent ; les tambours, les clairons, ainsi que les tintements répétés de la cloche, avertissaient seuls d'une proximité dangereuse et permettaient d'éviter les abordages, en même temps que des coups de canon, tirés en ordre déterminé et à intervalles réguliers, fixaient autant que possible les positions relatives des différentes conserves. C'est par une de ces brumes froides et épaisses que la fête du 15 août fut célébrée à bord des divers bâtiments, et certes, en se reportant en pensée au temps splendide, à la température d'été qui accompagnent à Paris cette solennité, il était difficile de croire que l'on se trouvât, comme nous l'étions réellement, sur un parallèle plus méridional que celui de Paris. La marche des navires était du reste assez lente ; l'impossibilité où était la *Virago* de les suivre sous voiles, jointe à la crainte de perdre ce précieux vapeur, le seul que l'on possédât, avait engagé l'amiral Price à le faire remorquer par le *Président ;* de plus, l'absence de soleil et le manque d'observations laissaient la position de l'escadre dans une incertitude qui ne permettait d'approcher de terre qu'avec une extrême prudence. Enfin, le 25 août au soir, une voile fut signalée à travers la pluie qui masquait l'horizon, et l'on reconnut l'*Eurydice*, séparée depuis quelques jours du reste de la division. Elle signalait la terre à dix milles, mais sans l'avoir vue assez clairement pour en fixer la position. La nuit s'annonçait menaçante, les grains se succédaient lourds et rapprochés ; on ne pouvait que virer de bord pour reprendre la bordée du large en attendant le jour, qui revint ramenant le même horizon borné à quelques centaines de mètres par un impénétrable rideau de pluie. Ainsi se passèrent les journées du 26 et du 27, dans une ignorance que ne purent dissiper les lignes indistinctes sous lesquelles, pendant de fugitives éclaircies de quelques minutes, se profilait parfois confusément une pointe de terre. Le 28 seulement, vers quatre heures du matin, la pluie cessa, la voûte terne et plombée des nuages se déchira, pour laisser paraître un ciel d'un bleu pâle et doux, et les rayons du

soleil levant éclairèrent du nord à l'ouest les cimes neigeuses des magnifiques volcans qui forment les attérages de la baie d'Avatscha : Koriatskoï, égal en hauteur au pic de Ténériffe ; Koselskoï, du cratère duquel s'échappe incessamment un nuage de vapeurs, et, plus près du rivage, Villeuschinski, dominant de sa masse imposante les lignes tourmentées de la côte. Aussitôt les signaux montent en tête de mât, toutes les voiles sont établies, et chacun cherche à se rapprocher de cette terre que les regards interrogeaient avidement ; mais il était dit que nous n'échapperions à aucune des contrariétés qui font de la vie du marin la meilleure de toutes les écoles de patience. Les indices précurseurs d'une journée de calme ne tardèrent pas à se manifester, les voiles retombèrent inertes le long des mâts qu'elles battaient lourdement au roulis, et les navires, immobiles, cessèrent d'obéir à l'action du gouvernail. Force était d'attendre au lendemain.

Ce calme, toutefois, rendait à la *Virago* toute sa supériorité. Nous étions trop au large pour pouvoir être bien distinctement reconnus de terre ; l'amiral Price se décide à en profiter pour tenter lui-même, du plus près qu'il lui sera possible, une reconnaissance des forces de la place, et en peu d'instants, le rapide vapeur laisse loin derrière lui la frégate qui le remorquait la veille. L'entrée du goulet et ses hautes murailles rocheuses ne tardèrent pas à se dessiner. Pour y pénétrer, la *Virago* emprunte le secours d'une ruse fréquemment employée à la mer, et s'avance jusque dans la rade intérieure en arborant à sa corne les raies aux vives couleurs du pavillon américain. Le port est à droite : quelques mâtures aperçues dans le fond d'une baie, quelques maisons éparpillées au bas de la montagne, l'ont promptement signalé à l'amiral, qui se dirige de ce côté avec une lenteur calculée. Bientôt une embarcation en sort et gouverne vers le navire, qui l'évite au moyen de fausses manœuvres adroitement combinées. Enfin, au moment où l'ennemi commence à s'inquiéter et garnit ses batteries, à portée desquelles se trouve déjà le visiteur suspect, celui-ci vire brusquement de bord, et regagne, à toute vapeur, l'entrée du goulet,

laissant le canot russe interdit de cette mystérieuse apparition. Tâchons maintenant d'exposer en quelques mots ce qu'avait appris à l'amiral cette courte et habile reconnaissance.

Située sous le 54e degré de latitude, la baie d'Avatscha forme un admirable et sûr bassin intérieur de près de 10 milles de diamètre, merveilleux joyau maritime qu'une méprise de la nature semble avoir égaré sur cette côte déserte. Assez vaste pour abriter toutes les marines du globe, elle n'est reliée à la mer qu'au sud, par un goulet assez semblable à celui de la rade de Brest, et lorsqu'après avoir franchi ce goulet, on longe les terres situées à droite du navire, c'est-à-dire la côte orientale de la baie, on ne tarde pas à rencontrer le petit port de Petropavlosk, dont la description mérite une attention particulière. Que l'on se figure une sorte de cul-de-sac ouvert au sud, d'environ 1,200 mètres de profondeur sur 400 de large, et formé à l'ouest, comme le golfe de Californie, sauf la différence d'échelle, par une longue et étroite péninsule, également nord et sud, d'environ 150 mètres de largeur moyenne. De l'est de cette anse part une langue de sable de 30 à 35 mètres de large, élevée seulement de quelques pieds au-dessus de l'eau et se dirigeant au nord-ouest de manière à fermer complètement le cul-de-sac, dans lequel nul accès n'est possible que par la passe d'une centaine de mètres située entre la langue de sable et la péninsule. Dans ce havre, mieux fermé qu'aucun port creusé par la main de l'homme, la frégate l'*Aurora*, de 44 canons, et la corvette la *Dwina*, de 12, étaient embossées à l'abri de la langue de sable, qui protégeait leur flottaison comme eût pu faire un véritable parapet, sans toutefois paralyser en rien leur tir. Trois batteries défendaient du côté sud, c'est à-dire à l'entrée du port, cette position, déjà si forte naturellement : l'une, la plus extérieure, de trois pièces, placée au haut d'une falaise, sur la côte orientale ; la seconde, de onze pièces, sur la même côte, à 1,200 mètres environ de la première et à la naissance de la langue de sable ; la troisième, de cinq pièces, à la pointe Shakof (1), formant l'extrémité sud de la péninsule, c'est-à-dire

(1) Cette pointe avait été ainsi baptisée par M. Dupetit-Thouars, com-

en face des deux autres. Un navire ne pouvait donc venir chercher la frégate et la corvette russes qu'en défilant sous le feu de ces trois batteries, dont la seconde surtout semblait particulièrement forte, tant par le nombre de ses canons que par la solidité de sa construction. A l'ouest, le port que nous venons de décrire était masqué par les collines de la péninsule, collines interrompues à la hauteur de la ville par une dépression naturelle ou coupée, permettant d'apercevoir les mâtures des navires russes; cette coupée était défendue par une batterie de six pièces commandant la rade. Enfin, à 1,000 mètres environ, au nord de ce point, se terminait la ligne des montagnes de la presqu'île, et l'on y avait construit au bord du rivage une batterie de cinq pièces, dirigée également vers la rade. Selon toute probabilité, l'*Aurora* et la *Dwina* n'avaient dû conserver qu'un bord armé, ce qui, en rendant la moitié de leurs canons disponible, leur avait permis de fournir, au moins en grande partie, les canons des cinq batteries que nous venons de signaler. En somme, les Russes avaient distribué leurs moyens de défense avec une parfaite entente de la position, devenue, non pas imprenable, il s'en fallait, mais du moins véritablement difficile à forcer. De plus, l'*Aurora* n'étant arrivée que le 2 juillet avec la moitié de son équipage atteinte du scorbut, ils avaient dû mettre le temps à profit avec une rare activité, ce qui rendait plus regrettable encore l'avance que nous leur avions imprudemment laissé prendre.

On pouvait s'étonner qu'ayant si bien fortifié les abords de la ville, ils n'eussent pas cherché à défendre également la passe donnant accès dans la rade d'Avatscha : quelques canons bien disposés eussent, en effet, rendu extrêmement scabreux le passage de ce goulet long et étroit; mais le temps leur avait évidemment manqué. Les seules traces d'aucuns préparatifs de ce genre étaient un commencement de construction de batterie

mandant la frégate la *Vénus*, en mémoire de la cordiale hospitalité qu'il avait rencontrée chez M. le gouverneur-général Shakof. L'amiral Zavoïka, gouverneur du Kamchatka en 1854, était gendre du général Shakof.

près d'un phare placé sur la falaise formant la pointe est de l'entrée. Une pièce de gros calibre, destinée probablement à un service de signaux, était pourtant montée près de ce même phare, mais à une élévation qui la rendait inefficace pour la défense de la passe.

Rentré de sa reconnaissance sur la *Virago* assez tard dans la soirée, l'amiral Price s'était entendu pendant la nuit avec l'amiral Despointes, et le lendemain 29 août, dès que la brise du large eut succédé au calme des premières heures de la matinée, le signal fut fait de former la ligne de bataille. Les navires s'inclinent sous la brise qui fraîchit et s'engagent dans le goulet, les couleurs hissées, en défilant sous le phare, dont le canon les salue d'un boulet inoffensif. Bientôt se déploie le splendide panorama de la baie, dont la végétation contraste avec l'éclatante blancheur des pics neigeux qui la dominent. Enfin, à quatre heures, l'escadre laisse tomber l'ancre dans l'ordre prescrit devant l'entrée du port de Petropavlosk, accueillie par une décharge générale de l'artillerie russe (1). Cette décharge, vu la distance, ne pouvait avoir d'autre résultat que de nous révéler immédiatement les positions des diverses batteries. Il était trop tard pour rien commencer, et le reste de la journée fut employé à compléter les divers préparatifs de combat, en même temps que le soir, un conseil réunissait à bord de la frégate *Président* les deux amiraux et les commandants des six navires. On s'arrêta au parti de commencer l'attaque par la batterie de cinq pièces, construite à l'entrée du port, sur l'extrémité sud de la péninsule, batterie que nous avons désignée sous le nom de

(1) Avant d'aborder le récit des faits qui vont suivre, qu'il nous soit permis de dire un mot de la forme parfois minutieuse sous laquelle nous les avons présentés. Si ces faits avaient été simplement peu connus, nous eussions pu nous borner à en esquisser rapidement les traits principaux; mais il en est autrement. Le fâcheux engagement du 4 septembre a été apprécié avec une sévérité qui montre sous le jour le plus faux la conduite des équipages de l'escadre alliée, et dès lors la justice nous faisait un devoir d'entrer dans des détails assez étendus pour faire connaître dans toute leur exactitude des événements d'où l'on faisait ainsi dépendre en quelque sorte l'honneur militaire de nos marins.

Shakof. Les deux frégates amirales se réservaient cette attaque, pendant laquelle la *Pique* devait éteindre le feu de la petite batterie de trois pièces, dite du Cimetière. Aussitôt cette dernière réduite au silence, un détachement des compagnies de débarquement devait s'en emparer, enclouer les canons et briser les affûts. Les amiraux avaient borné leurs premiers projets à ce peu de dispositions, simples et bien entendues, se réservant d'agir ensuite selon la tournure que prendraient les événements. On devait, du reste, opérer dès le lendemain; et, après avoir consacré la première partie de la matinée à faire faire par les embarcations les reconnaissances les plus importantes, vers onze heures, l'amiral Price vint annoncer à bord de la *Forte* son intention d'engager l'action sans plus attendre. Les signaux flottent au haut des mâts, la *Pique* commence le mouvement, dérape et s'amarre le long du vapeur; déjà les remorques sont envoyées à bord de la *Forte*, lorsque tout préparatif est brusquement suspendu; un canot anglais amène le commandant de la *Pique* à bord de la frégate française, et l'amiral Despointes se dirige aussitôt vers le *Président*. L'amiral anglais venait de se tirer un coup de pistolet dans la région du cœur.

Il serait difficile de peindre la douloureuse consternation où ce triste événement plongea chacun à bord des navires tant français qu'anglais. Par sa constante affabilité, par ses rares et précieuses qualités, par son tact exquis dans l'exercice d'un commandement que rendait plus délicat la réunion des deux pavillons, l'amiral Price s'était concilié le respect et la sympathie de tous, et certes, personne dans les équipages n'avait pu prévoir une aussi funeste résolution. Quant aux officiers, qui l'approchaient de plus près, ils avaient cru remarquer en lui, depuis quelque temps, un changement moral dont ils s'inquiétaient, sans soupçonner pourtant le tragique dénoûment qui en devait être la conséquence. Nous avons dit les incertitudes et les lenteurs qui avaient marqué le début de la campagne : tout en s'abandonnant à cette irrésolution qui formait trop le fond de son caractère, l'amiral la reconnaissait, la condamnait, et dès la fin de la relâche Marquises, il regrettait amèrement le mois

qu'il y avait perdu. Son agitation d'esprit augmenta lorsque, plus tard, aux Sandwich, il put mesurer toute l'avance qu'il avait laissé prendre aux frégates russes. La pensée d'avoir à rendre compte de sa conduite à un gouvernement peu habitué à pardonner l'insuccès l'obséda de plus en plus, surtout lorsque, à l'arrivée devant Petropavlosk, la perspective de la lutte lui montra la possibilité d'un revers dont il se verrait à double titre imputer le blâme. A partir de ce jour le tourment de la responsabilité ne lui laissa plus de repos. La force très-réelle de la place prit à ses yeux des proportions formidables; non-seulement l'emporter lui parut plus que douteux, mais, même dans cette hypothèse, un succès obtenu par des moyens purement maritimes lui sembla ne pouvoir être acheté qu'au prix de pertes graves en hommes, et surtout d'avaries peut-être impossibles à réparer sur ces rivages lointains. Une tentative de débarquement lui paraissait, avec raison, plus délicate encore. Bref, incessamment assailli d'appréhensions que le trouble de son esprit expliquait sans les justifier, n'ayant pu, depuis cinq nuits, goûter un instant de repos, le malheureux amiral finit par être littéralement écrasé sous le poids d'une responsabilité qu'il s'exagérait au-delà de toute mesure. Pourtant, maître de lui jusqu'au dernier moment, toujours égal et affable envers chacun, il sut dissimuler à tous les yeux à quel point le dévorait son anxiété, et ce fut avec sa cordialité habituelle qu'après avoir fait part, à bord de la *Forte*, de sa résolution de commencer immédiatement l'attaque, il prit congé de l'amiral Despointes, en donnant aux officiers qui l'entouraient rendez-vous pour le soir. Sa funeste détermination était-elle dès-lors arrêtée dans son esprit? Évidemment non, et s'il n'est que trop vrai qu'il succomba à un fatal entraînement, au moins doit-on décharger sa mémoire d'une préméditation de suicide que ses sentiments profondément religieux ne peuvent faire admettre.

L'amiral Price se donna en quelque sorte la mort en présence de son équipage. Après s'être promené un instant sur le pont avec le commandant Burridge, son capitaine de pavillon, et s'être entretenu avec lui des dispositions prises pour l'action,

il descendit dans sa chambre, que ne séparaient plus de la batterie les cloisons démontées pour le combat; puis, ayant ouvert une armoire, il en tira ses pistolets, les chargea, s'en appuya un sur le cœur, fit feu, et s'affaissa sur lui-même. Malgré les soins qui lui furent prodigués, il expirait peu d'heures après, ayant conservé sa connaissance presque jusqu'au dernier moment. Cette mort faisait passer le commandement de l'escadre aux mains de l'amiral Despointes, atteint malheureusement déjà de la maladie qui devait l'emporter à quelques mois de là. Le commandement particulier de la division anglaise revenait au plus ancien de ses capitaines de vaisseau, sir Frederick Nicholson, commandant de la *Pique*. L'attaque fut naturellement renvoyée au lendemain 31, et l'on résolut, dans un conseil tenu à bord de la *Forte* le 30 au soir, d'exécuter de point en point les dispositions arrêtées précédemment.

III

Le lendemain, l'amiral Zavoïka, entouré de son état-major, assistait au service divin, qui, selon la coutume des Russes au moment du combat, se célébrait dans l'une des batteries, lorsqu'un coup de canon retentit, et le boulet, sifflant au-dessus des assistants, s'en fut derrière eux faire jaillir l'eau du port intérieur. Chacun alors se rendit à son poste; l'attaque commençait. Effectivement, dès huit heures du matin, la *Virago* s'était mise en marche, littéralement ensevelie au milieu des trois frégates qu'elle remorquait; mais la tâche était trop forte pour elle, et malgré les efforts énergiques que trahissait son noir panache de fumée, malgré le calme qui favorisait sa manœuvre, après une heure de lutte contre un courant dont la force avait été mal appréciée, elle dut laisser les frégates alliées s'embosser plus loin des forts qu'on n'en était convenu. C'était là du reste un inconvénient que compensait largement l'habileté de nos canonniers, et dès les premiers coups chacun put aisément s'en convaincre. A chaque instant, nos boulets faisaient voler en éclats des fragments de la muraille rocheuse à laquelle était adossée la batterie Shakof, et labouraient profondément ses

remblais insuffisants. Les Russes soutinrent d'abord ce feu meurtrier avec un rare courage; mais bientôt l'état de leurs pièces ne leur permit plus d'y répondre, et une heure ne s'était pas écoulée qu'ils évacuaient la batterie. Pendant ce temps, la *Pique* réduisait au silence les trois pièces de la batterie du Cimetière, et le vapeur, dont le tir avait été d'une remarquable précision, s'approchant ensuite du rivage à quelque distance au-dessous de cette batterie, jetait à terre environ cent cinquante hommes, tant *marines* (1) que matelots français. En quelques minutes, la falaise fut escaladée et les pièces enclouées, puis le détachement se retira vers la plage, où venaient d'être envoyées comme renfort, en cas de besoin, les compagnies de débarquement de la *Forte* et de la *Pique*. On avait en effet aperçu une troupe russe assez nombreuse se dirigeant, par le cimetière, de la ville vers la batterie; cependant elle essaya à peine de s'opposer au rembarquement de nos hommes, qui, après une fusillade insignifiante, rallièrent le bord. A onze heures quarante minutes, le feu avait cessé partout, et à midi ordre était donné de faire dîner les équipages.

Le résultat de cette première partie de la journée était de nature à nous encourager au-delà même des prévisions que l'on avait pu former, car non-seulement nous avions eu un avantage marqué, ce que le rapport des forces engagées expliquait de reste, mais nous l'avions eu dans des conditions qui établissaient pleinement la supériorité de notre artillerie sur celle des Russes, dont les boulets ne nous atteignaient que rarement, tandis que la plupart de nos coups allaient porter le ravage dans leurs batteries. N'ayant éprouvé que des avaries insignifiantes, nous pouvions nous considérer comme intacts; deux de nos bâtiments n'avaient pas même été engagés, et pourtant nous étions débarrassés de deux des trois batteries qui défendaient la position. Restait, il est vrai, la plus forte, celle armée de

(1) Les *royal-marines* forment un corps d'infanterie d'élite, destiné, ainsi que l'indique sa devise (*per mare, per terram*), au service spécial de la flotte anglaise; chaque bâtiment en reçoit, selon son importance, un détachement plus ou moins nombreux.

onze pièces et située sur la langue de sable qui fermait l'entrée du port; restaient également les vingt pièces de l'*Aurora* et les six de la *Dwina;* mais nous avions pu apprécier l'incertitude de leur tir par les boulets assez nombreux qu'elles venaient d'envoyer à notre détachement, ainsi qu'aux canots qui le portaient à terre, boulets dont un seul avait atteint la coque de la *Virago*. Enfin, s'il était encore vrai que le vapeur eût été reconnu insuffisant à remorquer les trois frégates, on allait être dispensé d'avoir recours à lui, grâce à la brise du large qui commençait à se former du sud-est, et promettait aux navires toute facilité pour prendre leurs postes sous voiles. En un mot, l'on pouvait dire qu'outre la supériorité numérique de notre artillerie, nous avions en notre faveur toutes les chances qu'il est raisonnable de demander.

Malheureusement on fut loin de les mettre à profit. Peut-être les deux chefs crurent-ils pouvoir se contenter d'une canonnade sans résultats, mais dans laquelle l'avantage leur était resté ; peut-être aussi leur entente laissait-elle à désirer. Toujours est-il que les événements de l'après-midi portèrent l'empreinte non-seulement d'une fâcheuse indécision, mais encore d'une regrettable absence d'unité dans les mouvements. Après le dîner de l'équipage, la *Forte* se rapprocha de la batterie rasante, sans pourtant découvrir les navires russes, que lui masquait la pointe Shakof, et vers deux heures elle ouvrit sur cette batterie un feu auquel le *Président* ne vint se joindre que plus tard et d'un peu plus loin, tandis que la *Pique* conservait sa position du matin, alors rendue inefficace par l'éloignement. Une heure d'un tir habilement dirigé suffit pour que la batterie ennemie, dont près de la moitié des pièces avait été mise hors d'état de continuer, ralentît sensiblement son feu; bientôt l'on ne tira plus qu'à de longs intervalles de part et d'autre, si bien qu'avant quatre heures tout avait cessé, et qu'à six heures les trois frégates alliées étaient retournées à leur mouillage de la veille, hors de la portée des forts. Pendant tout le temps qu'avait duré cet échange de coups de canon, on avait pu admirer le sang-froid d'un factionnaire russe, qui voyait tomber autour de lui

nos projectiles, sans que la régularité de son imperturbable promenade en fût dérangée. En résumé, après une canonnade assez vive par instants pour que la *Forte* eût à elle seule tiré dans la journée 869 boulets, nous n'avions eu à bord des quatre navires ayant pris part à l'action qu'un seul homme tué et sept légèrement blessés, tous appartenant à la frégate française ; d'ailleurs nulle avarie grave : quelques cordes coupées dans les gréements, quelques boulets dans les coques, mais rien qui fût de nature à paralyser en quoi que ce soit les mouvements d'aucun des bâtiments alliés.

On concevra sans peine que le conseil tenu le soir de ce même jour, 31 juillet 1854, ait été assez orageux. Il était difficile d'expliquer comment, après avoir forcé les Russes à évacuer deux de leurs batteries, après avoir réduit la troisième au silence, après avoir fait éprouver à l'ennemi des pertes que sa courageuse résistance avait dû rendre assez graves, et surtout après n'avoir en quelque sorte rien souffert de notre côté, nous n'avions pas poursuivi cet avantage en attaquant la frégate et la corvette qui restaient à réduire. Equipages et officiers s'étaient constamment montrés animés de la plus vive ardeur, et les deux navires français que l'ordre de l'amiral avait tenus éloignés du feu, brûlaient du désir de prendre à leur tour part à l'action. Enfin, si le peu de largeur du port dans lequel il eût fallu s'engager devait rendre difficile l'embossage de nos navires, on pouvait être rassuré sur le succès de cette manœuvre délicate par la précision et la promptitude avec lesquelles la *Forte* et le *Président* venaient de l'exécuter deux fois sous le feu de l'ennemi ; une jolie brise, on le sait, eût favorisé ce mouvement, que donnait le temps d'accomplir l'heure peu avancée à laquelle la troisième batterie russe avait cessé son feu. Certes il était fâcheux de n'avoir pas mis ces circonstances à profit, d'autant plus que nous laissions ainsi à l'ennemi le loisir de réparer ses défenses pendant la nuit. Ce n'était là, toutefois, qu'un fait simplement regrettable, une considération secondaire et nullement de nature à nous détourner d'une nouvelle attaque, dont le succès semblait certain. L'escadre, on peut le dire, y

comptait, et en cela les commandants de l'*Eurydice* et de l'*Obligado* ne firent qu'exprimer l'opinion générale, lorsque, dans le conseil, ils cherchèrent à établir l'opportunité d'une seconde tentative. Toutefois leur avis ne put prévaloir, et l'on se sépara après avoir décidé que l'on ferait le plus tôt possible route pour San-Francisco de Californie.

Dès le lendemain commencèrent entre les deux chefs les récriminations que devait nécessairement entraîner le sentiment d'une responsabilité que chacun eût voulu pouvoir décliner, au moins en partie. L'amiral fondait ses reproches sur l'immobilité de la *Pique* après le feu de la matinée, tandis que le commandant supérieur anglais se plaignait de n'avoir reçu aucun ordre qui lui assignât nettement sa position. Quoiqu'il en fût, l'opinion se prononçait contre le départ projeté avec une unanimité qui amena le commandant de la *Pique* à envisager les chances d'une tentative par terre. Nulle idée ne pouvait être plus malheureuse; en thèse générale, la véritable force d'un navire réside dans ses canons, et on peut dire qu'il n'est avantageux de recourir à un débarquement que lorsque des circonstances exceptionnelles paralysent l'action des pièces. Ces obstacles n'existaient pas pour nous, nous avions pu nous convaincre que notre artillerie avait une supériorité assez marquée, et par son tir et par sa masse, pour ne pas craindre, en venant chercher l'*Aurora*, de prendre la ville par son côté le plus fort, et même peut-être de démasquer quelques batteries non encore aperçues dans l'intérieur du port. Au contraire, en recourant à un débarquement, en faisant agir nos équipages comme troupe d'infanterie, nous nous donnions gratuitement tous les désavantages : non-seulement nous nous privions de nos canons, mais nous acceptions un mode de combat auquel les longues navigations du Pacifique n'avaient pas permis d'exercer nos marins; que dis-je? nous ne l'acceptions pas, nous allions le chercher sur un terrain que nous ignorions, et que l'ennemi avait pu se rendre familier de longue main. Du reste, il est juste de dire que ces considérations frappaient alors peu d'esprits, et qu'à partir du moment où le mot de débarquement avait été prononcé, les

équipages s'étaient ralliés à ce projet avec un entraînement que partageaient beaucoup d'officiers.

L'idée première du débarquement avait été suggérée à sir Frederick Nicholson par les rapports de deux Américains. Le 1er août, la *Virago* était allée ensevelir les restes de l'amiral Price dans une partie de la rade d'Avatscha, la baie de Tarinski : le vapeur y avait trouvé ces hommes occupés à couper du bois, et les avait ramenés à bord de la *Pique* pour y être interrogés par le commandant. Selon eux, une route large et belle devait nous conduire à la ville; de plus, la position était dominée par une montagne dont il serait facile de s'emparer; bref, ils montraient l'affaire sous un jour tellement favorable, que sir Frederick Nicholson n'hésita pas à la proposer à l'amiral Despointes. En vain ce dernier représenta-t-il d'abord que ces Américains, absents de Petropavlosk depuis quelque temps, ne pouvaient connaître les travaux de défense exécutés par les Russes, et que par suite ils voyaient probablement les choses d'un point de vue inexact. Entraîné à son tour par le mouvement de l'opinion, bien que non convaincu, il finit par se rendre, et dans l'après-midi du 3 septembre, tous les capitaines, convoqués en conseil, furent instruits de la nouvelle résolution prise par leurs chefs. Après une délibération assez longue, les détails de ce nouveau plan d'attaque furent arrêtés; mais avant de les indiquer nous décrirons rapidement la disposition des lieux.

On a déjà parlé de l'étroite péninsule qui, dans une direction nord et sud, fermait le port du côté de la rade, et nous avons dit que les montagnes formant cette péninsule s'élevaient devant la ville comme un véritable rempart, interrompu seulement en son milieu par une coupée, au-dessus de laquelle s'apercevaient les maisons et la mâture des navires du port. Ce point était défendu par une batterie de six pièces; puis, à environ 1,000 mètres plus au nord, également sur le rivage, se trouvait une deuxième batterie de cinq pièces, construite au pied de la montagne boisée qui commençait à la coupée. Sauf une étroite plage sablonneuse de quelques mètres, la montagne se présentait à la

mer taillée en falaise, tandis qu'elle s'abaissait, au contraire, en pente assez douce du côté de la ville, ainsi que du côté de la batterie de cinq pièces, où elle venait se terminer. Il fallait donc, pour se rendre de cette dernière batterie à la ville, contourner la montagne; la distance était courte. Il s'y trouvait bien, ainsi que l'avaient dit les Américains, un chemin découvert et commode; mais depuis leur départ, les travaux insignifiants qui protégeaient la ville dans cette direction s'étaient singulièrement transformés, et derrière un fossé qui coupait la route, s'élevait aujourd'hui un retranchement fermé, solidement remblayé et palissadé, un fort enfin, qui ne pouvait être emporté que par une attaque en règle. C'était là le lieu choisi pour le débarquement, dont le plan sera maintenant facile à comprendre.

La frégate *Président* et la *Forte* devaient d'abord éteindre le feu, l'une de la batterie de la coupée, l'autre de la batterie située plus au nord sur la plage, au pied de la montagne; puis le vapeur mettrait à terre en ce dernier point le corps de débarquement, composé d'environ sept cents hommes, tant Français qu'Anglais, et réparti de la manière suivante : une avant-garde d'environ deux cents hommes, formée de cent vingt *marines* anglais et des pelotons d'élite français; une colonne française de deux cents hommes, réunissant les compagnies de la *Forte* et de l'*Eurydice;* une colonne anglaise de cent quatre-vingts hommes de la *Pique* et de la frégate *Président;* enfin un détachement de cent vingt hommes de l'*Obligado* et de la *Virago*. Malheureusement, ces troupes n'agissaient pas sous une direction unique, et le commandement des Français avait été donné par l'amiral à M. de La Grandière, de l'*Eurydice*, tandis que celui des Anglais était exercé par le capitaine Burridge, du *Président*. Une fois le corps de débarquement à terre, on devait gravir la montagne de trois côtés différents, de manière à gagner à peu près en même temps le sommet, après quoi l'on y eût fait monter de légers obusiers disposés à cet effet, au moyen desquels on espérait, de cette position dominante, mettre sans peine le feu à une ville entièrement construite

en bois. Ce plan avait le grave défaut d'engager l'affaire au milieu d'un fourré trop épais pour qu'il fût possible d'y conserver nos hommes réunis et sous la main des chefs ; mais c'était là un inconvénient inhérent à la nature des lieux, et, le débarquement une fois admis, ces dispositions étaient à peu près les seules possibles. En d'autres termes, quel que fût le parti à prendre ultérieurement, se rendre maître de la montagne était toujours un préliminaire indispensable.

Un navire de guerre offre, la veille d'une affaire, une physionomie caractéristique, dont peut s'étonner celui qui ne connaît du matelot que sa rude écorce, et non l'esprit de sacrifice de cette nature d'élite. On n'a pas oublié l'ardeur avec laquelle les équipages avaient accepté la nouvelle du débarquement, la généreuse irréflexion qui les poussait vers l'ennemi, sans calculer les chances de la rencontre ; lorsque le soir eut mis un terme à l'animation des préparatifs, et que peu à peu se furent dispersés les groupes du pont, longtemps encore on vit s'échanger à voix basse les messages en cas de mort, simples et naïfs testaments transmis toujours avec une religieuse exactitude. Je me rappelle encore un jeune novice qui, de garde jusqu'au milieu de la nuit, employait les heures qui lui restaient à écrire péniblement une lettre à la lueur douteuse d'un fanal enfumé ; le pauvre enfant devait être une des premières victimes du lendemain. C'est que, pour le matelot, le souvenir du pays n'est pas seulement le culte du foyer et le symbole de la patrie absente, c'est aussi la pensée d'une famille dont il est le soutien, et qui, s'il succombe, ne recevra plus les secours qu'une vie de privations lui permet de prélever sur sa chétive paie (1). Aussi, plus d'un s'endormit-il ce soir-là avec l'image de quelque pauvre cabane bretonne

(1) La délégation est sans contredit l'un des traits les plus touchants des mœurs du marin. Il est peu d'hommes dans un équipage qui ne sacrifient ainsi le tiers de leur solde, non-seulement aux femmes et aux enfants, mais aux pères, aux mères, souvent même à des parents plus éloignés. Les enfants naturels aussi délèguent presque toujours à leurs mères une partie de leur solde, et l'on voit fréquemment des enfants trouvés se conduire de même à l'égard de leurs parents adoptifs.

assise au bord d'une grève sauvage, ou d'un village riant sous le ciel azuré de la Provence ; mais la nuit devait être courte, et dès le point du jour, l'essaim des embarcations s'amarrait derrière la *Virago*, après y avoir réuni les divers détachements du corps d'attaque. Le mouvement commença : ainsi qu'un vigoureux athlète, le vapeur vint s'atteler aux deux frégates amirales, et l'on vit s'avancer lentement la lourde masse flottante, que la direction de sa marche exposait en enfilade aux boulets des forts ennemis, c'est-à-dire dans une position qu'eût pu nous faire payer cher un peu plus d'habileté de la part des canonniers russes. Le vapeur, du reste, était admirable : malgré l'encombrement que devaient lui occasionner la présence de sept cents hommes et les remorques des deux frégates, malgré l'obligation de surveiller la flottille des canaux, malgré le feu ennemi, aucune trace de confusion ne s'apercevait à bord, et le gigantesque canon dont était armé l'avant de la *Virago* répondait le premier aux batteries de la plage. Bientôt les frégates sont embossées à quatre encâblures de terre, et le feu s'ouvre des deux parts. Le prince Maksoutof II commande la plus importante des batteries russes ; dès les premières décharges, la précision meurtrière de notre tir jette le trouble parmi les recrues inexpérimentées qui sont sous ses ordres ; elles hésitent à se porter aux pièces. Le prince saisit un refouloir et leur donne l'exemple, jusqu'à ce qu'atteint à son tour par un de nos boulets, il tombe sans connaissance ; mais cette canonnade inégale ne pouvait durer longtemps, et après trois quarts d'heure d'une résistance dont la durée leur faisait honneur, les Russes se virent contraints d'évacuer leurs batteries. Le débarquement put alors s'opérer sans obstacle. Il était huit heures et demie.

Chez une nation essentiellement militaire comme la nôtre, on soupçonne peu dans quelles conditions toutes spéciales se trouve placé l'officier destiné à agir avec des marins à terre ; on ignore quelle singulière métamorphose, dans le passage d'un élément à l'autre, subit la nature bizarre du matelot. Cet homme que vous avez vu à bord si complétement esclave d'une disci-

pline dont il est le premier à reconnaître l'impérieuse nécessité, cet homme à qui l'habitude des dangers bravés chaque jour a donné un calme et un sang-froid que tout le monde admire, vous le reconnaissez à peine dès qu'il a quitté sa patrie flottante. Son courage et sa bonne volonté sont les mêmes, mais, contrairement au géant de la fable, il semble qu'en touchant la terre il ait perdu les qualités qui faisaient sa force. S'abandonnant sans réflexion à la fougue du moment, ignorant l'importance d'un genre de discipline nouveau pour lui, il ne peut devenir propre à ce service, si simple en apparence, qu'au prix d'une instruction spéciale, et, bien que l'intelligente souplesse de sa nature facilite cette initiation, on conçoit qu'elle puisse difficilement s'acquérir dans les longues traversées d'une campagne lointaine. Ce n'est là qu'un inconvénient secondaire vis à-vis de la plupart des nations que, dans ces croisières, un navire est exposé à rencontrer; mais ici, en présence d'un ennemi aguerri, discipliné surtout et familier avec le lieu de l'action, c'était un vice capital. Nous devions en faire la triste expérience. A peine fut-on à terre, à peine les matelots eurent-ils appris que la possession de la montagne était le premier but à atteindre, qu'entraînée par son ardeur, la principale colonne anglaise s'élançait en avant, sans donner à ses officiers le temps de la former. Déjà l'avant-garde l'avait précédée, et peu après la colonne du commandant la Grandière s'engagea à son tour sur la montagne dans un ordre que ne devaient pas tarder à rendre impossible les difficultés sans cesse croissantes du terrain. Outre la pente assez raide de la côte, on se trouvait en effet obligé de percer un fourré qui devenait de plus en plus épais, où le feuillage empêchait les combattants de se distinguer même à de faibles distances, de manière à occasionner promptement une confusion aussi fâcheuse qu'inévitable. Bientôt les Russes, renfermés dans le fort de la vallée, le quittent pour s'élancer à leur tour sur la montagne. Grâce à la pente assez douce du versant oriental, grâce surtout à leur connaissance des lieux, ils arrivent avant nous au sommet, et la fusillade s'engage immédiatement au bruit de la charge que battent les tam-

bours, tandis qu'un second corps de troupes ennemies expédié de la ville se dirige rapidement vers le lieu de l'action par un large sentier partant de la coupée et côtoyant la crête de la montagne. Pendant ce temps, voici ce qui se passait sur un autre point de ce théâtre restreint.

Aussitôt débarqué, le détachement, composé des hommes de l'*Obligado* et de la *Virago*, avait suivi la plage du côté de la coupée, pour gravir, au point le plus praticable, la montagne, qui se présentait de ce côté sous la forme d'une falaise presque verticale, sillonnée de larges ravines. L'ascension, déjà pénible ailleurs, devenait ici une véritable escalade que l'on n'eût peut-être pas tentée de sang-froid ; nul appui pour se retenir, lorsque cédait sous les pieds un sol partout friable, qui retombait en pluie de pierres des premiers hommes aux derniers ; mais en pareille circonstance l'excitation double l'énergie individuelle, et l'on arriva promptement en haut, en même temps qu'y débouchaient d'un autre côté les Russes arrivant de la coupée. Quelques instants de plus, et l'ennemi fusillait nos marins à découvert, dans une position qui ne permettait aucune résistance. Surpris au contraire par notre attaque imprévue, il dut se replier sur le versant oriental, laissant le champ libre au détachement pour rejoindre le corps principal. Ce fut dans cet engagement que périt, frappé d'une balle au cœur, un jeune officier, digne héritier d'un nom bien connu de la marine française, M. Gicquel-Destouches, de l'*Obligado*.

Cette diversion avait utilement servi le corps principal, qui, au même instant, après une lutte meurtrière, se rendait maître du sommet de la montagne. Déjà pourtant nos pertes étaient sérieuses : dès les premiers coups de fusil, des deux officiers qui commandaient l'avant-garde, l'un était tué à la tête de ses *marines*, et l'autre de l'*Eurydice*, dangereusement blessé et contraint de regagner les embarcations; à quelques pas de l'endroit où tombait l'enseigne Gicquel, son frère était atteint d'une balle à la tête. En se généralisant, la mêlée avait fini par embrasser toute la crête de la montagne, et sur plusieurs points les engagements avaient lieu à la baïonnette. L'épaisseur du

fourré empêchait, même à quelques pas, de reconnaître les nôtres et de les distinguer de l'ennemi, confusion à laquelle aidait l'uniforme également rouge des *marines* anglais et d'une partie des Russes. Ce fut alors que le commandant de la Grandière, reconnaissant l'urgente nécessité de concentrer nos forces au sommet de la montagne, envoya son aide de camp rallier une section trop avancée. Ce dernier n'avait pas fait quelques pas que, voyant son escorte tirer sur des habits rouges et craignant une méprise funeste, il fait cesser le feu. « Ne tirez pas, nous sommes des alliés, » répond l'officier ennemi. A peine l'aide de camp a-t-il reconnu l'accent étranger de cette voix et fait charger à la baïonnette qu'il tombe mortellement percé de trois balles. Il était près de neuf heures et demie. La mêlée continuait, mais toujours aussi confuse, et sans qu'il fût possible aux commandants des forces alliées de lui imprimer une direction unique. Les Russes, recevant incessamment de nouveaux renforts de la ville et des batteries, gagnaient rapidement du terrain dans le nord de la montagne, et de plus on voyait déjà se replier sur la plage non-seulement les blessés, mais aussi quelques-uns des hommes qui s'étaient égarés dans les broussailles. Isolés, perdus, combattant depuis près d'une heure un ennemi invisible, un sentiment assez concevable les portait à gagner un terrain découvert pour s'y rallier et trouver les ordres qui leur manquaient. Toutefois les conséquences furent funestes ; à peine formé, le rassemblement grossit rapidement, et bientôt du haut de la montagne M. de la Grandière put se convaincre de la nécessité d'ordonner un mouvement rétrograde aux troupes qui l'entouraient.

La retraite s'opéra avec autant d'ordre que le permettait la nature des lieux. Les Russes se tenaient à distance, ne cherchant à occuper la crête de la montagne qu'à mesure que nous l'abandonnions, et le feu plongeant que de ces hauteurs ils dirigeaient sur nos embarcations découvertes et chargées de monde eût pu devenir encore plus meurtrier qu'il ne le fut réellement, sans les canons des navires, et surtout sans ceux de l'*Obligado*, qui, profitant habilement de quelques rares souffles de brise,

était venu prendre position à trois encâblures du rivage. Le lieutenant de vaisseau Bourasset commandait les embarcations. Malade depuis quelque temps, il n'en avait pas moins sollicité l'honneur d'un poste qui lui permît de prendre part à l'action; la mort vint l'y trouver. Cependant le rembarquement était commencé; afin de ne pas le presser, afin de donner le temps de rallier aux blessés ainsi qu'aux hommes dispersés ou égarés, un détachement s'embusqua derrière la batterie de la plage. Peu à peu l'on vit diminuer le nombre des matelots qui débouchaient isolément soit de la lisière du bois, soit des ravines de la falaise. Bientôt tous les traînards eurent rallié. Il devenait urgent de quitter une position où chaque minute ajoutait inutilement à nos pertes, et à dix heures les derniers canots recevaient l'ordre de regagner leur bord.

Nous ne comptions que trop de victimes; le tiers de nos hommes était atteint, et le chiffre des morts, déjà de plus de cinquante, devait s'accroître encore les jours suivants. Sur ce nombre, les officiers avait largement payé leur dette : de ceux qui avaient pris part à l'action à bord de l'*Eurydice*, un seul ne figurait pas sur cette liste. Il en était de même pour l'*Obligado*, qui du reste avaient comparativement souffert plus qu'aucun autre navire. Que l'on nous pardonne d'insister sur ces détails. Le silence gardé jusqu'ici sur tout ce qui concerne la triste journée du 4 septembre 1854 était plus qu'un oubli immérité, c'est une véritable injustice, car l'opinion, toujours prompte à exagérer ce qu'elle ignore, tendait à transformer en une déroute honteuse pour l'honneur du pavillon ce qui n'a été qu'une défaite résultant des conditions désavantageuses qu'on avait acceptées si imprudemment. Officiers et matelots avaient assez chèrement payé de leur sang le droit de ne pas être traités avec cette injustifiable sévérité, et certes il appartient à ceux qui les ont vus dans ces tristes circonstances de dire hautement que, si une troisième attaque eût été ordonnée, il n'est pas un homme dans l'escadre qui n'eût accueilli avec joie cette occasion de venger l'insuccès des deux premières. Reconnaissons-le du reste, ce n'est pas tant en France qu'en Angleterre que l'o-

pinion se prononçait ainsi : nous savons excuser un revers et comprendre les circonstances qui l'ont amené, tandis que chez nos alliés, échouer n'est pas un malheur, c'est une tache que l'on voudrait pouvoir effacer du livre de l'histoire; c'est plus encore, c'est une faute, je dirai presque un crime, dont l'injuste responsabilité pèse indistinctement sur tous. Aussi, tandis qu'à bord de nos navires d'honorables distinctions attestaient une sollicitude qui savait faire la part de chacun, l'excessive susceptibilité de l'orgueil britannique rendait en quelque sorte solidaire de ce qui s'était passé la division anglaise tout entière. Ce n'est pas ici le lieu de discuter laquelle des deux conduites l'emporte en modération, en justice et en véritable dignité; nous dirons seulement qu'en cherchant ainsi à ensevelir dans l'oubli les événements qui nous ont été contraires, on se prive volontairement des leçons de l'expérience, plus profitables peut-être dans les revers que dans les succès.

La fortune réservait à l'escadre alliée un dernier désappointement. Dans la nuit du 6, des feux avaient été aperçus au large; aussitôt le jour venu, on appareilla, croyant enfin rencontrer l'ennemi sur l'élément où il avait jusqu'ici décliné le combat, et l'on vit effectivement, au sortir du goulet, deux navires à grande distance, faisant force de voiles pour regagner le large. Un moment l'on put espérer que le plus éloigné était l'une des deux frégates russes que nous savions dans ces mers, la *Pallas* ou la *Diana*, — la brume aidait encore à cette illusion; — mais en approchant, on dut se résigner à reconnaître un transport que la supériorité de marche du *Président* fit, au bout de quelques heures, tomber en notre pouvoir. C'était le *Sitka*, bâtiment de la compagnie russo-américaine, de 800 tonneaux et de 12 canons, se rendant de la mer d'Okhotsk à Petropavlosk. Le second navire était l'*Anadir*, goëlette de trop petite dimension pour pouvoir être emmenée. Enfin, le lendemain, 8 septembre, par un temps sombre, triste et pluvieux, l'escadre abandonnait définitivement ces parages, où elle eût dû trouver un succès, tandis qu'une funeste inspiration la forçait, au contraire, à s'en éloigner sous le poids du seul revers que

nos armes dussent rencontrer dans le cours de la guerre. Laissant derrière elle l'*Anadir*, en proie aux flammes, elle se dirigeait vers la côte d'Amérique, où nous la retrouverons en continuant le récit de ces trois années de croisière.

Cette courte campagne était féconde en enseignements. Chez nous, dès le début, on avait vu l'indécision paralyser tous nos actes, et le temps se perdre en relâches inutiles. Au lieu de profiter du nombre de nos navires pour nous éclairer, alors que tout présageait la guerre, sur la force de l'ennemi, sur ses points de concentration et sur la nature de ses établissements dans le nord du Pacifique, on avait, en quelque sorte, attendu que ces renseignements vinssent nous trouver. En présence de l'ennemi, à peine l'affaire est-elle entamée, que de nouvelles incertitudes interrompent le combat commencé au moment où la victoire semblait assurée. Enfin, terme fatal et trop commun de l'irrésolution, on finissait par se précipiter tête baissée dans un défilé sans issue. Les Russes, il est vrai, avaient tout à perdre dans la partie engagée, et c'est là un sentiment qui ajoute singulièrement à l'activité individuelle; mais quel admirable emploi du temps! De Cronstadt au Kamtchatka, à peine quelques jours de relâche : l'équipage arrive, réduit de moitié par le scorbut et les fatigues de cette course à travers l'étendue de deux océans; il n'importe, ce n'est pas sur mer que l'*Aurora* peut espérer nous résister, et l'on se met à l'œuvre pour hérisser le port où elle s'est réfugiée de travaux de défense oubliés pendant les longues années de la paix. Dès la fin de juillet, elle est prête à nous recevoir; à peine alors quittions-nous les Sandwich, et certes un seul des délais que nous semions ainsi sur notre route eût été pour elle le signal d'une perte inévitable. C'est que, dans la guerre maritime, avec ces traversées dont les étapes gigantesques franchissent l'intervalle d'un hémisphère à l'autre, le temps n'est pas seulement le premier élément de succès; il est souvent le succès lui-même, et quinze jours d'une relâche inutile suffisent parfois à décider du sort d'une campagne. Dans l'immortelle croisière de Nelson, qui se termina si fatalement pour nous par le désastre de Trafalgar, lorsque l'escadre anglaise parcourait

fiévreusement les mers, et s'en allait rechercher nos vaisseaux dans les ports de trois continents, quinze jours perdus par Villeneuve étaient plus encore que la défaite de notre flotte; c'était le changement des destinées du monde, c'était l'arrêt qui effaçait de notre siècle l'histoire inconnue rêvée par le conquérant de l'Europe.

Il peut paraître étrange de citer, à côté de ces mémoires illustres, les noms inconnus de l'amiral Zavoïka et du commandant de l'*Aurora*, le capitaine Izilmetief. Tout est relatif: En 1836, un vapeur passait au milieu des rangs de l'escadre russe assemblée à Cronstadt, et les vaisseaux pavoisés saluaient des bruyants éclats de leur artillerie une barque grossière placée sur son pont : ce frêle esquif, humble et glorieuse origine de la flotte moscovite, était celui qu'avait construit Pierre le Grand lui-même, et il y avait cent treize ans, jour pour jour, qu'il était sorti des mains de l'impérial ouvrier pour prendre possession de son élément. Une date aussi récente dans l'histoire d'un peuple suffirait à expliquer le vide des états de service de la marine russe, si, de plus, une prudence exagérée n'avait souvent semblé lui faire une règle de décliner tout engagement. En attendant la division alliée aux limites les plus reculées de la Sibérie, en résistant à ses attaques sur cette côte, où jamais encore n'avait retenti le canon européen, les deux officiers que nous venons de nommer ont prouvé que les équipages russes savaient combattre, et combattre heureusement : ils ont droit à voir leurs noms conservés dans les annales de leur marine.

II

LES ESCADRES ALLIÉES DANS LES MERS DU JAPON ET DE TARTARIE.

I

Le résultat de l'expédition de Petropavlosk devait produire une pénible impression, tant en France qu'en Angleterre, et cet échec, dont on n'avait pu d'abord exactement apprécier les causes, contrastait trop avec les autres bulletins de la guerre d'Orient pour que l'on ne tentât pas au plus vite de le réparer. En quittant la côte d'Avatscha, l'escadre combinée s'était dirigée vers San-Francisco de Californie. Ses dépêches étaient arrivées en Europe avant la fin de 1854, et l'amiral Bruce avait immédiatement reçu l'ordre d'aller prendre la direction de la station anglaise, vacante par la mort de l'amiral Price, tandis que l'amiral Fourichon était envoyé de Paris pour remplacer le commandant de la division française, dont l'état de santé laissait peu d'espoir. Effectivement, le 6 mars 1855, la *Forte* rentrait au Callao les couleurs en berne; l'amiral Febvrier-Despointes avait succombé la veille, en mer, à sa longue et doulou-

reuse maladie. Par une triste fatalité, des deux chefs sous lesquels les alliés quittaient ce port huit mois auparavant, aucun ne devait y revenir, aucun non plus ne devait revoir l'Europe.

Les nouvelles instructions étaient impératives. S'emparer à tout prix de la position de Petropavlosk, tel était le but imposé, et à cet effet, pour qu'en aucun cas la supériorité ne pût être douteuse, chaque division allait se voir renforcée de navires expédiés d'Europe. L'année précédente, un temps précieux avait été perdu à réunir les bâtiments des deux nations : cette fois le point de ralliement fut fixé à la mer, dans le sud du golfe d'Avatscha; tous les navires épars sur la côte d'Amérique durent faire au plus tôt route directe sur le Kamchatka, et dès les premiers jours du printemps, de tous les points du Pacifique, ce fut une véritable course au clocher dirigée vers cet établissement, si peu connu de nous un an auparavant. Les forces qui devaient ainsi être réunies, dans un délai plus ou moins long, étaient plus que suffisantes pour parer aux éventualités même les moins probables; c'étaient chez nous cinq bâtiments, et chez les Anglais neuf, en tout plus de 450 canons!

Le rendez vous était à une cinquantaine de lieues au sud de la baie d'Avatscha. Dès le 14 avril 1855, malgré le temps rigoureux qui, à cette époque de l'année, rend si dfficile la navigation de ces mers, deux vapeurs s'y trouvaient, détachés de la station des mers de Chine. Un mois plus tard, l'amiral anglais y arrivait à son tour, accompagné de la frégate française l'*Alceste*, et le 20 mai l'escadre se dirigeait vers l'entrée de la baie. Bientôt se dessine le profil grandiose des terres, complétement ensevelies sous un immense linceul de neige, dont le suprême caractère de désolation ne saurait être compris que de ceux qui ont vu ces régions déshéritées. On pénètre dans le goulet; quelques instants encore, et l'on va voir ce port que l'on est venu chercher de si loin, où l'on est assuré cette fois de faire triompher les armes de France et d'Angleterre. Enfin, la rade intérieure étale ses vastes proportions aux regards avidement concentrés sur un seul point.... Est-ce une illusion? Les couleurs américaines semblent flotter sur la ville. En ap-

prochant, on distingue les batteries des forts, mais aucun canon ne sort des embrasures ; partout à terre règne un calme étrange, extraordinaire. Il fallait se rendre à la triste évidence, nous n'avions fait de nouveau cette longue et pénible traversée que pour arriver devant une place abandonnée par l'ennemi.

Les Russes, cette fois encore, nous avaient gagnés de vitesse. L'hiver avait d'abord été activement employé par eux à perfectionner et à accroître les moyens de défense de Petropavlosk, dans l'hypothèse naturelle d'une seconde attaque au printemps. Cependant, à Saint-Pétersbourg, l'on n'avait pas tardé à se convaincre que cette fois l'issue ne pourrait être douteuse; les navires acculés dans le port eussent infailliblement été pris ou sacrifiés, et cette considération, jointe au désir assez naturel d'en rester sur le succès inespéré de l'année précédente, détermina l'ordre d'évacuation. Cinq bâtiments étaient alors à la disposition du gouverneur russe; tout y fut embarqué; les habitants furent dirigés sur le village d'Avatscha, à quelque distance dans l'intérieur, et le 17 avril, après avoir brisé les glaces qui l'enfermaient encore, l'escadre sortait de la baie, protégée par un redoublement d'intensité dans les impénétrables brumes qui couvraient la mer. Il y avait alors trois jours que les deux vapeurs anglais envoyés de Chine étaient sur la côte. Peut-être dans sa fuite hasardeuse la division russe, encombrée et hors d'état de combattre, passa-t-elle à quelques encâblures seulement des croiseurs, dont la rencontre eût été pour elle le signal d'une perte probable; mais le sort devait la protéger jusqu'à la fin de cette campagne, — le sort, mot inventé pour cacher nos erreurs. Il était clair, en effet, que le point assigné pour ralliement était à une distance de Petropavlosk qui rendait toute surveillance impossible; il était clair que le blocus de ce port ne pouvait être efficace que dans la baie même d'Avatscha ou devant le goulet. De même que l'année précédente, la partie était perdue par notre faute, et nous devions, qui plus est, la perdre de nouveau plus tard; nous devions voir les Russes nous échapper encore dans

l'abri qu'ils allaient chercher, mais cette fois définitivement

A peine eut-on mis pied à terre, que l'on put reconnaître combien l'évacuation avait été absolue. Peu de tableaux sont plus saisissants que celui d'une ville abandonnée, et rien ne peut rendre la singulière impression de tristesse que l'on éprouve à l'aspect de ces rues silencieuses, où nul pas ne répond au vôtre. La maison du gouverneur fut la première où l'on entra; il semblait qu'elle eût été quittée la veille : sur le piano était la musique encore ouverte, sur la table l'ouvrage interrompu, plus loin les jouets des enfants, leurs livres d'étude, leurs cahiers commencés. Pour moi, en parcourant ces chambres désertes, en visitant les pauvres demeures qui, groupées sur le bord de la plage, avaient valu à Petropavlosk la dénomination un peu ambitieuse de ville, j'essayais de recomposer la triste et monotone existence des malheureux que le destin avait condamnés à vivre sur ce sol inhospitalier. Près du vaste poêle de briques, situé au centre de la cabane, je me représentais la famille se partageant un chétif repas de poisson séché; je voyais au dehors la neige fouetter violemment le talc épais des fenêtres, et s'amonceler en flocons pressés sur la toiture en jonc de l'*isba*. J'entendais les lugubres sifflements du vent répondre aux longs et plaintifs hurlements des chiens. Dans les tranchées ouvertes à travers la neige pour relier une maison à l'autre, il me semblait voir se hâter quelques rares piétons grelottant sous leurs vêtements de fourrures, ou encore quelque voyageur attardé enseveli au fond de son long traîneau, et regagnant au galop de son attelage de chiens la hutte enfumée où il est attendu. J'assistais aux interminables journées de ce sombre emprisonnement, qui chaque année se reproduit pendant sept mois, et je comprenais avec quelle joie devait être accueilli le bienfaisant retour de juin, avec quelle sensation de délivrance devaient être saluées les larges taches vertes dont l'apparition sur le flanc des montagnes annonce la fin de cette vie de misères et de privations. C'était précisément au début de cette rapide métamorphose que nous revenions au Kamtchatka; le blanc suaire qui recouvrait le paysage commençait à disparaître,

pour faire place à une végétation de Normandie, et, comme pour ajouter à l'effet de ce contraste, tandis que nous marchions encore sur un tapis de neige, autour de nous les buissons en feuilles étaient peuplés d'oiseaux qui chantaient le printemps. Parfois même de pâles rayons de soleil, tièdes comme ceux qui réchauffent les belles journées d'un hiver parisien, venaient prêter une sorte de charme bizarre à ce paysage engourdi. De jour en jour, la terre semblait changer de peau comme le serpent au sortir de son sommeil léthargique, si bien que, lorsque les derniers navires alliés quittèrent Avatscha, de l'éclatant manteau qui recouvrait la côte un mois auparavant, à peine restait-il quelques rares et minces couches de neige, mouchetant çà et là les contours de la baie.

Les seuls êtres animés que l'on rencontrât dans les rues étaient de nombreuses troupes de ces chiens qui rendent au Kamtchadale de si précieux services ; maigres et exténués par la faim, mais toujours doux et familiers, on les voyait attendre au rivage chaque embarcation de l'escadre, et s'attacher à nos pas, dans l'espoir de quelques morceaux de biscuit. Deux Américains pourtant étaient restés aussi en ville, et y avaient hissé comme protection les couleurs de leur pays. Par leur entremise, on réussit à se mettre en relation avec les Russes demeurés dans l'intérieur, et deux de nos marins, laissés au pouvoir de l'ennemi après l'engagement du 4 septembre 1854, purent ainsi être échangés contre trois prisonniers russes détenus sur l'*Obligado* depuis la même époque. Ces derniers étaient d'abord au nombre de quatre, et la fin de celui qui manquait est digne d'être signalée. On le nommait Siméon. Dès le début de son séjour à bord du brick, il s'y était acquis la sympathie générale, tant par l'empressement qu'il mettait à s'associer aux travaux de l'équipage, que par la gaîté communicative de son heureux caractère. Entendait-on, pendant les repas, une table de matelots se signaler par d'interminables et bruyants éclats de rire, c'était Siméon qui les provoquait par quelqu'une de ces plaisanteries solides et résistantes, répétées depuis des siècles à bord des navires de toute nation, et toujours aussi bien accueillies de

la franc-maçonnerie maritime des *passavants*. Voyait-on la nuit, assis entre deux canons, un cercle d'hommes de quart suspendus aux lèvres d'un conteur favori, c'était encore Siméon, qui, dans une langue bizarre dont la découverte lui faisait honneur, émerveillait son auditoire par un interminable récit, où s'entre-choquaient dans la plus étrange confusion le russe, le français, le breton et le provençal. Un jour vint cependant où l'*Obligado* dut reprendre une seconde fois la route du Kamtchatka; dès lors l'humeur de Siméon changea. Son zèle était le même, mais sa gaîté l'avait abandonné; incessamment préoccupé de l'idée d'être forcé à jouer un rôle dans l'affaire à laquelle on s'attendait, il devint triste et taciturne. En vain voulut-on lui persuader qu'en aucun cas il n'aiderait à combattre ses compatriotes, rien ne put le convaincre, et quelques jours avant d'arriver à la baie d'Avatscha, saisissant un moment où nul ne l'observait, il se précipita à la mer. Aussitôt les bouées lui furent lancées, le canot de sauvetage fut amené, mais inutilement; on l'avait vu du bord disparaître sous l'eau en faisant le signe de la croix, sans même essayer de lutter contre la mort par ces mouvements que l'instinct de la conservation arrache aux volontés les plus déterminées. Souvent, depuis, en écoutant les récits de la guerre de Crimée et de ces luttes acharnées auxquelles applaudissait l'Europe attentive, j'ai admiré maints traits d'héroïsme, maintes fins glorieuses, l'honneur des fastes militaires; mais, je l'avoue, jamais je ne les entendais citer sans me rappeler la mort touchante du pauvre Russe, sans accorder un souvenir involontaire à l'obscur sacrifice de ce Curtius ignoré.

L'abandon de Petropavlosk ne laissait à la division alliée du Pacifique qu'une seule chance de retrouver les traces de l'escadre ennemie dans le cas où cette dernière se serait dirigée vers les possessions russes de la côte d'Amérique. Un nouveau rendez-vous y fut assigné à nos navires devant l'établissement de Sitka, dont certes en France bien peu de personnes connaissent même le nom. C'est là pourtant qu'au terme de leur marche envahissante se sont rencontrées les deux races auxquelles il a été

donné de couvrir sur notre globe la plus grande étendue de pays conquis ou assimilés, le Russe et l'Anglo-Saxon : c'est là que se sont trouvés en présence ces deux infatigables pionniers, après avoir, pendant des siècles de labeur, poursuivi leurs courses opposées, l'un vers un Orient mystérieux, l'autre vers le *far, far west*. Vingt degrés plus au sud, le voyageur qui ferait le tour de notre planète verrait se dérouler sous ses yeux le mouvant panorama des cent peuples qui ont marqué dans l'histoire du monde : ici, il accomplira en entier ce long voyage, sans que la terre qu'il foule cesse d'être russe ou anglo-saxonne, hormis sur les quelques lieues de la péninsule scandinave, c'est-à-dire sauf l'étroit pays qui peut-être fut jadis le berceau commun des deux races conquérantes. Curieuse coïncidence! trois nations dans les temps modernes ont successivement étendu au loin leurs progrès sur la plus gigantesque échelle, ont imposé à des mondes nouveaux leurs mœurs, leurs lois, leur langage, et c'est cette côte nord-ouest d'Amérique qui leur a été assignée pour rendez-vous commun ; c'est là que semble être le carrefour où la Providence voulait faire converger ces trois routes si diverses, en y réunissant sur un espace de moins de deux cents lieues le Russe, l'Anglais et l'indolent Espagnol de Californie, qui, comme Esaü, vient de vendre son droit d'aînesse à un ambitieux puîné. Des trois du reste, c'est le Russe qui se trouve le moins favorisé. Le climat n'est plus le seul ennemi dont il ait à se défendre, et les peuplades soumises et pacifiques de la côte d'Asie sont, à Sitka, remplacées par des hordes féroces au milieu desquelles la force seule permet de se maintenir en sûreté. Dans notre Europe, où nous qualifions volontiers de barbarie ce qui n'est souvent qu'une civilisation relative, nous sommes assez heureux pour ignorer ce qu'est la véritable barbarie, et jusqu'à quel sauvage état d'abaissement peut descendre notre nature. Je ne sache pas qu'il en puisse être donné de plus triste exemple que la complète dégradation des tribus de la côte d'Amérique autour de Sitka, tribus où se trouve en plein XIX^e^ siècle l'esclavage, plus hideux cent fois que ne le rêva jamais l'antiquité. « Le tiers au moins de la population y

est asservi, dit un témoin qui n'est pas suspect (1), et l'horrible existence à laquelle sont condamnés ces malheureux dépasse ce que l'imagination peut concevoir. Raffinant la cruauté jusqu'à en faire un instrument de plaisir, le maître compte pour rien les misères et les privations de l'esclave ; il trouve une affreuse récréation dans les tortures qu'il lui inflige : aussi, amputer un doigt, fendre le nez, faire sauter un œil de son orbite, n'est-il en quelque sorte qu'un divertissement journalier, et nulle réjouissance n'est complète, si l'on ne sacrifie quelques-uns de ces infortunés. Dans une fête à Sitka, six esclaves furent couchés à côté les uns des autres, de telle sorte que leur gorge portât sur l'arête tranchante d'un rocher; puis, sur leur cou, fut placée une lourde perche à chaque extrémité de laquelle se balança un démon à face humaine jusqu'à ce que les victimes eussent cessé de donner signe de vie. Cet épouvantable supplice n'était ni vengeance ni châtiment, c'était un simple passe-temps. »

Les Russes ont eu jadis sur cette côte des vues plus ambitieuses qu'ils n'en ont aujourd'hui, et naguère encore leur pavillon y flottait jusque sur les terres situées au nord de la baie de San-Francisco, en Californie; mais la rapide métamorphose dont cette contrée fut le théâtre, à partir de la découverte de l'or en 1848, mit un terme naturel à ces velléités de colonisation. Réduite aujourd'hui au seul commerce des fourrures, c'est à Sitka que la compagnie russo-américaine a établi le centre de ses opérations. Les amiraux alliés, réunis le 13 juillet 1855 devant ce port, avaient l'espoir d'y trouver au moins quelques renseignements sur le but de l'expédition : leur attente fut déçue. Un vapeur s'était détaché de l'escadre pour s'engager dans le long canal qui conduit au hâvre intérieur, en serpentant au milieu d'un dédale d'îles basses et boisées; à la vue des couleurs anglaises, un canot vint de terre confirmer l'absence trop visible de tout navire; les employés de la compagnie et leurs familles étaient seuls restés dans le fort. Dans le cas où l'on eût

(1) Sir George Simpson, gouverneur des territoires anglais de la baie d'Hudson.

jugé à propos d'en ruiner les défenses, ils demandaient à quitter un point où rien ne les protégerait plus contre les nombreuses tribus d'Indiens sans cesse en éveil. Il est inutile d'ajouter que tout fut respecté, et le même jour l'escadre reprenait sa route vers le sud.

Avec le résultat de cette visite s'évanouissait pour nous le dernier espoir de rencontrer la division sortie de Petropavlosk. Cette division s'était-elle réfugiée dans la mer d'Okhotsk? Était-elle, comme de vagues rumeurs tendaient à le faire croire, allée chercher un abri derrière les bancs qui ferment l'embouchure de l'Amour? C'est ce dont il restait à s'assurer; mais dans les deux cas les instructions envoyées d'Europe attribuaient la suite des opérations aux bâtiments en station sur les côtes de Chine, et c'est à eux que nous devions maintenant nous réunir. Transportons-nous donc dans ces mers, au milieu de cette autre division, à quinze cents lieues des sombres et brumeuses latitudes que nous venons de parcourir, et quelques semaines avant l'époque où nous quittions Petropavlosk. Le soleil a reconquis tous ses droits et inonde de lumière les calmes eaux d'une baie profonde, parsemée d'îlots couverts d'une riche végétation; les rives sont découpées d'anses gracieuses où se pressent de nombreuses habitations ensevelies sous des massifs de verdure; tout autour s'élèvent en amphithéâtre de hautes montagnes, dont les flancs tapissés de moissons dorées annoncent l'abondance et la fertilité d'un heureux climat. Nous sommes au Japon, sur la belle rade de Nangasaki. Au milieu des jonques massives qui encombrent le port se dressent les mâtures fières et élancées de trois navires à l'arrière desquels flotte le pavillon français : c'est la division des mers de Chine, commandée par le capitaine de vaisseau Tardy de Montravel.

A la date du 21 mai 1855, où nous fait remonter cet autre épisode de notre récit, la division française des mers de Chine se disposait à rejoindre l'amiral anglais, sir James Stirling, à Hakodadi, dans le nord du Japon. Du reste, nul plan n'avait encore été définitivement arrêté entre les deux chefs; une subdivision envoyée en reconnaissance dans la Manche de Tartarie

était attendue d'un jour à l'autre, et de son rapport devait résulter la ligne de conduite à adopter. On ne possédait en effet aucune espèce de renseignements sur les mouvements de l'ennemi, et l'on ignorait encore l'évacuation du port de Pretropavlosk ainsi que l'habile évasion des vaisseaux russes qui y étaient renfermés. Les trois navires composant la petite division française étaient le bateau à vapeur le *Colbert*, la frégate la *Sibylle*, de 50 canons, et la corvette la *Constantine*, de 30, portant le guidon du commandant en chef. Depuis quelque temps, une singulière fatalité semblait s'appesantir sur nos bâtiments dans ces parages. D'abord la frégate la *Jeanne d'Arc* avait été contrainte par un échouage d'abandonner la station pour rentrer en France. Peu après, la *Sibylle* était décimée par une cruelle épidémie, qui laissait assez de vides dans ses rangs pour rendre impossibles les manœuvres journalières du bord; elle n'avait pu continuer sa navigation qu'en engageant cent matelots chinois, doublement ignorants et malhabiles sur le pont d'un navire européen, et certes c'était la première fois que le coup de sifflet d'un maître d'équipage breton commandait à l'empressement inexpérimenté de marins de l'Empire du Milieu. Un coup plus grave cependant devait encore nous atteindre. Le 21 mai, le *Colbert* sortait de la baie de Nangasaki pour se rendre en avant-courrier au port d'Hakodadi; à peine s'était-il éloigné d'une vingtaine de lieues, que, trompé par les cartes imparfaites de ces parages peu connus, détourné à son insu par les rapides courants qui rendent si dangereux l'archipel du Japon, il heurtait violemment de toute sa vitesse les roches aiguës d'un écueil invisible. Quand il rentra au port qu'il venait de quitter, on dut reconnaître que son état ne lui permettait pas de reprendre la mer de longtemps. La division française se trouvait réduite à deux bâtiments à voiles, et par suite privée, au moins en partie, de l'indépendance de ses mouvements. On verra plus loin quelles devaient être les funestes conséquences de cette perte.

Les graves réparations qu'allaient nécessiter les avaries du *Colbert* imposaient au commandant de Montravel l'obligation d'établir avant son départ les meilleures relations possibles avec

les autorités japonaises. Déjà, du reste, le début de son séjour à Nangasaki avait été utilement employé dans ce sens. Par un habile mélange de prévenance et de fermeté, il avait su se soustraire aux restrictions vexatoires que les lois du pays imposent aux navires étrangers, et, loin de formaliser le gouverneur de la ville par la franchise de ses allures, il l'avait au contraire si bien séduit que ce haut fonctionnaire en venait de son propre mouvement à manifester le désir de le voir. L'entrevue fut fixée au 25 mai. Une telle démarche venant du représentant de la puissance qui, systématiquement hostile à toute relation étrangère, a trouvé moyen de renchérir sur les séculaires traditions d'isolement du Céleste-Empire, cette démarche, dis-je, empruntait aux circonstances une valeur significative. Récemment en butte aux obsessions des États-Unis, de la Russie et de l'Angleterre, se défiant également du mercantilisme des premiers, de l'esprit envahissant des Russes, et de la tactique encore mal définie des Anglais, la cour de Yedo avait-elle compris que notre influence toute désintéressée pouvait utilement lui servir de contrepoids en présence de ces ambitions rivales ? ce sentiment avait-il dicté les avances insolites que nous faisaient ses agents? Pour qui connaît jusqu'à quelle minutie de détails s'étend l'action de ce gouvernement sur ses subordonnés, il est permis de le supposer. Ajoutons que jamais encore n'avaient été nouées de relations officielles entre nous et les Japonais; la *Constantine* était le premier navire français admis à communiquer avec cet empire mystérieux.

« Le roi, écrivait jadis le courtisan Dangeau, me parut si gracieux que je lui demandai permission de faire faire une casaque bleue, ce qu'il m'accorda. » Nous sourions aujourd'hui en relisant ces souvenirs naïfs de l'étiquette empesée assise par le grand roi sur les marches de son trône. Que l'on juge de la surprise mêlée de curiosité avec laquelle nos officiers retrouvèrent au Japon la souveraine maussade et gourmée du XVII^e^ siècle dans toute la plénitude de sa puissance. Un volume ne suffirait pas à décrire les négociations préliminaires auxquelles donna lieu l'entrevue qui préoccupait tous les esprits

dans la petite cour du gouverneur : ordre des embarcations, marche du cortége à terre, nombre des personnes, formalités d'introduction, tout pourtant avait fini par être réglé, que l'on était encore en suspens sur la grave question des siéges. « Asseyez-vous comme nous, » disaient ces bizarres maîtres de cérémonies. Les Japonais s'assoient à terre, les jambes repliées, coutume qui leur développe jusqu'à la difformité les jointures des genoux. Le commandant ayant refusé de s'accroupir de la sorte, on lui offrit de rester debout, ce qu'il rejeta également, puis d'apporter lui-même ses chaises, solution qu'il eut la cruauté de trouver peu convenable ; bref on était à bout de ressources, lorsqu'un audacieux novateur proposa d'emprunter à la factorerie hollandaise le nombre de siéges voulu, expédient qui leva les dernières difficultés. Le 25 mai, dès le matin, un mouvement inaccoutumé régnait dans la rade ; des centaines de jonques richement pavoisées sortaient du port pour venir former la haie sur le chemin réservé à nos embarcations ; les maisons, éparses sur la côte, se tendaient d'étoffes aux vives couleurs ; partout flottaient les pavillons blancs et bleus du pays. A huit heures et demie, nos canots quittaient le bord, précédés et suivis des bateaux de cérémonie, à l'avant desquels se dressaient les lances, symboles de la dignité des chefs qu'ils portaient. A mesure que nous avancions, les jonques de droite et de gauche se replaient derrière nous, accompagnant des formidables éclats de leurs gongs les chants aigus des rameurs et grossissant le cortége officiel d'une queue bruyante et bariolée, dont le tumulte ne cessa que lorsque nos embarcations, arrivées à terre, y furent reçues par les fonctionnaires députés à cet effet par le gouverneur. C'était là que commençait réellement le triomphe de l'étiquette japonaise, mais les visiteurs étrangers devaient dérouter ses plus savantes combinaisons. A la vue de ces chaises à porteur dans lesquelles on prétendait le faire entrer lui et son état-major, plus effrayé par les chétives dimensions de ces boîtes incommodes que séduit par les peintures laquées des parois et par les riches soieries des tentures, le commandant de la *Constantine* se mit en devoir de franchir

à pied la courte distance qui le séparait du palais. La route était du reste tracée d'avance : de chaque côté, les maisons étaient recouvertes d'étoffes horizontalement rayées de bleu et de blanc, et la haie était formée par des troupes dont l'uniforme rappelait vaguement le costume national de nos paysans bretons. Au palais, nouvel incident : le commandant se refuse encore à l'étiquette, qui cette fois veut le séparer de ses officiers. Enfin l'on est introduit devant le gouverneur ou plus exactement devant les gouverneurs, car une des règles invariables de l'ombrageuse politique japonaise est de contrôler, au moyen de deux titulaires, l'exercice de toute fonction importante (1).

Une chose dont il est impossible aujourd'hui de contester l'évidence, c'est la disparition graduelle de ce que l'on est convenu de désigner sous le nom de couleur locale. A la grotesque cour des Sandwich, nous avions vu les princes du sang affublés de l'habit d'officier-général et du large cordon rouge qui leur semble consommer le mystère de l'initiation européenne; nous y avions vu, au pompeux enterrement de Kamehameha III, les députations des diverses îles abriter sous l'habit noir et le chapeau rond leur dignité un peu embarrassée de cette élégance civilisatrice. Le Japonais, grâce au ciel, même dans l'étiquette des circonstances officielles, est resté fidèle au costume et aux usages de ses pères. Sous le fin tissu de crêpe noir, apanage du

(1) Le Japon offre sans doute le seul exemple au monde d'un gouvernement pourvu simultanément de deux empereurs. Cette singulière abondance de biens ne découle pas, il est vrai, du principe que nous venons de signaler comme régissant toute l'administration du pays, et les gages réels de la souveraineté sont entre les mains d'un seul de ces empereurs, le *siogon ;* l'autre, le *mikado*, ne jouit que de prérogatives honorifiques, dont l'inflexible étiquette de la cour lui fait si rudement sentir le poids que, pour y échapper, il prend fréquemment le parti extrême d'abdiquer après quelques années de règne. C'est à peu près, on le voit, l'histoire des maires du palais et des rois de France de la deuxième race. Des deux côtés, ce curieux phénomène politique a été amené par les mêmes causes, mais il est ici un indice caractéristique du respect que le Japonais a voué à ses traditions; car la coexistence du *siogon* et du *mikado* fonctionne ainsi depuis plusieurs siècles. Les deux titres du reste sont également héréditaires.

rang des gouverneurs, brillait une robe de soie dont le jaune fauve se mariait richement au pourpre pâle de pantalons de la même étoffe; en arrière se tenaient deux gardes portant les sabres de ces hauts dignitaires, soigneusement renversés, les poignées en haut, et plus en arrière encore sept conseillers assis sur leurs talons étaient prêts à sténographier toutes les paroles de l'entrevue. Quant à l'interprète japonais, agenouillé, le regard à terre, il transmettait les paroles de son maître, sans changer de position ni lever les yeux, dans un murmure que le respect hiérarchique rendait à peine perceptible. L'audience ne dura pas moins de trois heures; il fallait passer du français au chinois, puis du chinois au japonais, et l'on concevra sans peine qu'interlocuteurs et interprètes vissent arriver avec plaisir la fin de l'entretien. Restait le cérémonial final du repas, auquel une dernière étiquette, dont on pouvait soupçonner l'authenticité, empêchait, disait-on, le gouverneur d'assister. Déjà, au début de la réception, thé et sucreries avaient été servis avec l'accompagnement obligatoire des longues pipes de bambou, au fourneau en argent de la capacité d'un dé à coudre; cette fois on plaça devant chaque convive, sur un plateau de laque rouge, une tasse également de laque, renfermant un mélange peu tentant de vermicelle et de poisson bouilli, tandis qu'une deuxième coupe de laque d'une extrême finesse était destinée au *saki*, boisson fermentée extraite du riz, et d'un goût assez semblable à celui d'un vin du Rhin rendu légèrement amer. Je ne chercherai nullement à prétendre ici que tout homme emporte, comme on l'a dit, la patrie à la plante de ses pieds; une vérité beaucoup moins contestable et nullement paradoxale est le respect avec lequel chaque marine promène sur toute l'étendue des deux hémisphères le culte vénéré de sa cuisine nationale : c'est dire que le ragoût japonais n'eut pas plus de succès que n'en aurait eu en pareille occasion pour nos marins, sur les bords du Yan-tse-kiang, un plat de chenilles rôties ou de nids d'hirondelles. Après que chacun y eut touché du bout des lèvres, on leva la séance pour rentrer à bord dans l'ordre de la matinée. Chacun de nos officiers avait la satisfaction d'avoir passé une

journée dont la précise et méticuleuse ordonnance n'eût été désavouée ni à Versailles ni à Marly.

Il est inutile d'ajouter qu'il y avait autre chose que les banales formalités d'une réception officielle dans cette entrevue, qui empruntait une signification particulière aux graves problèmes soulevés par l'attitude récente des grandes puissances maritimes vis-à-vis du Japon. Bornons-nous à noter ici que, par l'établissement de relations directes avec les principales autorités du pays, le capitaine de la *Constantine* couronnait heureusement une mission remplie avec une véritable habileté. Dépourvu du titre diplomatique dont étaient revêtus les chefs des stations anglaise et américaine, il n'en avait pas moins su se placer sur le même pied que ces négociateurs; il avait fait obtenir à ses navires des priviléges égaux aux leurs, sans pour cela engager en rien sa responsabilité ni celle de son gouvernement; en un mot, on peut dire que, dans l'hypothèse probable d'une future ambassade française en ces pays, le commandant de Montravel lui avait préparé le terrain avec autant de soin de nos intérêts que de connaissance du caractère japonais. Toutefois, le temps pressait, les réparations du *Colbert* étaient assurées, la *Sibylle* était prête, et le 31 mai, au point du jour, les deux frégates quittaient la rade de Nangasaki, pour aller rejoindre la division anglaise en croisière dans la Manche de Tartarie.

II

Au nord de la mer du Japon, resserré entre la côte asiatique et la longue île Saghalien, s'étend, sur une profondeur de cent cinquante lieues, l'étroit canal connu sous le nom de Manche de Tartarie. Découvert par La Pérouse (1), visité peu après par le

(1) Il est difficile de se faire une idée de l'étrange confusion géographique à laquelle mit fin le voyage de La Pérouse. Non-seulement

commodore anglais Broughton, ce golfe n'avait depuis lors été l'objet d'aucune exploration, et par un étrange oubli, tandis que les escadres de nos alliés et les nôtres sillonnaient incessamment les mers de Chine, surveillant avec une jalouse sollicitude et nos progrès mutuels, et les convulsions intérieures de l'Empire du Milieu, aucun navire ne recevait la mission de s'enquérir de ce qui se passait à l'extrémité septentrionale de cet empire. La guerre vint nous tirer de notre apathique indifférence. Les instructions de la subdivision anglaise, dont nous avons parlé, lui prescrivaient de fouiller la Manche de Tartarie, pour y rechercher les vaisseaux russes qui pourraient s'y être réfugiés; dès les premiers jours de mai, sous les ordres du commodore Elliott, elle s'engageait dans ce golfe, où, depuis soixante-dix ans, ne s'était montré le pavillon d'aucun bâtiment de guerre. L'implacable azur qu'elle laissait sous les tropiques avait fait place à des grains fréquents, précurseurs du rude climat que l'on allait affronter, et les hautes montagnes de la côte se montraient encore couronnées des neiges de l'hiver. De tous côtés, les noms des terres rappelaient les compagnons de l'illustre et infortuné navigateur qui les avait découvertes, Lamanon, Mongez, Receveur, de La Martinière. Du reste, nul navire. Des falaises battues et rongées par l'orageuse lame d'ouest; plus haut, d'immenses forêts où la blanche écorce et le pâle feuillage des bouleaux tranchaient sur le vert sombre des sapins; çà et là quelques pelouses dont la fraîcheur pouvait rappeler aux marins surpris les parcs ombreux de leur île natale, tel était l'aspect de la côte, où le seul signe qui accusât la présence de l'homme

avant lui on ne savait pour ainsi dire rien de cette île Saghalien, qui n'embrasse pas moins de deux cents lieues d'étendue du nord au sud; mais à peine soupçonnait-on ce que pouvait être la disposition du groupe japonais. C'est ainsi qu'en 1788, c'est-à-dire pendant la campagne même de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*, Philippe Buache, parlant de l'île la plus septentrionale de ce groupe, écrivait dans ses *Considérations géographiques* cette curieuse phrase: « Le Jesso, après avoir été transporté à l'orient, attaché au midi, ensuite à l'occident, le fut enfin au nord... » Ces parages sont mieux connus aujourd'hui, grâce aux travaux des officiers de la marine russe.

était, de loin en loin, quelques huttes grossières groupées à l'embouchure d'un ruisseau. Là seulement on pouvait espérer obtenir quelques renseignements sur l'ennemi que l'on cherchait.

Si universelle que puisse être la langue des signes, elle n'est, en revanche, ni brève, ni surtout claire. Pour moi, je l'avoue, dans les trop nombreuses occasions où un marin est obligé d'y recourir, je me suis toujours involontairement rappelé la fâcheuse aventure de ce navigateur qui demandait les noms de divers objets, et qui, lorsque le sauvage, fatigué de questions, lui répondait innocemment par des expressions variées de son ennui, transcrivait avec une scrupuleuse exactitude chaque phrase sur son malencontreux glossaire. Les Anglais se souvinrent heureusement que La Pérouse avait signalé, chez les naturels de l'île Saghalien, une remarquable aptitude pour cette langue exceptionnelle, et que le navigateur français avait obtenu d'eux des notions assez exactes, non-seulement sur l'étroit et profond entonnoir que forme la Manche de Tartarie, mais aussi sur l'embouchure de l'Amour et les bancs qui l'obstruent. Après un interminable échange de gestes, et à grand renfort de dessins sur le sable, on crut donc finir par comprendre que, peu de jours auparavant, des navires avaient été vus remontant le golfe (1). Ce n'était là qu'un indice bien vague, mais il n'était pas le seul, car, à mesure que l'on avançait vers

(1) C'est là que le capitaine Whittingham, l'historien anglais de la croisière du commodore Elliott, constata, à son grand étonnement, une coutume religieuse assez singulière. Errant auprès d'un village, il fut subitement interrompu dans sa promenade par un grognement formidable, et s'aperçut qu'il n'était qu'à quelques pas d'une vaste cage solidement construite de troncs d'arbres, dans laquelle était renfermé un ours gigantesque. Des débris de poissons séchés attestaient le soin apporté à sa nourriture, et tout autour des branches de pin plantées en terre étaient (d'après ce que réussit à se faire expliquer le voyageur) autant *d'ex-voto* offerts à cette déité, dont la prospérité physique garantissait la santé de ses adorateurs. A côté de la cage de l'ours actuellement en fonction se trouvait le tombeau soigneusement entretenu de son prédécesseur.

le nord, l'attitude des indigènes semblait, par son changement, annoncer le voisinage d'une influence étrangère : au lieu de se prosterner devant les Anglais, ils évitaient leur approche; entre leurs mains avait été trouvé un bouton timbré d'une ancre russe. L'ennemi ne pouvait être loin. Effectivement, le dimanche 20 mai, à peine le service divin était-il terminé qu'un navire est signalé sur la côte d'Asie; il est dans la baie de Castries, le dernier des mouillages indiqués par notre célèbre compatriote. On approche, et l'on reconnaît six bâtiments embossés dans la baie; on distingue les couleurs russes qui flottent à leur arrière; c'est la division du contre-amiral Zavoïka, sortie le 17 avril de Petropavlosk. Ce même jour, où les Anglais la trouvaient dans le fond de la Manche de Tartarie, l'escadre alliée du Pacifique, envoyée à sa recherche, pénétrait dans la rade déserte d'Avatscha.

Cette rencontre plaçait le commodore anglais dans une situation embarrassante. Certes, la marine britannique a donné trop de preuves, je ne dirai pas de sa bravoure, mais de sa témérité, pour qu'on pût douter de l'empressement avec lequel, dans des circonstances ordinaires, son chef eût mis à profit l'occasion qui se présentait; mais il n'avait sous ses ordres qu'une simple subdivision d'avant-garde, que les apparences tendaient à lui montrer comme bien inférieure à l'ennemi. Que n'aurait pas donné cet officier à qui lui aurait révélé la force réelle de l'escadre mouillée sous ses yeux, et quels regrets durent plus tard l'assaillir, quand il apprit que, des six navires qui étaient là devant lui, un seul, corvette de vingt canons, était armé en guerre, que les autres, l'*Aurora* elle-même, métamorphosés en transports, encombrés par l'évacuation de Petropavlosk, ne pouvaient mettre en batterie qu'un nombre de pièces insignifiant! Telle était effectivement la dangereuse situation de la division russe, mais les Anglais n'en devaient être avertis que trop tard. S'étant imprudemment éloignés après leur première reconnaissance, lorsqu'au bout de quelques jours ils se représentèrent à l'entrée de la baie de Castries, l'ennemi l'avait quittée : pour la seconde fois, l'amiral Zavoïka avait trouvé

moyen de tromper la vigilance d'une escadre anglaise. Tout montrait, du reste, combien son départ avait dû être précipité : des malles pleines de vêtements gisaient ouvertes à terre ; des livres, des lettres, des objets de tout genre, et jusqu'à un portrait de femme, étaient épars sur le sol; enfin, détail significatif, des pains encore frais avaient été laissés près des fours. L'appareillage datait peut-être de la veille, peut-être de quelques heures seulement.

Qu'étaient devenus ces insaisissables vaisseaux? Étaient-ils remontés jusqu'au fond de la Manche de Tartarie pour pénétrer dans l'Amour? Avaient-ils doublé l'île Saghalien par le sud pour s'aller réfugier dans la mer d'Okhotsk? Il était difficile de se prononcer, car si d'une part le journal de La Pérouse présentait le fond du golfe comme fermé par d'infranchissables bancs, de l'autre, on pouvait douter que les ports d'Okhotsk ou d'Ayan offrissent aux Russes un abri aussi sûr que la position abandonnée par eux au Kamtchatka. Sur ces entrefaites, du reste, le commodore était rejoint par la petite division française de Nangasaki; mais en même temps la fatalité qui continuait à peser sur nous réduisait à sa plus faible limite le chiffre de nos bâtiments. Envahie par le redoutable fléau des longues campagnes, la *Sibylle* voyait le scorbut transformer sa batterie en un hôpital humide et malsain. Force lui était de regagner des latitudes plus clémentes. De quatre navires, la *Constantine* restait dans la division alliée le seul représentant de notre pavillon ! Vaisseau, chef-d'œuvre de l'esprit humain, dit la définition naïvement orgueilleuse d'un dictionnaire de marine ; pauvre chef-d'œuvre, doit-on penser souvent, qu'un rien paralyse, et dont tant de causes peuvent faire une inerte carcasse flottante (1) !

(1) La lugubre statistique des naufrages montre qu'il n'est pas de jour où ne se perde au moins un navire ; c'est la contre-partie du calcul qui nous apprend que, dans la grande fourmilière humaine, chaque seconde voit mourir un homme. Un correspondant d'une *revue* maritime anglaise classe avec une méthodique gravité sous cinquante chefs les causes qui peuvent amener la perte d'un navire, et bien des personnes seront fort étonnées d'apprendre que le dixième de ces chefs est « la présence de femmes à bord. »

C'est là le revers de médaille de la navigation, et nous en faisions la triste expérience. Le commandant de Montravel croyait, en effet, que l'unique chance de trouver l'ennemi était de remonter le golfe, et l'événement lui donna raison; mais, ne disposant plus que d'un seul navire, l'unique parti qu'il pût prendre était de se joindre aux Anglais, à qui les instructions de l'amiral Stirling prescrivaient de commencer les recherches par la mer d'Okhotsk. Le jour où la division combinée appareillait pour s'y rendre, l'escadre russe, allégée de ses canons, avait à peine franchi la moitié des bancs qui séparent les eaux de l'Amour du nord de la Manche de Tartarie !

Cette nouvelle étape de la croisière, de même que la reconnaissance du golfe que l'on venait de parcourir, était pour nos navires une sorte de voyage de découvertes, car nous n'avions guère plus de renseignements sur la mer d'Okhotsk que sur les autres établissements russes du Pacifique. Nous savions que, depuis quelques années, le port d'Okhotsk avait été abandonné pour celui d'Ayan, devenu par suite le centre principal du mouvement maritime de cette côte peu fréquentée. Là était la relâche habituelle des aventureux baleiniers de ces mers, là se réunissaient chaque année les bâtiments de la compagnie russo-américaine, chargés des riches fourrures recueillies au Kamtchatka, aux Kuriles, aux Aleutiennes et sur la côte d'Amérique; là enfin arrivait chaque mois le courrier d'Europe, à travers les trois cents lieues de bois et de marais qui séparent Ayan d'Irkoutsk (1). Aussi les imaginations s'étaient-elles complaisamment représenté ce port comme le point de ralliement où troupes et navires étaient venus s'abriter derrière de redoutables fortifications. Le mécompte fut complet. Une bourgade sans défense, composée de quelques magasins, d'une douzaine de maisons de bois abandonnées comme celles de Petropavlosk, et de misérables cabanes d'indigènes groupées autour de ces somp-

(1) La nouvelle de la mort de l'empereur Nicolas était parvenue à Ayan en quarante-huit jours. C'était l'un des trajets les plus rapides qui eussent encore été accomplis.

tueux palais, c'était là toute la ville. C'était là que les habitants de ce lieu de désolation voyaient tristement s'écouler leurs hivers sous la neige, et leurs étés sous une brume épaisse et malsaine : rude et chétive existence pour les fils de cette terre glacée, plus rude encore, dans son âpre nudité, pour les hardis pionniers du commerce qui viennent en ce lointain exil chercher un gain durement acheté. Contraste puéril peut-être, mais touchant : sur cette rive inhospitalière, où le scorbut réclame périodiquement ses victimes, où les joies mêmes de la famille sont empoisonnées, car l'enfant européen n'y vient au monde que scrofuleux, chaque pas montrait à nos marins le pâle azur du myosotis sauvage, dont la fleur délicate, au milieu de la sombre nature qui l'entourait, semblait moins un ironique défi que la muette prière d'un sol déshérité.

L'évacuation d'Ayan continuait pour les alliés la série des nombreux désappointements qui marquaient la campagne de 1855; car non-seulement ce port était désert, mais les autres points de la mer d'Okhotsk où les Russes auraient pu se réfugier avaient aussi été pour la *Constantine* l'objet d'une exploration sans résultats. De son côté, le commodore Elliott, après plusieurs jours de recherches infructueuses, avait dû abandonner l'idée d'un chenal conduisant dans l'Amour par le nord. Heureusement, une prise d'une valeur réelle vint apporter une sorte de compensation à tant de fatigues inutiles. Le soir du 3 août, un vapeur anglais sortit du rideau de brume qui fermait l'horizon de la rade d'Ayan, et vint mouiller près de son chef, en remorquant un brick aux couleurs brémoises, sur lequel se voyaient entassés près de trois cents prisonniers russes! Ces trois cents hommes, qui n'eussent été en Europe qu'un détachement insignifiant, acquéraient dans ces mers lointaines toute l'importance d'un véritable corps d'armée. Par quelle fortune inattendue, par quel singulier coup du sort tombaient-ils ainsi entre nos mains, à bord d'un simple navire marchand, également étranger aux deux puissances belligérantes? Il faut, pour l'expliquer, remonter encore de quelques mois en arrière. Que l'on nous pardonne cette courte digression, qui nous permettra

de faire connaître une forme de naufrage certainement non prévue par la classification anglaise dont nous avons parlé.

Le navigateur qui arrive à Yédo peut apercevoir, à quelque distance au sud de cette riche capitale de l'empire japonais, une baie étroite, profondément encaissée dans de hautes montagnes, fermée par des écueils sur lesquels se brise la lame blanchissante, semblable, en un mot, à un véritable nid de pirates. C'est le petit port de Simoda, où se trouvait, le 23 décembre 1854, la belle frégate la *Diana*, portant le pavillon de l'amiral Poutiatine, chargé des négociations de la Russie avec le gouvernement du Japon. La matinée était claire, le ciel pur, la mer calme, lorsqu'une violente secousse se fit ressentir, prélude d'un tremblement de terre. A peine notre heureux pays connaît-il de nom ces effroyables phénomènes où la mer déchaînée franchit, par un irrésistible élan, ses barrières naturelles, et vient jusqu'au milieu des terres détruire en un instant des villes entières. La *Diana* devait en éprouver toute la sinistre horreur. Quelques minutes après la secousse, une vague monstrueuse pénètre dans la baie et s'étend au loin sur le rivage; une seconde la suit, plus formidable encore, puis une troisième; en moins d'un quart d'heure, les dernières maisons de la ville sont balayées, et toutes les jonques amarrées dans le port sont entraînées par le reflux destructeur des lames. Les assauts désordonnés de la mer se succèdent alors avec une rapidité telle, que bientôt l'étroit entonnoir de la baie semble une sorte de gouffre dans lequel les eaux tourbillonnent avec la plus effrayante rapidité. Cependant, par une sorte de miracle, au milieu de cette épouvantable convulsion, la frégate tient encore son mouillage; entraînée jusqu'à décrire en une demi-heure soixante-dix tours sur ses ancres, elle voit ses chaînes roidies se tordre comme les brins d'un câble gigantesque. Par instants enlevée sur le sommet de la montagne liquide qui se reforme incessamment, au retrait du flot elle retombe lourdement de tout le poids de sa coque sur le fond, où s'entr'ouvre sa membrure disjointe; parfois même ses ancres sont presque à sec, mais officiers et matelots n'en sont pas moins admirables de

calme et de sang-froid ; toutes les précautions sont prises, et chacun attend à son poste le lugubre dénoûment qui semble inévitable. La rade présente un aspect d'une confusion sinistre : les jonques flottent au hasard, se brisant entre elles au puissant ressac des vagues énormes qui se succèdent sans intermission ; des restes de maisons, des toitures entières sont également le jouet des eaux, et l'on entend de toutes parts les cris des malheureux qui se cramponnent à ces débris, dans les suprêmes convulsions d'une lutte désespérée. Enfin, la frégate commence à chasser ; on mouille la dernière ancre, d'abord impuissante à arrêter le dangereux progrès du navire, que chaque instant rapproche des roches aiguës et menaçantes d'un des îlots de la baie. Cet îlot, c'est la perte de tous ; on en était à cent mètres, lorsque tombait l'ancre de salut ; bientôt on en est à quelques mètres seulement. Dans ce moment solennel, dit le journal d'un des officiers russes, pas une parole ne fut entendue, mais plusieurs fois les têtes se découvrirent instinctivement, comme pour saluer la mort, à laquelle chacun était préparé ; le navire roulait si violemment, qu'il était impossible de se tenir sur le pont, et qu'un canon, brisant les liens qui l'attachaient à la muraille, fut précipité dans la batterie, en marquant son trajet par de nombreuses victimes. Dans l'un de ces mouvements, la *Diana* se couche sur le flanc, ses bastingages sont dans l'eau ; pendant cinq minutes, cinq siècles, chacun reste ainsi littéralement suspendu entre la vie et la mort ; enfin la frégate se redresse lentement. Autour d'elle, les eaux ont repris un calme comparatif, les lames ont disparu, le tremblement de terre a cessé (1). Par un étrange contraste de la nature, le ciel avait

(1) Les vagues qui engloutissaient la ville de Simoda se firent ressentir jusque sur la côte de Californie, où elles arrivèrent en 12 heures 16 minutes à San-Francisco, et en 12 heures 38 minutes à San-Diego ; c'est une vitesse de plus de 200 mètres par seconde. En chacun de ces deux points, l'eau s'était d'abord élevée d'environ deux décimètres pendant une demi-heure, puis était revenue pendant une heure à son niveau ordinaire, et ainsi de suite sept fois, l'élévation anormale diminuant chaque fois.

tout le temps gardé sa sérénité, la température n'avait pas varié, le baromètre était resté à la même hauteur, et la faible brise qui soufflait n'avait pas changé de direction.

A terre, le désastre était complet. A peine l'œil pouvait-il reconnaître l'emplacement qu'occupait la ville, dont trente maisons seulement, sur mille, étaient restées debout; des jonques avaient été portées jusqu'à plus de trois kilomètres dans l'intérieur des terres, qui, dit le journal déjà cité, avaient semblé, pendant le phénomène, s'abîmer par instants sous les eaux. Enfin, plus de trois cents cadavres flottant sur la rade attestaient les meurtriers effets de la rage des éléments. Quant à la *Diana*, le jeu incessant des pompes permettait seul de la maintenir à flot; vainement voulut-on la conduire dans une baie voisine, où les réparations eussent peut-être été possibles : la tentative que l'on fit pour atteindre ce refuge n'aboutit qu'à démontrer l'impérieuse nécessité d'un abandon définitif, et les trois cents bateaux japonais qui remorquaient le navire durent s'éloigner devant une brise sans cesse fraîchissante. Déjà l'eau envahissait rapidement toutes les parties du batiment, la ligne blanche de sa batterie était noyée, et quelques minutes après que les embarcations l'eurent quittée, la noble frégate, comme si elle se fût débattue contre la mort, s'inclina, se redressa, puis s'abîma lentement sous les flots, qui se refermèrent en tournoyant au-dessus d'elle.

Cette perte plaçait l'équipage de la *Diana* dans une position que les circonstances rendaient délicate. Comment, dans ce Japon, si bien isolé du reste de l'univers, trouver un navire pour regagner le territoire russe, et par quel moyen ensuite échapper aux nombreux croiseurs alliés de ces mers? Si peu rassurante que fût cette perspective, les naufragés, livrés à leurs propres ressources, ne s'en mirent pas moins courageusement à l'œuvre, Le pays fournissait les matériaux les plus indispensables. On commença immédiatement à construire une goëlette qui permît au moins à l'amiral d'attendre la côte d'Asie, en attendant qu'une chance favorable se présentât pour le reste de l'équipage ; mais tout le bon vouloir des ouvriers indigènes n'était que d'un faible se-

cours aux charpentiers de la frégate : à chaque instant, les progrès du frêle navire étaient arrêtés par la confusion des langues, comme jadis les bibliques travaux de la tour de Babel. S'agissait-il de doubler ses flancs des feuilles de cuivre destinées à hâter sa marche, on apportait de massives pièces de métal qu'il fallait marteler péniblement jusqu'à ce qu'elles fussent réduites à l'épaisseur voulue. Enfin, au mois de mai 1855, l'œuvre de patience fut accomplie, et l'amiral russe, accompagné de quelques hommes, réussit à gagner les bouches de l'Amour (1). A peu près vers la même époque, un schooner américain s'était présenté et avait également réussi à faire passer un convoi de naufragés dans la Manche de Tartarie, où se trouvait la division de l'amiral Zavoïka. Enfin, en juillet, un brick brémois s'était chargé de transporter le reste de l'équipage dans la mer d'Okhotsk, que des renseignements inexacts représentaient comme libre de toute croisière. C'était ce navire qu'une malencontreuse éclaircie dans la brume avait fait tomber entre nos mains, alors qu'il n'était plus séparé de la côte russe que par quelques heures de bon vent.

La présence des alliés dans la mer d'Okhotsk était désormais sans but, et le moment était venu pour les deux commodores de s'arrêter à un plan qui leur permît de terminer la campagne par un coup décisif. Peu de jours auparavant, les embarcations anglaises avait capturé sur les bancs de l'Amour l'équipage d'un brick de la compagnie russo-américaine; elles s'étaient ainsi procuré de précieux renseignements sur la position de l'escadre ennemie réfugiée dans le fleuve, et avaient appris que le

(1) C'est à cette date que l'on a voulu placer une histoire dénuée de fondement, d'après laquelle un baleinier français mouillé dans une baie voisine de Simoda, sur le point d'être attaqué par les embarcations russes, n'aurait dû son salut qu'à une fuite précipitée. C'eût été là une coupable violation de la neutralité japonaise ; le fait véritable est au contraire que ce navire, le *Napoléon III*, rencontré en mai 1855 dans la Manche de Tartarie par l'amiral Zavoika, s'était vu relâcher comme n'ayant pas eu connaissance de la déclaration de guerre. De semblables scrupules sont de ceux qui honorent un officier.

seul chenal par où l'on pût arriver jusqu'à elle était du côté de la Manche de Tartarie. Se fondant sur ces données, l'on résolut d'aller chercher l'amiral Zavoïka dans cette retraite avec la *Constantine* et la corvette anglaise *Spartan*, transformées toutes deux en batteries flottantes. Là où avait pu passer une frégate hâtivement allégée d'une partie de son artillerie, ces deux navires devaient trouver aussi le fond nécessaire; mais, pour les mieux garantir contre les chances périlleuses d'un échouage dans ces passes inconnues, il fut convenu de n'y laisser à bord que les canons, l'équipage et quelques jours de vivres, et de pénétrer de la sorte, à la remorque des vapeurs, dans le bassin reculé où l'ennemi avait cru trouver un asile inabordable. La hardiesse de ce plan, dont l'idée première était due au commandant français, devait plaire à la vive nature du matelot, et tout faisait espérer, qu'en se portant ainsi résolûment par le travers des navires russes, on réussirait à les capturer ou à les détruire. Cette perspective fit accueillir à bord de la *Constantine* la fête du 15 août 1855 avec une gaieté d'un heureux augure. L'année précédente, à près de deux mille lieues de là, ses canons avaient salué le même anniversaire sur les côtes sauvages de la Nouvelle-Calédonie, et la batterie du Port de France qu'elle venait d'y fonder avait baptisé son pavillon, en se joignant aux salves du navire. Cette fois, les échos déserts du port d'Ayan lui répondirent seuls, et le soir, après qu'on eut amené le gai pavois, qui contrastait avec le morne silence de la rade abandonnée, les voiles furent de nouveau déployées pour suivre les Anglais, déjà en route vers le rendez-vous de la Manche de Tartarie. La *Constantine* allait enfin racheter par un éclatant fait d'armes la longue série des mécomptes de la campagne, elle le croyait du moins; mais cette dernière chance devait lui échapper : un seul navire se trouvait au rendez-vous, et il n'y avait été laissé par le commodore Elliott que pour nous informer des ordres supérieurs qui le rappelaient impérativement au Japon.

Le sort jaloux qui s'acharnait sur la division française ne lui faisait grâce d'aucune épreuve. Après avoir été successivement

privé de tous ses navires, par le naufrage et la maladie, réduit à l'unique *Constantine*, le commandant de Montravel s'était vu contraint à perdre un temps précieux en cherchant l'ennemi là où tout démontrait qu'on ne pouvait le rencontrer. Résigné à tout, dans l'espoir d'une revanche décisive, il avait fini par faire adopter son plan, et c'était au moment où l'on allait toucher ce but laborieusement poursuivi que les ordres d'un chef depuis longtemps éloigné du théâtre des opérations obligeaient, on peut le dire, l'escadre anglaise à quitter le champ de bataille la veille du combat. Le commandant français crut devoir protester énergiquement contre l'abandon qui l'isolait en de pareilles circonstances : la subdivision anglaise, seule cette fois, fut, par suite, envoyée de nouveau dans la Manche de Tartarie, mais seulement quelques mois plus tard, en octobre 1855, alors que la saison était trop avancée pour que cette tentative pût amener aucun résultat. Aussi, dès les premiers jours de novembre, le commodore Elliott rentrait-il à Hakodadi, après une croisière presque non interrompue de deux cent cinquante jours. Quant à la *Constantine*, à quelque temps de là, elle arrivait dans la baie riante et animée de Manille, la reine des Philippines. Après cette rude navigation du nord, où des semaines entières se passaient sans voir le ciel, où du matin au soir, le seul bruit qui frappât l'oreille, était la chute monotone et incessante des gouttes de brume condensée qui tombaient du gréement, la corvette retrouvait les tièdes journées et les étincelantes nuits des tropiques; mais ce n'étaient ni le charme de ce contraste ni les séductions de la relâche qui occupaient alors l'esprit des voyageurs : les souvenirs du pays étaient redevenus tout puissants, la pensée du foyer dominait toutes les autres ; la *Constantine* rentrait en France.

Un dernier épisode devait marquer la campagne si incidentée de l'escadre russe. Trois frégates, on s'en souvient composaient sa principale force. Nous savions que l'*Aurora*, après nous avoir deux fois échappé, à Petropavlosk et à la baie de Castries, était parvenue à se réfugier dans l'Amour; nous connaissions les détails dramatiques du naufrage de la frégate amirale, la

belle *Diana*, sur laquelle le grand-duc Constantin avait conquis tous ses grades. Qu'était devenu le troisième de ces navires, la *Pallas* ? Était-il comme l'*Aurora*, abrité derrière les bancs du fleuve? Tout portait à le croire, et l'on avait presque renoncé à en trouver les traces. Cependant, dès le printemps de 1856, l'infatigable division d'Élliott avait repris la mer; elle longeait le 15 mai la côte de Tartarie, à environ cinquante lieues dans le sud de la baie de Castries, et l'un de ses *steamers*, envoyé près du rivage, en scrutait avec soin toutes les sinuosités. Les cartes en ce point n'indiquaient ni abri ni mouillage, lorsque tout à coup, au grand étonnement des marins du vapeur, la falaise rocheuse s'entr'ouvre pour leur donner passage, et en quelques minutes le navire passe de la mer agitée du golfe aux calmes eaux d'un vaste bassin entièrement invisible du dehors. Devant lui, dans différentes directions, s'étendent, trop profondes pour qu'on puisse en apercevoir le fond, trois baies étroites, qui découpent fantastiquement les terres et donnent à cet étrange port, si singulièrement découvert, la bizarre apparence d'une monstrueuse araignée. Le vapeur pénètre dans ce dédale; autour de lui règne un silence de mort, nulle trace d'habitations, partout un épais rideau de forêts, lorsque soudain, au détour d'une pointe, se dessine une anse semi-circulaire au fond de laquelle, prise dans les glaces qui adhérent encore au rivage, se trouve une frégate à demi incendiée. On approche, c'était la *Pallas*, abandonnée de son équipage. Sa mystérieuse disparition s'expliquait enfin. Ne pouvant, par suite de son tirant d'eau supérieur à celui de l'*Aurora*, franchir comme elle les bancs de l'Amour, ne voulant pas s'exposer dans la baie de Castries à des chances presque certaines de capture, dès le début de la guerre elle était venue se réfugier dans cette retraite connue seulement des Russes, et pendant près de deux ans elle avait pu trouver la sécurité la plus complète dans ce port ignoré, devant lequel avaient peut-être passé vingt fois les navires qui la cherchaient. A terre, tout portait les traces d'un séjour prolongé : de nombreuses maisons grossièrement construites en bois, des jardins, un cimetière. En cas de surprise ou d'attaque,

des batteries avaient été élevées de manière à ne tomber entre nos mains qu'après avoir épuisé les moyens de défense. Le manque de vivres avait seul dû forcer l'ennemi à livrer la *Pallas* aux flammes pour gagner l'Amour dans ses embarcations. Ainsi, destinée singulière, des trois frégates qui étaient venues montrer le pavillon russe dans ces mers lointaines, une seule devait revoir le port, laissant derrière elle deux coques naufragées, ensevelies au fond de l'Océan, tombeau trop commun du marin et de sa flottante patrie.

III

La nouvelle du traité de Paris devait peu après donner aux événements que nous avons retracés leur conclusion naturelle. Dans cette chasse de deux ans, où une faible division de quelques navires à peine armés, traquée par les vaisseaux des deux premières marines militaires du monde, était, à force d'activité, parvenue à leur échapper, il y avait, nous l'avons dit, une leçon profitable pour tous, et particulièrement pour nous. Cependant, si des événements on passe au théâtre qui en a été le témoin, on verra la question s'agrandir encore, et les enseignements qu'elle nous offre acquérir une nouvelle portée. La Russie sera-t-elle une puissance maritime sur le Pacifique ? La mer du Japon est-elle destinée à devenir un lac moscovite ? Tels étaient les deux problèmes que soulevaient naturellement les tardives révélations de la guerre.

Les projets de la Russie sur la côte asiatique remontent à une date assez récente. Lorsque, vers la fin du siècle dernier, l'empereur Kien-lung abdiquait à Pékin la couronne impériale, l'une des principales consolations qu'il emportait dans sa retraite, disait-il, était d'avoir humilié cette puissance, et de fait Catherine la Grande s'était vue contrainte de lui envoyer un am-

bassadeur afin d'obtenir qu'il suspendît le progrès de ses armes. A cette époque, on se préoccupait peu à Saint-Pétersbourg de ce qui se passait à ces limites reculées de l'empire, et le port inhospitalier d'Okhotsk y semblait répondre amplement aux besoins du présent et de l'avenir. Que dirait aujourd'hui le Dioclétien chinois des empiétements réitérés de ses voisins si dédaignés jadis ? Que dirait-il surtout en voyant l'immense et magnifique bassin de l'Amour, le seul des fleuves sibériens qui se déverse à l'est, passer sans coup férir de son illusoire suzeraineté à la domination russe? On a pu lire dans le temps les curieux détails de cette facile conquête; ce n'était là toutefois qu'une incomplète acquisition, si l'on ne s'assurait les débouchés qui manquaient sur le Pacifique, et de ce côté l'on se trouvait en présence du Japon, maître de la portion la plus importante de l'île Saghalien. Tant que la stérile possession de la mer d'Okhotsk avait suffi à l'ambition endormie du cabinet moscovite, la Russie avait volontiers admis sur cette île des droits de propriété égaux chez les deux puissances; il en était de même pour la chaîne des Kuriles, si singulièrement échelonnées du Kamtchatka au Japon, comme des pierres à travers le gué d'un ruisseau. Ce fut par cet archipel que commencèrent les envahissements. En 1852, un détachement parti d'Ayan s'emparait de l'île d'Urup, la principale des Kuriles japonaises, et y organisait un comptoir de pelleteries. L'entière occupation de l'île Saghalien était de beaucoup plus importante encore, car l'extrémité méridionale de cette terre commande le détroit de La Pérouse, issue naturelle de la Manche de Tartarie sur le Pacifique. Aussi ce point avait-il été l'objet de recommandations particulières à l'amiral Poutiatine dans la mission dont on le chargeait, en 1858, auprès de la cour de Yedo. Bien qu'il y eût échoué, en octobre de la même année, un aide de camp du général Mouravief, gouverneur de la Sibérie orientale, s'établissait avec cent cinquante hommes en plein territoire japonais dans l'île Saghalien, à la baie d'Aniwa sur le détroit de La Pérouse. C'était tout simplement s'emparer de la clef du golfe de Tartarie. Ici néanmoins, comme en Europe, la guerre vint trop tôt pour l'empe-

reur Nicolas, et mit à ses entreprises un terme momentané. Quant au plan d'occupation, il restait complétement dessiné : maîtresse des Kuriles et de l'île Saghalien, la Russie dominait non-seulement la mer d'Okhotsk et le golfe de Tartarie, mais aussi le nord de la mer du Japon; maîtresse du bassin de l'Amour, elle devait infailliblement s'étendre par la suite sur la vaste étendue des côtes de la Mantchourie jusqu'à la presqu'île de Corée, et j'ajouterai que si jamais esprit de conquête trouvait sa justification, c'était celui-là, qui ne tendait en réalité qu'à faire sortir de la barbarie une étendue de pays double au moins de notre France. La Chine, nous le répétons, n'exerçait sur ces contrées qu'une autorité trop purement nominale pour être fondée à se plaindre de voir entreprendre ce qu'elle n'eût jamais songé à tenter; le Japon ne se voyait menacé que dans des possessions à peu près insignifiantes pour lui, et quant aux puissances européennes, leur inexcusable ignorance de ce qui se passait dans ces mers leur donnait moins de droits qu'à qui que ce fût d'intervenir dans le débat.

De tous les jalons plantés par les Russes, l'établissement formé à l'embouchure de l'Amour subsista seul pendant la guerre, et l'on conçoit qu'il ait assez vivement préoccupé l'opinion. On voyait nos escadres fouiller tous les points que les données inexactes nous représentaient comme centralisant le commerce ennemi dans ces parages; on trouvait l'un après l'autre ces points déserts, abandonnés, et l'on apprenait seulement alors le nom du port inconnu où s'étaient réunis ces navires tant cherchés. Il était naturel que l'on se laissât aller à en exagérer l'importance; c'est ce qui est arrivé, et la future ville de Nicolaief était à peine fondée sur les bords du fleuve, que l'on voulait y voir non-seulement une place de guerre de premier ordre, mais encore le gage assuré d'un prompt développement commercial. La position qu'à l'insu de l'Europe les Russes ont eu l'habileté de se créer sur les côtes de l'extrême Asie est assez belle par elle-même pour pouvoir être présentée telle qu'elle est réellement, avec ses avantages comme avec ses difficultés, au premier rang desquelles est jusqu'ici le manque, à l'embou-

chure de l'Amour, d'un port dans la véritable acception du mot. Notre récit a trop souvent ramené le lecteur autour des bancs qui obstruent cette embouchure et s'y opposent à toute navigation pour qu'il soit utile de nous appesantir de nouveau sur une description connue. Dans la mer d'Okhotsk, le brick dont nous avions capturé l'équipage avait été réduit à s'incendier par l'impossibilité de pénétrer dans le fleuve. Ce n'est pas, il est vrai, de ce côté que les Russes chercheront leur débouché; mais dans la Manche de Tartarie nous avons également vu la *Pallas* réduite par la même cause à la même extrémité, et l'*Aurora*, bien que d'un tirant d'eau inférieur, ne réussit à traverser ces passes difficiles qu'après en avoir péniblement labouré les flancs à la faveur d'un allègement anormal. En de pareilles conditions, on ne peut guère admettre qu'un port ouvert sur le fleuve même soit en mesure d'abriter les bâtiments au tonnage sans cesse croissant de la marine marchande, ni de jamais devenir autre chose qu'une tête de cabotage fluvial. C'est dans la baie de Castries qu'il faut chercher le port de l'Amour. Grâce au magnifique bassin du lac Kisi, quelques kilomètres seulement y séparent le fleuve du golfe de Tartarie; nul obstacle n'y paralysera les mouvements des navires entrant ou sortant; l'inextricable dédale du Bas-Amour sera évité à la navigation intérieure, et enfin, point important, on sera en face des riches mines de charbon signalées à la baie de la Jonquière, dans l'île Saghalien. La nature, on le voit, a fait la part assez belle aux Russes, dans leur récente et facile acquisition, pour que l'on puisse en même temps reconnaître tout ce qu'il leur reste à créer avant que le Pacifique et la mer de Chine comptent à Nicolaief un centre commercial de plus. C'est à l'avenir de montrer si les nouveaux possesseurs de ce diamant brut sauront lui donner sa valeur.

Que la côte de la Mantchourie devienne russe jusqu'à la presqu'île de Corée, qu'il en soit de même de l'île Saghalien tout entière, que la Manche de Tartarie, en un mot, soit russe de fait et de droit, comme déjà elle est sibérienne de nature et de situation, c'est ce que l'on doit incessamment s'attendre à voir

passer à l'état de fait accompli. Et si, comme tout permet de l'espérer, ce changement de maître est pour ces contrées le signal d'une ère nouvelle, chacun ne peut qu'y applaudir ; moins que tout autre, je le répète, nous aurions le droit de le blâmer, nous qui, après avoir les premiers pénétré dans ces mers, avons attendu trois quarts de siècle pour y reparaître. Toutefois ce serait à tort que l'on voudrait y voir dès maintenant ce qui ne peut-être que le résultat d'un avenir encore éloigné. Ce pays n'était rien hier, il est quelque chose aujourd'hui ; malheureusement il est à craindre que ce qui lui manquait hier ne lui manque encore de longues années : je veux parler de l'élément qui fait la véritable richesse d'un sol, la population, car il en est de la colonisation comme de la guerre, où la victoire est toujours du côté des gros bataillons.

Cette population qui fait défaut sur toute la vaste ligne de côtes convoitée par la Russie, nous la trouvons dans les îles qui achèvent d'enclore cette mer, dans ce Japon inconnu, où pullulent, selon les uns cinquante, selon d'autres cent millions d'habitants. C'est là le terrain commun sur lequel devaient se rencontrer les puissances européennes ; la Russie avec l'ascendant de son redoutable voisinage, l'Angleterre et les Etats-Unis accompagnés de leurs puissantes marines. Elles s'y rencontraient précisément à la date des événements que nous avons exposés. C'était pour conclure son traité avec le Japon que l'amiral anglais abandonnait au commodore Elliott la conduite des opérations militaires ; c'était aussi pendant ses négociations avec la cour de Yédo que l'amiral Poutiatine voyait sa frégate se perdre dans le tremblement de terre de Simoda. Enfin le schooner qui emmenait à la baie de Castries une partie des naufragés de la *Diana* était le premier navire américain venu pour commercer au Japon, en vertu du traité signé peu de mois auparavant par le commodore Perry.

L'expédition commandée par ce dernier officier a été la première des trois, et c'est de beaucoup celle qui a eu le plus de retentissement. Seconde puissance commerciale du globe, les États-Unis devaient nécessairement voir d'un œil d'envie les

progrès de l'Angleterre dans les mers méridionales de la Chine, sur ce marché qui occupe annuellement une flotte de 300,000 tonneaux, et lui donne à transporter pour près de 400 millions de marchandises. L'Américain croit, non sans raison, que l'avenir lui réserve une part importante, la plus riche peut-être, dans l'immense développement qui semble assuré au commerce du Pacifique. Déjà ses têtes de colonne ont débouché sur cet océan; l'Orégon se peuple de ses *far-westers* et de ses émigrants; la Californie a pris rang parmi les pays producteurs, et San-Francisco se plaît à rêver des destinées rivales de celles de New-York et de Liverpool. Ce port est en effet plus rapproché de la Chine et du Japon que ne l'est la Grande-Bretagne de ses possessions indiennes, et il était naturel que, dans sa fièvre incessante d'agrandissement, l'Américain fût attiré vers ces deux empires couverts d'une innombrable population. En Chine, l'Angleterre avait pris les devants, mais le Japon restait intact ce fut là sans doute ce qui détermina le gouvernement de Washington à y expédier le commodore Perry, dont l'ambassade, conduite avec autant de modération que d'habileté, a donné tous les résultats qu'on en pouvait raisonnablement attendre, et n'a pas peu contribué à rectifier les idées de l'Europe sur ces pays mal connus.

On s'étonnera sans doute de voir en cette circonstance la vigilante diplomatie de la Grande-Bretagne oublier ses traditions d'initiative pour ne venir qu'en seconde ligne : il est de fait que le commerce britannique n'a jamais manifesté d'empressement bien marqué à se créer des relations au Japon. C'est pourtant à l'intervention d'un Anglais, William Adams, qu'est dû l'établissement du plus ancien comptoir européen qui subsiste aujourd'hui dans ces îles, celui des Hollandais, et l'histoire de cet homme, conservée dans tous ses détails, offre un type curieux de l'existence d'un aventurier maritime au XVI^e^ siècle. Parti de Hollande en qualité de pilote sur un bâtiment de la compagnie des Indes, on le voit arriver au Japon après deux années d'une dangereuse navigation dans laquelle s'étaient successivement perdus les quatre navires qui l'accompagnaient; il entre

alors au service de l'empereur japonais, ne tarde pas à devenir l'un de ses confidents les plus intimes et à se voir gratifié de ce qu'il appelle naïvement « quelque chose comme une seigneurie en Angleterre. » Pendant dix ans, sa faveur ne fait qu'augmenter, si bien que lorsqu'un jour arrivent deux vaisseaux hollandais chargés de demander pour leur pavillon l'autorisation d'un commerce suivi, le matelot, devenu excellence, se trouva naturellement désigné pour les fonctions de négociateur. Toutefois, au sein de ses dignités, William Adams n'était pas heureux; le souvenir de la femme et des enfants qu'il avait laissés dans sa petite ville natale du comté de Kent le poursuivait sans cesse, et, l'empereur japonais refusant de consentir à son départ, Adams chargea les Hollandais de lettres pour sa famille. Par quelles circonstances, ces lettres, au lieu d'arriver à leur destination, furent-elles reçues par les marchands de l'association qui a précédé à Londres la célèbre compagnie actuelle des Indes orientales? On l'ignore; mais le résultat fut l'envoi immédiat au Japon de deux navires appartenant à cette corporation, afin d'employer l'influence d'Adams auprès du prince qui l'avait adopté. Le pauvre exilé obtint tout ce qu'on attendait de lui, et mourut, sans avoir revu les siens, sur la terre lointaine où il avait abordé vingt ans auparavant. Les Anglais, du reste, ne donnèrent aucune suite à cette tentative de relations, et l'on peut dire que depuis lors, sauf quelques cas isolés, ils n'ont pas reparu au Japon. N'oublions pas cependant que, s'ils tardaient ainsi à prendre position dans ce pays, en revanche ils avaient soin de s'assurer, avec la prévoyance qui leur est habituelle, les points les plus importants de la mer voisine, où leurs couleurs flottent dans le nord à Hong-Kong, dans le sud à Singapour, et, sur la côte de Bornéo, à Labuan.

Chercher incessamment sur tous les points du globe de nouveaux débouchés à son commerce est une des conditions d'existence de toute nation maritime et marchande. Que des consommateurs qui se comptent par millions essaient de se soustraire à sa dépendance, c'est là pour un peuple, réunissant ce double caractère, une énormité à peine susceptible de dis-

cussion, et volontiers, Américains et Anglais se laisseraient-ils aller à envisager ainsi la question de la Chine et celle du Japon. Retireront-ils de leurs traités avec cette dernière puissance les avantages qu'ils en ont probablement espérés? Il est permis d'en douter. En Chine, faute de voir l'intérieur du pays s'ouvrir à l'écoulement de leurs produits, les Anglais ont été réduits à chercher leurs principaux bénéfices dans un trafic réprouvé par l'opinion, et finalement se sont vus contraints d'en appeler de nouveau aux arguments du canon. Au Japon, une situation analogue, une force d'inertie encore plus difficile à vaincre, amèneront, on peut le prévoir, les mêmes complications. Et il est à craindre que de longues années ne se succèdent encore avant que ces relations ne donnent naissance au riche commerce que l'on avait rêvé; et la cause en est dans la nature même du pays. Inférieur peut-être à la Chine en civilisation matérielle comme en culture intellectuelle, le Japon lui est beaucoup supérieur sous le rapport de son organisation comme société. Dans cet archipel, si longtemps et si soigneusement isolé de tout contact extérieur, s'est développé à loisir un tout puissant système de féodalité qu'il serait injuste de vouloir comparer au régime barbare de notre moyen âge européen. Là, au sein d'une des populations les plus condensées qui existent, se trouve, dans toute sa plénitude de vitalité, cette forme de gouvernement qu'un historien a qualifiée d'*idéale* dans le sens absolu du mot, épithète qui peut paraître singulière au premier abord, mais que justifie la grandiose conception d'un monument social s'élevant par assises graduelles depuis les rangs les plus bas jusqu'au chef suprême, clé de voûte de l'édifice. Je ne cherche nullement ici à soutenir une thèse de philosophie gouvernementale, non plus qu'à préconiser la féodalité japonaise avec l'universel espionnage sur lequel elle s'appuie, avec son code sanguinaire (1) et son étrange prin-

(1) Les lois japonaises, auxquelles Montesquieu reprochait une cruauté dont Kaempfer lui avait fait connaître l'étendue, n'ont de nos jours rien perdu de ce caractère. La mort y est inscrite presque à cha-

cipe de dualité d'emplois. Je veux seulement rappeler combien on est peu fondé à supposer qu'un pays aussi fortement organisé, habitué depuis des siècles à se suffire à lui-même, se crée du jour au lendemain des besoins pour nos importations et des produits pour nos exportations; je veux faire comprendre combien il est peu probable qu'un traité soit le *sesame* magique devant lequel s'ouvrira cette société mystérieuse. L'influence des missions, arme si souvent employée dans ses parages lointains, serait ici en outre impuissante à nous frayer les voies, car l'inévitable apanage des civilisations anciennes, l'indifférence religieuse, semble avoir atteint le Japonais. — Combien comptez-vous de religions dans le pays? demandait l'empereur aux prêtres bouddhistes qui se plaignaient à lui de l'envahissement des missionnaires chrétiens. — Trente-cinq, répondirent-ils. — Quel inconvénient voyez-vous donc à une trente-sixième? — Telle fut la décision peu orthodoxe du philosophe couronné.

Malgré la force très-réelle que le Japon est en mesure d'opposer à l'envahissement de toute influence étrangère, l'Europe n'en est pas moins dans son véritable rôle en cherchant à franchir ce cordon sanitaire, si radicalement en désaccord avec les idées du siècle. Qu'il soit peu raisonnable, en présence des regrettables événements survenus au Japon depuis la signature des traités, d'attendre prochainement un résultat complet, c'est ce que reconnaîtra tout bon esprit; mais qu'il en faille désespérer, c'est ce qu'il serait encore plus absurde d'admettre. Ce pays est une citadelle assez forte pour braver toutes les chances d'un assaut immédiat; il ne s'ensuit pas qu'il soit à l'épreuve d'un siége en règle, et nul doute que celui qui prendra la réso-

que page, et les agents du gouvernement impérial continuent, pour la moindre faute, à s'ôter la vie de leurs propre s mains. En 1808, une frégate anglaise pénétra sans autorisation dans le port de Nangasaki, et y séjourna vingt-qu atre heures ; le jour même de son départ, pour expier cette violation des lois du pays, treize des principaux fonctions naires de la province recouraient volontairement au mode habituel de suicide, et s'ouvraient le ventre avec leurs sabres.

lution de l'approcher patiemment, au moyen des circonvallations successives de parallèles habilement tracées, ne réussisse à pénétrer au cœur de la place. C'est ainsi qu'avait compris la question l'intelligent officier auquel le cabinet de Washington avait confié ses intérêts dans ces mers. Tout en négociant un traité dont probablement la portée actuelle ne lui faisait pas illusion, le commodore Perry étudiait sans cesse les positions avancées où pourraient *dès maintenant* s'établir des colonies américaines, en se réservant, dit sa correspondance, de discuter ultérieurement le droit de souveraineté. A ce point de vue, deux archipels secondaires méritent de fixer l'attention, celui des îles Bonin et celui des Lou-Tchou, visité sous la Restauration par le navigateur Basil Hall. On raconte qu'admis, au retour de son voyage, près de l'illustre captif de Sainte-Hélène, le capitaine anglais lui représentait ce dernier groupe comme jouissant d'une paix éternelle : — « Pas de guerre ! c'est impossible ! » lui fut-il répondu, et les rapports de l'expédition américaine ont effectivement confirmé l'appréciation du conquérant. Toutefois il est permis de croire que ce n'est pas là ce qui arrêterait les entreprises de l'Union, et peut-être le jour n'est-il pas éloigné où l'on verra ses navires lui créer dans une de ces îles une des positions avancées dont nous parlions.

Malgré le peu d'importance de notre commerce dans l'extrême Orient, la France ne pouvait rester en dehors des relations nouvelles qui tendent à s'établir entre l'Europe et le Japon. Le gouvernement japonais ne s'y était pas trompé, et, de son propre mouvement, il avait offert officieusement au commandant de la *Constantine*, lors de son séjour à Nangasaki, de traiter avec lui sur les bases du traité anglais. M. de Montravel n'ayant aucun caractère officiel comme négociateur, les avances des diplomates japonais ne purent aboutir. Ce n'est qu'en 1858, après les nouveaux traités signés par M. Towsend Harris, pour les États-Unis, par M. le comte Poutiatine pour la Russie, et par lord Elgin pour la Grande-Bretagne, que nous voyons la France nouer des relations avec l'empire japonais. Notre traité,

qui est dû à M. le baron Gros, contient les mêmes clauses que le traité anglais, signé un mois auparavant.

Ce serait nous éloigner de notre sujet que de faire l'histoire des événements survenus au Japon depuis la signature de ces traités. Si sombre qu'ils aient rendu l'avenir, il n'est pas douteux cependant qu'avec le temps, avec de la prudence, les relations des Européens avec les Japonais ne s'améliorent, quand bien même elles seraient destinées à ne devenir jamais très-étroites. En tous cas, un fait est désormais acquis : la civilisation européenne a mis sur le Japon un pied qu'elle n'en retirera plus, et qui achèvera d'établir son influence dans ces parages de l'extrême Orient, où tout se reconstitue à son contact rénovateur et bienfaisant.

FIN

TABLE

LES AMÉRICAINS SUR L'ATLANTIQUE

Pages.

I. New-York pendant la guerre 1
II. New-York et la société américaine. 32

LES AMÉRICAINS SUR LE PACIFIQUE

III. Premières années d'une ville de l'Union. 69
IV. San-Francisco et la société californienne. 110
V. Les mines d'or et l'émigration. 144
VI. Les Acadiens et la Nouvelle-Écosse. 179

UNE CAMPAGNE DANS L'OCÉAN PACIFIQUE

I. L'expédition de Pétropavlosk. 213
II. Les escadres alliées dans les mers du Japon et de la Tartarie. 256

FIN DE LA TABLE

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF, 59, RUE DU PLESSIS.

...N VENTE CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES :

	Fr.
...s de Théâtre, par Pierre Véron 1 vol. gr. in-18 (2e édition).....	3
...s'amuse, par Pierre Véron, 1 vol. in-18 (5e édition).....	3
...s Marionnettes de Paris, par Pierre Véron, 1 vol. gr. in-18 jésus (5e éd.).	3
...'Année comique, 1861, par Pierre Véron, 1 vol. grand in-18 jésus.....	3
Les Marchands de santé, par Pierre Véron, 1 vol. gr. in-18 jésus (2e éd.).	3
Les Souffre-plaisir (2e édition), par Pierre Véron	3
Le Drame de la jeunesse, par Paul Féval, 1 fort vol. gr. in-18 jésus (2e éd.).	3
Mme Gil-Blas, par Paul Féval, 2 vol. grand in-18 jésus.....	6
Aimée, par Paul Féval, 1 vol. grand in-18 jésus (2e édition).....	3
Bouche-de-fer, par Paul Féval, 1 vol. grand in-18 jésus (3e édition).....	3
Le Capitaine Fantôme, par Paul Féval, 2 vol. (3e édition).....	6
Le Père aux Bêtes ou **l'Ami des Animaux,** par A. Martin, ouvrage couronné par les sociétés protectrices des animaux de Paris et de Lyon, 1 vol. grand in-18 jésus.....	3
Les Gens de Loi, par Aug.-Marc Bayeux, 1 vol. grand in-18.....	3
Une femme qui se noie, par Aug.-Marc Bayeux, 1 vol. gr. in-18 jésus.....	3
Une femme de cœur, par Aug.-Marc Bayeux, 1 fort vol. gr. in-18 jésus....	3
Profils et Contes Normands, par Aug.-Marc Bayeux, 1 vol. gr. in-18 jésus.	3
Le 13e Hussards, par Emile Gaboriau, 1 vol. grand in-18 jésus (17e éd).	3
Les Mariages d'aventure, par Emile Gaboriau, 1 vol. grand in-18 jésus....	3
Les Gens de bureau, par Emile Gaboriau, 1 vol. gr. in-18 jésus (2e édition).	3
L'ancien Figaro, satires, diatribes, esquisses, coups de lancette, extraits du *Figaro* de la Restauration, par Emile Gaboriau, 1 fort vol. gr. in-18 jésus.	3
La Perle de l'île d'Orr, par Mme Henriette Beecher-Stowe, auteur de *la Case de l'Oncle Tom*, traduction et notice par Cucheval-Clarigny, 1 vol. gr. in-18 jésus	3
L'histoire des Papes, par Augustin Challamel, 1 vol. gr. in-18 jésus.....	2
Histoire anecdotique de la Fronde, par Aug. Challamel, 1 vol. in-18.....	3
Le roman de la plage, par Augustin Challamel, 1 vol. gr. in-18 jésus.....	3
Les petites Ouvrières, par A. W. Duckett, 1 vol. grand in-18 jésus.....	3
La Loi de Dieu, par Ch. Deslys, 1 vol. grand in-18 jésus.....	3
L'Aveugle de Bagnolet, par Ch. Deslys, 1 vol. grand in-18 jésus.....	3
Comment aiment les Femmes, par Valery Vernier, 1 vol. grand in-18 jésus, avec vignettes (2e édition).....	3
Le Charnier des Innocents, par Julien Lemer, 1 vol. grand in-18 jésus (2e édition précédée d'une lettre de Victor Hugo)	3
La Griffe rose, par Armand Renaud, 1 vol. grand in-18 jésus.....	3
39 **Hommes pour une Femme,** épisode de la colonisation du Canada, par Emile Chevalier, 1 vol. grand in-18 (3e édition	3
Les Crimes domestiques, par Jules Richard, 1 vol. in-18.....	3
L'Ame du Navire, par G. de la Landelle, 1 vol. in-18.....	3
Grands seigneurs et grandes dames du temps passé, par Ch. de Moüy, 1 vol. grand in-18 jésus.....	3
Le roman du Mari, par Amédée Achard, 1 vol. in-18 (2e édition).....	2
Les Demi-Vertus, par Louis Dépret, 1 vol. in-8 jésus.....	3
Les Chasses sauvages de l'Inde, par Germain de Lagny.....	3
La Gibecière d'un Braconnier, par Germain de Lagny.....	3
Le Pirate du Saint-Laurent, par Emile Chevalier.....	3
Les Femmes excentriques, par M. Valery Vernier, 1 vol. avec vignettes..	3
Le Troupier tel qu'il est... à cheval, par Dubois de Gennes.....	3
Un drame électoral, par L. M. Gagneur, 1 vol. grand in-18 jésus	3
Une Femme hors ligne, par L. M. Gagneur, 1 vol. grand in-18 jésus	3
Les Légendes bretonnes, par A. d'Amezeuil.....	3
Jean Diable, par Paul Féval, 2 forts vol. in-18, ornés d'une eau forte de L. Flameng.....	6

Versailles.—Imp. Cerf, 59, rue du Plessis.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

P.E.B. / I.L.L.

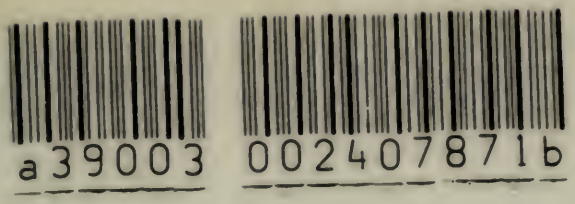
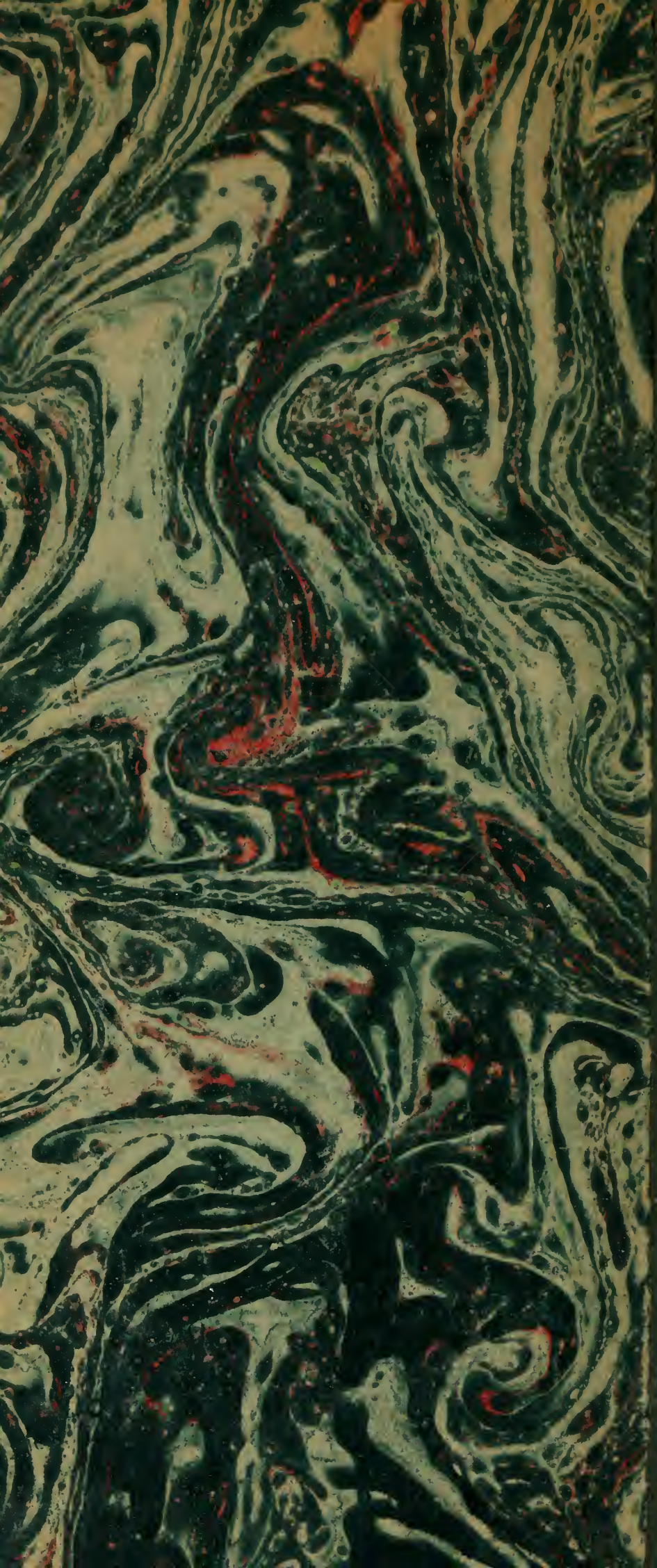
2008

MONUSET

MAI 02 2008

JUIN 11 2008

G90


a39003 002407871b

CE E 0167
.V32 1864
COO VANEECHOUT, CAMPAGNES
ACC# 1411241